Library
of the
University of Toronto

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

ŒUVRES
DE
M. REGNARD.
TOME I.

NOMS DES ASSOCIÉS.

Veuve GANDOUIN, Quai des Auguſtins.
NYON, Quai des Auguſtins.
Veuve BORDELET, rue Saint Jacques.
PRAULT, Quai de Conti.
BARROIS, Quai des Auguſtins.
SAVOYE, rue Saint Jacques.
BAUCHE, Quai des Auguſtins.
DAMONNEVILLE, Quai des Auguſtins.
DURAND, rue du Foin.
Veuve DAVID, Quai des Auguſtins.
AUMONT, Place des quatre Nations.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.

ŒUVRES
DE
M. REGNARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

VIE

DE M. REGNARD.

JEAN-FRANÇOIS REGNARD, le meilleur de nos Poëtes comiques après Moliere, nâquit à Paris en 1656, d'une très bonne famille, qui lui procura une excellente éducation. Il étoit grand, bien fait, & de fort bonne mine. Il eut, dans sa jeunesse, une extrême inclination pour les voyages; & cette inclination, qui le fit sortir de bonne heure de sa Patrie, le conduisit en différens pays de l'Europe. Sa curiosité le porta d'abord à parcourir l'Italie. Il y fit deux voyages. Le premier fut des plus heureux. Il y joua beaucoup, & gros jeu; & la fortune lui fut si favorable, qu'en peu de tems il gagna dix mille écus qu'il rapporta en France, où il continua de jouer avec le même bonheur. Il avoit, outre cela, quarante mille écus de bien de patrimoine, & il se trouvoit dès-lors en état de mener une vie gracieuse, & conforme à son inclination. Mais l'envie de revoir encore

une fois l'Italie, l'emporta ſur toute autre conſidération. Ce ſecond voyage, qu'il fit à Rome, fut l'origine de tous les malheurs qu'il éprouva dans la ſuite. Il y devint amoureux d'une jeune Provençale, qui, au bout de quelque tems, lui propoſa de revenir en France. Regnard, qui n'avoit d'autre volonté que celle de ſa Maîtreſſe, & qui ne pouvoit lui rien refuſer, accepta la propoſition, & s'embarqua avec elle, à Civita-Vecchia, ſur une Frégate Angloiſe qui devoit mettre à la voile pour Toulon. Mais la fortune, commençant alors à ſe déclarer contre les projets de Regnard, fit malheureuſement trouver à ſa rencontre, ſur la Mediterranée, entre Nice & Ville-Franche, le 4 Octobre 1678, jour de Saint François ſon Patron, deux vaiſſeaux Corſaires Algériens, qui donnerent la chaſſe à ſa Fregate, & vinrent l'attaquer vigoureuſement. Enfin, après un combat de trois heures, dans lequel le Capitaine Anglois fut tué d'un boulet de canon, le reſte de l'équipage tomba au pouvoir des Corſaires, qui conduiſirent auſſi-tôt leur proie à Alger. Regnard y fut vendu quinze cens livres, & la jeune Provençale, mille livres. Comme il avoit toujours aimé la bonne chere, & qu'il étoit grand faiſeur de ragoûts, ſon habileté en ce genre lui procura l'emploi de Cuiſinier chez ſon maître Achmet Talem; & bientôt ſes ma-

nieres prévenantes, ſon enjouement, & ſa bonne mine, le firent aimer de ſes femmes favorites. Mais Achmet Talem, homme cruel & jaloux, ayant découvert ſes intrigues, le livra à la Juſtice, pour être puni ſelon la rigueur des loix, qui ordonnent qu'un Chrétien, trouvé en flagrant délit avec une Mahométane, expie ſon crime par le feu, ou ſe faſſe Mahométan. Le Conſul de la nation Françoiſe, qui avoit reçu depuis peu de jours une ſomme conſidérable pour racheter Regnard, ayant appris le malheur qui lui étoit arrivé, interpoſa ſon autorité, & alla trouver Achmet Talem, qui d'abord ne voulut rien écouter. Mais le Conſul ne ſe rebutant pas, lui repréſenta, que rien n'étoit plus trompeur que les apparences, que quand même la choſe ſeroit vraie, il y auroit peu de gloire à lui, de faire perir ſon Eſclave. Que d'ailleurs, en le perdant, il perdroit une ſomme conſidérable qu'il avoit à lui donner pour ſa rançon. Cette derniere raiſon fut plus forte que les autres; Achmet Talem ſe laiſſa gagner. Il retira Regnard des mains du Divan, en avouant qu'il l'avoit accuſé ſur un ſimple ſoupçon, & que ſon crime n'étoit confirmé par aucune preuve; & il le remit en liberté, après avoir reçu le prix dont il étoit convenu avec le Conſul.

Voilà comment Regnard raconte ſes avan-

tures d'Alger, dans ſon petit Roman intitulé *la Provençale*, où il ne fait aucune mention de ſon voyage de Conſtantinople. On ignore les raiſons qui ont pu l'obliger à garder le ſilence ſur ſon ſéjour en cette ville. Mais voici la vérité du fait : au bout de quelque tems de ſéjour à Alger, ſon maître Achmet Talem, ayant affaire pour ſon commerce avec les Miniſtres de la Porte Ottomane, l'emmena, avec ſa Provençale, à Conſtantinople, où ils eſſuyerent, pendant plus de deux ans, une captivité très rigoureuſe. Enfin Regnard ayant trouvé le moyen de faire ſavoir ſa triſte ſituation à ſa famille, on lui envoïa douze-mille livres, qui ſervirent à payer ſa rançon, celle de ſa Provençale, & celle de ſon valet de chambre, & ils repaſſerent tous les trois en France, ſur un Vaiſeau François, qui les mena heureuſement à Marſeille. Regnard ayant ainſi recouvré ſa liberté, revint auſſitôt à Paris, portant avec lui la chaîne dont il avoit été chargé pendant ſon eſclavage, & qu'il a toujours conſervée avec ſoin dans ſon cabinet, pour ſe appeller inceſſamment la mémoire de cette diſgrace. Mais il ne fut pas guéri pour cela de ſa paſſion pour les voïages.

Quelque tems après cette aventure, ayant perdu de vue ſa jeune Provençale, il partit de nouveau de Paris le 26 Avril 1681, & s'en alla en Flandre & en Hollande, puis en Dane-

marck & en Suede. Etant à la Cour de Suede, le Roi l'engagea à voir la Laponie, & lui offrit toutes les commodités néceſſaires pour y aller. Regnard, à la ſollicitation de ce Prince, entreprit ce voyage, & partit pour cette grande entrepriſe. Il s'embarqua à Stockolm, pour paſſer à Torno, le Mercredi 23 Juillet de la même année, avec deux Gentilshommes François, les Sieurs *de Fercourt* & *de Corberon*. Il parcourut toute la Laponie. Il arriva à Torno, qui eſt la derniere ville du monde du côté du nord, ſituée à l'extrémité du Golphe de Bothnie. Il remonta le fleuve qui porte le même nom que cette ville, & dont la ſource n'eſt pas éloignée du Cap du Nord. Il pénétra juſqu'à la Mer Glaciale, & l'on peut dire qu'il ne s'arrêta qu'où la terre lui manqua. Enfin il arriva à la montagne de *Metawara* le 22 Août ſuivant, où il fut obligé de terminer ſa courſe. Et ce fut au haut de cette montagne qu'il grava ſur un rocher, en quatre vers Latins, pour lui & ſes camarades, cette Inſcription, qui vraiſemblablement ne ſera jamais lue que des ours.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hauſimus, Europamque oculis luſtravimus omnem,
Caſibus & variis acti, terrâque marique,
Hîc tandem ſtetimus, nobis ubi defuit Orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.
Anno 1681, *die* 22 *Auguſti.*

Après cette expédition, Regnard revint à Stockolm, & rendit compte au Roi de tout ce qu'il avoit vu de remarquable en Laponie, des mœurs, de la Religion, & des uſages ſinguliers de ſes habitans. Il ne demeura que fort peu de tems à Stockolm ; il en partit le 3 Octobre 1681. Il traverſa la Mer Baltique, & vint débarquer à Dantzick, d'où il paſſa en Pologne, delà en Hongrie, & enſuite en Allemagne. Et enfin, après deux ans d'abſence, il revint en France le 4 Décembre 1683, entierement guéri de ſon amour & de ſa paſſion pour le jeu & pour les voyages.

Pour lors il fixa ſon ſéjour à Paris, où la fortune lui permit de paſſer ſa vie avec beaucoup d'agrémens. Il acheta une Charge de Tréſorier de France au Bureau des Finances de Paris, qu'il a exercée pendant vingt ans, & il ne ſongea plus qu'aux plaiſirs de la bonne chère, & à bien recevoir chez lui ce qu'il y avoit en France de plus grand, de plus diſtingué, & de plus aimable.

La deſcription qu'il fait, dans ſon *Epître à M****, de la maiſon qu'il avoit à Paris, au bout de la rue de Richelieu, au bas de Montmartre, & les noms illuſtres des perſonnes qui lui ont fait l'honneur de l'y venir voir, ne laiſſent aucun lieu de douter de cette vérité.

Au bout de cette rue, où ce grand Cardinal,
Ce Prêtre conquérant, ce Prélat Amiral, &c.

Voyez *Tome IV. p.* 320.

Regnard acheta auſſi les Charges de Lieutenant des Eaux & Forêts & des Chaſſes de la Forêt de Dourdan. Il acquit peu de tems après la Terre de Grillon ſituée près de Dourdan à onze lieues de Paris, où il paſſoit le tems de la belle Saiſon, & où il chaſſoit le Cerf & le Chevreuil. Quelques années avant ſa mort, il ſe fit recevoir Grand-Bailli de la Province de Hurepoix au Comté de Dourdan; & il eſt mort revêtu de cette Charge. Il n'épargna rien pour embellir ſon Château & ſa Terre de Grillon, & il profita, avec un art infini, de tous les avantages dont la nature avoit pourvu ſi libéralement ce beau lieu, de ſorte qu'il en fit un ſéjour enchanté. Pour donner une idée de la vie agréable que Regnard paſſoit à Grillon avec ſes amis, il ſuffit de lire *le Mariage de la Folie*, Divertiſſement pour la Comédie des *Folies Amoureuſes*, que l'Auteur ſemble avoir compoſé à cette intention, en s'y déſignant ſous le nom de *Clitandre. Tome III. Scene I. p. 212.*

On peut terminer la peinture qu'il fait dans cette Scene, par la deſcription du Château & des Jardins de Grillon, telle que Gacon, ami de Regnard, l'a compoſée, & l'a inſérée dans ſa XVIIe. Epître, adreſſée à MM. de *Clerville* & *Rougeault*, *pag.* 176 du POETE SANS FARD, *Edition de 1701.*

C'eſt dans cette agréable retraite que Regnard écrivit la Relation de ſes Voïages, & qu'il compoſa la plupart de ſes Comédies. Il y mourut le Jeudi 5 Septembre 1710, âgé de 54 ans, ſans avoir été marié, fort regretté de tous ſes amis, des Gens de Lettres, & particulierement des Amateurs de la Scene Françoiſe.

Regnard mourut ſans avoir été malade, & par ſa ſeule imprudence. Il n'avoit point de foi aux Médecins; il étoit fort replet & grand mangeur. Un jour qu'il ſe ſentit un peu incommodé de quelques reſtes d'indigeſtion, il lui prit envie de ſe purger de ſa propre ordonnance, mais d'une façon fort extravagante. Il étoit à Grillon, où il avoit paſſé toute la belle ſaiſon à faire une chère très délicate; il demanda à un de ſes Païſans, quelles étoient les drogues dont il compoſoit les médecines qu'il donnoit à ſes chevaux; le Payſan les lui nomma; Regnard ſur le champ les envoya acheter à Dourdan, s'en fit une médecine, & l'avala le lendemain. Mais deux heures après qu'il l'eut priſe, il ſentit dans l'eſtomac des douleurs ſi aigües, qu'il ne pût demeurer au lit. Il fut obligé de ſe lever & de ſe promener à grand pas dans ſa chambre pour tâcher de faire deſcendre ſa médecine qui l'étouffoit. Ses valets monterent à ce bruit, jugeant qu'il ſe trouvoit mal; mais à peine furent-ils entrés, que ſon oppreſſion redoubla;

il tomba dans leurs bras, ſans connoiſſance & ſans voix, & il fut ſuffoqué ſans pouvoir recevoir le moindre ſecours.

Tout le monde ne convient pas de toutes les circonſtances de ſa mort. Il eſt bien vrai qu'il mourut d'une médecine priſe mal-à-propos, & à la ſuite d'une indigeſtion; mais, dit-on, d'une médecine ordinaire, dont il ne ſeroit point mort, s'il n'avoit pas eu l'imprudence d'aller à la chaſſe le jour même qu'il l'avoit priſe, de s'y échauffer extrêmement, & de boire un grand verre d'eau à la glace à ſon retour; ce qui cauſa une révolution ſi ſubite & ſi violente dans ſon corps, qu'il en mourut le lendemain, ſans qu'on pût le ſecourir.

La petite Terre de Grillon fut vendue par ſes héritiers après ſa mort. Elle appartient préſentement à Monſieur de Magny, fils du célebre Monſieur Foucault, Intendant de Caën, & grand Antiquaire. La Maiſon n'eſt pas grande, mais elle eſt dans un joli vallon, & très agréablement ſituée; elle eſt préciſément au bord d'un ruiſſeau, & toute entourée de bois par derriere. C'eſt la demeure du monde la plus propre pour un Poète.

Regnard & Riviere du Freſny firent chacun, à-peu-près dans le même tems, une Comédie du *Joueur*. Ces deux Auteurs s'accuſerent réciproquement de plagiat; ce qui donna occaſion à l'Epigramme ſuivante.

Un jour Regnard & de Riviere,
En cherchant un ſujet que l'on n'eût point traité,
Trouverent qu'un Joueur ſeroit un caractere
Qui plairoit par ſa nouveauté.
Regnard le fit en vers, & de Riviere en proſe.
Ainſi, pour dire au vrai la choſe,
Chacun vola ſon compagnon; vrage,
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un & l'autre ou-
Dit que Regnard a l'avantage.
D'avoir été le bon Larron.

Deſpréaux diſoit de Regnard, qu'il n'étoit pas médiocrement plaiſant; & Voltaire a dit, *qui ne ſe plaît pas avec Regnard, n'eſt point digne d'admirer Moliere*

Regnard fut long-tems brouillé avec Deſpréaux. On prétend qu'ils ſe raccommoderent en 1705, & que l'Epître en vers, qui eſt à la tête de la Comédie des Menechmes, adreſſée à Deſpréaux, à qui la Piece eſt dédiée, fut le ſceau de cette réconciliation. Cependant on doute qu'elle ait été bien ſincere de la part de Regnard; car il auroit dû ſupprimer la Satyre qui a pour titre, *le Tombeau de M. Boileau Deſpréaux*, qui eſt remplie de traits noirs & malins. Regnard avoit naturellement l'eſprit cauſtique, & il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait laiſſé des Satyres auſſi bonnes que celles de ſon adverſaire.

Voici la liſte des Voïages de Regnard; *la Provençale*, hiſtoriette, où, ſous le nom de Zelmis, il raconte à ſa fantaiſie ſes voïages d'Italie & les avantures de ſa captivité à Alger; *le Voïage de Flandres, de Hollande*,

de Danemarck, & de Suede ; le Voïage de Laponie ; le Voïage de Pologne & d'Allemagne, & ſon retour en France.

Voici les noms de ſes quatorze Comédies, *la Sérenade*, jouée en 1693 ; *le Bal*, en 1694 ; *le Joueur*, en 1695 ; *le Diſtrait*, en 1698 ; *le Retour Imprévû*, en 1700 ; *Attendez-moi ſous l'Orme*, en 1700 : Piece qui lui fut diſputée par Dufreny. *Démocrite*, en 1700 ; *les Folies Amoureuſes*, en 1704 ; *les Ménechmes*, en 1705 ; *le Légataire Univerſel*, en 1707 ; *la Critique du Légataire*, en 1707 ; *les Souhaits*, Comédie non repreſentée ; *les Vendanges*, Comédie non achevée, & *Sapor*, Tragédie non achevée. Ces trois dernieres Pieces ont été trouvées, après ſa mort, parmi ſes Manuſcrits, ainſi que le Voïage de Normandie, celui de Chaumont, quelques Satyres, quelques Chanſons, & autres Poéſies ſur divers ſujets. Outre cela, Il a fait *le Carnaval de Veniſe*, Ballet en 4 actes, mis en Muſique par Campra, & repreſenté en 1699, & quelques Comédies pour l'ancien Théatre Italien, où il a travaillé conjointement avec Dufreſny, ſavoir *le Divorce*, en 1688 ; *la Deſcente de Mezetin aux Enfers*, en 1689 ; *Arlequin homme à bonnes fortunes*, en 1690 ; *les Filles errantes*, en 1690 ; *la Coquette*, en 1691, *les Chinois*, en 1692 ; *la Baguette*, en 1693 ; *la Naiſſance d'Amadis*, en 1694 ; *la Foire St. Germain*, en 1695 ; *les Momies d'Egypte*, en 1696,

TABLE
DES TITRES
Contenus dans le Tome I.

VIE DE M. REGNARD. j
AVERTISSEMENT. j
VOYAGE DE FLANDRE ET DE HOLLANDE 1
VOYAGE DE LAPONIE. 49
VOYAGE DE POLOGNE ET D'ALLEMAGNE. 161
VOYAGE D'ALLEMAGNE. 203
LA PROVENÇALE, Œuvre posthume de M. REGNARD. 209
VOYAGE DE NORMANDIE. 268
VOYAGE DE CHAUMONT. 278

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Les dernieres Editions des Œuvres de Théatre de Meſſieurs Corneille, Racine & Moliere ont été précédées d'Avertiſſemens, où l'Editeur rend un compte extrêmement détaillé du ſoin qu'il a pris, & des recherches qu'il a faites, pour donner à ces Ouvrages toute la perfection dont il étoit capable. On ſera plus laconique ſur cette réimpreſſion des Œuvres de M. Regnard. Un Auteur, qui a conduit la précédente Edition en quatre volumes *in*-12, a conſeillé aux Libraires aſſociés pour les Théatres, de ſuivre préciſément cette Edition; ainſi le mérite de celle-ci conſiſte ſimplement dans ſa correction, la beauté des caracteres, & la propreté de l'exécution.

Il paroît inutile de s'étendre ſur la célébrité des Ouvrages dramatiques de M. Regnard: tout le monde les connoît & les applaudit journellement, tant dans la lecture, qu'aux repréſentations qu'on en donne ſouvent ſur le Théatre François. Comme

le nom de M. Regnard eſt beaucoup plus répandu que les faits qui compoſent ſa vie, le Lecteur ne ſera pas fâché d'en trouver ici un récit abrégé, ſuivi d'un Catalogue chronologique de ſes Comédies, repréſentées tant ſur le Théatre des anciens Comédiens Italiens, que ſur celui des François.

JEAN-FRANÇOIS REGNARD naquit, à Paris, l'an 1656. Fils unique & héritier d'un bien conſidérable, il reçut une éducation proportionnée à ſes eſpérances. Son pere étant mort, comme il finiſſoit ſes exercices à l'Académie, il ſe trouva en jouiſſance d'un revenu, qui le mit en état de figurer dans le grand monde : cependant le goût de voyager prit le deſſus ſur les plaiſirs que ſon opulence pouvoit lui procurer dans ſa patrie.

De tous les pays qui excitoient la curioſité de M. Regnard, celui de l'Italie lui parut mériter la préférence. Ce voyage fut des plus heureux ; car s'étant trouvé dans le cas de jouer, & de jouer très gros jeu ; la fortune lui fut ſi favorable, qu'il rapporta à Paris, tous les frais de ſon voyage compris, plus de dix mille écus.

Cette ſomme, jointe à la ſucceſſion de ſon pere, qui montoit à quarante mille écus, auroit dû fixer M. Regnard à Paris,

mais le reſſouvenir flatteur des plaiſirs qu'il avoit goutés en Italie, le rappella une ſeconde fois en ce pays.

Etant à Bologne, il y devint amoureux d'une Dame Provençale, qu'il n'a fait connoître que ſous le nom d'Elvire, & le mari de cette Dame que ſous celui de de Prade. Quoi qu'il en ſoit, après diverſes aventures, cette Dame lui propoſa de revenir en France; & M. Regnard, trop épris des charmes de ſa maîtreſſe pour lui refuſer ſa demande, ſaiſit la premiere occaſion qui ſe préſenta, & s'embarqua avec la Dame Provençale & ſon mari à Civita Vecchia, ſur une frégate Angloiſe, qui faiſoit route pour Toulon. Après quelques jours de navigation, cette frégate fut attaquée par deux vaiſſeaux Algériens, & après un combat de trois heures, dans lequel le Capitaine Anglois perdit la vie, le reſte de l'équipage fut obligé de ſe rendre au pouvoir des Corſaires, qui conduiſirent leur priſe à Alger. Ce malheur arriva le 4 Octobre 1678.

A peine M. Regnard fut arrivé à Alger, qu'il y fut vendu quinze cens livres, & la belle Provençale mille livres. Leur Patron les mena à Conſtantinople, où ils eſſuyerent plus de deux ans une captivité aſſez rigoureuſe. Enfin, M. Regnard ayant trouvé le moyen de faire ſavoir ſon état à ſa famille, on lui envoya douze mille francs,

qui servirent à payer sa rançon, celle d'Elvire & de son Valet de chambre. Ils s'embarquerent ensemble sur un vaisseau François, qui les conduisit heureusement à Marseille. M. Regnard revint aussi-tôt à Paris, portant avec lui la chaîne dont il avoit été chargé pendant son esclavage, & qu'il conserva toujours depuis dans son cabinet, pour se rappeller ce tems de disgrace, lorsqu'il éprouvoit quelque chagrin, qu'il mettoit toujours en balance avec celui qu'il avoit ressenti durant son esclavage.

En recouvrant sa liberté & celle de sa belle maîtresse, M. Regnard reçut la nouvelle de la mort de de Prade, qui étoit resté à Alger; de sorte que rien ne s'opposoit plus à son bonheur, que les scrupules d'Elvire, qui par bienséance demanda quelque tems pour marquer le deuil de son Epoux. Tout amoureux qu'étoit M. Regnard, il ne put s'opposer à ce que souhaitoit la belle Provençale; & pour mettre ordre à ses affaires, il revint à Paris avec Elvire, pour attendre cet heureux moment, où il devoit être récompensé de toutes les disgraces qu'il avoit éprouvées pour cette belle personne. Mais le sort en disposa autrement: ce mari, qui depuis huit mois étoit au rang des Morts, reparut tout-à-coup accompagné de deux Religieux Mathurins, qui l'a-

voient racheté à Alger, & qui le préſenterent à ſon Epouſe. Le retour de de Prade fut célébré par une nouvelle noce. M. Regnard pénétré, comme on le peut penſer, de cet événement, ne voulut point être préſent à cette cruelle cérémonie; il quitta Paris, pour une troiſieme fois, dans le deſſein de n'y revenir que lorſqu'il ſeroit guéri de ſon amour.

L'Hiſtoriette de la *Provençale*, où M. Regnard, ſous le nom de *Zelmis*, rapporte ſes aventures & celles de ſa charmante Elvire, eſt terminée par le récit abrégé des voyages que M. Regnard fit dans différens Etats du Nord, & ſon retour en France par l'Allemagne; ce paſſage a paru mériter d'être placé ici.

» * Zelmis partit (de Paris le 26 Avril
» 1681), ſans prendre de route certaine,
» & ſe trouva en Hollande. Ce pays, où
» l'on reſpire, & où l'on jouit de tant de
» liberté, ne fit aucun effet ſur lui; il y
» porta ſon amour & ſon déſeſpoir. Il de-
» meura quelques mois à Amſterdam, & y
» ayant appris que le Roi de Danemarck
» étoit à Oldembourg, il entreprit ce voya-
» ge autant par chagrin que par curioſité:
» il y arriva un jour après le départ du Roi,
» qui étoit parti pour retourner en ſa ville

* La belle Provençale, p. 265.

» Capitale ; il le ſuivit, & ſe laiſſant tou-
» jours entraîner à ſon chagrin, il paſſa par
» Hambourg, & ne joignit Sa Majeſté Da-
» noiſe qu'à Copenhague, où il eut l'hon-
» neur de la ſaluer & de lui baiſer la main.
» Zelmis ne fut qu'un mois à la Cour de Da-
» nemarck, ſon inquiétude ne lui permettoit
» pas de demeurer plus long-tems en un mê-
» me lieu ; & ſemblable à ces gens qui ſont
» travaillés d'une longue inſomnie, il cher-
» choit ſon repos dans ſon agitation. Il paſ-
» ſa le Sund, & ſe rendit à Stockholm, dans
» le tems que toute la Cour célébroit, par des
» fêtes, la premiere couche de la Reine. Zel-
» mis reçut du Roi de Suede le même hon-
» neur que lui avoit fait le Roi de Dane-
» marck. Il baiſa la main de ce Prince, qu'il
» eut l'honneur d'entretenir plus d'une heure
» ſur ſes voyages, & particulierement ſur
» ſon eſclavage, que le Roi écoutoit avec
» beaucoup de plaiſir, & que Zelmis ne pou-
» voit réciter ſans renouveller des maux qui
» s'aigriſſoient encore par le ſouvenir. Le
» Roi ayant enſuite propoſé à Zelmis de fai-
» re un voyage en Laponie, qu'il diſoit avoir
» voulu faire autrefois, & qu'il trouvoit
» fort digne de la curioſité d'un homme
» qui vouloit voir quelque choſe d'extraor-
» dinaire ; & voyant qu'il ne s'en éloi-
» gnoit pas beaucoup, il ordonna à M.

» Stein-Bielk, grand Tréſorier du Royaume, Seigneur d'un mérite diſtingué, de » lui donner des lettres néceſſaires pour faciliter ſon voyage.

» Zelmis ne fut pas long-tems à ſe déterminer : il lui importoit peu où il alloit, » pourvu qu'il s'éloignât. Il ſe flattoit même, avec plaiſir, que le froid du Nord » pourroit un peu rallentir ſon ardeur ; & » dans cette eſpérance, il partit pour cette » grande entrepriſe..... Zelmis s'embarqua à » Stockholm avec deux Gentilshommes Français ; MM. de Fercourt & de Corberon *, » pouſſés du méme deſir que lui. Il paſſa juſqu'à Torno, qui eſt la derniere ville du » monde, du côté du Nord, ſituée à l'extrêmité du Golfe de Bothnie. Il remonta le » fleuve, qui porte le même nom que cette » ville, & dont la ſource n'eſt pas éloignée » du Cap du Nord : il pénétra enfin juſqu'à » la Mer Glaciale, & l'on peut dire qu'il ne » s'arrêta qu'où l'Univers lui manqua. Il revint à Stockholm, & rendit un compte » exact au Roi, du pays d'où il venoit, & » des manieres de vivre extraordinaires de ſes » Habitans. Il ne demeura pas fort long-» tems à Stockholm, à ſon retour de La-

* MM. de Fercourt & de Corberon étoient partis, de Paris, avec M. Regnard.

» ponie, & cherchant enſuite une nouvelle
» matiere à ſes travaux, il paſſa toute la
» Mer Baltique, & vint débarquer à Dant-
» zick, d'où il paſſa en Pologne.

» Le Roi, qui étoit un des Princes du
» monde le plus ſavant & le plus curieux,
» (c'étoit le célebre Sobiesky) & qui joï-
» gnoit à ces qualités une vertu héroïque,
» prit un plaiſir extrême à faire réciter à
» Zelmis la maniere dont les Lapons vi-
» voient, & ce qu'il y avoit de rare dans leur
» pays. Il ne ſe paſſa pas un jour, pendant
» tout le tems qu'il demeura à Javarow,
» où étoit alors la Cour de Pologne, que le
» Roi ne l'envoyât querir, pour apprendre
» de lui ce qu'il ſouhaitoit. Il lui fit même
» l'honneur de le faire manger avec lui à ſa
» table, à côté de M. le Marquis de Vitry,
» qui étoit alors Ambaſſadeur de France en
» cette Cour. Tous ces honneurs ne conſo-
» loient point Zelmis, & étant toujours en-
» traîné de ſon inquiétude, il paſſa en Tur-
» quie, en Hongrie, en Allemagne..... Il
» revint enfin, en France, après deux ans
» d'abſence.... Il n'y fut pas long-tems, que
» la fortune commença à ſe déclarer pour lui.
» Il apprit que de Prade étoit mort à Mar-
» ſeille. Il partit à l'inſtant pour ſe rendre au-
» près d'Elvire, qui pleuroit la perte de ſon
» Mari; & quoique cette belle veuve publiât

» par-tout qu'elle vouloit paſſer le reſte de ſa
» vie dans un Cloître, pour ne plus être expoſée
» à de nouveaux chagrins. Zelmis ne déſeſ-
» péra pas de lui faire changer de réſolution.

C'eſt ainſi que M. Regnard termine ſa narration : il y a toute apparence, ou qu'Elvire perſiſta dans ſa réſolution, ou que M. Regnard ceſſa d'être amoureux de ſa belle Provençale : quoi qu'il en ſoit, ce dernier, guéri de ſon amour, de la paſſion qu'il avoit pour le jeu, & de la démangeaiſon de voyager, fixa ſon ſéjour à Paris, où ſa fortune lui permettoit de paſſer la vie avec beaucoup d'agrémens. Il acheta, en 1683, une charge de Treſorier de France, au Bureau des Finances de Paris, qu'il a exercée pendant plus de vingt ans ; & ne ſongeant plus qu'aux plaiſirs, il les rechercha avec toute la volupté & la délicateſſe qu'on puiſſe imaginer : faiſant une fort belle dépenſe, & donnant ſouvent à manger, & toujours avec goût, ſans profuſion, & recevant chez lui ce qu'il y avoit, en France, de plus grand & de plus diſtingué. La deſcription qu'il fait dans ſon Epître à M***, de la maiſon qu'il occupoit au Fauxbourg de Richelieu, au bas de Montmartre, & les noms illuſtres des perſonnes qui lui ont fait l'honneur de l'y venir viſiter, ne laiſſent aucun lieu de douter de la vérité de ce fait.

* Au bout de cette rue, où ce grand Cardinal,
Ce Prêtre conquérant, ce Prélat Amiral,

. . . . . .

S'éleve une maiſon modeſte, retirée,
Dont le chagrin ſur-tout ne connoît point l'entrée.
L'œil voit d'abord ce mont, dont les antres profonds,
Fourniſſent, à Paris, l'honneur de ſes plafonds,
Où de trente moulins les aîles étendues,
M'apprennent, chaque jour, quel vent chaſſe les nues.
Le jardin eſt étroit, mais les yeux ſatisfaits
S'y promenent au loin ſur de vaſtes marais.
C'eſt-là qu'en mille endroits laiſſant errer ma vue,
Je vois croître, à plaiſir, l'oſeille & la laitue:
C'eſt-là que dans ſon tems des moiſſons d'artichaux
Du Jardinier actif ſecondent les travaux,
Et que de champignons une couche voiſine
Ne ſont, quand il me plaît, qu'un ſaut dans ma cuiſine;
Là, de Vertumne enfin les tréſors précieux
Charment également & le goût & les yeux.

. . . . . .

Dans ce logis pourtant humble, & dont les tentures
De l'eau des Gobelins n'ont point pris leurs teintures,
Où Manſart, de ſon art, ne donna point les loix,
Sais-tu quel hôte, ami, j'ai reçu quelquefois?
Engaien, qui ne ſuivant que la gloire pour guide,
Vers l'Immortalité prend un vol ſi rapide,

* *Epître à M***. Œuvres de Regnard, Tom. IV, p.* 111.

Et que Nerwinde a vu, par des faits inouis,
Enchaîner la victoire aux drapeaux de Louis.
Ce Prince respecté, moins par son rang suprême,
Que par tant de vertus, qu'il ne doit qu'à lui-même,
A fait plus d'une fois, fatigué de Marly,
De ce simple séjour, un autre Chantilly.
Conty, le grand *Conty*, que la gloire environne,
Plus orné par son nom que par une couronne,
Qui voit de tous côtés du peuple & des soldats
Et les cœurs & les yeux voler devant ses pas;
A qui Mars & l'Amour donnent, quand il commande,
De mirthe & de laurier une double guirlande;
Dont l'esprit pénétrant, vif & plein de clarté,
Est un rayon sorti de la Divinité,
A daigné quelquefois, sans bruit, dans le silence,
Honorer ce réduit de sa noble présence.
Ces Héros mépriſant tout l'or de leurs buffets,
Contens d'un linge blanc, & de verres bien nets,
Qui ne recevoient point la liqueur infidelle,
Que Rousseau * fit chez lui d'une main criminelle,
Ont souffert un répas simple, & non préparé,
Où l'art des Cuisiniers sainement ignoré
N'étaloit point au goût la funeste élégance
De cent ragoûts divers que produit l'abondance;
Mais où le sel Attique, à propos répandu,
Dédommageoit assez d'un entremets perdu.
C'est à de tels repas que je te sollicite, &c.

* *Fameux Marchand de vin.*

M. Regnard paſſoit le tems de la belle ſaiſon à la campagne : il avoit, pour cet effet, acquis une petite terre, appellée Grillon, ſituée près de Dourlens, à onze lieues de Paris ; & n'épargna rien pour achever d'embellir ce lieu, en profitant, avec un goût infini, de tous les avantages dont la nature avoit libéralement pourvu cet endroit ; en un mot, il en fit un ſéjour enchanté. Les manieres nobles & gracieuſes du maître, l'enjouement de ſon eſprit, & la chere exquiſe & délicate qu'on faiſoit chez lui, y attiroient les perſonnes du meilleur goût, & de la premiere diſtinction, des environs, qui l'honoroient particulierement de leur eſtime & de leur amitié. On cite entr'autres M. le Préſident de Lamoignon, qui venoit familierement avec une nombreuſe compagnie, & M. le Marquis d'Effiat, qui y a paſſé quelquefois quinze jours, pour prendre le plaiſir de la chaſſe du cerf. M. Regnard étoit d'autant plus en état de leur procurer ce plaiſir, qu'il étoit revêtu des charges de Lieutenant des Eaux & Forêts, & chaſſes des Forêts de Dourlens & de l'Ouye & des pays voiſins ; (ajoutez qu'il étoit auſſi grand Bailli de la Province du Hurepoix au Comté de Dourlens).

Pour achever de donner une idée juſte & complette de l'agréable vie que M Regnard paſſoit à Grillon, on rapportera un

morceau tiré du *Mariage de la Folie*, Divertiſſement ajouté à la Comédie des *Folies Amoureuſes*, où l'Auteur paroît s'être déſigné ſous le nom de Clitandre. C'eſt Eraſte, ſon ami, qui lui parle de la façon ſuivante.

Tout reſpire chez toi la joie & l'allégreſſe :
Y peut-on manquer de plaiſir ?
A-t-on même le tems de former des deſirs ?
De tous les environs la brillante jeuneſſe,
A te faire la cour donne tous ſes loiſirs.
Tu la reçois avec nobleſſe,
Grand' chere, vin délicieux,
Belle maiſon, liberté toute entiere,
Bals, Concerts, enfin tout ce qui peut ſatisfaire
Le goût, les oreilles, les yeux.
Ici le moindre domeſtique
A du talent pour la Muſique ;
Chacun d'un ſoin officieux,
A ce qui peut plaire s'applique.
Les hôtes même, en entrant au château,
Semblent du maître même épouſer le génie.
Toujours ſociété choiſie ;
Et ce qui me paroît ſurprenant & nouveau ;
Grand monde, & bonne compagnie.

CLITANDRE.

Pour être heureux, je t'avouerai,
Je me ſuis fait une façon de vie,

A qui les Souverains pourroient porter envie ;
Et tant qu'il ſe pourra, je la continuerai.
Selon mes revenus, je regle ma dépenſe ;
Et je ne vivrois pas content,
Si toujours en argent comptant,
Je n'en avois au moins deux ans d'avance.
Les Dames, le Jeu, ni le Vin,
Ne m'arrachent point à moi-même ;
Et cependant je bois, je joue & j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exemt de chagrin,
Ne ſe rien refuſer, voilà tout mon ſyſtême,
Et de mes jours ainſi j'attraperai la fin.

Terminons la peinture voluptueuſe de la vie de M. Regnard, par la deſcription du château & des jardins de Grillon, telle que M. Gacon l'a compoſée, par reconnoiſſance, pour le maître de ce lieu.

. . . . . * Un galant pavillon
Annonce, au voyageur, la terre de *Grillon*.
Le batiment, conſtruit d'une légere brique,
Se trouve en même-tems commode & magnifique ;
Le ſalon le partage, & de chaque côté,
Laiſſe voir un pays, dont l'air eſt enchanté ;
Ici c'eſt un lointain, où la ſimple nature,
Dans ſa diverſité ſe montrant toute pure,

* *Poète ſans fard. Ep. XVIII, p. 176 & ſuivante, Edition de 1701.*

Préſente aux ſpectateurs des vallons, des côteaux,
Et des Bergers paiſſans d'innombrables troupeaux :
Sur la droite, un parterre, au château faiſant face,
Orne de maints arbuſtes une longue terraſſe.
La riviere au-deſſus, d'un cours toujours égal,
Remplit, juſqu'au gazon, les bords de ſon canal ;
Et ſes eaux retombant au bout d'une eſplanade,
Au devant du perron forment une caſcade.
De ſes flots écumans, le rorent furieux
Charme tout à la fois & l'oreille, & les yeux.
Une haute futaie, une longue avenue,
Augmentent les appas de cette aimable vue,
Dont le riant aſpect, & l'agréable plan,
Se terminent enfin aux clochers de Dourlan.

C'eſt dans cette agréable retraite, que M. Regnard, dérobant quelques heures à ſes plaiſirs, compoſa la meilleure partie de ſes Comédies, tant pour le Théatre Italien, que pour celui des François ; & c'eſt enfin dans ce même lieu qu'il termina ſa vie aſſez ſubitement, le Jeudi 5 du mois de Septembre 1710, âgé de cinquante-quatre ans, regretté univerſellement de ſes amis, & des amateurs des belles-lettres.

Sans entrer dans le détail des beautés & des défauts qu'on remarque dans les Comédies de M. Regnard, on joint à cet abré-

gé de ſa vie un Catalogue chronologique des Pieces qu'il a compoſées, tant pour le Théatre des anciens Comédiens Italiens, que pour celui des Comédiens François; ainſi qu'un *Ballet*, repréſenté par l'Académie Royale de Muſique, qu'on a joint à cette nouvelle Edition.

COMÉDIES

DE M. REGNARD.

AU THEATRE ITALIEN

à lui ſeul.

LE DIVORCE, Comédie Italienne, avec des Scenes Françoiſes. Trois Actes & un Prologue; le tout en proſe. 17 Mars 1688.

LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS. Piece Italienne en trois actes, mêlée de Scenes Françoiſes, en proſe. 5 Mars 1689.

ARLEQUIN, HOMME A BONNES FORTUNES. Piece Italienne en trois actes, mêlée de Scenes Françoiſes, en proſe. 10 Janvier 1690.

LA CRITIQUE D'ARLEQUIN, HOMME A BONNES FORTUNES, Comédie Françoiſe, en proſe & en un acte. 1. Mars 1690.

LES FILLES ERRANTES, Comédie Italienne, en trois actes, mêlées de Scenes Françoiſes, en proſe. 24 Août 1690.

LA COQUETTE, *ou* L'ACADEMIE DES

DAMES, Comédie Italienne, en trois actes, mêlée de Scenes Françoises, en prose. 17 Janvier 1691.

LA NAISSANCE D'AMADIS, Comédie Françoise, en un acte, mêlée de Scenes en prose & en vers. 18 Février 1694.

Au même Théatre, avec M. RIVIERE DUFRENY.

LES CHINOIS, Comédie Françoise, en prose, quatre actes, & un Prologue aussi en prose. 12 Décembre 1692.

LA BAGUETTE DE VULCAIN, Comédie Françoise, en un acte, mêlée de Scenes, en prose & en vers. 10 Janvier 1693.

LA FOIRE S. GERMAIN, Comédie Françoise, en trois actes & en prose, mêlée de quelques Scenes en vers, & de Scenes Italiennes. 26 Décembre 1695.

LES MOMIES D'EGYPTE, Comédie Françoise, en prose & en un acte. 19 Mars 1696.

(Toutes ces Pieces sont imprimées dans le Théatre Italien de GHERARDI, 6 vol. *in*-12. *Paris, Briasson.*)

A lui seul.

LE CARNAVAL DE VENISE, Ballet en trois actes & un Prologue, (Musique de M. Campra) représenté par l'Académie Royale de Musique, au mois d'Avril 1699. (On le trouve dans cette nouvelle Edition).

Au Théatre François, à lui seul.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME, Comédie en prose & en un acte, avec un Divertissement. 9 Mai 1694. (On croit cette Piece de M. Dufreny).

LA SERENADE, Comédie en prose & en un acte, avec un Divertissement. 3 Juillet 1694.

LE BOURGEOIS DE FALAISE, OU LE BAL, Comédie en vers & en un acte, avec un Divertissement. 14 Juin 1696.

LE JOUEUR, Comédie en vers & en cinq actes. 19 Décembre 1696.

LE DISTRAIT, Comédie en vers & en cinq actes. 2 Décembre 1697.

DÉMOCRITE, Comédie en vers & en cinq actes. 12 Janvier 1700.

Le Retour imprevu, Comédie en proſe & en un acte. 11 Février 1700.

Les Folies Amoureuses, Comédie en trois actes, en vers, précédée d'un Prologue en vers libres, & ſuivie du Mariage de la Folie, Divertiſſement en un acte & en vers libres. 15 Janvier 1704.

Les Menechmes, Comédie en vers & en cinq actes, précédée d'un Prologue en vers libres. 4 Décembre 1705.

Le Legataire, Comédie en vers & en cinq actes. 9 Janvier 1708.

La Critique du Legataire, Comédie en proſe & en un acte. 19 Février 1708.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier les *Œuvres de M. Dancourt, & celles de M. Regnard.* A Paris, ce premier Juillet 1739.

JOLLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé, le Sieur JEAN-BAPTISTE JUIN, Marchand Papetier à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public les *Œuvres de Théatre de Dancourt & de Regnard, avec ſes Œuvres poſthumes & ſes Voyages*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant, pour cet effet, de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes. A CES CAUSES, Voulant traiter favorablement ledit Sieur Expoſant ; Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les ven-

dre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de l'expiration du précédent Privilege. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, cidessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit, dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de huit mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés, qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles

Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le septieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent trente-neuf, & de notre Regne le vingt-quatrieme. Par le Roi, en son Conseil.

Signé, SAINSON.

ŒUVRES

ŒUVRES
DE
M. REGNARD.

VOYAGE
DE FLANDRES
ET DE HOLLANDE.

Commencé le 26 Avril 1681.

NOUS partîmes de Paris le 26 Avril 1681, par le caroſſe de Bruxelles. Je fus coucher à Senlis, où ſe devoit rendre M. de Fercourt, qui étoit parti de Paris trois jours auparavant. Nous nous trouvâmes dans le caroſſe tous jeunes gens, dont le plus âgé n'avoit pas vingt-huit ans. Il y avoit cinq Hollandois, du nombre deſquels étoit M. de Waſenau, Capitaine des Gardes du Prince d'Orange. Il ſe trouva auſſi parmi nous un petit Abbé Eſpagnol qui alloit prendre poſſeſſion d'une Chanoinie à Bruxelles.

Ce petit Prêtre, boſſu par-devant & par-derriere, nous ſervit de divertiſſement pendant tout le chemin. Nous allâmes le lendemain diner à Pont, & coucher à Gournai où étoit la maiſon de M. le Préſident Amelot. Le château eſt entouré d'eau, & le jardin eſt coupé de différens ruiſſeaux qui en forment l'agrément. Nous en partîmes d'aſſez grand matin pour aller coucher à Pérone : cette ville eſt nommée la Pucelle, à cauſe de ſa fidélité inébranlable, & que malgré tous les troubles elle s'eſt conſervée dans la ſoumiſſion qu'elle devoit à ſon Roi. Elle eſt d'une petite étendue, mais extrêmement forte du côté où on y entre, à cauſe des marais qui rendent ſon approche difficile, & qui forment quantité de foſſés très larges & fort profonds, qui font mille détours avant que d'arriver à la ville. La riviere de Somme l'arroſe, & la défend de ce même côté ; ce qui fait qu'elle eſt preſque inacceſſible. Ces foſſés produiſent d'excellentes carpes, qui ſont renommées par toute la France, & des canards en quantité, dont les pâtés ne ſont pas moins eſtimés. De Pérone à Cambrai on compte ſept lieues. Dans le chemin nous fûmes pris du mauvais tems avec tant de violence, que nos chevaux, effrayés & aveuglés des éclairs continuels, qui formoient un jour malgré l'obſcurité des ténebres, renverſerent le caroſſe dans un foſſé fort profond, où nous devions tous finir nos jours de cette chûte violente ; mais le haſard voulut que pas un de nous ne fût bleſſé : nous en fumes quittes pour quantité d'eau qui paſſa deſſus nous ; & après que l'on nous eût pêchés & retirés de ce caroſſe, faits comme des gens qui ſortent d'un bourbier où ils ont enfoncé juſqu'aux oreilles, nous fûmes obligés de faire une lieue & demie à pied, qui reſtoit juſqu'à Cambrai, où nous fîmes une entrée auſſi ſale & auſſi crotée qu'il eſt aiſé de s'imaginer.

Cette ville ne devoit pas faire tout le bruit qu'elle faiſoit dans la France, elle n'étoit redoutable que par le mal que ſes garniſons faiſoient à nos payſans, & je

me ſuis étonné des deſordres qu'elle a cauſés, avant que le plus grand des Rois l'eût réduite en ſon obéiſſance. En effet, Cambrai de lui-même n'eſt rien, il n'y a que la citadelle qui ſoit en état de ſe défendre, & la ville n'étoit forte que par la ſûreté que lui donnoit cette citadelle; mais les travaux qu'on y fait preſentement, font connoître qu'on ne la veut pas rendre ſitôt, & que les Eſpagnols qui ſe faiſoient ſi forts de cette place, & qui diſoient que ſi le Roi de France vouloit prendre Cambrai, il falloit qu'il en fît faire un; on connoît, dis-je, qu'ils lui ont donné le dernier adieu. Cette citadelle, ſi renommée par tout le monde, fut commencée par Charles-Quint, & a été augmentée de pluſieurs fortifications qui la rendent une piece très conſidérable. Ses murailles ſont d'une hauteur ſurprenante, & cela vient de la grande profondeur que l'on a donnée aux foſſés, qui n'a pas apporté d'avantage à ſes murailles qui ſont preſque toutes déracinées. Nous fûmes conduits par-tout par un Officier qui prit plaiſir à nous faire tout voir, & nous montra la breche par où les Eſpagnols ſont ſortis. La ville n'a rien de remarquable que le clocher de la Cathédrale, qui eſt bâti à jour avec une délicateſſe ſurprenante. Nous logeâmes au corbeau, & fûmes aſſez mal, à cauſe de la quántité de caroſſes qui y étoient.

On ne compte pas davantage de Cambrai à Valenciennes, que de Pérone à Cambrai. Cette ville eſt ſituée ſur l'Eſcaut, & l'on y travaille d'une maniere à la rendre une ville imprenable. Nous y remarquâmes avec ſoin le lieu par où elle avoit été priſe, & la porte par où les Mouſquetaires y avoient entré. Cette porte eſt faite comme une porte de cave à barreaux, & faiſoit la communication avec une eſplanade: elle n'avoit point été ouverte depuis plus de vingt ans, & elle ne le fut que pour porter le corps du Maior, qui avoit été bleſſé à une attaque qui ſe faiſoit de ce côté. Les Mouſquetaires, pour qui elle n'avoit pas été ouverte, pourſuivirent les ennemis, & trouvant cette

entrée continuerent leur pointe ; & malgré une grêle de balles, ils pouſſerent juſqu'à une autre porte, de laquelle on ne pût abattre la herſe qui n'avoit point ſervi depuis fort long-tems, & ſe rendirent maîtres de la ville. Nous paſſâmes dans la forteresſe, & comme nous avions une eſpece de Prêtre avec nous, on nous donna deux ſoldats pour nous conduire. L'on ſait qu'il n'y a que le cœur des Prêtres qui ſoit Eſpagnol en ce pays, & afin de leur ôter tout moyen de rien entreprendre, on les veille d'une maniere particuliere. Nous remarquâmes que toutes les femmes étoient belles en ce pays. De Valenciennes pour aller à Mons, on va dîner à Reverain, lieu recommendable, tant par le ſéjour que nos armées y ont fait, que parceque c'eſt le lieu qui ſépare les terres d'Eſpagne d'avec celles de France. Nous arrivâmes d'aſſez bonne heure à la ville, & nous eûmes le tems de la conſidérer.

Mons eſt la ville capitale du Hainaut, & la premiere qui reconnoiſſe de ce côté la domination Eſpagnole, juſqu'à ce qu'il plaiſe à la France de lui faire ſentir ſon joug. Elle peut paſſer pour une des plus fortes du Pays-Bas, à cauſe de ſa ſituation, qui ſe trouve au milieu des marais. Les bourgeois la gardent, & nous leur vîmes monter la garde dans la grande place, qui eſt très belle. Le Prince d'Aremberg, Duc d'Arſcot, de la meilleure Maiſon des Pays-Bas, Grand d'Eſpagne, en eſt Gouverneur. Ce qui me plût davantage dans Mons, & ce qui eſt aſſez particulier, ce fut le Collége Royal des Chanoineſſes, fondé par une..... qui établit cette Communauté, pour y recevoir des filles de qualité, qui y demeurent juſqu'à ce qu'elles en ſortent pour ſe marier. Ces filles font le ſervice avec une grace particuliere. Elles ont un habit qui leur eſt propre pour aller à l'Egliſe le matin, & un autre le ſoir pour aller dans la ville & dans toutes les compagnies, où elles ſont parfaitement bien reçues, à cauſe de leur galanterie dont elles font pro-

feſſion. Nous montâmes ſur la grande Tour, d'où nous apperçumes toute la ville, & où nous vîmes un très beau carillon, dont tous les Hollandois & les Flamands ſont fort curieux.

De Mons nous fûmes coucher à Notre-Dame des Halles. Ce lieu de dévotion a été, comme tous les autres, fort maltraité des armées qui ont campé aux environs, & l'on n'a eû aucun égard à la dévotion que tous les Flamands ont à cette Egliſe dédiée à la Vierge. Nous vîmes au ſortir de Mons le lieu où s'étoit donnée la bataille fameuſe de Saint Denis, la veille que la paix fut publiée dans l'armée, & le Prince d'Orange en ayant les articles ſignés ſur lui. Nous étions avec un Officier qui s'y étoit trouvé, & qui nous montra les poſtes & les lieux qu'occupoient les deux armées. Cette bataille porte auſſi le nom de Caſſiau, à cauſe d'un petit village qui eſt tout contre cette Abbaye, qui a impoſé le nom à cette journée.

Nous arrivâmes enfin à Bruxelles, la ſeconde ville du Brabant. Elle eſt très agréable & très peuplée, à cauſe de la demeure ordinaire que les Gouverneurs des Pays-Bas y font, & la quantité de gens de qualité qui ſuivent la Cour; c'eſt pour cela qu'elle eſt appellée *la Noble*. Le palais du Gouverneur eſt le plus ſomptueux bâtiment de la ville, tant à cauſe de ſa grandeur, que par un grand parc, qui ſert de promenade à tous les habitans, & réjouit la vue par la quantité de fontaines qu'on y voit. Le Prince de Parme en eſt preſentement Gouverneur; il a mis la Milice ſur un très bon pied, & l'a rétablie par les grandes levées qu'il a faites ſur le peuple, qui n'en étoit pas trop content. L'Hôtel-de-Ville eſt un bâtiment aſſez curieux: il fut fait par un Italien, qui ſe pendit de dépit d'avoir manqué à mettre la Tour au milieu, comme ſon épitaphe le fait connoître, & cet homme fit par avance de lui ce qu'auroit fait un bourreau. Il ne méritoit pas moins qu'une corde, pour avoir manqué à un point où des gens, qui n'au-

roient pas les moindres connoiſſances de l'Architecture, ne manqueroient pas. Les Egliſes de Bruxelles, comme toutes celles des Pays-Bas, ſont très belles & fort bien entretenues. Nous vîmes dans la Collégiale du nom de Sainte Gudule, les trois Hoſties miraculeuſes, ſur leſquelles on dit qu'on voit quelques goutes de ſang. Nous allâmes voir la Communauté des Béguines, qui eſt un Ordre particulier en ce pays. Elles ſont vêtues de blanc dans l'Egliſe, & vont par les rues avec un long manteau noir, qui leur deſcend du ſommet de la tête & leur tombe ſur les talons. Elles portent auſſi ſur le front une petite hupe, qui forme un habillement aſſez galant; & on trouve des filles ſous cet habit dévot, que j'aimerois mieux que beaucoup d'autres avec l'or & les diamans qui les environnent: elles étoient pour lors au nombre de huit cens dans le Béguinage. Le Cours à la mode eſt chez eux ce que le Cours eſt chez nous. C'eſt-là que ſe trouvent toutes les dames & les cavaliers, avec cette différence néanmoins, que toutes les dames ſont d'un côté & les hommes de l'autre. Nous demeurâmes trois jours à Bruxelles avec bien du plaiſir, & après avoir vu tout ce qu'il y avoit à voir dans la ville, nous en partîmes le 16 Mai, par le canal qui va à Anvers, & qui ne nous conduiſit que juſqu'à..... où nous deſcendîmes du bateau, pour prendre des chariots qui nous devoient conduire à Malines, que nous voulions voir avant que d'arriver à Anvers.

Malines eſt appellée *la Jolie*, & non ſans raiſon, car il ſemble plutôt que ce ſoit une ville peinte que réelle, tant les rues en ſont propres & bien pavées, & les bâtimens bien proportionnés: c'eſt en ce Parlement, le premier du Pays-Bas, où ſont renvoyés tous les procès qui en appellent en ce lieu; ce qui rend cette ville fort recommandable. Cette Province eſt démembrée du reſte des Pays-Bas, & c'eſt un Marquiſat ſéparé. Tout le commun peuple travaille, comme par toute la Flandre, à faire des dentelles blanches, qu'on appelle

de ce nom ; & le Béguinage qui eſt le plus grand & le plus conſidérable de tous, n'eſt entretenu que par ce travail que les Béguines exercent, & dans lequel elles excellent. Ces Béguines ſont des filles ou femmes dévotes, qui ſe retirent dans ce lieu autant de tems qu'elles veulent. Elles y ont chacune une petite maiſon ſéparée, où elles ſont viſitées de leurs parens. Il y en a même quelques-unes qui prennent des penſionnaires ; le lieu s'appelle *Béguinage*, & les portes s'en ferment tous les ſoirs de bonne heure. Il y a à Malines une Tour qui eſt fort eſtimée pour la hauteur, de laquelle on découvre extrêmement loin. De Malines, où nous dînâmes, nous fûmes coucher à Anvers, ſur des chariots de poſte, établis pour partir tous les jours à certaine heure, & par le chemin le plus beau & le plus agréable que j'aie jamais fait.

Anvers, la premiere & la plus grande ville du Brabant, & à qui on pourroit donner des titres encore plus ſuperbes, ſurpaſſe toutes les autres villes que j'aie vues, à l'exception de Naples, Rome, Veniſe, non-ſeulement par la magnificence de ſes bâtimens, par la pompe de ſes Egliſes, & par la largeur de ſes rues ſpacieuſes, mais auſſi par les manieres de ſes habitans, dont les plus polis tâchent à ſe conformer à nos manieres Françoiſes, & par les habits, & par la langue qu'ils ſont gloire de poſſéder en perfection. La premiere choſe que nous admirâmes en y entrant, ce fut la beauté de ſes ſuperbes remparts, qui tous couverts de grands arbres, forment une promenade la plus agréable du monde. Ils ſont revêtus par-tout de pierres de taille, & arroſés d'un foſſé d'eau vive qui court tout autour de la ville, & qui ſert autant à l'embellir qu'à la défendre. La Cathédrale eſt fort bien bâtie, & le clocher, ouvrage des Anglois, eſt d'une délicateſſe ſurprenante, mais qui pourroit peut-être quelque jour lui être funeſte. On y voit des peintures admirables, & entr'autres, une deſcente de Croix de Rubens, qui peut paſſer pour une piece achevée.

L'Egliſe des Jéſuites ne cede en magnificence à pas une de toutes celles que j'aie vues en Italie, & eſt d'autant plus ſuperbe, que le marbre dont elle eſt toute bâtie, y a été apporté de fort loin & avec une grande dépenſe. Toute la voute eſt ornée de quadres de la main des plus excellens Maîtres. Il eſt aiſé de juger de la magnificence de cette Egliſe, quand on dira que le ſeul baluſtre de marbre qui ferme le maître Autel, coute plus de quarante mille livres. Je ne crois pas auſſi qu'on puiſſe jamais voir un ouvrage plus achevé. Le marbre eſt manié ſi délicatement, qu'il ſemble qu'il ait quitté ſa dureté naturelle, pour prendre la forme qu'on lui a voulu donner, & ſe fléchir comme de la cire, ſuivant la volonté de l'ouvrier. La citadelle, renommée par toute l'Europe pour ſa régularité, eſt à cinq baſtions; elle eſt plus grande, plus forte, & incomparablement mieux faite que celle de Cambrai. Son eſplanade eſt tout-à-fait ſpacieuſe & d'une grande étendue, mieux entendue en cela que celle de Cambrai, de laquelle on peut approcher d'aſſez près, étant toujours couvert; ce qui en a beaucoup facilité la priſe. Nous y fûmes conduits par M. de Verproſt, & menés dans tous les endroits par un Officier, qui ne voulut pas permettre que nous allaſſions ſur les baſtions. Nous vîmes l'endroit par où les Hollandois voulurent la ſurprendre, lorſqu'ils firent de nuit une deſcente dans la riviere, & eſſayerent de paſſer le foſſé avec de petits bateaux que chaque homme pouvoit porter ſur ſon épaule; mais la ſentinelle ayant entendu du bruit, donna l'allarme; ce qui fit que les Hollandois ayant manqué leur coup ſe retirerent, & laiſſerent tous les bateaux & les inſtrumens, qu'on garde encore dans la citadelle, & qu'on nous fit voir comme des marques & des monumens de la victoire.

Nous nous embarquâmes à Anvers pour Roterdam. Nous laiſſâmes la Zélande à gauche, & paſſâmes à la vue de Berg-op-ſom, qui appartient à M. le Comte d'Auvergne. Nous fûmes trois jours à notre naviga-

tion, & passâmes à la Brille. Cette place a fait bien de la division pendant les troubles de Hollande, qui arriverent il y a environ cent ans.

Du tems de Philippe II, fils de Charles-Quint, les dix-sept Provinces étoient gouvernées par.... sœur de Charles-Quint, & par conséquent tante de l'Empereur, qui en étoit maître, & qui a voulu lever sur ces peuples certains droits nouveaux, & introduire parmi eux l'Inquisition. Les Hollandois s'opposerent à ces nouvelles déclarations; & le Prince d'Orange, soutenu du Comte de Horn, & de.... à la tête de la populace, firent des remontrances à la Gouvernante, & lui proposerent deux cens articles, sur lesquels ils vouloient qu'on leur donnât satisfaction. Cette femme, surprise de ce tumulte, se retourna vers un des premiers de son Conseil, qui lui dit, comme en se moquant, qu'elle ne devoit point se mettre en peine de ces gens qui n'étoient que des gueux; ce qui ayant été rapporté à ce peuple mutiné, il en devint si courroucé, qu'ils formerent entre eux un parti, qui depuis a été appellé le parti des Gueux. La Gouvernante cependant étant retournée en Espagne, & connoissant le naturel remuant des peuples des dix sept Provinces, ne voulut pas s'y faire voir, qu'elle ne les contentât sur une partie des articles qu'ils demandoient; ce qui fit que Philippe II envoya le Duc d'Albe, qui depuis a tant fait de carnage, & a été cause de l'entiere rebellion de ces Provinces. On dit qu'il a fait mourir par la main du bourreau plus de dix-huit mille personnes. Il ne fut pas plutôt à Bruxelles qu'il-y convoqua les Etats. Le Comte de Horn ne voulant point paroître chef de la sédition, y alla; mais le Prince d'Orange, craignant les Espagnols dont il se défioit, sortit des Etats pour ne point s'y trouver, & le Comte de Horn rencontrant le Prince d'Orange qui s'absentoit, *Adieu*, lui dit-il, *Prince sans terres;* à quoi le Prince répondit, *adieu, Comte sans tête.* Comme en effet cela se trouva vrai; & ayant été arrêté aux Etats, on lui fit sauter la

tête, avec une quantité presque innombrable de gens qu'on croyoit suivre son parti, ou qui étoient suspects; étant un crime de leze-majesté parmi les Espagnols, d'être seulement suspect à son Prince. Le Prince d'Orange voyant, par la mort du Comte de Horn & de ses adhérans, qu'il avoit très bien fait de se sauver, voulut encore songer à son salut; & appuyant la faction des mécontens, il se mit à leur tête; & après plusieurs combats, où il eut toujours du dessous, il prit enfin la Brille, d'où le Duc d'Albe prétendit le chasser; mais n'en ayant pû venir à bout, il donna occasion à ces tableaux que l'on a faits de lui, dans lesquels il est dépeint par dérision avec des lunettes sur le nez, parceque Brille en Hollandois signifie lunette. La Hollande se divise en sept Provinces-Unies, qui sont la Gueldre, la Hollande, la Zélande, Utrecht, la Frise, l'Overissel & Groningue.

Nous arrivâmes à minuit à Roterdam, & nous fûmes obligés de passer par-dessus les murailles, pour entrer dans la ville dont les portes étoient fermées. Cette ville est la seconde de tout le pays, & il est aisé de juger de sa richesse par la quantité de vaisseaux qu'on y voit aborder de tous les pays, & qui emplissent le canal de la ville qui est extrêmement large. Cette ville est remarquable par l'étendue de son commerce, & par la beauté de ses maisons, qui ont toutes la propreté qu'on remarque dans toutes les villes de Hollande. L'on voit au milieu d'une grande place la statue d'Erasme, qui étoit natif de cette ville, & qui a assez bien mérité de la République pour avoir une statue en bronze sur le pont qui est au milieu de la grande place. Nous partîmes de Roterdam sur les deux heures après midi, par les barques qui sont d'une commodité admirable par toute la Hollande. Elles partent toutes en différentes heures, & à une demie-heure l'une de l'autre; ce qui fait qu'à toutes les demie-heures du jour & de la nuit, il part de ces commodités qui vont en cent endroits différens, & qui sont si

ponctuelles, que le cheval eſt attelé à la barque lorſque l'heure eſt prête de ſonner, & qu'à peine elle a frapé que le cheval marche. Nous paſſâmes à Delft, petite ville à deux lieues de la Haye, où nous vîmes le frere d'un de nos amis, que nous avions laiſſé eſclave en Alger. Nous entrâmes dans le principal Temple de la ville, où nous vîmes le tombeau du fameux Amiral Tromp Nous arrivâmes le ſoir à la Haye, le plus beau & le premier village du monde; c'eſt le lieu où le Prince d'Orange fait ſa réſidence ordinaire. Il n'y étoit pas pour lors, & il étoit allé à une chaſſe générale qui ſe faiſoit en Allemagne ſur les terres de.... avec le....

Le Prince d'Orange s'appelle Guillaume III de Naſſau. Ces dernieres guerres ont ſervi à le rendre recommendable dans la Hollande, & à le faire déclarer Statouder, Capitaine géneral des armées des Provinces-Unies des Pays-Bas, & grand Amiral. Les Etats lui accordent pour cela une penſion de cent mille francs, & font la dépenſe de toute ſa maiſon. Quelques remuans lui ont voulu mettre en tête de ſe faire déclarer Souverain dans la Hollande, pendant qu'il étoit maître abſolu de toutes les troupes: mais les plus politiques lui ont fait connoître premierement la difficulté de ſon deſſein, & entendre enſuite que quand il ſeroit aſſez heureux pour le mettre en exécution, il ne pourroit jamais ſe maintenir dans cette ſouveraineté, la Hollande étant un pays qui périroit bientôt, ſi elle étoit gouvernée par un particulier, & ſi elle ceſſoit d'être République, à cauſe des grands frais qu'il faut renouveller continuellement pour la conſervation du pays, & des grandes levées qu'un Prince ſeroit obligé de faire ſur ſes ſujets, que des républicains qui ſe repaiſſent du titre ſpécieux de liberté, donnent avec plaiſir, n'ayant tous pour but que la même choſe; ce qui fait qu'il n'y a point de pays plus vexé d'impôts & de ſubſides que la Hollande, & ces peuples ſe flatent que comme ce ſont eux qui ſe les impoſent, ils

ſont libres de ſe les ôter lorſqu'ils le veulent. Ce conſeil, le plus ſûr & le plus politique, fut ſuivi du Prince d'Orange qui s'en trouva bien.

Les Etats de Hollande ſe tiennent à la Haye, ce qui contribue beaucoup à ſa magnificence. Les maiſons des particuliers ſont très belles, mais le palais du Prince n'a rien de remarquable; au contraire, il eſt étonnant de voir qu'il ſoit ſi mal logé, & qu'il y ait des bourgeois qui habitent des maiſons plus ſuperbes. Nous y vîmes les Chambres des Etats, dont il y en a une aſſez belle, & que M. Del.... diſoit qu'il entreprendroit de faire dorer pour deux mille écus, quoique par la ſupputation de tout le monde, il y dût entrer pour plus de dix mille écus d'or; mais il dit qu'il entendoit qu'on le lui fournît. M. Davaux y étoit pour lors Ambaſſadeur. Nous le vîmes en deuil à cauſe de la mort récente de M. le Chevalier de Meſme ſon beau-frere, que j'ai vu à Rome, & qui avoit été tué depuis peu d'un coup de pierre.

On voit en ſortant du château une porte qui eſt proche le logis de Monſieur.... le lieu où ſe fit le maſſacre du Penſionnaire de With, qui fut tué par la populace au commencement de la guerre; tout cela par les menées du Prince d'Orange, à cauſe qu'il avoit été fait depuis peu un Edit, par lequel il étoit défendu de reconnoître le Prince d'Orange pour Souverain, que le peuple vouloit reconnoître pour tel.

Le Prince Guillaume de Naſſau qui étoit à la tête des mécontens, lorſqu'ils ſecouerent le joug Eſpagnol, ſe comporta ſi généreuſement dans toute cette rebellion, qu'après avoir forcé l'Eſpagnol par la paix à reconnoître les Hollandois & leur République, pour Souverains, ils ſe trouverent obligés de récompenſer ſa vaillance, en lui donnant le titre de Protecteur des Etats. Ce titre eſt dévolu à ſes ſucceſſeurs. Mais le Conſeil des Provinces, & particulierement les de With qui faiſoient une faction particuliere, & qui en entraînerent d'autres avec eux, firent cet Edit perpétuel,

par lequel ils déclaroient qu'on ne pourroit jamais propoſer le Prince d'Orange pour Souverain, & le firent même ſigner au Prince d'Orange d'aujourd'hui, encore jeune. La guerre de France eſt arrivée ſur ces entrefaites; & le peuple, appréhendant la domination des François, & croyant que s'ils avoient le Prince d'Orange à la tête de leurs armées ils feroient des merveilles, le propoſerent; mais étant arrêtés par cet Edit perpétuel, ils éclaterent contre de With le Général des troupes, & le firent arrêter, l'accuſant du crime de trahiſon & d'avoir voulu perdre l'Etat; mais n'ayant point trouvé de ſujet pour le faire mourir, on ſe contenta de le bannir, pour contenter le peuple & la faction du Prince d'Orange. Son frere le Penſionnaire à la Haye pour les affaires de la Province de Hollande, demanda permiſſion de le voir; mais en voulant entrer dans la priſon, le peuple mutiné, ſouffrant impatiemment la vue d'un homme qui s'oppoſoit à ſes menées, ſe rua deſſus lui, & l'aſſaſſina cruellement ſur la place, & le traînerent un peu plus loin où ils le pendirent. Chacun accourut à ce ſpectacle, & le peuple étoit ſi animé, qu'il le coupa en pieces, dont chacun prit des morceaux de chair, qui ſe vendoient quelques jours après fort cher à ceux qui n'avoient pas eû le plaiſir d'aſſiſter à cette boucherie. Le peuple, qui eſt une bête féroce qui ſe porte toujours dans les extrêmités, parcequ'il agit ſans raiſon, & qui eſt timide par excès ou impétueux dans l'extrêmité, n'eſt pas à ſe repentir de cette action. Il reconnoît que cet Edit étoit fait pour ſon utilité, & la mort du Penſionnaire a été le premier échec qui ait été donné à la République.

Les Provinces-Unies doivent, après le ciel, leur liberté aux Princes d'Orange, qui ont tant fait qu'ils ont obligé le Roi d'Eſpagne à ſigner leur liberté, & à les reconnoître pour peuples libres, indépendans de tout autre : ce qui eſt une circonſtance fort remarquable. Guillaume I cimenta de ſon ſang les fonde-

mens de cette République. Maurice & Henri ſes fils, en accrurent la ſplendeur par le gain de pluſieurs batailles. Guillaume II égala les autres, mourut fort jeune, & laiſſa pour ſucceſſeur de ſes vertus, Guillaume III du nom, Prince d'Orange d'à preſent, fils de Guillaume II & de Marie Stuart, fille aînée de Charles I Roi d'Angleterre qui eut la tête coupée. Guillaume II, eut la trente-ſix ou trente-ſeptieme année de ſon âge, Guillaume III, qui a épouſé la fille du Duc d'York. Il ne vint au monde qu'après la mort de ſon pere, & il perdit à onze ans la Princeſſe Royale ſa mere, qui mourut à Londres de la petite vérole, de même que le feu Prince Guillaume ſon mari.

Tout le monde ſait que la Hollande eſt un Etat purement républicain; mais il faut dire quelque choſe de plus particulier de ſon gouvernement.

Chaque ville eſt gouvernée par un Magiſtrat, des Bourguemeſtres & des Conſeillers, & un Bailli dans les cauſes criminelles, qui exerce ſa charge autant de tems qu'il plaît au Conſeil, & qui juge abſolument dans les affaires criminelles de la Sentence des Bourguemeſtres; au-deſſus d'une certaine ſomme on appelle à la Cour de la Province, où chaque ville envoie un Conſeiller.

Les Députés des villes compoſent les Etats de la Province, & les Députés des Provinces font les Etats Généraux, établis pour les Alliances, pour les Traités, pour les levées des deniers, & pour ce qui regarde le bien de la République. Ces Provinces ſont auſſi fortes l'une que l'autre : il eſt vrai que la Province d'Amſterdam emporte ordinairement la balance, & fait tourner les choſes du côté qu'elle veut; cette ville ſeule paſſe pour une Province. Il eſt aiſé de conclure, que la Souveraineté ne réſide point dans les Etats Généraux, qui ne ſont rien autre choſe que les Envoyés des villes pour propoſer dans le Conſeil les choſes qu'elles veulent repreſenter.

La Haye eſt le lieu où la Nobleſſe de Hollande fait

ſa réſidence ; il n'y a guere de lieu plus agréable dans le monde. Un grand bois de haute futaie, bordé de magnifiques palais d'un côté, & de l'autre de vaſtes & agréables prairies qui l'entourent, rendent ſon aſpect un des plus rians de l'Europe. On voit devant le château un étang revêtu de pierres de taille ; de hauts arbres qui le bordent, ſervent à embellir le palais du Prince. On va de la Haye à la mer en moins d'un quart-d'heure, par un chemin très agréable. Nous vîmes en y allant un chariot à voiles que le Prince d'Orange a fait faire, & nous entrâmes dans un lieu où l'on court à la Bague ſur des chevaux de bois. Nous allâmes voir une maiſon du Prince d'Orange à quelques lieues de la Haye, appellée Oſnadin ; c'eſt-là où il paſſe une partie de l'année, & où il entretient quantité de bêtes extraordinaires ; nous y vîmes des vaches de Calicut très particulieres avec un boſſe ſur le dos, & quantité de Cerfs.

Nous partîmes de la Haye & fûmes dîner à Leyden, qu'on appelle *Lugduni Batavorum*, recommandable par ſon Univerſité, par ſon Anatomie & par la propreté de ſes bâtimens, plus agréable à mon goût que pas une ville de Hollande. Nous y vîmes quantité de choſes curieuſes, entr'autres un Hipotomanes ou vache de mer, que les Hollandois ont apporté des Indes. On voit dans le cabinet Anatomique plus de choſes que n'en peut contenir un gros volume.

De Leyden nous allâmes à Amſterdam, & vîmes en paſſant Harlem, où nous remarquâmes une grande Egliſe : nous arrivâmes le ſoir à Amſterdam. Cette ville des villes, ſi renommée dans tout l'univers, peut paſſer pour un chef-d'œuvre ; les maiſons y ſont magnifiques, les rues ſpacieuſes, les canaux extrêmement larges, bordés de grands arbres, qui venant à mêler leur verdure avec la diverſité des couleurs dont les maiſons ſont peintes, forment l'aſpect du monde le plus charmant. Cette ville paroît double : on la voit dans les eaux, & la réverbération des palais qu'on voit

dans les canaux, fait de ces lieux un séjour enchanté. L'Hôtel-de-Ville est sur le Dam : cet ouvrage pourroit passer pour un des plus beaux de l'Europe, si l'Architecte n'avoit manqué dès le commencement, & eût fait quelque distinction de la porte avec les fenêtres, qu'il faut chercher de tous les côtés, qu'il faut bien souvent demander. Nous montâmes en haut, où nous vîmes quantité d'armes & un très beau carillon. Nous découvrîmes Utrecht, du clocher. Ce fut le lieu où le Roi borna ses conquêtes. Le Spineus est une aussi plaisante invention que je sache ; c'est-là où l'on renferme toutes les filles de mauvaise vie, que l'on condamne pour un certain tems, & où elles travaillent. Il n'y a peut-être point de lieu après Paris où le libertinage soit plus grand qu'à Amsterdam ; mais ce qui est de particulier, c'est qu'il y a de certains lieux où demeurent les accoupleuses, qui gardent chez elles un certain nombre de filles. On fait entrer le cavalier dans une chambre, qui communique à plusieurs autres petites chambres, dont vous payez les portes, au-dessus sont le portrait & le prix de la personne qu'elle renferme ; c'est à vous à choisir ; & on ne fait point sortir l'original, que vous n'ayez payé le prix de la taxe ; tant pis pour vous si la copie a été flattée.

Le Rafpeus est un autre lieu pour les mauvais garnemens, & pour les enfans dont les peres ne sauroient venir à bout : on les emploie à scier du bresil. Il y a dans la grande Eglise d'Amsterdam une chaîne d'un prix infini pour la délicatesse de son travail. On permet à Amsterdam, & par toute la Hollande, toute sorte de Religion, excepté la Catholique ; c'est un point de leur plus fine politique, & ils savent bien que ce seroit un grand échec à leur liberté si les Catholiques y étoient soufferts, qui pourroient ensuite se rendre les maîtres. On y voit des Luthériens, des Calvinistes, des Arméniens, des Nestoriens, des Anabaptistes & des Juifs, qui y sont plus puissans qu'en aucun autre endroit de la terre. Leur Synagogue est incomparablement

comparablement plus belle que celle de Veniſe, & ils y ſont beaucoup plus puiſſans. La Maiſon des Indes, qui eſt hors la ville, marque bien qu'elle appartient aux plus riches négocians de l'Europe. On y bâtiſſoit un très beau vaiſſeau qui devoit, un mois après, faire le voyage des Indes. Nous allâmes voir les vaiſſeaux de guerre, qui n'ont rien de beau, & je n'en vis pas un qui approchât de la beauté de nos vaiſſeaux. Ils ne veulent point de galerie à la poupe comme nous; ils croient que cela retarde la courſe du vaiſſeau; mais bien loin d'y apporter aucun défaut, je trouve que cela eſt d'une utilité pour les Officiers, & d'un grand ornement au vaiſſeau. Nous logeâmes à Amſterdam chez Cellier, à la Place Royale, dans le Kalverſtraat. Nous connûmes M. de Reſvic, des premieres familles de Hollande, & qui a fait une très belle dépenſe à ces dernieres guerres. Il nous fit voir Mademoiſelle Hornia ſa maîtreſſe, héritiere de très grands biens, Catholique comme lui. Nous les vîmes enſemble à l'Opéra à l'enlévement d'Hélene. Nous apprîmes à la Comédie, que tout l'argent de la recette alloit aux pauvres, & que la ville entretenoit les Comédiens, à qui elle donne une certaine penſion.

Je partis d Amſterdam le 25 Mai 1681, & nous arrivâmes à Enchuyſe le ſoir même, où ſans nous arrêter qu'autant de tems qu'il faut pour manger, nous remarquâmes que cette ville portoit trois harengs pour ſes armes, à cauſe de la pêche conſidérable qui s'y fait de ce poiſſon. Nous frétâmes la nuit une barque à Vorkum, où nous arrivâmes le lendemain matin. Cette Province s'appelle Nord-Hollande, & je ne crois pas qu'au reſte de la terre il ſe puiſſe trouver de plus jolies femmes. Les payſannes ont une beauté qui ne le cede point aux anciennes Romaines, & qui donne de l'amour à la premiere vue. Nous arrivâmes à Leuvarden, capitale de Friſe, ville très jolie, qui reconnoît le Prince de Naſſau pour ſon Gouverneur, n'ayant pas voulu donner ſa voix élective pour le Prince d'Oran-

ge. Ce Prince peut avoir vingt-cinq ou vingt-ſix ans : il perdit ſon pere il y a environ dix-huit ans, à la ſeptieme année de ſon âge. Ce Prince mourut par un accident funeſte ; un piſtolet, qui ſe lâcha malheureuſement, ôta en même-tems un grand homme à l'Europe, & un généreux Gouverneur à la Friſe. Il laiſſa une illuſtre veuve par ſa beauté, par ſa naiſſance & par ſon mérite, Albertine d'Orange, fille du Prince Henri & d'Amelie de Solmes. Ce Prince vécut ſept ou huit jours après cet accident; & les Friſons, en reconnoiſſance des bons ſervices que leur avoit rendus le pere, offrirent d'abord le gouvernement au fils, qui étoit en très bas âge, & à qui ils ne donnerent point d'autre Gouverneur que la Princeſſe ſa mere.

Nous quittâmes Leuvarden, & ayant marché toute la nuit, nous arrivâmes à la pointe du jour à Groningue, ville fort bien ſituée, & qui s'eſt rendue recommandable dans les dernieres guerres, par le ſiege qu'elle ſoutint contre l'Evêque de Munſter, qui s'y trouva en perſonne avec vingt-quatre mille hommes. Mais ſes bonnes fortifications & la vigueur de ſes habitans, obligerent les aſſiégeans à lever le piquet après ſix ſemaines de ſiege, pendant lequel ils perdirent beaucoup de monde. De Groningue nous paſſâmes à Oldembourg, qui appartient preſentement au Roi de Dannemarck. Cette ville a donné le nom à tout le Comté. Il y a deux ans que cette ville fut conſumée par le feu du ciel. On recommence à la rebâtir, & le Roi de Dannemarck y fait faire quelques fortifications. On y voit une corne d'abondance, qui a donné lieu de faire le conte d'une femme, qui ſortant de terre ſe preſenta au Comte d'Oldembourg, avec ce cornet à la main, plein d'une liqueur qu'il ne connoiſſoit pas. Ce Prince étoit pour lors à la chaſſe, éloigné des ſiens, & extrêmement altéré. Mais ne connoiſſant point cette liqueur : voyant une femme extraordinaire, il n'en voulut point tâter, & la répandit ſur la croupe de ſon cheval : la force de ce breuvage emporta tout le poil aux endroits où il avoit touché.

Il n'y avoit que deux jours que le Roi étoit parti d'Oldembourg pour Copenhague. Le même jour nous nous trouvâmes au soir à Brême, république qui est environnée des terres de Suede & de Dannemarck. La ville est fort jolie, mais de si peu d'étendue, qu'à peine les remparts sont de ses terres. De Brême nous ne vîmes rien de remarquable jusqu'à Hambourg, où nous arrivâmes après cinq jours & cinq nuits de marche continuelle avec des chariots de poste. De Hambourg à Amsterdam on compte soixante mille, qui valent deux cens trente lieues de France.

Hambourg est une ville Anséatique, libre & impériale, qui par sa bonne milice & ses fortifications régulieres, est en état de ne point appréhender quantité de Princes qui envient fort ce morceau, & particuliement du Roi de Dannemarck, à qui elle siéroit parfaitement bien. Ce Prince la bloqua pendant ces dernieres guerres avec vingt-cinq mille hommes; ayant vu les troupes auxiliaires qui lui venoient de toutes parts, il ne put rien entreprendre davantage. Il a cedé depuis peu pendant son vivant toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur cette ville, moyennant la somme de deux cens mille écus. Elle est gouvernée par quatre Bourguemestres & dix-huit Conseillers. Les femmes y sont très belles, elles se couvrent le visage à l'Espagnole. On professe la Religion Luthérienne dans cette ville, où on voit la cave du Pin de cent ans. Les Opéras n'y sont pas mal représentés, j'y ai trouvé celui d'Alceste, très beau.

Tout le pays est très bon & très fertile en pâturages: les chariots sont d'une commodité admirable, les chevaux en sont excellens, & courent continuellement.

De Hambourg nous partîmes pour Copenhague, éloigné de Hambourg d'environ cent vingt lieues. Nous vîmes à Pinnenberg, à trois milles de la ville, la Reine Mere du Roi de Dannemarck, qui alloit aux eaux de Pirmont avec le Prince George son fils & cadet du

Roi. De Pinnenberg, à Iſſoe, Rensburg, Flensbourg, Aſſen, Niebury, Caſtor, Roſtetil. Cette ville étoit autrefois la demeure des Rois de Dannemarck. On y voit encore leur ſépulture. Celle de Chriſtien I eſt belle. Nous y vîmes le modele de ſa ſtatue, & à peine y pus-je atteindre.

La Reine Mere eſt de la Maiſon de Lunebourg. Elle alloit au camp trouver la jeune Reine, avec laquelle elle ne s'accommode pas bien, & ne reçoit point la viſite des Ambaſſadeurs, parcequ'ils viſitent la jeune Reine devant elle.

Toutes ces villes ſont aſſez jolies, les femmes y portent toutes ſortes de paniers d'un oſier très fin, ſur la tête. A Aſſen je perdis une valiſe.

Fédéric III a été le premier Roi ſous lequel le royaume ſoit devenu héréditaire : il fut aidé des bourgeois de Copenhague, qui ne pouvoient ſouffrir la tyrannie de la nobleſſe ; ils le favoriſerent dans ſon entrepriſe, & le récompenſerent de ſes ſervices. Les bourgeois & les payſans étoient ſi maltraités des Nobles, qu'ils pouvoient tuer une perſonne en mettant un écu ſur le corps du défunt. Fédéric ne voulut point leur ôter ce privilege, mais il ordonna que quand un bourgeois ou un payſan tueroit un noble, il en mettroit deux.

Le cercueil, qui enferme le corps de Fédéric III, dernier Roi de Dannemarck & pere du regnant, eſt très riche, couvert de quantité d'ouvrages d'argent.

Copenhague eſt ſituée ſur la Mer Baltique fort avantageuſement. Elle eſt frontiere du côté de la province de Chaune ; & a ſoutenu le ſiege fort vigoureuſement pendant deux ans, contre le grand Guſtave Adolphe, pere de la Reine Chriſtine que nous avons vue à Rome. Les clochers de ſainte Marie portent les marques de ce ſiege.

Le Louvre eſt un bâtiment fort commun, couvert de cuivre, qui fut autrefois la demeure des Evêques, quand les Rois tenoient leur cour à Rochild. L'écurie

eſt belle & très longue, fort bien remplie de chevaux ; & le manege, qui eſt auprès, eſt une piece aſſez curieuſe. Ce fut où l'on fit le carouſel, quand la Reine de Suede ſortit de Copenhague.

Il n'y a donc rien de conſidérable à voir en cette ville pour les bâtimens, ſi vous en exceptez le palais de la Reine Mere, le jardin du Roi, & celui du Duc de *Guldenleu*, c'eſt ainſi que s'appellent tous les premiers bâtards des Rois de Dannemarck, & qui veut dire, *Lion doré :* & quand le Roi regnant a un Guldenleu, celui du défunt prend le titre de Haute-Excellence.

Nous fûmes quatre jours & quatre nuits à faire cent vingt lieues, & nous arrivâmes à Copenhague le jeudi à porte ouvrante, où nous logeâmes au Krants.

Le Roi Fédéric III étoit Archevêque de Brême, & fut élu Roi par le décès de ſon aîné. Il eut ſix enfans, deux garçons & quatre filles : le Roi Chriſtian, le Prince Georges. L'aînée des filles, Anne Sôphie, a été mariée au Duc de Saxe Georges III ; une autre au Duc de Holſtein ; la troiſieme, Sophie Amélie, à Guillaume Palatin du Rhin, frere de Madame d'Orleans ; & la quatrieme la plus jeune, Ulrique Eléonore, au Roi de Suede.

Le Roi Chriſtian V, à preſent regnant, a cinq enfans, trois garçons ; le Prince Fédéric, âgé d'onze ans, le Prince Chriſtian, de ſix, & le Prince Charles, d'un. Deux filles, la premiere s'appelle Sophie, & l'autre.....

La Tour de l'Obſervatoire, ſur laquelle un caroſſe peut monter, eſt une piece fort curieuſe. Elle fut bâtie par Fédéric IV. Du haut de la Tour on découvre toute la ville, qui ne nous parut pas fort grande, mais preſque de tous côtés environnée d'eau. On y voit un globe céleſte de cuivre, fait de la main de Tycho-Brahé, Mathématicien fameux, originaire du pays.

La Bourſe eſt un fort beau batiment qui fait face au Louvre. Son clocher eſt conſtruit d'une maniere aſſez particuliere ; quatre lezards dont les queues s'élevent en l'air, en forment la fléche, c'eſt-là où ſe vendent toutes les curioſités, comme au Palais.

On voit dans le port les vaiſſeaux du Roi au nombre de cinquante ou ſoixante, dont l'Amiral eſt de cent pieces de canon. Les Rois de Dannemarck n'ont jamais mis plus de vaiſſeaux en mer ; & la derniere bataille qu'ils remporterent ſur les Suédois, leur a acquis un renom éternel.

L'Arſenal eſt garni de quantité de très belles pieces de canon : il y en a même d'acier fort poli, qui ont été faites en Moſcovie. On voit au-deſſus une ſalle pleine d'armes pour ſoixante mille hommes ; un chariot qui va de lui-même, & un autre dans les roues duquel il y a une horloge, qui ſonne d'heure en heure par le mouvement des roues. Toutes les dépouilles, que les Danois remporterent ces dernieres guerres ſur les Suedois, s'y voient avec tout l'équipage des dix-ſept vaiſſeaux qu'ils prirent pour une ſeule fois.

Le Cabinet du Roi eſt au-deſſus de la Bibliotheque. Ce ſont pluſieurs chambres remplies de curioſités ; entr'autres, une queue de cheval, qui eſt la marque d'autorité, & que les Bachas mettent devant leurs tentes lorſqu'ils ſont à l'armée ; le Grand-Seigneur, trois ; & le Viſir, deux. Nous y vîmes une belle Mandragore femelle. Les pantoufles d'une fille qui fut *Taponata* ſans en rien ſentir. L'ongle qu'on dit être de Nabuchodonoſor, & un des enfans de cette Comteſſe de Flandre, qui en mit au monde autant que de jours en l'an.

Le Roi eſt un Prince aſſez bien fait, qui ſe plaît à tous les exercices, comme la chaſſe & monter à cheval. Il eſt âgé de trentre-quatre ans, & a épouſé Charlotte Amélie, fille du Landgrave de Heſſe.

Il n'y a point de langue plus propre à demander l'aumône que la Danoiſe, il ſemble toujours qu'ils pleurent.

Les royaumes de Dannemarck & de Norwege appartiennent au même maître. Ils regardent au Levant le royaume de Suede, au Couchant l'Angleterre, au Nord ils ont la Mer Glaciale, & au Midi l'Allemagne, à laquelle ils ſont attachés vers l'Iſthme par le Duché de Holſtein : cette partie préſentement appellée Jutlande, que les anciens connoiſſoient ſous le nom de Cherſonéſe Cimbrique, entre l'Océan & la Mer Baltique.

Le Dannemarck eſt un pays très gras & très abondant, conſiſtant en quantité d'iſles, dont les plus renommées ſont, Zeland, Falſter, Langeland, la Land & Fune, renommée par cette derniere victoire qui ſauva le royaume de ſa perte totale, lorſque les Danois ſecondés des Hollandois, défirent Charles Guſtave dans cette iſle, lequel avoit tenu deux ans Copenhague aſſiégée. Le Roi de Dannemarck eſt encore maître de l'iſle d'Iſlande, qu'on croit être l'Ultima Thule connue des Anciens. Cette iſle, malgré les néges qui la couvrent, ne laiſſe pas d'avoir des montagnes brûlantes qui vomiſſent les feux & les flâmes de leur ſein, & auſquels les Poëtes comparent le ſein de leur maîtreſſe. Il y a des lacs fumans qui convertiſſent en pierre tout ce qu'on y jette, & pluſieurs autres merveilles qui rendent cette iſle recommandable. La Norwege s'étend tout le long de la côte de la mer, juſqu'au château de Wardhus, qui eſt par-delà le cap du Nord, en approchant du côté de la Mer Blanche, ſur laquelle eſt Archangel, port de mer de Moſcovie. Cette étendue de terre lui a été laiſſée par le traité de paix, fait entre Fédéric III, & Charles Guſtave, défunts Rois de Suede & de Dannemarck. La Groenlande lui appartient auſſi, mais cette terre n'eſt habitable que trois mois de l'année, que l'on choiſit pour la pêche de la Baleine.

La Suede a été jointe à ces deux royaumes pluſieurs fois, par les alliances qui ſe faiſoient des Princes ou des Princeſſes de ces nations. Mais la Suede en a été

entierement ſéparée ſous Guſtave I du nom, chef de famille de Vaza, qui s'en fit couronner Roi l'an 1528, & y introduiſit la Religion Luthérienne dans le même tems que Chriſtian III lui donnoit entrée dans le Dannemarck. Ce royaume a toujours été électif auſſi-bien que la Suede; mais Fédéric III après avoir ſoutenu quantité de guerres contre ſes voiſins, & avoir ſauvé l'Etat par ſa valeur & par ſa vigilance, fit déclarer le royaume ſucceſſif & héréditaire.

Fédéric III du nom, fils de Chriſtian IV, qui regna plus de ſoixante ans, & d'Anne Catherine, ſœur de Jean Sigiſmond, Electeur de Brandebourg, eſt pere du Roi d'à preſent, Chriſtian V. Il fut Archevêque de Brême avant qu'il parvînt à la couronne par la mort de ſon pere, & de ſon aîné qui le devança d'un an, & épouſa l'an 1643, Sophie-Amélie, fille de Georges, Duc de Brunſwick & Lunebourg, & d'Anne Eléonor, fille de Louis, Landgrave de Heſſe, chef de la branche de Darmſtadt. La derniere réunion de ces royaumes arriva en 1583, par le mariage de Haquin, fils de Magnus V, Roi de Suede, & de Inſelburge, héritiere de Norwege, avec Marguerite, fille aînée de Walmar IV, Roi de Dannemarck.

La derniere ſéparation arriva, comme j'ai dit, en l'an 1528, au ſujet de la tyrannie que Chriſtian III exerçoit contre les Suédois : il obligea ceux de Stokholm de lui donner des ôtages, & ne les en traitoit pas moins cruellement. Guſtave de Vaza, qui étoit un des ôtages, ſe ſauva en Suede, & ſe fit chef de ce peuple opprimé qui l'élut Roi, & ſecoua la domination du Roi de Dannemarck.

GENEALOGIE DES ROIS DE SUEDE, DEPUIS GUSTAVE I.

GUSTAVE I. DE VAZA,

Jean III qui épousa une Jagellon.

Charles IX.

Sigiſmond Roi de Suede & de Pologne.

Guſtave Adolphe.

Catherine de Vaza, qui épouſa Jean Caſimir, Comte Palatin du Rhin, de la branche des deux Ponts.

Chriſtine, qui abdiqua le royaume en 1644.

Charles Guſtave X qui épouſa Hedwige Eléonore, fille du Duc de Holſtein.

Le Prince Adolphe.

Marguerite Eleonor, qui a épouſé Magnus-Gabriel de la Gardie Riſtroſſe.

Charles XI, à preſent régnant, a épouſé Ulrique Eléonor, ſœur du Roi de Dannemarck, de qui il a

eu une fille pour premier enfant, en Juillet 1681.

Nous apprîmes en Dannemarck ce que c'étoit qu'un Virſchat. M. l'Ambaſſadeur prit lui-même la peine de nous en informer, & de nous dire que ces divertiſſemens ſe faiſoient ordinairement l'hiver, pendant lequel tems le Roi voulant ſe divertir, ordonne un Virſchat dans toute ſa Cour, & ſe met lui-même de la partie.

Toute la Cour paroît en différens métiers, avec des habits conformes à l'Art que chacun profeſſe, & que le ſort lui a donné. Le Roi de Dannemarck y parut la derniere fois en Charbonnier, & on nous dit que rien n'étoit ſi plaiſant que cette ſorte de maſcarade. Elle ne ſe pratique pas ſeulement en Dannemarck, mais auſſi en Suede, & par toute l'Allemagne.

Il eſt à remarquer que la Juſtice eſt parfaitement bien adminiſtrée en Dannemarck, & qu'il ſe tient tous les ans une chambre établie pour juger en dernier reſſort tous les procès du Royaume, & qui ne finit point qu'elle ne les ait tous terminés.

La garde du Roi de Dannemarck eſt de Drabans, à pied & à cheval, habillés de bleu doublé de jaune, & une grande caſaque de même. Le Roi a toujours quarante mille hommes, que les Provinces lui entretiennent en paix & en guerre; & les plus riches en fourniſſent deux, l'un de cavalerie & l'autre d'infanterie.

DE LA SUEDE.

Ce que nous appellons préſentement Suede, étoit autrefois appellée Scandie ou Scandinavie, qui n'eſt pour ainſi dire qu'une Preſqu'iſle, qui s'étend entre l'Océan & la Mer Baltique, & le Golfe Bothnique.

Cette Province n'eſt pas des plus fertiles partout. La Laponie eſt la ſtérilité même; & ce peuple, que j'ai eu la curioſité d'aller voir au bout du monde, eſt entierement abandonné de la nourriture du corps & de l'ame, n'ayant ni le pain matériel, ni l'Evangélique.

Mais la Gothie & Oſtrogothie ſont des pays qu'on peut comparer à la France pour leur fertilité ; & la terre y eſt ſi bonne, qu'elle donne en trois mois ce qu'elle produit en neuf en d'autres endroits. Les autres lieux, où l'on force la nature pour l'obliger à nourrir les habitans, ſont la Schaune, la Schanmolande, l'Angermanie, la Finlande ; & c'eſt dans ces lieux où la nature, refuſant la fertilité des plaines, accorde l'abondance des forêts que les habitans brûlent l'hiver, pour ſemer l'été prochain du grain ſur les cendres, qui y vient en perfection, & en moins de tems que par-tout ailleurs.

Les Suedois ſont naturellement braves gens ; & ſans parler des Goths & des Vandales, qui franchiſſant les Alpes & les Pyrenées, ſe rendirent maîtres de l'Italie & de l'Eſpagne, conſidérons de nos jours un Guſtave Adolphe, l'honneur des Conquérans, ſuivi de très peu de Suedois, qui paſſa victorieux toute l'Allemagne comme un éclair, & qui fit reſſentir à tous les Princes la valeur de ſes armes. Voyons un Charles Guſtave, dernier roi de ce pays, qui réduiſit les Danois ſes plus fiers ennemis à ſe retirer dans leur ville capitale, qui leur reſtoit ſeule de tout le royaume, où il les aſſiégea pendant deux ans, qui après pluſieurs batailles vint finir ſes jours à Gottenbourg d'une fievre, à l'âge de trente-ſept ans, le 12 Fevrier 1660.

Ce Prince, qui n'a jamais fait que des merveilles, obligea auſſi le ciel à le ſeconder & à le ſecourir, & à faire des miracles pour lui. Il affermit les eaux du Belt pour lui donner occaſion d'entreprendre une action héroïque. Charles VII fit paſſer toutes ſes troupes ſur une mer glacée de deux lieues de large, avec tout le canon, & y campa pluſieurs jours avec une intrépidité de cœur qui ſurprenoit tous les autres, & qui lui étoit naturelle. Si ce Prince étoit grand guerrier, il ne fut pas moins politique ; & il le fit bien voir pendant le gouvernement de la Reine Chriſtine, qui s'amuſant

à conſulter quantité de Savans, qu'elle faiſoit venir de toutes parts, & qui ne lui apprenoient pas l'art de regner, lui donna occaſion de captiver l'eſprit de tous les Sénateurs, rebutés du gouvernement de cette Reine, qu'ils obligerent à abdiquer le royaume entre ſes mains.

Le grand Guſtave Adolphe n'a-t-il pas montré le chemin à ce digne ſucceſſeur? & après avoir mené une vie toute héroïque & toute guerriere, il la finit dans le champ de la victoire, & au milieu de ſes armées, d'un coup de mouſquet, qui ôta à l'Europe ſon plus grand conquérant.

La Reine Chriſtine a été un digne rejetton de ce grand Prince; cette Princeſſe avoit l'ame toute royale, & a épuiſé toutes les louanges des grands hommes. Elle auroit regné plus long-tems, ſi elle eût été plus maîtreſſe d'elle-même; & la jalouſie qu'elle excita parmi les Sénateurs, qui voyoient impatiemment les dernieres faveurs qu'elle accordoit au *Riſtroſſe*, dont elle eut des enfans, lui ôta la couronne de deſſus la tête. Elle changea de Religion, à la perſuaſion d'un Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui lui promit qu'elle épouſeroit le Roi ſon maître, ſi elle vouloit ſe faire Catholique. Elle eſt demeurée à Rome preſque tout le tems qu'elle a quitté le ſceptre, où elle s'entretenoit de dix mille écus de penſion, que le Pape lui donnoit tous les ans, juſqu'à ce que le Roi de France l'ait fait rentrer dans tous ſes biens. Elle s'étoit réſervée les iſles fertiles d'Aland & de Gotland, qui ſont ſur la Mer Baltique; mais elle les a échangées depuis peu contre le territoire de Horcopin en Oſtrogothie.

Charles XI, à-preſent regnant, eſt fils de Charles Guſtave, Comte Palatin, de la Maiſon de deux Ponts, & de Héduige Eléonore, fille puînée du Duc de Holſtein. C'eſt un Prince qui ne dément point la généroſité de ſes ancêtres; & ſon port fier & royal fait aſſez voir qu'il eſt du Sang des illuſtres Guſtaves. Les inclinations de ce Prince ſont toutes martiales; & n'ayant

plus d'ennemis à combattre, sa plus grande occupation est d'aller à la chasse aux ours. Cette chasse se fait mieux en hiver qu'en été ; & lorsque quelque paysan a découvert leurs passages, par les traces qui sont imprimées dans la nége, il en donne avis au grand Veneur, qui y conduit le Roi. L'ours est un animal intrépide, il ne fuit point à l'aspect de l'homme, mais il passe son chemin sans se détourner. Quand on l'apperçoit assez proche, il faut descendre de cheval, & l'attendre jusqu'à ce qu'il soit fort près de vous, & vous le faites lever sur ses pattes de derriere, par un coup de sifflet que vous donnez ; c'est le tems qu'il faut prendre pour le tirer, & il est fort dangereux de ne le pas blesser mortellement ; car il vient de furie se jetter sur le chasseur, & l'embrassant des pattes de devant, il l'étouffe ordinairement ; c'est pourquoi il faut avoir encore un pistolet, pour lui lâcher à bout portant, & un épieu pour la derniere extrêmité. Nous en vîmes un à Stockolm, que le Roi avoit tué lui-même, en secourant son favori Vaqmester, qui en étoit presque étouffé. Cet animal est couché trois ou quatre mois de l'année, & ne prend pour lors aucune nourriture qu'en suçant sa patte. Le Roi a toujours autour de lui trois ou quatre petits ours, à qui on coupe les dents & les ongles tous les mois.

J'ai connu à Copenhague M. de Martangis, Ambassadeur, qui me fit mille amitiés. Je jouai plusieurs fois avec lui. Il me mena chez Madame la Comtesse de Rantzau, dont le mari a été Ambassadeur en France ; j'y soupai avec les belles Dames de Revinselau & Grabe, deux sœurs, dont la derniere peut passer pour un chef-d'œuvre de beauté. J'y vis aussi Madame de Ratelan, & M. du Boineau, Rochélois, Capitaine de vaisseau de Roi, qui avoit quitté le service à cause de la Religion.

Je partis de Copenhague pour Stockolm le premier Juillet. Nous vîmes Fédérisbourg, le lieu de plaisance du Roi, qu'on peut appeller *le Versailles du Dane-*

marck. La Chapelle en eſt magnifique, la Chaire, & le Tabernacle, & quantité d'autres figures, ſont d'argent maſſif; mais ce qui me parut de plus curieux, fut un Orgue d'ivoire de ſculpture, qu'on dit avoir couté quatre-vingt mille écus. L'Oratoire du Roi, qui eſt derriere la Chapelle, & d'où il entend le Service, eſt un lieu où l'on n'a rien épargné pour le rendre magnifique. On nous mena par tous les appartemens du château, & nous n'y remarquâmes rien de beau que la grande ſalle qui eſt au haut, dont on peut admirer le lambris; la variété des couleurs forme un aſpect magnifique, & contente admirablement la vue.

De Fédérisbourg nous vînmes coucher à Elſénoeur, où eſt le Détroit du Sund; c'eſt-là que tous les vaiſſeaux paient au Roi de Dannemarck. Les vaiſſeaux Suédois ſont exemts de payer aucun tribut; ce qui fait que la plûpart des vaiſſeaux prennent baniere Suédoiſe, qui eſt de bleu avec une croix jaune. Ce paſſage eſt gardé d'un bon château; mais je ne crois pas qu'il ſoit bien difficile d'y paſſer ſans rien payer. Nous couchâmes-là chez l'Agent du Roi de France, qui eſt Irlandois. Nous paſſâmes le lendemain à Helſimbourg avec un vent contraire. Cette ville a ſoutenu dans ces dernieres guerres aſſez long-tems contre les efforts des Danois; il y périt plus de ſix mille hommes en huit jours de tems. Ils la prirent enfin; mais ils l'ont rendue comme toutes les autres places qu'ils avoient priſes à la couronne de Suede.

Nous vîmes en paſſant Ryga, Engelholm, la Holm, Halmſtad, ville fortifiée & recommandable par la derniere bataille que le Roi de Suede y donna. Ce fut-là le premier combat qu'il ſoutint, & la premiere victoire qu'il remporta, aidé de M. de Feuquieres, Lieutenant-Général des armées du Roi, & Ambaſſadeur auprès du Roi de Suede. Ce fut dans cette même bataille que ce jeune Roi ſe laiſſant emporter à ſon courage, & ſe croyant ſuivi de ſon régiment de Drabans, qui ſont ſes gardes, avec leſquels il ſe croit invinci-

ble, s'avança seul au milieu de l'armée ennemie, cherchant partout le Roi de Dannemarck, & l'appellant à haute voix; & ne le trouvant point, il se mit à la tête d'un régiment ennemi qu'il trouva sans Capitaine, faisant le commandement en Allemand, comme toutes les nations du monde, & le conduisit au milieu de son armée, où il fut haché en pieces.

De Halmstad nous allâmes à Jénycopin, dont la situation sur le bord du Veser, lac qui a huit lieues d'étendue, est admirable. On va ensuite à Grenna, Norcopin, Lincopin, Nycopin, Vellit, & nous arrivâmes à Stokholm le lundi à onze heures du soir, ayant été six jours à marcher continuellement, & le jour & la nuit, par des rochers & des Bois de Pin & d'Espieras, qui forment la plus belle vue du monde. Nous fîmes ce chemin dans un chariot que nous achetâmes quatre écus à Drasé, & nous remarquâmes les maisons des payſans, qui sont faites à la Moscovite, avec des arbres entrelassés. Ces gens ont quelque chose de sauvage; l'air & la situation du pays leur inspirent cette maniere.

Le mille de Suede a 6600 toises, & celui de France 2600.

Stokholm est une ville que sa situation particuliere rend admirable. Elle se trouve située presque au milieu de la Mer Baltique, au commencement du Golfe Bothnique. Son abord est assez difficile, à cause de la quantité de rochers qui l'environnent; mais du moment que les vaisseaux sont une fois dans le port, ils sont plus en sûreté qu'en aucun endroit du monde: ils y demeurent sans ancres, & s'approchent jusques dans les maisons. Stokholm est la ville de la Mer Baltique du plus grand commerce, & comme cette mer n'est navigable que six mois de l'année, rien n'est plus superbe que la quantité de vaisseaux qui se voient dans son port, depuis le mois d'Avril jusqu'au mois d'Octobre.

Si-tôt que nous fûmes arrivés à Stokholm, nous al-

lâmes ſaluer M. de Feuquieres, Lieutenant général des armées du Roi, qui y étoit Ambaſſadeur depuis dix ans. Il nous reçut avec tout l'accueil poſſible, & nous mena le lendemain baiſer la main du Roi. Ce Prince, âgé de vingt-cinq ans, eſt fils de.... Prince de Holſtein, entre les mains duquel la Reine Chriſtine, fille de Adolphe, dernier Roi de la Maiſon de Vaſa, laiſſa la couronne de Suede, lorſqu'elle voulut ſe défaire du gouvernement, & changer de Religion.

Son humeur eſt toute martiale, les exercices de la guerre & de la chaſſe lui ſont familiers, & il n'a pas de plus grand plaiſir que celui qu'il prend dans ces travaux. Nous eûmes l'honneur de l'entretenir pendant près d'une heure, & le plaiſir de le contempler tout à notre aiſe. Il eſt d'une taille bien proportionnée : ſon port eſt fier, & tout en eſt roval : il épouſa il y a environ un an..... fille de Fédéric III, & ſœur du Roi de Dannemarck à-preſent regnant. Ces deux perſonnes royales ont toujours eu entr'elles un rapport & une ſympathie extraordinaires, qu'il étoit aiſé de voir. La nature les avoit de tout tems formées l'une pour l'autre.

Le Prince ne rencontroit jamais perſonne qui pût lui donner des nouvelles de la Princeſſe, qu'il n'en demandât d'aſſez particulieres, pour faire connoître qu'il y avoit toujours dans ſes demandes plus d'amour que de curioſité ; & la Princeſſe s'enquéroit toujours ſi exactement du Prince, qu'on remarquoit aiſément qu'elle aimoit moins des nouvelles du Prince que le Prince même.

L'on fit, pendant notre ſéjour à Stockholm, de grandes réjouiſſances pour la naiſſance d'une Princeſſe. Nous fûmes préſens à la cérémonie de ſon *Baptême*. Il y eut table ouverte, & le Roi, pour marquer ſa joie, entreprit de ſoûler toute la Cour, & ſe fit lui-même plus gaillard qu'à l'ordinaire. Il les excitoit lui-même en leur diſant, *qu'un Cavalier n'étoit pas brave, lorſqu'il ne ſuivoit pas ſon Roi*. Il parloit le peu de Fran-

çois qu'il ſavoit à tout le monde, & je remarquai que c'étoit le ſeul de ſa Cour qui le parloit le moins. Tous les Cavaliers Suédois ſe font une gloire particuliere de bien parler notre langue. Le Comte de Stembok, grand Maréchal du royaume, le *Riſtroſſe* ou Vicerei, Comte de la Gardie, le grand Tréſorier Steint-Bielke, le Comte Cuniſmar, tous ces gens-là parlent auſſi-bien François que des François mêmes. L'Envoyé d'Angleterre fit des merveilles dans cette débauche, c'eſt-à-dire, qu'il ſe ſoûla le premier. L'Envoyé de Dannemarck, qui avoit tenu la Princeſſe au nom du Roi ſon maître, le ſuivit de bien près, & ne raiſonna guére. Après lui toute la compagnie n'en fit pas moins. Les Dames furent auſſi de la partie, les deux belles filles du *Riſtroſſe* tenoient les bouts du poêle qui couvroit l'enfant. Elles s'y firent diſtinguer par-deſſus toutes les autres Dames, par leur beauté & leur bonne grace. Nous allâmes quelques jours après chez le Comte de la Gardie à Carslbéry, palais aſſez régulier, & que ſa ſituation au milieu des roches & ſur le bord du lac, rend un des plus beaux de la Suede; le Roi de Suede l'a voulu acheter pour en faire preſent à la Reine. Le maître de cette maiſon, qui eſt aſſurément un des grands Seigneurs du royaume, a été depuis quatre mois fort maltraité de la réduction, comme quantité d'autres. Il a perdu plus de quatre-vingt mille écus par cette réunion de biens au domaine.

Les bâtimens de Stokholm ſont aſſez ſomptueux; l'on peut remarquer entr'autres la maiſon de la nobleſſe, le palais du *Riſtroſſe*, celui du grand Tréſorier, & quantité d'autres. Je devrois avoir parlé du Louvre avant tous les autres édifices: mais s'il eſt vrai qu'il eſt le premier de la ville, à cauſe de la perſonne qui l'habite, on peut dire que ce n'eſt que par-là & par la quantité de ſon logement, qu'il eſt recommandable. Il y a quelques ſalles qui ſont meublées aſſez magnifiquement; mais elles ne ſont point diſpoſées pour faire un palais, & on ne ſait de quelle figure elles ſont.

Nous vîmes pendant notre séjour une exécution de deux valets, qui s'étoient trouvés à l'assassinat d'un Gentilhomme que leurs maîtres avoient fait. Ils n'étoient pas les plus coupables, mais ils furent les plus malheureux. Nous admirâmes la constance & l'intrépidité de ces gens allant au supplice. Ils ne sembloient point émus, & parloient indifféremment avec toutes les personnes qu'ils rencontroient. L'un d'eux étoit marié, & sa femme le soutenoit d'une main, & le Ministre de l'autre.

Nous connûmes à Stokholm M. de Feuquieres, Ambassadeur, M. de la Piquetiere, homme savant & fort curieux, M. le Vasseur, secrétaire de l'ambassade, fils d'un Avocat, rue Quinquempoix, M. de la Chenêts, & le P. Archange, Carme & aumônier de M.... Là nous vîmes M. Bax, Corsaire, qui demeuroit à Stokholm, pour le recouvrement des deniers d'une vente qu'il avoit faite au Roi, de quelques prises sur les Danois & Lubequois déclarées bonnes.

A l'auberge chez Virchal, Normand, Messieurs de Saint Leu, la Neuville, Grand-Maison, Ecuyer de M. le Comte Charles Ocstiern, Coiffard, Chirurgien, & ....

La Mine de Coperbérit est ce qu'il y a de plus curieux en Suede, & qui fait toute la richesse du pays. Quoiqu'il s'y trouve beaucoup de Mines, celle-là a toujours été la plus estimée, & on ne se souvient point du tems qu'elle a été ouverte. Elle est à quatre journées de Stokholm. On découvre cette Mine long-tems avant que d'y être, par la fumée qui en sort de toutes parts, & qui la fait plutôt paroître la boutique de Vulcain que la demeure des hommes. On ne voit de tous côtés que fourneaux, que feux, que charbon, que soufre, & que Cyclopes, qui achevent de perfectionner ce tableau infernal. Mais descendons dans cet abîme pour en mieux concevoir l'horreur. On nous conduisit d'abord dans une chambre où nous changeâmes d'habits, & prîmes chacun un bâton ferré pour nous sou-

tenir dans les endroits les plus dangereux. De-là nous entrâmes dans la Mine par une bouche d'une longueur & d'une profondeur épouvantable, qui empêchoit de voir les gens qui travailloient dans le fond, dont les uns élevoient des pierres, d'autres faiſoient ſauter des terres; quelques-uns détachoient le roc du roc par des feux apprêtés pour cela; enfin, tous avoient leur emploi différent. Nous deſcendîmes dans ce fond par quantité de degrés qui y conduiſoient, & nous commençâmes alors à connoître que nous n'avions encore rien fait, & que ce n'étoit-là qu'une préparation à de plus grands travaux. En effet nos guides allumerent alors des flambeaux de bois de ſapin, qui perçoient à peine les épaiſſes ténebres qui regnoient dans ces lieux ſouterrains, & ne donnoient de jour qu'autant qu'il en falloit pour diſtinguer tous les objets affreux qui ſe preſentoient à la vue. L'odeur du ſoufre vous étouffe, la fumée vous aveugle, le chaud vous tue; joignez à cela le bruit des marteaux qui retentiſſent dans ces cavernes, la vue de ces ſpectres nus comme la main & noirs comme des démons: & vous avouerez avec moi qu'il n'y a rien qui donne une plus forte idée de l'enfer, que ce tableau vivant, peint des plus ſombres & des plus noires peintures qu'on ſe puiſſe imaginer.

Nous deſcendîmes plus de deux lieues dans terre par des chemins épouvantables, tantôt ſur des échelles tremblantes, tantôt ſur des planches legeres, & toujours dans de continuelles appréhenſions. Nous apperçûmes dans notre chemin quantité de pompes & des machines aſſez curieuſes pour élever les eaux, mais nous ne pûmes les examiner à cauſe de l'extrême fatigue dans laquelle nous nous trouvions. Nous apperçûmes ſeulement quantité de ces malheureux qui travailloient à ces pompes. Nous allâmes juſqu'au fond avec beaucoup de peine; mais quand il fallut remonter, *ſuperaſque evadere ad auras*, ce fut avec des peines incomparables, que nous regagnâmes la premiere hauteur, où il fallut nous jetter contre terre pour re-

prendre un peu d'haleine que le ſoufre nous avoit coupée. Nous arrivâmes, par le ſecours de quelques gens qui nous prirent par-deſſous les bras, à la bouche de la Mine. Ce fut-là que nous commençâmes à reſpirer avec autant de plaiſir que feroit une ame qui ſortiroit du Purgatoire; & nous commencions à reprendre un peu de vigueur, quand un objet pitoyable ſe preſenta devant nous. On reportoit en haut un pauvre malheureux qui venoit d'être écraſé d'une pierre qui étoit tombée ſur lui. Cela arrive tous les jours, & les pierres les plus petites venant à tomber d'une hauteur extraordinaire, font le même effet que les plus groſſes. Il y a toujours ſept ou huit cens hommes qui travaillent dans cet abîme; ils gagnent ſeize ſols par jour, & il y a preſque autant de piqueurs, qui ont une hache à la main pour marque de commandement. Je ne ſais ſi l'on doit avoir plus de compaſſion du ſort de ces malheureux, ou de l'aveuglement des hommes, qui, pour entretenir leur luxe & aſſouvir leur avarice, déchirent les entrailles de la terre, confondent les élémens & renverſent toute la nature. Boëce avoit bien raiſon de dire en ſe plaignant des mœurs de ſon tems :

Heu ! primus quis fuit ille,
Auri qui pondera tecti
Gemmaſque latere volentes
Pretioſa pericula fodit ?

En effet, y a-t-il rien de plus inhumain, que d'expoſer tant de gens dans de ſi précieux périls ? Pline dit que les Romains, qui avoient plus beſoin d'hommes que d'or, ne vouloient point permettre qu'on ouvrît des Mines qu'on avoit découvertes en Italie, pour ne pas expoſer la vie de leurs peuples; & les malheureux qui ont mérité la mort, ne peuvent être plus rigoureuſement punis, qu'en les laiſſant vivre pour être obligés de creuſer tous les jours leurs tombeaux. On trouve dans cette Mine du ſoufre vif, du vitriol bleu & vert,

& des octadres; ce ſont des pierres tachées naturellement en forme pyramidale de l'un & de l'autre côté.

De Coperberyt nous vînmes à une Mine d'argent qu'on voit à Salsberyt, petite ville à deux journées de Stokholm, dont l'aſpect eſt un des plus rians qui ſoit en ce lieu. Nous allâmes le lendemain à la Mine qui en eſt diſtante d'un quart de mille. Cette Mine a trois larges bouches, dans leſquelles on ne voit point de fond. La moitié d'un tonneau ſoutenu d'un cable, ſert d'eſcalier pour deſcendre dans cet abîme, qui monte & qui deſcend par une même machine aſſez curieuſe, que l'eau fait tourner de l'un & de l'autre côté. La grandeur du péril où on eſt, ſe conçoit aiſément quand on ſe voit ainſi deſcendre, n'ayant qu'un pied dans cette machine, & qu'on connoît que la vie dépend de la force ou de la foibleſſe d'un cable. Un ſatellite, noir comme un démon, tenant à la main une torche de poix & de réſine, deſcend avec vous, & chante pitoyablement un air, dont le chant lugubre ſemble être fait exprès pour cette deſcente infernale. Quand nous fûmes vers le milieu, nous fûmes ſaiſis d'un grand froid, qui, joint aux torrens qui tomboient ſur nous de toutes parts, nous fit ſortir du profond aſſoupiſſement dans lequel nous ſemblions être en deſcendant dans ces lieux ſouterrains. Nous arrivâmes enfin, après une demie-heure de marche, au fond de ce premier goufre; là nos craintes commencerent à ſe diſſiper: nous ne vîmes plus rien d'affreux, au contraire tout brilloit dans ces régions profondes. Nous deſcendîmes encore fort avant ſous terre, ſur des échelles extrêmement hautes, pour arriver dans un ſallon qui eſt dans l'enceinte de cette caverne, ſoutenu de pluſieurs colonnes du précieux métal dont tout étoit revêtu. Quatre galeries ſpacieuſes y viennent aboutir, & la lueur des feux qui brilloient de toutes parts, & qui venoient à fraper ſur l'argent des voutes, & ſur un clair ruiſſeau qui couloit à côté, ne ſervoit

pas tant à éclairer les travaillans, qu'à rendre ce séjour plus magnifique que le palais de Pluton, qu'on nous met au centre de la terre, où le Dieu des richesses a déployé tous ses trésors. On voit sans cesse dans ces galeries des gens de toutes les nations, qui recherchent avec tant de peine ce qui fait le plaisir des autres hommes. Les uns tirent des chariots, les autres roulent des pierres, & d'autres arrachent le roc du roc. C'est une ville sous une autre ville ; là il y a des maisons, des cabarets, des écuries & des chevaux ; & ce qu'il y a de plus admirable, c'est un moulin qui tourne continuellement dans le fond de ce goufre, & qui sert à élever les eaux qui sont dans la Mine. On remonte dans la même machine pour aller voir les différentes opérations pour faire l'argent.

On appelle stuf les premieres pierres qu'on tire de la Mine, lesquelles on fait sécher dans un fourneau qui brûle lentement, & qui sépare l'antimoine, l'arsenic & le soufre d'avec la pierre, le plomb & l'argent qui restent ensemble. Cette premiere opération est suivie d'une autre, & ces pierres séchées sont jettées dans des trous pour y être pilées & réduites en limon, par le moyen de quantité de gros marteaux que l'eau fait agir ; cette boue est délayée dans une eau qui coule incessamment sur une grosse toile mise en glacis, qui emportant tout ce qu'il y a de terrestre & de grossier, retient le plomb & l'argent dans le fond, d'où on le tire, pour le jetter pour la troisieme fois dans des fourneaux, qui séparent l'argent d'avec le plomb qui sort en écume.

Les Espagnols du Potosi ne s'arrêtent plus à toutes les différentes fontes pour purifier l'argent & le rendre malléable, depuis qu'ils ont trouvé la maniere de l'affiner avec le vif-argent, qui est l'ennemi mortel de tous les autres métaux, qu'il détruit, excepté l'or & l'argent, qu'il sépare de tout ce qu'ils ont de terrestre pour s'unir entierement à eux. On trouve du mercure dans cette Mine, & ce métal, quoique quelques-uns

ne lui donnent pas ce nom, parcequ'il n'eſt pas malléable, eſt peut-être un des plus rares effets de la nature ; car étant liquide & coulant de lui-même, il eſt la choſe du monde la plus peſante, & ſe convertit en la plus legere & ſe réſout en fumée, qui venant à rencontrer un corps dur ou région froide, s'épaiſſit auſſitôt, & reprend ſa premiere forme ſans pouvoir jamais être détruit.

La perſonne qui nous conduiſit dans la Mine & qui en étoit intendant, nous fit voir enſuite chez lui quantité de pierres curieuſes qu'il avoit ramaſſées de toutes parts. Il nous fit voir un gros morceau de cette pierre ductile, qui blanchit dans le feu loin de ſe conſumer, & dont les Romains ſe ſervoient pour brûler les corps de leurs défunts. Il nous aſſura qu'il l'avoit trouvée dans cette même Mine, & nous fit preſent à chacun d'un petit morceau, que par grace ſpéciale il détacha.

Nous partîmes le même jour de cette petite ville pour aller à Upſal, où nous arrivâmes le lendemain d'aſſez bonne heure. Cette ville eſt la plus conſidérable de toute la Suede, pour ſon Académie & pour ſa ſituation ; c'eſt-là où tous ceux qui veulent embraſſer l'état Eccléſiaſtique vont étudier : & la politique de ce royaume défend aux Nobles d'entrer dans cet état, afin de maintenir toujours le nombre des Gentilshommes qui peuvent ſervir plus utilement ailleurs.

Nous vîmes la Bibliotheque qui n'a rien de conſidérable, que le *Codex Argenteus* manuſcrit, écrit en lettres gothiques d'argent par un Evêque nommé *Ulplila*, qui demeuroit dans la Myſie ou à l'Aſie mineure. Ce livre fut trouvé dans le ſac de Prague, & enlevé par le Comte de Coniſmarck, qui en fit preſent à la Reine Chriſtine.

La ſuite d'Upſal ſe peut voir dans la relation qui eſt à la ſuite de mon voyage de Laponie, parcequ'en revenant je fis ce chemin.

Nous vîmes auſſi à Stokholm un envoyé du Cham des petits Tartares, autrement Tartares de Crimée ou

Précopite, qui habitent l'ancienne Cherſonéſe Taurique, & le pays qui s'étend entre le Boriſtêne & le Tanaïs. Ce Prince donne des récompenſes qui ne lui coutent gueres ; & des lettres d'Envoyé aux Princes Chrétiens ſont ſes graces les plus ſpéciales. J'étois préſent quand il eut audience, le Roi étoit dans un fauteuil au milieu de ſa Cour. Celui-ci fit ſa harangue aſſez mal, ſans même regarder le Roi : il lui preſenta cinq ou ſix lettres pliées en long, & envelopées dans du tafetas. L'une étoit du Cham, l'autre de la femme d'un de ſes freres, & une du grand Miniſtre. Il offrit quelques chevaux Tartares aſſez mal faits, mais d'une vigueur inconcevable. Le Roi fit répondre qu'il les acceptoit s'ils venoient de leurs Seigneurs, ce qu'ils aſſurerent, & baiſerent la main du Roi en la mettant ſur leur tête. Cinq ou ſix gueux étoient à ſa ſuite, & jamais on ne vit rien de plus miſérable.

Nota. Les villes de Brême, de Hambourg & de Lubek, qui ſont villes Impériales, avec le Duc de Meckelbourg, de Holſtein-de-Sel, de Lunebourg, Hanover, & généralement toute la Maiſon de Brunſwik, forment la Baſſe-Saxe, qui ſont le cercle que l'on appelle le cercle de la Baſſe-Saxe, & ont voix dans toutes les Dietes de l'Empire.

Luther eſt enterré à Wittemberg. Il ſe pêche quantité de ſardines depuis cette iſle juſqu'à Breſſe, & un Capitaine de vaiſſeau chargea quantité d'œufs de cabillaux pour ſervir à cette pêche, dont le poiſſon eſt fort friand.

Un tonneau, en fait de marine, ſignifie deux milliers peſant.

Le grand Louis tire ſix braſſes d'eau.

Un canon de trente-ſix livres de balle peſe ſix milliers, & le millier de fonte coute mille livres.

Il faut remarquer à la chaſſe de l'ours, qu'elle ſe fait auſſi en Pologne de pluſieurs manieres. Comme il n'y a rien de ſi délicat que les pattes d'ours qu'on ſert à la table des Rois, il n'y a point auſſi de chaſſe à laquelle les

les Gentilshommes prennent plus de plaisir. Il est dangereux de manquer son coup, car l'ours frappé retourne sur le chasseur & l'étouffe des pattes de devant. Il nous fut dit, par un Gouverneur d'une Province de la Prusse, qu'il n'y avoit pas quinze jours qu'un de ses parens avoit eû le bras rompu à la chasse d'un ours, & le col tordu, dont il mourut. Les payſans les chassent autrement; ils savent l'endroit où ils vont les attaquer avec un couteau à la main. Lorsque l'ours vient à eux, ils leur mettent dans la gueule la main gauche entortillée de beaucoup de linges, & de l'autre les éventrent. L'autre façon n'est pas si périlleuse; l'ours est extrêmement friand du miel que les abeilles font dans des troncs d'arbres, ils montent attirés par l'odeur de la proie au sommet des arbres les plus élevés. Les payſans mettent de l'eau-de-vie parmi ce miel, & l'ours qui trouve cette nourriture agréable, en prend tant, que la force du brandevin l'enivre & le fait tomber, où le payſan le trouve étendu sans force, & n'a pas grande peine à s'en rendre le maître.

L'Electeur de Brandebourg s'appelle..... Il a un fils âgé de quinze ans, qu'on appelle Kurt Prince. Il est de la Religion Calviniste. L'ambre se trouve sur ses terres dans la Prusse Ducale : car la Royale appartient au Roi de Pologne. Elle lui rapporte plus de vingt-cinq mille écus par mois. Il afferme la pêche de l'ambre de soixante ou quatre-vingt mille écus. Il y a des gardes à cheval qui gardent la côte; lorsque le vent est grand, c'est alors qu'on le trouve en plus grande abondance. Il est mou avant qu'il soit sorti de la mer, & l'on peut y imprimer un cachet. Il y en a plusieurs morceaux dans lesquels on trouve des mouches. Cette pêche s'étend depuis Dantzick jusqu'à Memel.

L'élan est un animal plus haut qu'un cheval, & d'un poil tirant sur le blanc. Il porte un bois comme un daim, & a le pied de même, fort long. Il a la levre de dessous pendante, & a une bosse sur le col comme

un chameau ; il ſe bat contre les chiens qui le pourſuivent, des pieds de devant dans leſquels il a une grande force.

Le fils de l'Electeur de Brandebourg a épouſé depuis un an la fille du Prince Bogeſlas de Ratzevil, Duc de Sutck & de Kopil de Bitze, & de Dubniki, de l'illuſtre famille des Ratzevils, deſcendus des anciens Princes de Lithuanie, & depuis plus de trois ſiecles Princes de l'Empire. Il étoit fils du Prince Janallius, de la branche noire, que ſon mauvais deſtin porta à ſe rendre chef de parti contre ſon Roi, mais qui rentra bien-tôt en grace ; & d'Eliſabeth Sophie, fille de Jean Georges, Electeur de Brandebourg, mariée depuis à Jules Henri, Duc de Saxe-Lawembourg : il étoit Gouverneur de la Pruſſe Ducale.

Cette jeune Princeſſe a toujours été élevée à la cour de Brandebourg ; le..... lui a fait la cour, & a dépenſé beaucoup d'argent auprès d'elle. Mais l'Electeur n'a pas voulu laiſſer ſortir plus de huit cens mille livres de rente hors de ſes Etats. Les Polonois en murmurent tous les jours, parcequ'il y avoit un traité que cette Princeſſe n'épouſeroit qu'un Polonois ; celui qui lui faiſoit la cour a perdu l'eſprit, de dépit.

Le pere du grand Duc de Moſcovie s'appelloit Frédéric Alexandre, & celui d'à-preſent Alexandre Michaël, ou Michaël Federowits Michel, fils de Pierre.

Le Prince de Tranſilvanie s'appelle Apaty, paye quatre-vingt mille écus de tribut au Turc, n'aime qu'à boire. Requili gouverne l'Etat, Telechy eſt Général des rebelles ; la capitale de Tranſilvanie eſt Cujuar ou Albejur.

M. Acakias a été réſident auprès de ce Prince pour entretenir la faction des rebelles.

Les armes de l'Egliſe ſont deux clés couronnées d'une thiare. Celles de l'Empereur, un aigle à deux têtes. Celles de France, trois fleurs-de-lis. Celles d'Eſpagne, deux châteaux & deux lions écartelés. De Portugal, cinq écuſſons chargés de beſans, qui repreſen-

tent les deniers dont Notre-Seigneur fut vendu. L'Angleterre a trois léopards. La Suede, trois couronnes. Le Dannemarck, trois lions. La Pologne, un aigle ſes aîles ouvertes. La Moſcovie, un cavalier armé, tenant la lance en arrêt, & un dragon à ſes piés. Et celles du grand Turc, un croiſſant.

Le Pape ſe dit Innocent II, par la grace de Dieu, Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu. L'Empereur, Ignace Léopold III, par la grace de Dieu, Empereur des Romains, Roi de Hongrie, de Bohême, de Croacie, de Dalmatie & d'Eſclavonie, Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Stirie, de Carinthie & de Carniol, Comte de Tirol. Le Roi de France, Louis XIV, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. Le Roi d'Eſpagne, Charles II, par la grace de Dieu, Roi des Eſpagnes & des Indes, de Caſtille, de Léon, d'Arragon, de Grenade, de Séville, de Tolede, de Cordoue, de Murcie, de Jaen, de Majorque & Minorque, de Sardaigne & de Corſe, d'Algezir, de Gibraltar, des Iſles Canaries, des Iſles de Terre-ferme, de la Mer Océane, Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, Lothier de Brabant, de Milan, de Limbourg, Luxembourg & de Gueldres, & Comte de Talsbourg, de Flandres, d'Artois, de Bourgogne, du Tirol, de Barcelone, de Hainault, de Hollande, de Zélande, de Namur, de Zufpau, Marquis du Saint Empire, Seigneur de Friſe, de Salins, de Milanès, des cités, villes & pays d'Utrecht, Over-iſſel, de Groningue, Seigneur de Biſcaie, de Molma, Duc d'Athenes ma patrie, Marquis d'Oriſtant & de Gaſiano. Le Roi d'Angleterre, Charles II, par la grace de Dieu, Roi de la Grande-Bretagne & d'Irlande. Le Roi de Dannemarck, de Norwege, des Goths & des Vandales. Le Roi de Suede, Charles II, par la grace de Dieu, Roi de Suede, de Dannemarck, de Norwege, des Goths & des Vandales. Le Duc de Moſcovie, par la grace de Dieu, Grand-Seigneur, Czar & Grand Duc, Conſervateur de toutes les Ruſſies, Prince de

Uladimir, Moſcow, Novogrod, Czar de Caſtan, Czar d'Aſtracan, Czar de Siberie, Seigneur de Pleſcou, Grand Duc de Tuerſchi, Jugreſchi, Périnſchi, Varſchi, Palgarſchi, & Seigneur & Grand Duc de Novogrod aux Pays-Bas, Commandeur de Rooſanſchi, Roſtoſchi, Gerelapſchi, Beloſerchi, Udorſchi, Obdorſchi, Condinel & par-tout le Nord, Seigneur d'Iverie, Czar de Karlalinſely & Igruſinſchi, Prince des pays de Kabardinſchi, Cyrcaſchi, & Jorſchi, Seigneur & Dominateur de pluſieurs autres Seigneuries. Le Roi de Pologne, Jean III, par la grace de Dieu, Roi de Pologne, grand Duc de Lithuanie, de Ruſſie, de Pruſſe & Mazovie, Samogitie, Livonie, Smolenſco, & de Cernicovie.

Le Grand-Seigneur Mahomet IV, légitime diſtributeur des couronnes de l'univers, & maître incommutable de mille autres peuples, nations & générations qui repoſent à l'ombre & ſous le ſacré bois de notre lance, deſtiné Libérateur de ceux qui gémiſſent & ſont encore ſous le joug de l'oppreſſion infidelle, & qui n'attendent avec impatience que l'heure & le bonheur de notre domination, propriétaire des céleſtes cités de la Méque & de Médine, gardien perpétuel de Jéruſalem la ſainte & de ſon ſépulcre, Empereur de Conſtantinople & de Trébizonde, Roi de Hongrie en Europe, de Memplis en Afrique, & de Bagdat en Aſie, enſemble de ſoixante-dix autres royaumes effectifs, Roi de la Mer Méditerranée, des Mers Blanche, Noire & Rouge, Helleſpontique, Méotique & Archipélégique, grand Amiral de l'Océan, & poſſeſſeur des plus célebres Promontoires, Caps, Côtes, Golfes, Fleuves & Rivieres du monde, Prince en Georgie, abſolu en Barbarie, Tartarie, Coſatie, & en mille autres régions, Commandant à la Porte de Fer, villes adjacentes & lieux circonvoiſins, fidele refuge & parfait aſile des autres Empereurs, Rois, Princes, Républiques & Seigneuries; redouté ou chéri par-tout, Souverain du cœur de la terre, unique Favori du

Ciel, & ſon divin porte-enſeigne en terre, &c.

L'Empereur a épouſé une des filles de Philippe IV, Roi d'Eſpagne. Le Roi de France, la fille aînée d'une autre femme du même Philippe. Le Roi d'Eſpagne, la fille de M. le Duc d'Orléans. Le Roi de Portugal, la fille du Duc de Nemours. Le Roi de Suede, la fille du Roi de Dannemarck. Le Roi de Dannemarck a épouſé Charlotte Amélie, fille du Landgrave de Heſſe. Le Grand Duc de Moſcovie, la fille d'un Marchand de ſon Etat. Le Grand Seigneur n'épouſe point, mais la premiere qui met au monde un enfant mâle, eſt la Sultane.

REFLEXIONS.

Il eſt ordinaire aux Voyageurs qui paſſent les mers de faire naître des orages, & tout ce qui n'eſt point calme eſt pour eux une tempête continuelle, qui briſe leurs vaiſſeaux contre le firmament, & tantôt les jette juſques dans les enfers; ce ſont les manieres de parler de quelques-uns. Pour moi, ſans amplifier les choſes, je vous dirai que la Mer Baltique eſt célebre en naufrages, & qu'il eſt rare d'y paſſer pendant l'automne, ſans être pris du mauvais tems, car elle n'eſt point navigable l'hiver. Nous avons été obligés de relâcher en cinq ou ſix endroits; & ce paſſage, qu'on fait ordinairement en trois ou quatre jours, nous a retenus plus long-tems.

Ces diſgraces ont ſervi à quelques choſes, & le tems que nous ſommes demeurés à l'ancre, n'a pas été le plus mal employé de ma vie. J'allois tous les jours paſſer quelques heures ſur des rochers eſcarpés, où la hauteur des précipices & la vue de la mer entretenoient pas mal mes rêveries. Ce fut dans ces converſations intérieures que je m'ouvris tout entier à moi-même, & que j'allois chercher dans les replis de mon cœur les ſentimens les plus cachés & les déguiſemens les plus ſecrets, pour me mettre la vérité devant les yeux ſans fard, telle qu'elle étoit en effet. Je jettai

d'abord la vue sur les agitations de ma vie passée, les desseins sans exécution, les résolutions sans suite, & les entrepriſes sans succès. Je considérai l'état de ma vie présente; les voyages vagabonds, les changemens de lieux, la diversité des objets, & les mouvemens continuels dont j'étois agité. Je me reconnus tout entier dans l'un & dans l'autre de ces états, où l'inconstance avoit plus de part que toute autre chose, sans que l'amour propre vînt flatter le moindre trait qui empêchât de me reconnoître dans cette peinture. Je jugeai sainement de toutes choses. Je conçus que tout cela étoit directement opposé à la société de la vie qui consiste uniquement dans le repos, & que cette tranquillité d'ame si heureuse se trouve dans une douce profession, qui nous arrête comme l'ancre fait un vaisseau retenu au milieu de la tempête. Tous ces desseins vagues, ces vues qui s'étendent sur l'avenir, les chimeres, les imaginations de fortune, sont des fantômes qui nous abusent, que nous prenons plaisir de nous former, & avec lesquels notre esprit nous joue. Tous les obstacles que l'ambition fait naître, loin de nous arrêter, doivent nous faire défier de nous-mêmes, & nous faire appréhender davantage.

Vous savez, Monsieur, comme moi, que le choix d'un état est ce qu'il y a de plus difficile dans la vie; c'est ce qui fait qu'il y a tant de gens qui n'en embrassent aucun, & qui demeurent dans une indolence continuelle, ne vivent pas comme ils voudroient, mais comme ils ont commencé, soit par la crainte des fâcheux évenemens, soit par l'amour de la molleſſe & la fuite du travail, ou pour quelques autres raisons.

Il y en a d'autres qu'un échec ne fixe pas entierement; & se laissant toujours emporter à cette legéreté qui leur est naturelle, pour être dans le port, ils n'en sont pas plus en repos. Ce sont de nouveaux desseins qui les agitent, & de nouvelles idées de fortune qui les tourmentent. Ces gens ne changent que pour le plaisir de changer, & par une legéreté naturelle; &

ce qu'ils ont quitté leur plaît toujours infiniment davantage que ce qu'ils ont pris. Toute la vie de ces perſonnes eſt une continuelle agitation, & ſi on les voit quelquefois ſe fixer ſur la fin de leurs jours, ce n'eſt pas la haine du changement qui les retire, mais la lenteur de la vieilleſſe, incapable de mouvement, qui les empêche de rien entreprendre. Semblables à ces gens inquiets qui ne peuvent dormir, & qui à force de ſe tourner, trouvent enfin le repos que la laſſitude leur procure.

Je ne ſais lequel de ces deux états eſt le plus à plaindre, mais je ſais qu'ils ſont tous deux extrêmement fâcheux. De-là viennent ces déréglemens de l'ame, ces paſſions immodérées qui font qu'on ſouhaite plus qu'on ne peut ou qu'on n'oſe entreprendre ; qu'on craint tout, qu'on eſpere tout, & qu'on cherche ailleurs un bonheur qu'on ne peut trouver que chez ſoi. De-là viennent ces ennuis, ces dégoûts de ſoi-même, ces impatiences de ſon oiſiveté, ces plaintes qu'on fait de ce qu'on n'a rien à faire. Tout déplaît, la compagnie eſt à charge, la ſolitude eſt affreuſe, la lumiere fait peine, les ténebres affligent, l'agitation laſſe, le repos endort, le monde eſt odieux, & l'on devient enfin inſupportable à ſoi-même. Il n'y a rien, que ces ſortes de perſonnes ne veuillent, & la prévention qu'ils ont d'eux-mêmes, les pouſſe à tout entreprendre. L'ambition leur fait tout trouver poſſible, mais le courage leur manque, & leur irréſolution les arrête. L'élévement des autres, qu'ils ont continuellement devant les yeux, ſert tantôt à entretenir leurs vagues deſſeins, & à fomenter leur ambition, & tantôt à les expoſer en proie à la jalouſie. Ils ſouffrent impatiemment la fortune des autres, ils ſouhaitent leur abaiſſement, parcequ'ils n'ont pû s'élever, & la deſtruction de leur fortune, parcequ'ils déſeſperent d'en faire une pareille.

Ces gens accuſent continuellement la cruauté de leur mauvaiſe fortune, ſe plaignant toujours de la dureté

du ſiecle, & de la dépravation du genre humain : ils entreprennent des voyages de long cours, ils s'arrachent de leur patrie, & cherchent des climats qu'un autre ſoleil échauffe ; tantôt ils ſe commettent à l'inclémence de la mer, & tantôt rebutés, ou de ſon calme, ou de ſes orages, ils ſe remettent ſur la terre. Aujourd'hui la moleſſe de l'Italie leur plaît, & ils n'y ſont pas plutôt, qu'ils regrettent la France avec tous ſes plaiſirs. Sortons de la ville, dira l'un, la vertu y eſt opprimée, le vice & le luxe y regnent, & je ne ſaurois plus y ſupporter le bruit. Retournons à la ville, dira-t-il bien-tôt après, je languis dans la ſolitude : l'homme n'eſt pas né pour vivre avec les bêtes, & il y a trop long-tems que je n'entens plus ce doux fracas qui ſe trouve dans la confuſion de la ville : un voyage n'eſt pas plutôt fini qu'il en entreprend un autre. Ainſi ſe fuyant toujours lui-même, il ne peut s'éviter, il porte toujours avec lui ſon inconſtance ; & la ſource de ſon mal eſt dans lui-même, ſans qu'il la connoiſſe.

VOYAGE DE LAPONIE.

PAR M. REGNARD.

LES voyages ont leurs travaux comme leurs plaisirs ; mais les fatigues qui se trouvent dans cet exercice, loin de nous rebuter, accroissent ordinairement l'envie de voyager. Cette passion, irritée par les peines, nous engage insensiblement à aller plus loin que nous ne voudrions ; & l'on sort souvent de chez soi pour n'aller qu'en Hollande, qu'on se trouve, je ne sais comment, jusqu'au bout du monde. La même chose m'est arrivée, Monsieur ; j'appris à Amsterdam que la Cour de Dannemarck étoit à Oldembourg, qui n'en est qu'à trois journées ; j'eusse témoigné beaucoup de mépris pour cette Cour, & bien peu de curiosité, si je n'eusse été la voir.

Je partis donc pour Oldembourg, mais ce hasard qui me vouloit conduire plus loin, en avoit fait partir le Roi deux jours avant que j'y arrivasse. On me dit que je le trouverois encore à Altena, qui est à une portée de mousquet de Hambourg. Je crus être obligé d'honneur à poursuivre mon dessein, & à faire encore deux ou trois jours de marche pour voir ce que je souhaitois. De plus, Hambourg est une ville Anséatique, fameuse pour le commerce qu'elle entretient avec toute la terre, & recommandable par ses fortifications & son gouvernement. J'y devois rencontrer

la Cour de Dannemarck ; je n'y vis cependant qu'une partie de ce que je voulois voir. Je n'y trouvai que la Reine mere & le Prince George ſon fils, qui alloient aux eaux de Pyrmond. Je vis Hambourg dont je fus fort content ; mais après avoir tant fait de chemin pour voir le Roi, je crus devoir l'aller chercher dans la ville capitale où je devois infailliblement le trouver. J'entrepris le voyage de Copenhague. M. l'Ambaſſadeur me preſenta au Roi, j'eus l'honneur de lui baiſer la main, & de l'entretenir quelque-tems. Le ſéjour que je fis à Copenhague me fut infiniment agréable, & j'y trouvai les Dames ſi ſpirituelles, & ſi bien faites, que j'aurois eu bien de la peine à les quitter, ſi on ne m'eût aſſuré que j'en trouverois en Suede d'auſſi aimables. L'extrême envie que j'avois de voir auſſi le Roi de Suede, m'engagea à partir pour aller à Stokholm. Nous eûmes l'honneur de ſaluer le Roi, & de l'entretenir pendant une heure entiere. Ayant connu que nous voyagions pour notre curioſité, il nous dit que la Laponie méritoit d'être vue par les curieux, tant par ſa ſituation, que pour les habitans, qui y vivent d'une maniere tout-à-fait inconnue au reſte des Européens, & commanda même au Comte Steinbielk grand Tréſorier, de nous donner toutes les recommandations néceſſaires, ſi nous voulions faire ce voyage. Le moyen, Monſieur, de réſiſter aux conſeils d'un Roi, & d'un grand Roi, comme celui de Suede ? Ne peut-on pas avec ſon aveu entreprendre toutes choſes ? Et peut-on être malheureux dans une entrepriſe qu'il a lui-même conſeillée, & dont il a ſouhaité le ſuccès ? Les avis des Rois ſont des commandemens ; cela fut cauſe qu'après avoir mis ordre à toutes choſes, nous mîmes à la voile pour *Torno* le mercredi 23 Juillet 1681, ſur le midi, après avoir ſalué Monſieur Steinbielk grand-Tréſorier, qui, ſuivant l'ordre qu'il avoit reçu du Roi ſon maître, nous donna des recommandations pour les Gouver-

teurs des Provinces par où nous devions paſſer.

Nous fûmes portés d'un Sud-Oueſt juſqu'à Vacſol, où l'on viſite les vaiſſeaux. Nous admirâmes en y allant la biſarre ſituation de Stokholm. Il eſt preſque incroyable qu'on ait choiſi un lieu comme celui où l'on voit cette ville, pour en faire la capitale d'un royaume auſſi grand que celui de Suede. On dit que les Fondateurs de cette ville, cherchant un lieu pour la faire, jetterent un bâton dans la mer, dans le deſſein de la bâtir au lieu où il s'arrêteroit : ce bâton s'arrêta où l'on voit preſentement cette ville, qui n'a rien d'affreux que ſa ſituation ; car les bâtimens en ſont fort ſuperbes, & les habitans fort civils.

Nous vîmes la petite Iſle d'Aland à quarante milles de Stockolm ; cette Iſle eſt très fertile, & ſert de retraite aux Elans qui y paſſent de Livonie & de Carélie, lorſque l'hiver leur fait un paſſage ſur les glaces. Cet animal eſt de la hauteur d'un cheval, & d'un poil tirant ſur le blanc : il porte un bois comme un Daim, & a le pié de même fort long ; mais il le ſurpaſſe en legéreté & en force, dont il ſe ſert contre les Loups, avec leſquels il ſe bat ſouvent. La peau de cet animal appartient au Roi ; & les payſans ſont obligés ſous peine de la vie de la porter au Gouverneur.

En quittant cette Iſle nous perdîmes la terre de vue, & ne la revîmes que le vendredi matin à la hauteur d'Hernen ou Herneſante, éloignée de Stockolm de cent milles, qui valent trois cens lieues de France ; & le vent demeurant toujours extrêmement violent, nous ne fûmes pas long-tems à découvrir les Iſles de Ulfen, Schagen, & Goben ; en ſorte que le ſamedi matin, nous trouvâmes que nous avions laiſſé l'Angermanie, & que nous étions à la hauteur de *Urna*, premiere ville de Laponie, qui prend ſon nom du fleuve qui l'arroſe. Cette ville donne ſon nom à toute la Province qu'on appelle *Urna Lapmark*. Elle le

trouve au trente-huitieme degré de longitude, & au ſoixante-cinquieme onze minutes de latitude, éloignée de Stockolm de cent cinquante milles, faiſant environ quatre cens cinquante lieues Françoiſes.

Nous découvrîmes le ſamedi les Iſles de *Quercken*; & le vent, continuant toujours Sud-Oueſt, nous fit voir ſur le midi la petite Iſle de *Ratan*, & ſur les quatre heures du même jour, nous nous trouvâmes à la hauteur du cap *Burockſuben*.

Quand nous eûmes paſſé ce petit cap, nous perdîmes la terre de vue, & le dimanche matin, le vent s'étant tenu au Sud toute la nuit, nous nous trouvâmes à la hauteur de *Malhurn*, petite Iſle à huit milles de *Torno*. Il en ſortit des pêcheurs dans une petite barque, auſſi mince que j'en aie vû de ma vie, dont les planches étoient couſues enſemble à la mode des Ruſſes. Ils nous apporterent du *Strumelin*, & nous leur donnâmes du biſcuit & de l'eau-de-vie, avec quoi ils s'en retournerent fort contens.

Le vent demeurant toujours extrêmement favorable, nous arrivâmes à une lieue de *Torno*, où nous mouillâmes l'ancre.

Il eſt aſſez difficile de croire qu'on ait pû faire un auſſi long chemin que celui que nous fîmes, en quatre ours de tems. On compte de Stokholm à *Torno*, deux cens milles de Suede par mer, qui valent ſix cens lieues de France, & nous fîmes tout ce chemin avec un vent de Sud & Sud-Sud-Oueſt, ſi favorable & ſi violent, qu'étant partis le mercredi à midi de Stokholm, nous arrivâmes à la même heure le dimanche ſuivant, ſans avoir été obligés de changer les voiles pendant tout le voyage.

Torno eſt ſitué à l'extrêmité du golfe Bothnique, au quarante-deuxieme degré vingt-ſept minutes de longitude, & au ſoixante-ſept de latitude. C'eſt la derniere ville du monde du côté du Nord : le reſte

ſuſqu'au cap n'étant habité que par des Lapons, gens ſauvages, qui n'ont aucune demeure fixe.

C'eſt en ce lieu où ſe tiennent les foires de ces Nations Septentrionales pendant l'hiver, lorſque la mer eſt aſſez glacée pour y venir en traîneau. C'eſt pendant ce tems qu'on y voit de toutes ſortes de Nations du Nord, de Ruſſes, de Moſcovites, de Finnois, & de Lapons de tous les trois royaumes, qui y viennent enſemble ſur des néges & ſur des glaces, dont la commodité eſt ſi grande qu'on peut facilement, par le moyen des traîneaux, aller en un jour de Finlande en Laponie, & traverſer ſur les glaces le ſein Bothnique, quoiqu il ait dans les moindres endroits trente ou quarante milles de Suede. Le trafic de cette ville eſt en poiſſon qu ils envoient fort loin, & la riviere de *Torno* eſt ſi fertile en ſaumons & en brochets, qu'elle peut en fournir à tous les habitans de la mer Baltique. Ils ſalent les uns pour les tranſporter, & fument les autres dans des *Baſſetouches* qui ſont faits comme des bains. Quoique cette ville ne ſoit proprement qu un amas de cabanes de bois, elle ne laiſſe pas de payer tous les ans deux mille *Dalles* de cuivre, qui ſont environ mille livres de notre monnoie.

Nous logeâmes chez le patron de la barque, qui nous avoit amenés de Stokholm. Nous ne trouvâmes pas ſa femme chez lui, elle étoit allée à une foire qui ſe faiſoit à dix ou douze lieues de-là, pour troquer du ſel & de la farine, contre des peaux de *Rhennes*, de petits gris & autres; car tout le commerce de ce pays, ſe fait ordinairement en troc; & les Ruſſes & les Lapons ne font gueres de marchés autrement.

Nous allâmes le jour ſuivant lundi pour voir *Joannes Tornæus*, homme docte, qui a tourné en Lapon tous les Pſeaumes de David, & qui a écrit leur hiſtoire. C'étoit un Prêtre de la campagne: il étoit mort depuis trois jours, & nous le trouvâmes étendu dans

son cercueil avec des habits conformes à sa profession, & que l'on lui avoit fait faire exprès ; il étoit fort regretté dans le pays, & avoit voyagé dans une bonne partie de l'Europe.

Sa femme étoit d'un autre côté couchée sur son lit, qui témoignoit, par ses soupirs & par ses pleurs, le regret qu'elle avoit d'avoir perdu un tel mari ; quantité d'autres femmes ses amies environnoient le lit, & répondoient par leurs gémissemens à la douleur de la veuve.

Mais ce qui consoloit un peu dans une si grande affliction & une tristesse si générale, c'étoit quantité de grands pots d'argent faits à l'antique, pleins les uns de vins de France, d'autres de vins d'Espagne, & d'autres d'eau-de-vie qu'on avoit soin de ne pas laisser long-tems vuides. Nous tâtâmes de tout, & la veuve interrompoit souvent ses soupirs pour nous presser de boire ; elle nous fit même apporter du tabac, dont nous ne voulûmes pas prendre. On nous conduisit ensuite au Temple dont le défunt étoit Pasteur, où nous ne vîmes rien de remarquable ; & prenant congé de la veuve, il fallut encore boire à la mémoire du défunt, & faire, Monsieur, ce qui s'appelle *libare manibus*.

Nous allâmes ensuite chez une personne qui étoit en notre compagnie : la mere nous reçut avec toute l'affection possible ; & ces gens, qui n'avoient jamais vû de François, ne savoient comment nous témoigner la joie qu'ils avoient de nous voir en leur pays.

Le mardi on nous apporta quantité de fourures à acheter, de grandes couvertures fourées de peaux de lievre blanc, qu'on vouloit donner pour un écu. On nous montra aussi des habits de Lapons, faits des peaux de jeunes rhennes, avec tout l'équipage, les bottes, les gants, les souliers, la ceinture & le bonnet. Nous allâmes le même jour à la chasse autour de la maison : nous trouvâmes quantité de bécasses sau-

vages, & autres animaux inconnus en nos pays, & nous nous étonnâmes que les habitans, que nous rencontrions dans le chemin, ne nous fuyoient pas moins que le gibier.

Le mercredi nous reçumes visite des Bourguemestres de la ville, & du Bailli, qui nous firent offre de service en tout ce qui seroit en leur pouvoir. Ils nous vinrent prendre après le dîné dans leurs barques, & nous menerent chez le Prêtre de la ville, gendre du défunt *Tornæus*.

Ce fut-là où nous vîmes pour la premiere fois un traîneau Lapon, dont nous admirâmes la structure. Cette machine, qu'ils appellent *Pulea*, est faite comme un petit canot, élevée sur le devant pour fendre la nége avec plus de facilité. La proue n'est faite que d'une seule planche, & le corps est composé de plusieurs morceaux de bois qui sont cousus ensemble avec de gros fil de rhenne, sans qu'il y entre un seul clou, & qui se réunissent sur le devant à un morceau de bois assez fort, qui regne tout du long par-dessus, & qui excédant le reste de l'ouvrage, fait le même effet que la quille d'un vaisseau. C'est sur ce morceau de bois que le traîneau glisse, & comme il n'est large que de quatre bons doigts, cette machine roule continuellement de côté & d'autre : on se met dedans jusqu'à la moitié du corps comme dans un cercueil ; l'on vous y lie, en sorte que vous êtes entierement immobile, & l'on vous laisse seulement l'usage des mains, afin que d'une vous puissiez conduire la rhenne, & de l'autre vous soutenir lorsque vous êtes en danger de tomber. Il faut tenir son corps dans l'équilibre ; ce qui fait qu'à moins d'être accoutumé à cette maniere de courir, on est souvent en danger de la vie, & principalement lorsque le traîneau descend des rochers les plus escarpés, sur lesquels vous courez d'une si horrible vîtesse, qu'il est impossible de se figurer la promptitude de ce mou-

vement, à moins de l'avoir expérimenté. Nous soupâmes ce même soir en public avec le Bourguemestre ; tous les habitans y coururent en foule pour nous voir manger. Nous arrêtâmes ce même soir notre départ pour le lendemain, & prîmes un truchement.

Le jeudi dernier Juillet, nous partîmes de *Torno* dans un petit bateau Finnois, fait exprès pour aller dans ce pays : sa longueur peut être de douze pieds, & sa largeur de trois. Il ne se peut rien voir de si bien travaillé, ni de si leger, en sorte que deux ou trois hommes peuvent porter facilement ce bâtiment, lorsqu'ils sont obligés de passer les cataractes de ce fleuve, qui sont si impétueuses, qu'elles roulent des pierres d'une grosseur extraordinaire. Nous fûmes obligés d'aller à pied presque tout le reste de la journée, à cause des torrens qui tomboient des montagnes, & d'un vent impétueux, qui faisoit entrer l'eau dans le bateau avec une telle abondance, que si l'on n'eût été extrêmement prompt à la vuider, il eût été bientôt rempli. Nous ailâmes le long de la riviere toujours chassant ; nous tuâmes quelques pieces de gibier, & nous admirâmes la quantité de canards, d'oies, de curlis, & de plusieurs autres oiseaux que nous rencontrions à chaque pas. Nous ne fîmes pas ce jour-là tout le chemin que nous avions déterminé de faire, à cause d'une pluie violente qui nous surprit, & nous obligea de passer la nuit dans une maison de payſan, à une lieue & demie de *Torno*

Nous marchâmes tout le vendredi sans nous reposer, & nous fûmes depuis quatre heures du matin jusqu'à la nuit à faire trois milles : si l'on peut appeller la nuit un tems où l'on voit toujours le Soleil, sans que l'on puisse faire aucune distinction du jour au lendemain.

Nous fîmes plus de la moitié du chemin à pié, à cause des torrens effroyables qu'il fallut surmonter.

Nous fûmes même obligés de porter notre bateau pendant quelque eſpace de chemin, & nous eûmes le plaiſir de voir en même-tems deſcendre deux petites barques au milieu de ces cataractes. L'oiſeau le plus vîte & le plus leger, ne peut aller de cette impétuoſité, & la vue ne peut ſuivre la courſe de ces bâtimens qui ſe dérobent aux yeux, & s'enfoncent tantôt dans les vagues, où ils ſemblent enſévelis, & tantôt ſe relevent d'une hauteur ſurprenante. Pendant cette courſe rapide le pilote eſt debout, & emploie toute ſon induſtrie à éviter des pierres d'une groſſeur extraordinaire, & paſſer au milieu des rochers, qui ne laiſſent juſtement que la largeur du bateau, & qui briſeroient ces petites chaloupes en mille pieces, ſi elles y touchoient le moins du monde.

Nous tuâmes ce jour-là dans les Bois deux faiſandeaux, trois canards, & deux ſarcelles, ſans nous éloigner de notre chemin, pendant lequel nous fûmes extrêmement incommodés des moucherons qui ſont la peſte de ce pays, & qui nous firent deſeſpérer. Les Lapons n'ont point d'autre remede contre ces maudits animaux, que d'emplir de fumée le lieu où ils demeurent; & nous remarquâmes ſur le chemin, que pour garantir leur bétail de ces bêtes importunes, ils allument un grand feu dans les endroits où paiſſent leurs vaches (que nous trouvâmes toutes blanches), à la fumée duquel elles ſe mettent, & chaſſent ainſi les moucherons qui n'y ſauroient durer.

Nous fîmes la même choſe, & nous nous enfumâmes, lorſque nous fûmes arrivés chez un Allemand qui eſt depuis trente ans dans le pays, & qui reçoit le tribut des Lapons pour le Roi de Suede. Il nous dit que ce peuple étoit obligé de ſe trouver en un certain lieu qu'on lui aſſigne l'année précédente, pour apporter ce qu'il doit, & qu'on prenoit ordinairement le tems de l'hiver, à cauſe de la commodité qu'il donne aux Lapons de venir ſur les glaces par le

moyen de leurs rhennes. Le tribut qu'ils paient eſt peu de choſe ; & c'eſt une politique du Roi de Suede, qui pour tenir toujours ces peuples tributaires à ſa couronne, ne les charge que d'un médiocre impôt, de peur que les Lapons, qui n'ont point de demeure fixe, & à qui toute l'étendue de la Laponie ſert de maiſon, n'aillent ſur les terres d'un autre pour éviter les vexations du Prince de qui ils ſeroient trop ſurchargés. Il y a pourtant de ces peuples qui paient pluſieurs tributs à différens Etats, & quelquefois un Lapon ſera tributaire du Roi de Suede, de celui du Dannemarck, & du Grand Duc de Moſcovie. Ils paieront au premier, parcequ'ils demeurent ſur ſes Etats ; à l'autre, parcequ'il leur permet de pêcher du côté de la Norvege qui lui appartient ; & au troiſieme, à cauſe qu'ils peuvent aller chaſſer ſur ſes terres.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire pendant tout le chemin que nous fîmes le ſamedi ; mais ſi-tôt que nous fûmes arrivés chez un payſan, nous nous étonnâmes de trouver tout le monde dans les bains. Ces lieux qu'ils appellent *Baſſes-touches* ou Bains, ſont faits de bois, comme toutes leurs maiſons. On voit au milieu de ce bain un gros amas de pierres, ſans qu'ils aient obſervé aucun ordre en le faiſant, que d'y laiſſer un trou au milieu, dans lequel ils allument du feu. Ces pierres étant une fois échauffées, communiquent la chaleur à tout le lieu ; mais ce chaud s'augmente extrêmement, lorſque l'on vient à jetter de l'eau deſſus les cailloux, qui renvoyant une fumée étouffante, font que l'air qu'on reſpire dans ces bains eſt tout de feu. Ce qui nous ſurprit beaucoup, fut qu'étant entrés dedans ce bain, nous y trouvâmes enſemble filles & garçons, meres & fils, freres & ſœurs, ſans que ces femmes nues euſſent peine à ſupporter la vue des perſonnes qu'elles ne connoiſſoient point. Mais nous nous étonnâmes da-

vantage de voir de jeunes filles fraper d'une branche des hommes & des garçons nus. Je crus d'abord que la nature, affoiblie par de grandes ſueurs, avoit beſoin de cet artifice pour faire voir qu'il lui reſtoit encore quelque ſigne de vie ; mais on me détrompa bien-tôt, & je ſus que cela ſe faiſoit afin que ces coups réitérés ouvrant les pores, aidaſſent à faire faire de grandes évacuations. J'eus de la peine enſuite à concevoir comment ces gens ſortant nus de ces bains tout de feu, alloient ſe jetter dans une riviere extrêmement froide, qui étoit à quelques pas de la maiſon, & je conçus qu'il falloit que ces gens fuſſent d'un fort tempéramment, pour pouvoir réſiſter aux effets que ce prompt changement du chaud au froid pouvoit cauſer.

Vous n'auriez jamais cru, Monſieur, que les Bothniens, gens extrêmement ſauvages, euſſent imité les Romains dans leur luxe & dans leurs plaiſirs. Mais vous vous en étonnerez encore davantage, quand je vous aurai dit que ces mêmes gens, qui ont des bains chez eux comme les Empereurs, n'ont pas de pain à manger. Ils vivent d'un peu de lait, & ſe nourriſſent de la plus tendre écorce qui ſe trouve au ſommet des pins. Ils la prennent lorſque l'arbre jette ſa ſeve, & après l'avoir expoſée quelque-tems au Soleil, ils la mettent dans de grands paniers ſous terre, ſur laquelle ils allument du feu, qui lui donne une couleur & un goût aſſez agréable. Voilà, Monſieur, quelle eſt pendant toute l'année la nourriture de ces gens, qui cherchent avec ſoin les délices du bain, & qui peuvent ſe paſſer de pain.

Nous fûmes aſſez heureux à la chaſſe le dimanche, nous rapportâmes quantité de gibier ; mais nous ne vîmes rien qui mérite d'être écrit, qu'une paire de ces longues planches de bois de ſapin, avec leſquelles les Lapons courent d'une ſi extraordinaire vîteſſe, qu'il n'eſt point d'animal, ſi prompt qu'il puiſſe être,

qu'ils n'attrapent facilement, lorſque la nége eſt aſſez dure pour les ſoutenir.

Ces planches extrêmement épaiſſes, ſont de la longueur de deux aunes, & larges d'un demi-pied; elles ſont relevées en pointe ſur le devant, & percées au milieu dans l'épaiſſeur qui eſt aſſez conſidérable en cet endroit, pour pouvoir y paſſer un cuir qui tient les piés fermes & immobiles. Le Lapon qui eſt deſſus, tient un long báton à la main, où d'un côté eſt attaché un rond de bois, afin qu'il n'entre pas dans la nége, & de l'autre un fer pointu. Il ſe ſert de ce bâton pour ſe donner le premier mouvement, pour ſe ſoutenir en courant, pour ſe conduire dans ſa courſe, & pour s'arrêter quand il veut; c'eſt auſſi avec cette arme qu'il perce les bêtes qu'il pourſuit, lorſqu'il en eſt aſſez près.

Il eſt aſſez difficile de ſe figurer la vîteſſe de ces gens, qui peuvent avec ces inſtrumens ſurpaſſer la courſe des bêtes les plus vîtes; mais il eſt impoſſible de concevoir comment ils peuvent ſe ſoutenir en deſcendant les fonds les plus précipités, & comment ils peuvent monter les montagnes les plus eſcarpées. C'eſt pourtant, Monſieur, ce qu'ils font avec une adreſſe qui ſurpaſſe l'imagination, & qui eſt ſi naturelle aux gens de ce pays, que les femmes ne ſont pas moins adroites que les hommes à ſe ſervir de ces planches. Elles vont viſiter leurs parens, & entreprennent de cette maniere les voyages les plus difficiles & les plus longs.

Le lundi ne fut remarquable que par la quantité de gibier que nous vîmes, & que nous tuâmes; nous avions ce jour-là plus de vingt pieces dans notre dépenſe; il eſt vrai que nous achetâmes cinq ou ſix canards de quelques payſans qui venoient de les prendre. Ces gens n'ont point d'autres armes pour aller à la chaſſe que l'arc ou l'arbalête. Ils ſe ſervent de l'arc contre les plus grandes bêtes, comme les ours, les

loups & les rhennes ſauvages ; & lorſqu'ils veulent prendre des animaux moins conſidérables, ils emploient l'arbalête, qui ne differe des nôtres que par la grandeur. Les habitans de ce pays ſont ſi adroits à ſe ſervir de ces armes, qu'ils ſont ſûrs de fraper le but d'auſſi loin qu'ils le peuvent voir. L'oiſeau le plus petit ne leur échappe pas, il s'en trouve même quelques-uns qui donneront dans la tête d'une aiguille. Les fleches dont ils ſe ſervent ſont differentes ; les unes ſont armées de fer ou d'os de poiſſon, & les autres ſont rondes, de la figure d'une boule coupée par la moitié. Ils ſe ſervent des premieres pour l'arc lorſqu'ils vont aux grandes chaſſes, & des autres pour l'arbalête quand ils rencontrent des animaux qu'ils peuvent tuer ſans leur faire une plaie ſi dangereuſe. Ils emploient ces mêmes fleches rondes contre les petits gris, les martes & les hermines, afin de conſerver les peaux entieres ; & parcequ'il eſt difficile qu'il n'y reſte la marque que le coup a laiſſée, les plus habiles ne manquent jamais de les toucher où ils veulent, & les frapent ordinairement à la tête, qui eſt l'endroit de la peau le moins eſtimé.

Nous arrivâmes le mardi à *Kones*, & nous y reſtâmes le mercredi pour nous repoſer, & voir travailler aux forges de fer & de cuivre qui ſont en ce lieu. Nous admirâmes les manieres de fondre ces métaux, & de préparer le cuivre avant qu'on en puiſſe faire des pelotes, qui ſont la monnoie du pays, lorſqu'elle eſt marquée du coin du Prince. Ce qui nous étonna le plus, ce fut de voir un de ces forgerons approcher de la fournaiſe, & prendre avec ſa main du cuivre que la violence du feu avoit fondu, comme de l'eau, & le tenir ainſi quelque-tems. Rien n'eſt plus affreux que ces demeures, les torrens qui tombent des montagnes, les rochers & les bois qui les environnent, la noirceur & l'air ſauvage des forgerons, tout contribue à former l'horreur de ce lieu. Ces ſolitudes af-

freuſes ne laiſſent pas d'avoir leur agrément, & de plaire quelquefois autant que les lieux les plus magnifiques, & ce fut au milieu de ces roches que je laiſſai couler ces vers, d'une veine qui avoit été long-tems ſtérile.

Tranquilles & ſombres forêts,
Où le ſoleil ne luit jamais
Qu'au travers de mille feuillages,
Que vous avez pour moi d'attraits!
Et qu'il eſt doux, ſous vos ombrages,
De pouvoir reſpirer en paix!

Que j'aime à voir vos chênes verts,
Preſque auſſi vieux que l'univers,
Qui malgré la nature émue,
Et ſes plus cruels Aquilons,
Sont auſſi ſûrs près de la nue,
Que les épis dans les ſillons!

Et vous, impétueux torrens,
Qui ſur les roches murmurans,
Roulez vos eaux avec contrainte,
Que le bruit que vous excitez
Cauſe de reſpect & de crainte
A tous ceux que vous arrêtez!

Quelquefois vos rapides eaux,
Venant arroſer les roſeaux,
Forment des étangs pacifiques,
Où les plongeons & les canards,
Et tous les oiſeaux aquatiques,
Viennent fondre de toutes parts.

D'un côté l'on voit des poiſſons,
Qui ſans craindre les hameçons,
Quittent leurs demeures profondes,

Et pour prendre un plaiſir nouveau,
Las de folatrer dans les ondes,
S'élancent & ſautent ſur l'eau.

Tous ces édifices détruits,
Et ces reſpectables débris,
Qu'on voit ſur cette roche obſcure,
Sont plus beaux que les bâtimens,
Où l'or, l'azur & la peinture
Forment les moindres ornemens.

Le tems y laiſſe quelques trous,
Pour la demeure des hiboux;
Et les bêtes d'un cri funeſte,
Les oiſeaux ſacrés à la nuit,
Dans l'horreur de cette retraite
Trouvent toujours un ſûr réduit.

Nous partîmes le jeudi, de ces forges, pour aller à d'autres qui en ſont éloignées de dix-huit milles de Suede, qui valent environ cinquante lieues de France. Nous nous ſervîmes toujours de la même voie, n'y en ayant point d'autres dans le pays, & continuâmes notre chemin au Nord ſur la riviere : nous apprîmes qu'elle changeoit de nom, & que les habitans l'appelloient *Wilnama Suanda*. Nous paſſâmes toute la nuit ſur l'eau, & nous arrivâmes le lendemain vendredi dans une pauvre cabane de payſan, dans laquelle nous ne trouvâmes perſonne. Toute la famille, qui conſiſtoit en cinq ou ſix perſonnes, étoit dehors ; une partie étoit dans les bois, & l'autre étoit allée à la pêche du brochet. Ce poiſſon, qu'ils ſechent, leur ſert de nourriture toute l'année : ils ne le prennent point avec des rêts, comme on fait les autres ; mais en allumant du feu ſur la proue de leur petite barque, ils attirent le poiſſon à la lueur de cette flâme, & le harponnent avec un long bâton armé de fer, de la maniere qu'on nous

repreſente un trident. Ils en prennent en quantité, & d'une groſſeur extraordinaire, & la nature comme une bonne mere, leur refuſant la fertilité de la terre, leur accorde l'abondance des eaux.

Plus l'on avance dans le pays, & plus la miſére eſt extrême, on ne connoît pas l'uſage du bled : les os de poiſſon broyés avec l écorce des arbres leur ſervent de pain ; & malgré cette méchante nourriture, ces pauvres gens vivent dans une ſanté parfaite. Ne connoiſſant point de Médecins, il ne faut pas s'étonner s'ils ignorent auſſi les maladies, & s'ils vont juſqu'à une vieilleſſe ſi avancée, qu'ils paſſent ordinairement cent ans, & quelques-uns cent cinquante.

Nous ne fimes le ſamedi que fort peu de chemin, étant reſtés tout le jour dans une petite maiſon, qui eſt la derniere qui ſe rencontre dans le pays. Nous eûmes différens plaiſirs pendant le tems que nous ſéjournâmes dans cette cabane. Le premier fut de nous occuper tous à différens exercices, auſſi-tôt que nous fûmes arrivés. L'un coupoit un arbre ſec dans le bois prochain, & le traînoit avec peine au lieu deſtiné ; l'autre après avoir tiré le feu d'un caillou, ſoufloit de tous ſes poulmons pour l'allumer ; quelques-uns étoient occupés à accommoder un agneau qu'ils venoient de tuer ; & d'autres, plus prévoyans, laiſſant ces petits ſoins, pour en prendre de plus importans, alloient chercher ſur un étang voiſin tout couvert de poiſſon, quelque choſe pour le lendemain. Ce plaiſir fut ſuivi d'un autre ; car ſi-tôt qu'on ſe fut levé de table, on fut d'avis à cauſe des néceſſités preſſantes d'ordonner une chaſſe générale. Tout le monde ſe prépara pour cela ; & ayant pris deux petites barques avec deux payſans avec nous, nous nous abandonnâmes ſur la riviere à notre bonne fortune. Nous fîmes la chaſſe la plus plaiſante du monde, & la plus particuliere. Il eſt inoui qu'on ſe ſoit jamais ſervi en France de bâtons pour chaſſer ; mais il n'en eſt pas de même dans ce pays :

pays : le gibier y eſt ſi abondant qu'on ſe ſert de fouet, & même de bâton pour le tuer. Les oiſeaux que nous prîmes davantage, ce fut des plongeons ; & nous admirions l'adreſſe de nos gens à les attraper. Ils les ſuivoient par-tout où ils les voyoient, & lorſqu'ils les appercevoient nâgeant entre deux eaux, ils lançoient leur bâton & leur écraſoient la tête dans le fond de l'eau avec tant d'adreſſe, qu'il eſt difficile de ſe figurer la promptitude avec laquelle ils font cette action. Pour nous, qui n'étions point faits à ces ſortes de chaſſes, & de qui les yeux n'étoient pas aſſez fins pour percer juſques dans le fond de la riviere, nous frappions au haſard dans les endroits où nous voyions qu'ils frappoient, & ſans autres armes que des bâtons ; & nous fîmes tant, qu'en moins de deux heures nous nous vîmes plus de vingt ou vingt-cinq pieces de gibier. Nous retournâmes à notre petite habitation fort contens d'avoir vû cette chaſſe, & encore plus de rapporter avec nous de quoi vivre pendant quelque-tems. Une bonne fortune comme une mauvaiſe vient rarement ſeule ; & quelques payſans ayant appris la nouvelle de notre arrivée, qui s'étoit répandue bien loin dans le pays, en partie par curioſité de nous voir, & en partie pour avoir de notre argent, nous apporterent un mouton, que nous achetâmes cinq ou ſix ſols, & qui accrut nos proviſions de telle ſorte, que nous nous crûmes aſſez munis pour entreprendre trois jours de marche, pendant leſquels nous ne devions trouver aucune maiſon. Nous partîmes donc le dimanche du matin, c'eſt-à-dire à dix heures ; car le ſoin que nous avions de nous repoſer, faiſoit que nous ne nous mettions gueres en chemin devant ce tems.

Nous nous étonnâmes que quoique nous fuſſions ſi avant dans le Nord, nous ne laiſſions pas de rencontrer quantité d'hirondelles ; & ayant demandé aux gens du pays qui nous conduiſoient, ce qu'elles devenoient l'hiver, & ſi elles paſſoient dans les pays chauds,

ils nous assurerent qu'elles se mettoient en pelotton, & s'enfonçoient dans la bourbe qui est au fond des lacs ; qu'elles attendoient-là que le Soleil, reprenant sa vigueur, allât dans le fond de ces marais, leur rendre la vie que le froid leur avoit ôtée. La même chose m'avoit été dite à Copenhague par M. l'Ambassadeur, & à Stokholm par quelques personnes ; mais j'avois toujours eu beaucoup de peine à croire que ces animaux pussent vivre plus de six mois ensévelis dans la terre, sans aucune nourriture. C'est pourtant la vérité, & cela m'a été confirmé par tant de gens, que je ne saurois plus en douter. Nous logeâmes ce jour-là à *Coctuanda* où commence la Laponie ; & le lendemain lundi, après avoir fait quatre milles, nous vînmes camper sur le bord de la riviere, où il fallut coucher *sub dio*, & où nous fîmes des feux épouvantables, pour nous garantir de l'importunité des moucherons. Nous fîmes un grand retranchement rond, de quantité de gros arbres secs, & de plus petits pour les allumer : nous nous mîmes au milieu, & fîmes le plus beau feu que j'aie vû de ma vie. On auroit pû assurément charger un de ces grands bateaux qui viennent à Paris, du bois que nous consumâmes, & il s'en fallut peu que nous ne mîmes le feu à toute la forêt. Nous demeurâmes au milieu de ces feux toute la nuit, & nous nous mîmes en chemin le lendemain matin mardi, pour aller aux Mines de cuivre, qui n'étoient plus éloignées que de deux lieues. Nous prîmes notre chemin à l'Oüest sur une petite riviere nommée *Longasiochi*, qui formoit de-tems en tems des payſages les plus agréables que j'aie jamais vûs. Et après avoir été souvent obligés de porter notre bateau faute d'eau, nous arrivâmes à *Swapavara* ou *Suppawahara*, où sont les Mines de cuivre. Ce lieu est éloigné d'une lieue de la riviere, & il fallut faire tout ce chemin à pied.

Nous fûmes extrêmement réjouis à notre arrivée,

d'apprendre qu'il y avoit un François dans ce lieu. Vous voyez, Monsieur, qu'il n'y a point d'endroit si reculé qu'il puisse être, où les François ne se fassent jour : il y avoit près de trente ans qu'il travailloit aux Mines ; il est vrai qu'il avoit plus la mine d'un sauvage que d'un homme ; il ne laissa pas de nous servir beaucoup, quoiqu'il eût presque oublié sa langue, & il nous assura que depuis qu'il étoit en ce lieu, bien loin d'y avoir vu des François, il n'y étoit venu aucun Etranger plus voisin, qu'un Italien qui passa il y a environ quatorze ans, & dont on n'a plus entendu parler depuis. Nous fîmes enforte tout doucement que cet homme reprît un peu sa langue naturelle, & nous apprîmes de lui bien des choses que nous eussions eu de la peine à savoir d'un autre que d'un François.

Ces Mines de *Swaparava* sont à trente milles de *Torno* & à quinze milles de *Konges* ; (il faut toujours prendre trois lieues de France pour un mille de Suede). Elles furent ouvertes il y a environ vingt-sept ans par un Lapon, nommé..... à qui l'on a fait une petite rente de quatre écus, & de deux tonneaux de farine ; il est aussi exempt de toute contribution. Ces Mines ont été autrefois mieux entretenues qu'elles ne sont ; il y avoit toujours cent hommes qui y travailloient ; mais presentement à peine en voit-on dix ou douze. Le cuivre qui s'y trouve est pourtant le meilleur qui soit en toute la Suede ; mais le pays est si desert & si épouvantable, qu'il y a peu de personnes qui y puissent rester. Il n'y a que les Lapons qui demeurent pendant l'hiver autour de ces Mines, & l'été ils sont obligés d'abandonner le pays, à cause du chaud, & des moucherons que les Suedois appellent *Alcaneras*, qui sont pires mille fois que toutes les plaies d'Egypte. Ils se retirent dans les montagnes proche de la mer Occidentale, pour avoir la commodité de pêcher, & pour

trouver plus facilement de la nourriture à leurs rhennes, qui ne vivent que d'une petite mouſſe blanche & tendre, qui ſe trouve l'Eté ſur les monts *Sellices*, qui ſéparent la *Norwege* de la *Laponie*, dans les pays les plus Septentrionaux.

Nous allâmes le lendemain mercredi voir les Mines qui étoient éloignées d'une bonne demie-lieue de notre cabane. Nous admirâmes les travaux & les abîmes ouverts qui pénétroient juſqu'au centre de la terre, pour aller chercher, près des Enfers, de la matiere au luxe & à la vanité. La plûpart de ces trous étoient pleins de glaçons, & il y en avoit qui étoient revêtus depuis le bas juſqu'en haut d'un mur de glace ſi épais, que les pierres les plus groſſes que nous prenions plaiſir à jetter contre, loin d'y faire quelque brêche, ne laiſſoient pas même la marque où elles avoient touché, & lorſqu'elles tomboient dans le fond, on les voyoit rebondir & roüler ſans faire la moindre ouverture à la glace. Nous étions pourtant alors dans les plus fortes chaleurs de la canicule; mais ce qu'on appelle ici un Eté violent, peut paſſer en France pour un très rude hiver.

Toute la roche ne fournit pas par-tout le métal; il faut chercher les veines, & lorſqu'on en a trouvé quelqu'une, on la ſuit avec autant de ſoin qu'on a eu de peine à la découvrir. On ſe ſert pour cela, ou du feu pour amollir le rocher, ou de la poudre pour le faire ſauter. Cette derniere maniere eſt beaucoup plus pénible; mais elle fait incomparablement plus d'effet. Nous prîmes des pierres de toutes les couleurs, de jaunes, de bleues, de vertes, de violettes; & ces dernieres nous parurent les plus pleines de métal & les meilleures.

Nous fîmes l'épreuve de quantité de pierres d'aimant que nous trouvâmes ſur la roche; mais elles avoient perdu preſque toute leur force par le feu qu'on avoit fait au-deſſus ou au-deſſous; ce qui fit que

nous ne voulûmes point nous en charger, & que nous différâmes d'en prendre à la Mine de fer, à notre retour. Après avoir conſidéré toutes les machines & les pompes qui ſervent à élever l'eau, nous contemplions à loiſir toutes les montagnes couvertes de néges, qui nous environnoient. C'eſt ſur ces roches que les Lapons habitent l'hiver; ils les poſſedent en propre depuis la diviſion de la Laponie, qui fut faite du tems de Guſtave Adolphe, pere de la Reine Chriſtine. Ces terres & ces montagnes leur appartiennent, ſans que d'autres puiſſent s'y établir; & pour marque de leur propriété, ils ont leurs noms écrits ſur quelques pierres ou ſur quelques endroits de la montagne, qu'ils ont eu en propriété, ou qu'ils ont habité; tels ſont les rochers de *Lupawara*, *Kerquerol*, *Kilavara*, *Lung*, *Dondere*, ou *roche du Tonnerre*, qui ont donné le nom aux familles des Lapons qui y habitent, & qu'on ne connoît dans le pays que par les ſurnoms qu'ils ont pris de ces roches. Ces montagnes ont quelquefois ſept ou huit lieues d'étendue; & quoiqu'ils demeurent toujours ſur la même roche, ils ne laiſſent pas de changer fort ſouvent de place, lorſque la néceſſité le demande, & que les rhennes ont conſommé toute la mouſſe qui étoit autour de leur habitation. Quoique certains Lapons aient pendant l'hiver certaines terres fixes, il y en a beaucoup davantage qui courent toujours, & deſquels on ne ſauroit trouver l'habitation; ils ſont tantôt dans les bois, & tantôt proche des lacs, ſelon qu'ils ont beſoin de pêcher ou de chaſſer; & on ne les voit que lorſqu'ils viennent l'hiver aux foires, pour troquer leurs peaux, contre autre choſe dont ils ont beſoin, & pour apporter le tribut qu'ils paient au Roi de Suede, dont ils pourroient facilement s'exemter, s'ils ne vouloient pas ſe trouver à ces foires. Mais la néceſſité qu'ils ont de fer, d'acier, de corde, de couteaux, & autres, les oblige à venir en ces endroits, où ils trouvent ce

qu'ils ont de besoin. Le tribut qu'ils paient est d'ailleurs fort peu de chose. Les plus riches d'entre eux, quand ils auroient mille ou douze cens rhennes, comme il s'en rencontre quelques-uns, ne paient ordinairement que deux ou trois écus tout au plus.

Après que nous nous fûmes amplement informés de toutes ces choses, nous reprîmes le chemin de notre cabane, & nous vîmes en passant les forges où l'on donne la premiere fonte au cuivre. C'est-là qu'on sépare ce qu'il y a de plus grossier; lorsqu'il a été assez long-tems dans le creuset pour pousser dehors toutes ses impuretés, avant que de trouver le cuivre qui est au fond, on leve plusieurs feuilles qu'ils appellent *rozettes*, dans lesquelles il n'y a que la moitié de cuivre, & qu'on remet ensuite au fourneau pour en ôter tout ce qu'il a de terrestre; c'est la premiere façon qu'on lui donne-là; mais il faut à *Konges*, qu'il passe encore trois fois au feu pour le purifier tout-à-fait, & le rendre en état de prendre sous le marteau la forme qu'on veut lui donner.

Le jeudi, le Prêtre des Lapons arriva avec quatre de sa Nation, pour se trouver le lendemain à un des jours des prieres établies par toute la Suede, pour remercier Dieu des victoires que les Suedois ont remportées ces jours-là.

Ce furent les premiers Lapons que nous vîmes, & dont la vue nous réjouit tout-à-fait. Ils venoient troquer du poisson pour du tabac. Nous les considérâmes depuis la tête jusqu'aux piés; ces hommes sont faits tout autrement que les autres. La hauteur des plus grands n'excede pas trois coudées; & je ne vois pas de figure plus propre à faire rire. Ils ont la tête grosse, le visage large & plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaisse qui leur pend sur l'estomac. Tous leurs membres sont proportionnés à la petitesse du corps; les jambes sont déliées, les bras longs; & toute cette petite machine

ſemble remuer par reſſorts. Leur habit d'hiver eſt d'une peau de rhenne, faite comme un ſac, deſcendant ſur les genoux & retrouſſée ſur les hanches, d'une ceinture de cuir ornée de petites plaques d'argent, les fouliers, les bottes & les gans de même; ce qui a donné lieu à pluſieurs Hiſtoriens, de dire qu'il y avoit des hommes vers le Nord, velus comme des bêtes, & qui ne ſe ſervoient point d'autres habits que ceux que la nature leur avoit donnés. Ils ont toujours une bourſe des parties de rhenne qui leur pend ſur l'eſtomach, dans laquelle ils mettent une cuilliere. Ils changent cet habillement l'Eté, & en prennent un plus leger, qui eſt ordinairement de la peau des oiſeaux qu'ils écorchent, pour ſe garantir des moucherons. Ils ne laiſſent pas d'avoir par-deſſus un ſac de groſſe toile, ou d'un drap gris-blanc qu'ils mettent ſur leur chair; car l'uſage du linge leur eſt tout-à-fait inconnu.

Ils couvrent leur tête d'un bonnet qui eſt ordinairement fait de la peau d'un oiſeau gros comme un canard, qu'ils appellent *Loom*, qui veut dire en leur langue, *Boiteux*, à cauſe que cet oiſeau ne ſauroit marcher: ils le tournent de maniere que la tête de l'oiſeau excede un peu le front & que les aîles leur tombent ſur les oreilles.

Voilà, Monſieur, la deſcription de ce petit *animal* qu'on appelle *Lapon*; & l'on peut dire qu'il n'y en a point, après le ſinge, qui aproche plus de l'homme. Nous les interrogeâmes ſur pluſieurs choſes dont nous voulions nous informer, & nous leur demandâmes particulierement l'endroit où nous pourrions trouver de leurs camarades. Ces gens nous inſtruiſirent ſur-tout, & nous dirent que les Lapons commençoient à deſcendre des montagnes qui ſont vers la mer Glaciale, d'où le chaud & les mouches les avoient chaſſés, & ſe répandoient vers le lac *Tornotracs*, d'où le fleuve *Torno* prend ſa ſource, pour y pêcher quel-

que-tems, jusqu'à ce qu'ils pussent vers la Saint Barthelemi se rapprocher tout-à-fait des montagnes de *Swapavara Kilavan*, & les autres où le froid commençoit à se faire sentir, pour y passer le reste de l'hiver. Ils nous assurerent que nous ne manquerions pas d'en trouver-là des plus riches; & que pendant sept ou huit jours que nous serions à y aller, les Lapons emploieroient ce tems pour y venir. Ils ajouterent que pour eux ils étoient demeurés pendant tout l'Eté aux environs de la Mine & des lacs qui sont autour, ayant trouvé assez de nourriture pour quinze ou vingt rhennes qu'ils avoient chacun, & étant trop pauvres pour entreprendre un voyage de quinze jours, pour lequel il falloit prendre des provisions qu'ils n'étoient pas en pouvoir de faire, à cause qu'ils ne pouvoient vivre éloignés des étangs qui leur fournissoient chaque jour de quoi vivre.

Le vendredi 15 Août il fit un grand froid, & il négea sur les montagnes voisines. Nous eûmes une longue conversation avec le Prêtre, lorsqu'il eût fini les deux sermons qu'il fit ce jour-là, l'un en Finnois, & l'autre en Lapon. Il parloit heureusement pour nous assez bon latin, & nous l'interrogeâmes sur toutes les choses qu'il pouvoit le mieux connoître, comme sur le baptême, le mariage, & les enterremens. Il nous dit au sujet du premier, que tous les Lapons étoient Chrétiens & baptisés; mais que la plûpart ne l'étoient que pour la forme seulement, & qu'ils retenoient tant de choses de leurs anciennes superstitions, qu'on pouvoit dire qu'ils n'avoient que le nom de Chrétiens, & que leur cœur étoit encore payen.

Les Lapons portent leurs enfans au Prêtre pour les baptiser, quelque-tems après qu'ils sont nés; si c'est en hiver, ils les portent avec eux dans leurs traîneaux; & si c'est en été, ils les mettent sur des rhennes dans leurs berceaux pleins de mousse, qui sont faits d'écorce de bouleau, & d'une maniere toute particuliere. Ils font ordinairement

ordinairement preſent au Prêtre d'une paire de gants, bordés en de certains endroits de la plume de *Loom*, qui eſt violette, marquetée de blanc, & d'une très belle couleur. Si-tôt que l'enfant eſt baptiſé, le pere lui fait préſent d'une rhenne femelle, & tout ce qui provient de cette rhenne, qu'ils appellent *Pannikcis*, ſoit en lait, fromage & autres denrées, appartient en propre à la fille, & c'eſt ce qui fait ſa richeſſe lorſqu'elle ſe marie. Il y en a qui font encore préſent à leurs enfans d'une rhenne lorſqu'ils apperçoivent ſa premiere dent, & toutes les rhennes qui viennent de celle-là, ſont marquées d'une marque particuliere, afin qu'elles puiſſent être diſtinguées des autres. Ils changent le nom de baptême aux enfans, lorſqu'ils ne ſont pas heureux; & le premier jour des nôces, comme tous les autres, ils couchent dans la même cabane, & careſſent leurs femmes devant tout le monde.

Il nous dit, touchant le mariage, que les Lapons marioient leurs filles aſſez tard, quoiqu'elles ne manquaſſent pas de partis, lorſqu'elles étoient connues dans le pays pour avoir quantité de rhennes provenues de celles que le pere leur a données à leur naiſſance & à leur premiere dent; car c'eſt-là tout ce qu'elles emportent avec elles: & le gendre, bien loin de recevoir quelque choſe de ſon beau-pere, eſt obligé d'acheter la fille par des préſens. Ils commencent ordinairement au mois d'Avril à faire l'amour, comme les oiſeaux.

Lorſque l'amant a jetté les yeux ſur quelque fille qu'il veut avoir en mariage, il faut qu'il faſſe état d'apporter quantité d'eau-de-vie, lorſqu'il vient faire la demande avec ſon pere, ou ſon plus proche parent. On ne fait point l'amour autrement en ce pays: & on ne conclut jamais de mariage qu'après avoir vuidé pluſieurs bouteilles d'eau-de-vie, & fumé quantité de tabac. Plus un homme eſt amoureux, & plus il apporte de bran de-vin; & il ne peut par d'autres marques,

témoigner plus fortement ſa paſſion. Ils donnent un nom particulier à cette eau-de-vie que l'amant apporte aux accords, & ils l'appellent la bonne arrivée du vin, ou *Soubtouvin*, *le vin des Amans*. C'eſt une coutume chez les Lapons d'accorder leurs filles long-tems avant de les marier : ils font cela afin que l'amoureux faſſe durer ſes préſens ; & s'il veut venir à bout de ſon entrepriſe, il faut qu'il ne ceſſe point d'arroſer ſon amour, de ce breuvage ſi chéri. Enfin lorſqu'il a fait les choſes honnêtement pendant un an ou deux, quelquefois on conclut le mariage.

Les Lapons avoient autrefois une maniere de marier toute particuliere lorſqu'ils étoient encore tout-à-fait enſevelis dans les ténebres du Paganiſme, & qui ne laiſſe pas encore d'être obſervée de quelques-uns. On ne menoit point les parties devant le Prêtre ; mais les parens les marioient chez eux ſans autre cérémonie, que par l'excuſſion du feu qu'ils tiroient d'un caillou. Ils croient qu'il n'y a point de figure plus myſtérieuſe, & plus propre pour nous repreſenter le mariage ; car comme la pierre renferme en elle-même une ſource de feu qui ne paroît que lorſqu'on l'approche du fer ; de même, diſent-ils, il ſe trouve un principe de vie caché dans l'un & l'autre ſexe, qui ne ſe fait voir que lorſqu'ils ſont unis.

Je crois, Monſieur, que vous ne trouverez pas que ce ſoit fort mal raiſonner pour des Lapons ; & il y a bien des gens, & plus ſubtiliſés, qui auroient de la peine à donner une comparaiſon plus juſte. Mais je ne ſais ſi vous jugerez que le raiſonnement ſuivant ſoit de la même force.

J'ai déja dit que lorſqu'une fille eſt connue dans le pays pour avoir quantité de rhennes, elle ne manque point de partis ; mais je ne vous avois pas dit, Monſieur, que cette quantité de bien étoit tout ce qu'ils demandoient dans une fille, ſans ſe mettre en peine ſi elle étoit avantagée de la nature, ou non ; ſi elle avoit

de l'eſprit, ou ſi elle n'en avoit point, & même ſi elle étoit encore pucelle, ou ſi quelqu'autre avant lui avoit reçu des témoignages de ſa tendreſſe. Mais ce que vous admirerez davantage, & qui m'a ſurpris le premier; c'eſt que ces gens, bien loin de ſe faire un monſtre de cette virginité, croient que c'eſt un ſujet parmi eux, de rechercher de ces filles avec autant d'empreſſement, que toutes pauvres qu'elles ſont bien ſouvent, ils les préferent à des riches qui ſeroient encore pucelles, ou qui paſſeroient du moins pour telles parmi eux. Il faut pourtant faire cette diſtinction, Monſieur, qu'il faut que ces filles dont nous parlons aient accordé cette faveur à des Etrangers qui vont l'hiver faire marchandiſe, & non pas à des Lapons; c'eſt de-là qu'il inferent, que puiſqu'un homme qu'ils croient plus riche, & de meilleur goût qu'eux, a bien voulu donner des marques de ſon amour à une fille de leur nation, il faut qu'elle ait un mérite ſecret qu'ils ne connoiſſent pas, & dont ils doivent ſe bien trouver dans la ſuite. Ils ſont ſi friands de ces ſortes de morceaux, que lorſqu'ils viennent quelquefois pendant l'hiver à la ville de *Torno*, & qu'ils trouvent une fille groſſe, non-ſeulement ils oublient leurs intérêts, en voulant la prendre ſans bien, mais même lorſqu'elle fait ſes couches, ils l'achetent des parens autant que leurs facultés le leur peuvent permettre.

Je connois bien des perſonnes, Monſieur, qui ſeroient aſſez charitables pour faire ainſi la fortune de quantité de pauvres filles, & qui ne demanderoient pas mieux que de leur procurer, ſans qu'il leur en coûtât beaucoup de peine, des partis avantageux. Si cette mode pouvoit venir en France on ne verroit pas tant de filles demeurer ſi long-tems dans le célibat. Les peres de qui les bourſes ſont nouées d'un triple nœud, n'en ſeroient pas ſi empêchés, & elles auroient toujours un moyen tout prêt de ſortir de la captivité où elles ſont. Mais je ne crois pas, Monſieur, quoi que

puiſſent faire les papas, qu'elle s'y introduiſe ſi-tôt. On eſt trop infatué de ce mot d'honneur ; on s'en eſt fait un phantôme qu'il eſt préſentement trop mal aiſé de détruire.

Comme les Lapons ignorent naturellement preſque toutes les maladies, ils n'ont point voulu s'en faire d'eux-mêmes, comme nous. La jalouſie & la crainte du cocuage ne les troublent point. Ces maux, qui poſſedent tant de perſonnes parmi nous, ſont inconnus chez eux, & je ne crois pas même qu'il y ait un mot dans leur langue pour exprimer celui de *Cocu ;* & l'on peut dire plaiſamment avec cet Eſpagnol, en parlant des ſiecles paſſés, & de celui dans lequel nous vivons :

Paſſò lo de oro
Paſſò lo de plata,
Paſſò lo de hierro.
Vive lo de cuerno.

Et tandis que ces gens-là font revivre le ſiecle d'or, nous nous en faiſons un de *cornes*. En effet, Monſieur, vous allez voir parmi eux ce que je crois qu'on voyoit du tems de Saturne ; c'eſt-à-dire, une communauté de biens qui vous ſurprendra. Vous avez vû les Lapons être ce que nous appellons *Cocus* avant le Sacrement, & vous allez voir qu'ils ne le ſont pas moins après.

Quand le mariage eſt conſommé, le mari n'emmene pas ſa femme, mais il demeure un an avec ſon beau-pere, au bout duquel tems il va établir ſa famille où bon lui ſemble, & emporte avec lui tout ce qui appartient à ſa femme. Les préſens même qu'il a faits à ſon beau-pere, au tems des accords, lui ſont rendus, & les parens reconnoiſſent ceux qui leur ont été faits, par quelques rhennes, ſuivant leur pouvoir.

Je vous ai marqué, Monſieur, que les Etrangers ont en ce pays un grand privilege, qui eſt d'honorer

les filles, de leur approche. Ils en ont un autre qui n'eſt pas moins conſidérable, qui eſt de partager avec les Lapons, leurs lits & leurs femmes. Quand un Etranger vient dans leurs cabanes, ils le reçoivent le mieux qu'ils peuvent, & penſent le régaler parfaitement, s'ils ont un verre d'eau-de-vie à lui donner; mais après le repas, quand la perſonne qu'ils reçoivent eſt de conſidération, & qu'ils veulent lui faire chere entiere, ils font venir leurs femmes & leurs filles, & tiennent à grand honneur que vous agiſſiez avec elles, comme ils feroient eux-mêmes: pour les femmes & les filles, elles ne font aucune difficulté de vous accorder tout ce que vous pouvez ſouhaiter, & croient que vous leur faites autant d'honneur qu'à leurs maris ou à leur pere.

Comme cette maniere d'agir me ſurprit étrangement, & n'ayant pû juſqu'à-préſent l'éprouver moi-même, je m'en ſuis informé le plus exactement qu'il m'a été poſſible, & par quantité d'hiſtoires de cette nature. Je vous en dirai donc ce qu'on m'a aſſuré être véritable.

Ce François que nous trouvâmes aux Mines de *Swapavara*, homme ſimple, & que je ne crois pas capable de controuver une hiſtoire, nous aſſura que pour faire plaiſir à quantité de Lapons, il les avoit ſoulagés du devoir conjugal; & pour nous faire voir combien ces gens lui avoient fait d'inſtances pour le faire condeſcendre à prendre cette peine, il nous dit qu'un jour après avoir bû quelques verres d'eau-de-vie avec un Lapon, il fut ſollicité par cet homme de coucher avec ſa femme, qui étoit-là preſente avec toute ſa famille; & que ſur le refus qu'il en fit, s'excuſant du mieux qu'il pouvoit, le Lapon ne trouvant pas ſes excuſes valables, prit ſa femme & le François, & les ayant jettés tous deux ſur le lit, ſortit de la chambre & ferma la porte à la clé, conjurant le François, par tout ce qu'il put alléguer de plus fort, qu'il

lui, plût faire en ſa place comme il faiſoit lui-même.

L'hiſtoire qui arriva à *Johannes Tornæus*, Prêtre des Lapons, dont j'ai déja parlé, n'eſt pas moins remarquable. Elle nous fut dite par ce même Prêtre qui avoit été long-tems ſon Vicaire dans la Laponie, & qui avoit vécu ſous lui près de quinze ans : il la tenoit de lui-même. Un Lapon, nous dit-il, des plus riches & des plus conſidérés qui fuſſent dans la Laponie de *Torno*, eut envie que ſon lit fût honoré de ſon Paſteur ; il ne crut point de meilleur moyen pour multiplier ſes troupeaux & pour attirer la bénédiction du ciel ſur toute ſa famille ; il le pria pluſieurs fois de lui vouloir faire cet honneur ; mais le Paſteur, par conſcience ou autrement, n'en voulut rien faire, & lui repreſentoit toujours que ce n'étoit pas le plus ſûr moyen pour s'attirer un Dieu propice. Le Lapon n'entroit point dans tout ce que le Paſteur lui pouvoit dire ; & un jour qu'il le rencontra ſeul, il le conjura à genoux & par tout ce qu'il y avoit de plus ſaint parmi les Dieux qu'il adoroit, de ne lui pas refuſer la grace qu'il lui demandoit ; & ajoutant les promeſſes aux prieres, il lui preſenta ſix écus, & s'offrit de les lui donner, s'il vouloit s'abaiſſer juſqu'à coucher avec ſa femme. Le bon Paſteur ſongea quelque-tems s'il pouvoit le faire en conſcience, & ne voulant pas refuſer ce pauvre homme, il trouva qu'il valloit encore mieux le faire cocu & gagner ſon argent, que de le deſeſpérer.

Si cette avanture ne nous avoit pas été racontée par le même Prêtre qui étoit alors ſon diſciple, & qui étoit préſent, je ne pourrois jamais la croire ; mais il nous l'aſſura d'une maniere ſi forte, que je ne puis en douter, connoiſſant d'ailleurs le naturel du pays.

Cette bonne volonté, que les Lapons ont pour leurs femmes, ne s'étend pas ſeulement à l'égard de leurs Paſteurs, mais auſſi ſur tous les étrangers, ſuivant ce qu'on en a dit, & comme nous voulons le prouver.

Je ne vous dis rien, Monſieur, d'une fille à qui le Baillif de Laponie, qui eſt celui qui reçoit le tribut pour le Roi, avoit fait un enfant. Un Lapon l'acheta pour en faire ſa femme, de celui qui l'avoit deshonorée, ſans autre raiſon que parcequ'elle avoit ſû captiver les inclinations d'un étranger. Toutes ces choſes ſont ſi fréquentes en ce pays, que pour peu qu'on vive parmi les Lapons, on ne manque pas d'en être bien-tôt convaincu par ſa propre expérience.

Ils lavent leurs enfans dans un chaudron tous les jours trois fois, juſqu'à ce qu'ils aient un an; & après, trois fois par ſemaine. Ils ont peu d'enfans, & il ne s'en trouve preſque jamais ſix dans une famille. Lorſqu'ils viennent au monde, ils les lavent dans la nége juſqu'à ce qu'ils ne puiſſent plus reſpirer, & pour lors ils les jettent dans un bain d'eau chaude; je crois qu'ils font cela pour les endurcir au froid. Si-tôt que la mere eſt délivrée, elle boit un grand coup d'huile de baleine, & croit que cela lui eſt d'un ſecours conſidérable. Il eſt aiſé de connoître dans le berceau de quel ſexe eſt l'enfant. Si c'eſt un garçon, ils ſuſpendent au-deſſus de ſa tête un arc, des fleches, ou une lance, pour leur apprendre même dans le berceau, ce qu'ils doivent faire le reſte de leur vie, & leur faire connoître qu'ils doivent ſe rendre adroits dans leur exercice. Sur le berceau des filles on voit des aîles de la *Jopos*, qu'ils appellent *Rippa*, avec les piés & le bec, pour leur inſinuer dès l'enfance la propreté & l'agilité. Quand les femmes ſont groſſes, on frappe le tambour pour ſavoir ce qu'elles auront. Elles aiment mieux des filles, parcequ'elles reçoivent des preſens en les mariant, & qu'on eſt obligé d'acheter les femmes.

Les maladies, comme j'ai déja marqué, ſont preſque toutes inconnues aux Lapons, & s'il leur en arrive quelqu'une, la nature eſt aſſez forte pour les guérir

d'elle-même, & ſans l'aide de Médecins ils recouvrent bien-tôt la ſanté. Ils uſent pourtant de quelques remedes, comme de la *racine de mouſſe*, qu'ils nomment *Jeeſt*, ou ce qu'on appelle *Angélique pierreuſe*. La réſine, qui coule des ſapins, leur fait des emplâtres, & le fromage de rhennes eſt leur onguent divin. Ils s'en ſervent diverſement, ils ont du fiel de loup qu'ils délaient dans du brandevin avec de la poudre à canon. Lorſque le froid leur a gelé quelque partie du corps, ils étendent le fromage coupé par tranches ſur la partie malade, ils en reçoivent du ſoulagement. La ſeconde maniere d'employer le fromage pour les maux extérieurs ou intérieurs, eſt de faire entrer un fer rouge dans le fromage, qui diſtille par cette ardeur une eſpece d'huile, de laquelle ils ſe frottent à l'endroit où ils ſouffrent, & le remede eſt toujours ſuivi d'un ſuccès & d'un effet merveilleux. Il conforte la poitrine, emporte la toux, & eſt bon pour toutes les contuſions; mais la maniere la plus ordinaire pour les plaies plus dangereuſes, c'eſt le feu. Ils appliquent un charbon tout rouge ſur la bleſſure, & le laiſſent le plus long-tems qu'ils peuvent, afin qu'il puiſſe conſumer tout ce qu'il y a d'impur dans le mal. Cette coutume eſt celle des Turcs, ils ne trouvent point de remede plus ſouverain.

Ceux qui ſont aſſez heureux en France & en d'autres lieux, pour arriver à une extrême vieilleſſe, ſont obligés de ſouffrir quantité d'incommodités, qu'elle traîne avec elle; mais les Lapons en ſont entierement exemts, & ils ne reſſentent pour toutes infirmités dans cet état, qu'un peu de diminution de leur vigueur ordinaire. On ne ſauroit même diſtinguer les vieillards d'avec les jeunes, & on voit rarement de tête blanche en ce pays, ils retiennent toujours leur même poil qui eſt ordinairement roux. Mais ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'on rencontre péu de vieillards qui ne ſoient aveugles. Leur vue, déja affoiblie

par le défaut de la nature, ne peut plus ſupporter ni l'éclat de la nége, dont la terre eſt preſque toujours couverte, ni la fumée continuelle cauſée par le feu qui eſt toujours allumé au milieu de leur cabane, & qui les aveugle ſur la fin de leurs jours.

Lorſqu'ils ſont malades ils ont coutume de jouer du tambour, dont je parlerai ci-après, pour connoître ſi la maladie doit les conduire à la mort; & lorſqu'ils croient être perſuadés du ſuccès fâcheux, & que le malade commence à tirer à ſa fin, ils ſe mettent autour de ſon lit, & pour faciliter à ſon ame le paſſage à l'autre monde, ils font avaller à l'agoniſant ce qu'ils peuvent d'eau-de-vie, en bóivent autant qu'ils en ont, pour ſe conſoler de la perte qu'ils font de leur ami, & pour s'exciter à pleurer. Il n'eſt pas plutôt mort qu'ils abandonnent la maiſon, & la détruiſent même, de crainte que ce qui reſte de l'ame du défunt, que les anciens appelloient Mânes, ne leur faſſe du mal. Leur cercueil eſt fait d'un arbre creuſé, ou bien de leur traîneau, dans lequel ils mettent ce que le défunt avoit de plus cher, comme ſon arc, ſes fleches, ſa lance, afin que ſi un jour il entre en vie, il puiſſe exercer ſa même profeſſion. Il y en a même de ceux qui ne ſont que cavaliérement Chrétiens, qui confondent le Chriſtianiſme avec leurs anciennes ſuperſtitions; & entendant dire à leurs Paſteurs que nous devons un jour reſſuſciter, mettent dans le cercueil du défunt une hache, un caillou, & un fer pour faire du feu, les Lapons ne voyagent point ſans cet équipage, afin que lorſque le défunt reſſuſcitera, il puiſſe abattre les arbres, aplanir les rochers, & brûler tous les obſtacles qui pourroient ſe rencontrer ſur le chemin du Ciel. Vous voyez, Monſieur, que malgré leurs erreurs, ces gens y tendent de tout leur pouvoir, ils y veulent arriver de gré ou de force, & l'on peut dire, *his per ferrum & ignes ad cœlos graſſari conſtitutum*, & qu'ils prétendent par le fer

& par le feu emporter le royaume des Cieux.

Ils n'enterrent pas toujours les défunts dans les Cimetieres, mais bien ſouvent dans les forêts ou dans les cavernes. On arroſe le lieu, d'eau-de-vie; tous les Aſſiſtans en boivent, & trois jours après l'enterrement on tue la rhenne qui a conduit le mort au lieu de ſa ſépulture, & on en fait un feſtin à tous ceux qui ont été preſens. On ne jette point les os, mais on les garde avec ſoin pour les enterrer à côté du défunt. C'eſt dans ce repas qu'on boit le *Paligavin*, c'eſt-à-dire, *l'eau-de-vie bienheureuſe*, parcequ'on la boit en l'honneur d'une perſonne qu'ils croient bienheureuſe.

Les ſucceſſions ſe font à-peu-près comme en Suede, la veuve prend la moitié; & ſi le défunt a laiſſé un garçon & une fille, le garçon prend les deux tiers du bien, & laiſſe l'autre à ſa ſœur.

Nous étions au plus fort de cette converſation, quand on nous vint avertir qu'on appercevoit ſur le haut de la montagne des Lapons qui venoient avec des rhennes. Nous allâmes au-devant d'eux pour avoir le plaiſir de contempler leur équipage & leur marche; mais nous ne rencontrâmes que trois ou quatre perſonnes, qui apportoient ſur des rhennes des poiſſons ſecs pour vendre à *Swapavara*. Il y a long-tems, Monſieur, que je vous parle de *rhennes*, ſans vous avoir fait la deſcription de cet animal, dont on nous a tant parlé autrefois. Il eſt juſte que ſatisfaſſe preſentement votre curioſité, comme je contentai pour lors la mienne.

Rheen eſt un mot Suédois dont on a appellé cet animal, ſoit à cauſe de ſa propreté, ſoit à cauſe de ſa legereté. Car *rhen* ſignifie *net*, & *renna* veut dire *courir* en cette langue. Les Romains n'avoient aucune connoiſſance de cet animal, & les Latins récens l'appellent *rancifer*. Je ne puis vous en dire d'autre raiſon, ſinon que je crois que les Suédois ont pû avoir autrefois appellé cette bête *rangi*, auquel mot on au-

roit ajouté *fera*, comme qui diroit *bête nommée rangi*. Comme je ne voudrois pas dire que le bois de ces animaux, qui s'étend en forme de grands rameaux, ait donné lieu de les appeller ainſi, puiſqu'on auroit auſſi-tôt dit *ramifer* que *rangifer*. Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant, Monſieur, que bien que cette bête ſoit preſque ſemblable à un cerf, elle ne laiſſe pas de différer en quelque choſe. Le rhenne eſt plus grand, mais le bois eſt tout différent; il eſt élevé fort haut & ſe courbe vers le milieu, faiſant une forme de cercle ſur la tête; il eſt velu depuis le bas juſqu'en haut, de la couleur de la peau, & eſt plein de ſang partout; en ſorte qu'en le preſſant fort avec la main, on s'apperçoit par l'action de l'animal, qu'il ſent de la douleur dans cette partie. Mais ce qu'il y a de particulier, & qu'on ne voit en aucun autre animal, c'eſt la quantité de bois dont la nature l'a pourvû pour ſe défendre contre les bêtes ſauvages. Les cerfs n'ont que deux bois, d'où ſortent quantité de dagues, mais les rhennes en ont un autre ſur le milieu du front, qui fait le même effet que celle qu'on peint ſur la tête des licornes, & deux autres qui s'étendant ſur ſes yeux tombent ſur ſa bouche. Toutes ſes branches néanmoins ſortent de la même racine, mais elles prennent des routes & des figures différentes; ce qui leur embarraſſe tellement la tête, qu'elles ont de la peine à paître, & qu'elles aiment mieux arracher les boutons des arbres, qu'elles peuvent prendre avec moins de difficulté.

La couleur de leur poil eſt plus noire que celle du cerf, particulierement quand elles ſont jeunes, & pour lors elles ſont preſque noires comme les rhennes ſauvages, qui ſont toujours plus fortes, plus grandes & plus noires que les domeſtiques.

Quoiqu'ils n'aient pas les jambes ſi menues que le cerf, ils ne laiſſent pas de le ſurpaſſer en legereté. Leur pié eſt extrêmement fendu & preſque rond;

mais ce qui eſt de remarquable dans cet animal, c'eſt que tous ſes os, & particuliérement les articles des piés, craquent comme ſi on remuoit des noix, & font un cliquetis ſi fort, qu'on entend cet animal preſque d'auſſi loin qu'on le voit. L'on remarque auſſi dans les rhennes, que quoiqu'ils aient le pié fendu, ils ne ruminent point, & qu'ils n'ont point de fiel, mais une petite marque noire dans le foie, ſans aucune amertume.

Au reſte, quoique cette bête ſoit d'une nature ſauvage, les Lapons ont ſi bien trouvé le moyen de les apprivoiſer, & de les rendre domeſtiques, qu'il n'y a perſonne dans le pays, qui n'en ait des troupeaux comme des moutons. On ne laiſſe pas d'en trouver dans les Bois grande quantité de ſauvages, & c'eſt à celles-là que les Lapons font une chaſſe cruelle, tant pour avoir leur peau, qui eſt beaucoup plus eſtimée que celle des rhennes domeſtiques, que pour la chair qui eſt beaucoup plus délicate. Il y a même de ces animaux qui ſont à-demi ſauvages & domeſtiques, & les Lapons laiſſent aller dans les Bois leurs rhennes femelles, dans le tems que ces animaux ſont en chaleur; & ceux qui proviennent de cette conjonction ont un nom particulier, & ils les appellent *kattaigiar*, & ils deviennent beaucoup plus grands & plus forts que les autres, & plus propres pour le traîneau.

La Laponie ne nourrit point d'autres animaux domeſtiques que les rhennes, mais on trouve dans ces bêtes ſeules autant de commodités qu'on en rencontre dans toutes celles que nous nourriſſons. Ils ne jettent rien de cet animal, ils emploient le poil, la peau, la chair, les os, la moelle, le ſang & les nerfs, & ils mettent tout en uſage.

La peau leur ſert pour ſe garantir des injures de l'air. En hiver ils s'en ſervent avec le poil, & en été ils ont des peaux dont ils l'ont fait tomber. La chair de cet animal eſt pleine de ſuc, graſſe & extrêmement

nourriſſante, & les Lapons ne mangent point d'autre viande que de celle de rhennes. Les os leur ſont d'une utilité merveilleuſe pour faire des arbalêtes & des arcs, pour armer leurs fleches, pour faire des cuillieres, & pour orner tous les ouvrages qu'ils veulent faire. La langue & la moelle des os eſt ce qu'ils ont de plus délicat parmi eux, & les amans portent de ces mets à leurs maîtreſſes, comme les plus exquis, qu'ils accompagnent ordinairement de chair d'ours & de caſtors. Ils en boivent ſouvent le ſang, mais il ſe conſerve plus ordinairement dans la veſſie de cet animal, qu'ils expoſent au froid, & le laiſſent condenſer & prendre un corps en cet état. Et lorſqu'ils veulent faire du potage, ils en coupent ce qu'ils ont de beſoin, & le font bouillir avec du poiſſon. Ils n'ont point d'autres fils que ceux qu'ils tirent des nerfs, qu'ils filent, ſur la joue de ces animaux. Ils ſe ſervent des plus fins pour faire leurs habits, & ils emploient les plus gros pour coudre enſemble les planches de leurs barques. Ces animaux ne fourniſſent pas ſeulement aux Lapons de quoi ſe vêtir & de quoi manger, ils leur donnent auſſi de quoi boire. Le lait de rhenne eſt le ſeul breuvage qu'ils aient, & parcequ'il eſt extrêmement gras & tout-à-fait épais, ils ſont obligés d'y mêler preſque la moitié d'eau. Ils ne tirent de ce lait que demi-ſeptier par jour des meilleures rhennes, qui ne donnent même du lait que lorſqu'elles ont un veau. Ils en font des fromages très nourriſſans, & les pauvres gens qui n'ont pas le moyen de tuer leurs rhennes pour manger, ne ſe ſervent point d'autre nourriture. Ces fromages ſont gras & d'une odeur aſſez forte, mais ils ſont fades comme étant faits & mangés ſans ſel.

La plus grande commodité qu'on retire des rhennes, c'eſt pour faire voyage & pour porter les fardeaux. Nous avions tant de fois entendu parler avec étonnement de la maniere dont les Lapons ſe ſervent de ces animaux pour marcher, que nous voulûmes dans le

moment satisfaire notre curiosité, & voir ce que c'est qu'une rhenne attelée à un traîneau. Nous fîmes dans le moment venir une de ces machines, que les Lapons appellent *Pulaha*, & que nous nommons traîneau, dont j'ai fait la description ci-devant. Nous fîmes attacher la rhenne sur le devant, de la distance que sont ordinairement les chevaux, à ce morceau de bois dont j'ai parlé, qu'ils appellent *Jocolaps*. Elle n'a pour collier qu'un morceau de peau où le poil est resté, d'où descend vers le poitrail un trait qui lui passe sous le ventre entre les jambes, & va s'attacher à un trou qui est sur le devant du traîneau. Le Lapon n'a pour guide qu'une seule corde attachée à la racine du bois de l'animal, qu'il jette diversement sur le dos de la bête, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, & lui fait connoître le chemin en la tirant du côté qu'elle doit tourner.

Nous allâmes ce jour-là, pour la premiere fois, dans ces traîneaux avec un plaisir incroyable, & c'est dans cette voiture que l'on fait en peu de tems un chemin considérable. On avance avec plus ou moins de diligence, suivant que le rhenne est plus ou moins vîte & vigoureux. Les Lapons en nourrissent exprès de bâtards, qui sont produits d'un mâle sauvage & d'une femelle domestique, comme je vous ai déja dit, & ceux-là sont beaucoup plus vîtes que les autres, & plus propres pour le voyage. Zieglerus dit, qu'un rhenne peut en un jour changer trois fois d'horison, c'est-à-dire, joindre trois fois le signe qu'on aura découvert le plus éloigné. Cet espace de chemin, quoique très considérable & fort bien exprimé, ne donne pas bien à connoître la diligence que peut faire un rhenne. Les Lapons la désignent mieux, en disant qu'on peut faire vingt milles de Suede, ou cinquante lieues, en ne comptant que deux lieues & demie de France pour un mille de Suede. Les milles de Suede sont de 6600 toises, & les lieues de France de 2600 toises; cependant

ordinairement le mille de Suede paſſe pour trois lieues de France. Cette ſupputation ſatisfait plus que l'autre. Mais comme on étend le jour autant qu'on veut, & que les Lapons ne diſtinguent point ſi c'eſt le jour naturel de vingt-quatre heures, ou la journée que fait un Voyageur, il eſt plus à-propos, pour donner à comprendre ce qu'un rhenne peut faire par heure, au moins autant que je l'ai remarqué par la ſupputation qui précede, & par ma propre expérience, de dire qu'un bon rhenne entier, comme ſont ceux qui ſe rencontrent dans la Laponie *Kimi lapmarch*, qui ſont renommés pour les plus-vîtes & les plus vigoureux, peut faire par heure, étant pouſſé, ſix lieues de France, encore faut-il pour cela que la nége ſoit fort unie & fort gelée; il eſt vrai qu'il ne peut pas réſiſter long-tems à ce travail, & il faut qu'il ſe repoſe après ſept ou huit heures de fatigue. Ceux qu'on veut ménager davantage, ne feront pas tant de chemin, mais dureront auſſi plus long-tems. Ils réſiſteront au travail pendant douze ou treize heures, au bout deſquelles il eſt néceſſaire qu'ils ſe repoſent un jour ou deux, ſi l'on ne veut pas qu'ils crevent au traîneau.

Ce chemin, comme vous voyez, Monſieur, eſt très conſidérable, & s'il y avoit des poſtes de rhennes établies en France, il ne ſeroit pas bien difficile d'aller de Paris à Lyon en moins de vingt-ſix heures. La diligence ſeroit belle; mais quoiqu'il ſemble que cette maniere de voyager ſoit fort commode, on en ſeroit beaucoup plus fatigué. Les ſauts qu'il faut faire, les foſſés qu'il faut franchir, les pierres ſur leſquelles il faut paſſer, & le travail continuel néceſſaire pour s'empêcher de verſer, & pour ſe relever quand on eſt tombé, feroit qu'on aimeroit beaucoup mieux aller plus doucement, & eſſuyer moins de riſques.

Quoique ces animaux ſe laiſſent aſſez facilement conduire, il s'en trouve néanmoins beaucoup de rétifs, & qui ſont preſque indomptables: en ſorte que

lorſque vous les pouſſez trop vîte, ou que vous voulez leur faire faire plus de chemin qu'ils ne veulent, ils ne manquent pas de ſe retourner, & ſe dreſſant ſur leurs piés de derriere, ils viennent fondre avec une telle furie ſur celui qui eſt dans le traîneau, qui ne peut, ni ſe défendre, ni ſortir, à cauſe des liens qui l'embarraſſent, qu'ils lui caſſent ſouvent la tête, & le tuent quelquefois avec leurs piés de devant, deſquels ils ſont ſi forts, qu'ils n'ont point d'autres armes pour ſe défendre contre les loups. Les Lapons, pour ſe parer des inſultes de ces animaux, n'ont point d'autre reméde que de ſe tourner contre terre, & de ſe couvrir de leur traîneau, juſqu'à ce que leur colere ſoit un peu appaiſée.

Ils ont encore une autre ſorte de traîneau, beaucoup plus grand & fait d'une autre maniere, qu'ils appellent *Kacdakeris*. Ils s'en ſervent pour aller querir leur bois, & pour tranſporter leurs biens, lorſqu'ils changent d'habitation.

Voilà, Monſieur, la maniere dont les Lapons voyagent l'hiver, lorſque la nége couvre entierement toute la terre, & que le froid a fait une croûte gliſſante pardeſſus. L'été il faut qu'ils aillent à pié, car les rhennes ne ſont pas aſſez forts pour les porter, & ils ne les attelent point à des chariots, dont l'uſage leur eſt tout-à-fait inconnu, à cauſe de l'âpreté des chemins. Ils ne laiſſent pas de porter des fardeaux, & les Lapons prennent une forte écorce de bouleau, qu'ils courbent en forme d'arc, & mettent ſur la largeur ce qu'ils ont à porter, qui n'excéde pas de chaque côté le poids de quarante livres. C'eſt de cette maniere qu'ils portent pendant l'été leurs enfans baptiſer, & qu'ils ſuivent derriere.

La nourriture la plus ordinaire des rhennes eſt d'une petite mouſſe blanche, extrêmement fine, qui croît en abondance par toute la Laponie; & lorſque la terre eſt toute couverte de nége, la nature donne à ces animaux

animaux un inſtinct pour connoître ſous la nége l'endroit où elle peut être, & auſſi-tôt ils la découvrent en faiſant un grand trou dans la nége avec les piés de devant, & ils font cela d'une viteſſe incroyable : mais quand le froid a ſi fort endurci la nége, qu'elle eſt auſſi dure que la glace même, les rhennes mangent pour lors une certaine mouſſe faite comme une toile d'araignée, qui pend des pins, & que les Lapons appellent *Luat*.

Je penſe déja avoir dit que les rhennes n'ont de lait que lorſqu'elles ont un veau, qui tete pendant trois mois, & ſi-tôt que le veau eſt mort, elles n'ont plus de lait. Ils leur mettent des cauccons de pins, lorſqu'ils veulent qu'ils mangent, & quand ils tetent & qu'ils piquent leur mere, elle leur donne des coups de cornes.

L'on dit de ces animaux qu'on leur parle à l'oreille, ſi l'on veut qu'ils aillent d'un côté ou d'un autre ; cela eſt entierement faux : ils vont preſque toujours avec un conducteur qui en conduit ſix après lui, & s'il arrive que quelqu'un veuille faire voyage en quelque endroit, s'il peut trouver un rhenne de renvoi qui ſoit du pays où il veut aller, il n'aura beſoin d'aucun guide, & le rhenne le menera à l'endroit où il veut aller, quoiqu'il n'y ait aucun chemin tracé, & que la diſtance ſoit de plus de quarante lieues.

Le ſamedi nous nous mîmes en chemin pour aller à pié au logis du Prêtre, qui étoit éloigné de cinq milles, pour prendre enſuite notre chemin au Nord-Oueſt, & aller à *Tornotreſch*, où nous devions trouver les Lapons que nous cherchions. Nous ne fûmes pas plutôt hors de *Swapavara*, que nous trouvâmes de quoi ſouper, nous tuâmes trois ou quatre oiſeaux, qu'on appelle en ce pays *fiælripa*, ou *oiſeau de montagne*, & que les Grecs appelloient *lagopos* ou *pié-velu*. Il eſt de la groſſeur d'une poule, & pendant l'été a le plumage du faiſan, mais tirant plus ſur le brun, & eſt di-

tingué en certains endroits de marques blanchâtres. L'hiver il eſt tout blanc. Le mâle imite, en volant, le bruit d'un homme qui riroit de toute ſa force. Il ſe repoſe rarement ſur les arbres. Au reſte, je ne ſais point de gibier dont le goût ſoit ſi agréable. Il a enſemble & la délicateſſe du faiſan & la fineſſe de la perdrix : on en trouve en quantité ſur les montagnes de ce pays.

A deux milles de *Swapavara* nous rencontrâmes la barque des Lapons à qui nous avions parlé le jour précédent, & qui devoient nous conduire à *Tornotreſch*. Ils avoient pêché toute la nuit, & nous apporterent des truites ſaumonées fort excellentes, qu'ils appellent en ce pays *arlax*. De-là, continuant notre chemin par eau, nous vînmes camper ſur une petite hauteur. Nous paſſâmes la nuit au milieu des Bois, dont nous nous trouvâmes bien ; car le froid fut extrêmement violent, & nous fûmes obligés de faire un ſi beau feu pour nous garantir des bêtes, & particuliérement des ours, que ce jour-là nous mîmes le feu à la Forêt : on oublia de l'éteindre en partant, & il prit avec tant de violence, excité par une horrible tempête qui s'éleva, que revenant quinze jours après, nous le trouvâmes encore allumé en certains endroits de la Forêt, où il avoit brûlé avec bien du ſuccès ; mais cela ne faiſoit mal à perſonne, & les incendiaires ne ſont point punis en ce pays.

Nous ne fîmes qu'un demi-mille le dimanche à cauſe des torrens & d'un vent impétueux qui nous terraſſoit à tous momens, & pendant le tems que nous fûmes à faire ce chemin à pié, nous n'avancions pas quatre pas ſans voir ou ſans entendre tomber des pins d'une groſſeur extrême, qui caufoient, en tombant, un bruit épouvantable qui retentiſſoit par toute la Forêt. Cette tempête, qui dura tout le jour & la nuit, nous obligea de reſter, & de paſſer cette nuit, comme nous avions fait la précédente, avec d'auſſi grands

feux, mais plus de précaution, pour ne pas porter l'incendie par-tout où nous passions; ce qui faisoit dire à nos Bateliers qu'il ne faudroit que quatre François, pour brûler en huit jours tout le pays.

Le lendemain lundi, las d'être exposés à la bise sans avancer, nous ne laissâmes pas malgré la tempête qui duroit encore, de nous mettre en chemin sur un lac qui paroissoit une mer agitée, tant les vagues étoient hautes; & après quatre ou cinq heures de travail pour faire trois quarts de mille, nous arrivâmes à l'Eglise des Lapons où demeuroit le Prêtre.

Cette Eglise s'appelle *Chucasdes*, & c'est le lieu où se tient la foire des Lapons pendant l'hiver, où ils viennent troquer les peaux de rhennes, d'hermines, de marte & de petit-gris, contre de l'eau-de-vie, du tabac, du *Valmar*, qui est une *espece de gros drap*, dont ils se couvrent, & duquel ils entourent leurs cabanes. Les marchands de *Torno* & du pays voisin, ne manquent pas de s'y trouver pendant ce tems, qui dure depuis la conversion de Saint Paul, en Janvier, jusqu'au 2 de Fevrier. Le Baillif des Lapons, suivi du Juge, s'y rendent en personne; l'un, pour recevoir les tributs qu'ils donnent au Roi de Suede, & l'autre pour terminer les différends qui pourroient être parmi eux, & punir les coupables & les fripons, quoiqu'il s'en rencontre rarement; car ils vivent entre eux dans une grande confiance, sans qu'on ait entendu jamais parler de voleurs, qui auroient pourtant de quoi faire facilement leurs affaires, les cabanes pleines de plusieurs choses restant toutes ouvertes, lorsqu'ils vont l'été en *Norwege*, où ils demeurent trois ou quatre mois. Ils laissent au milieu des Bois, sur le sommet d'un arbre qu'ils ont coupé, toutes les munitions nécessaires; & on entend rarement parler qu'ils aient été volés. Le Pasteur, comme vous pouvez croire, Monsieur, ne s'éloigne pas dans ce tems, & c'est pour lorsqu'il reçoit les dixmes, de peaux de rhen-

nes, de fromage, de gants, de souliers & autres choses, suivant le pouvoir de ceux qui lui font des presens.

Les Lapons les plus Chrétiens, ne se contentent pas de donner à leurs Pasteurs, ils font aussi des offrandes à l'Eglise. Nous avons vu quantité de peaux de petits gris, qui pendoient devant l'Autel, & quand ils veulent détourner quelque maladie qui afflige leurs troupeaux, ou demander à Dieu leur prospérité, ils portent des peaux de rhennes à l'Eglise; & les étendent sur le chemin qui conduit à l'Autel, par où il faut nécessairement que le Prêtre passe; & ils croient ainsi s'attirer la bénédiction du Ciel. Les Prêtres ont beaucoup d'affaires pendant ce tems; car comme la plûpart ne viennent que cette fois à l'Eglise, pendant toute l'année, il faut faire pendant huit ou quinze jours, tout ce qu'on feroit ailleurs en une année. C'est dans ce tems que la plus grande partie fait baptiser les enfans, & qu'ils enterrent les corps de ceux qui sont morts pendant l'été. Car lorsqu'il meurt quelqu'un dans le tems qu'ils sont vers la mer Occidentale, ou dans quelqu'autre endroit de la Laponie, comme ils ne sauroient apporter les corps, à cause de la difficulté des chemins, & qu'ils n'ont point de commodité pour les transporter, ils les enterrent sur le lieu où ils sont morts, dans quelque caverne ou sous quelques pierres, pour les déterrer l'hiver, lorsque la nége leur donne la commodité de les porter à l'Eglise. D'autres, pour éviter que les corps ne se corrompent, les mettent dans le fond de l'eau, dans leur cercueil, qui est, comme j'ai déja dit, d'un arbre creux ou de leur traîneau, & ne les tirent point que pour les porter au cimetiere. Ils font aussi leurs mariages pendant la foire; comme tous leurs amis sont presens à cette action, ils la different ordinairement jusqu'à ce tems, pour la rendre plus solemnelle, & se divertir davantage.

Les marchandiſes que les Lapons apportent à ces foires, ſont des rhennes, & des peaux de ces animaux; ils y débitent auſſi des peaux de renards, noires, rouges & blanches; de loûtres, *Gulonum*, de martes, de caſtors, d'hermines, de loups, de petits-gris & d'ours; des habits de Lapons, des bottes, des gants & des ſouliers, de toutes ſortes de poiſſon ſec, & des fromages de rhennes.

Ils changent cela contre de l'eau-de-vie, de gros draps, de l'argent, du cuivre, du fer, du ſoufre, des aiguilles, des couteaux, & des peaux de bœufs, qui leur ſont apportées par les Moſcovites. Leurs marchandiſes ont toujours le même prix; une rhenne ordinaire, ſe donne pour la valeur de deux écus, quatre peaux vont pour une rhenne; un *limber* de petit-gris, compoſé de quarante peaux, eſt eſtimé la valeur d'un écu; une peau de marte autant; celle d'ours ſe donne pour autant, & trois peaux blanches de renard ne coutent pas davantage. Le prix des marchandiſes eſt limité de même; une demie-aune de drap eſt eſtimée un écu, une pinte d'eau-de-vie autant, une livre de tabac vaut le même prix; & quand on veut acheter des choſes qui coutent moins, le marché ſe fait avec une, deux ou trois peaux de petit-gris, ſuivant que la choſe eſt eſtimée.

Tous ces marchés ne ſe font plus avec la même franchiſe qu'ils ſe faiſoient autrefois; & comme les Lapons, qui agiſſoient avec fidélité, ſe ſont vus trompés, la crainte qu'ils ont de l'être encore, les met ſur leurs gardes à tel point, qu'ils trompent plutôt eux-mêmes, qu'ils ne ſont trompés.

Il n'y a rien qui faſſe mieux voir le peu de Chriſtianiſme qu'ont la plûpart des Lapons, que la répugnance qu'ils ont d'aller à l'Egliſe pour entendre le Prêtre, & pour aſſiſter à l'Office. Il faut que le Baillif ait ſoin de les y faire aller par force, en envoyant des gens dans leurs cabanes pour voir s'ils y ſont. Il y en

a, qui, pour s'exempter d'y aller, lui donnent de l'argent; quelques-uns croient se pouvoir dispenser d'assister à la Prédication, en disant qu'ils y étoient l'année passée; & d'autres s'imaginent avoir une excuse légitime de s'absenter, en disant qu'ils sont d'une autre Eglise à laquelle ils ont été. Cela fait voir clairement qu'ils ne sont Chrétiens que par force, & qu'ils n'en donnent des marques que lorsqu'on les contraint de le faire.

Nous fûmes occupés le reste de ce jour & toute la matinée du mardi, à graver sur une pierre des monumens éternels, qui devoient faire connoître à la postérité, que trois François n'avoient cessé de voyager qu'où la terre leur avoit manqué, & que malgré les malheurs qu'ils avoient essuyés & qui auroient rebuté beaucoup d'autres qu'eux, ils étoient venus planter leur colomne au bout du monde, & que la matiere avoit plutôt manqué à leurs travaux, que le courage à les souffrir. L'inscription étoit telle :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque aulis lustravimus omnem;
Casibus & variis acti terrâque marique
Hîc tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

De Fercourt, de Corberon, Regnard.
18 *Augusti* 1681.

Nous gravâmes ces Vers sur la pierre & sur le bois; & quoique le lieu où nous étions ne fût pas le véritable endroit pour les mettre, nous y laissâmes pourtant ceux que nous avions gravés sur le bois, qui furent mis dans l'Eglise au-dessus de l'Autel. Nous portâmes les autres avec nous, pour les mettre au bout du lac de *Tornotresch*, d'où l'on voit la mer Glaciale, & où finit l'Univers.

Lorſque les Lapons, qui devoient nous conduire & nous montrer le chemin, furent arrivés de chez eux, où ils étoient allés pour prendre quelques petites proviſions, conſiſtant en ſept ou huit fromages de rhennes & quelques poiſſons ſecs, nous partîmes de chez les Prêtres ſur les cinq heures du ſoir, & vînmes nous repoſer à un torrent impétueux, qu'ils appellent *Vaccho*, où nous arrivâmes à une heure après minuit. Nous eûmes le plaiſir tout le long du chemin de voir le coucher & l'aurore du Soleil en même-tems. Le Soleil ſe coucha ce jour-là à onze heures, & ſe leva à deux, ſans qu'on ceſſât de voir auſſi clair qu'en plein midi. Mais lorſque les jours ſont les plus longs; c'eſt-à-dire, trois ſemaines devant la Saint Jean, & trois ſemaines après, on le voit continuellement pendant tout ce tems, ſans qu'au plus bas de ſa courſe, il touche la pointe des plus hautes montagnes. On eſt auſſi pendant les plus courts jours de l'hiver deux mois entiers ſans le voir, & l'on monte à la Chandeleur ſur le ſommet des montagnes pour le regarder poindre pendant un moment. La nuit n'eſt pourtant pas continuelle; & ſur le midi il paroît un petit crepuſcule qui dure environ deux heures. Les Lapons, aidés de cette lumiere & de la réverbération de la nége dont la terre eſt toute couverte, prennent ce tems pour aller à la chaſſe & à la pêche, qu'ils ne finiſſent point, quoique les rivieres & les lacs ſoient gelées par tout, & en quelques endroits de la hauteur d'une pique. Mais ils font des trous dans la glace, d'eſpace en eſpace, & pouſſent par le moyen d'une perche, qui va deſſous cette glace, leurs filets de trou en trou, & les retirent de même. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que bien ſouvent ils rapportent dans des filets des hirondelles qui ſe tiennent avec leurs pattes à quelque petit morceau de bois. Elles ſont comme mortes lorſqu'on les tire de l'eau, & n'ont aucun ſigne de vie; mais lorſqu'on les approche du

feu, & qu'elles commencent à ſentir la chaleur, elles ſe remuent un peu, puis ſecouent leurs aîles, & commencent à voler comme elles font en été. Cette particularité m'a été confirmée par tous ceux à qui je l'ai demandée.

Nous nous mîmes le mercredi matin en chemin, & après avoir paſſé de l'autre côté du torrent, nous fîmes une petite lieue à pié; nous rencontrâmes dans notre chemin, une cabane de Lapon, faite de feuilles & de gazon; toutes ſes hardes étoient derriere ſa cabane ſur des planches, qui conſiſtoient en quelques peaux de rhennes, quelques outils pour travailler, & pluſieurs filets qui pendoient ſur une perche. Après avoir tout examiné, nous pourſuivîmes notre route à l'Oueſt, dans les Bois, ſans ſuivre aucun chemin. Nous trouvâmes dans le milieu un magaſin de Lapon, conſtruit ſur quatre arbres qui faiſoient un eſpace quarré. Tout cet édifice, couvert de planches, étoit appuyé ſur ces quatre morceaux de bois, qui ſont ordinairement de ſapin, dont les Lapons ôtent l'écorce, afin que particuliérement les loups & les ours ne puiſſent monter ſur ces arbres, qu'ils frottent de graiſſe & d'huile de poiſſon. C'eſt dans ce magaſin que les Lapons ont toutes leurs richeſſes, qui conſiſtent en poiſſon ſec ou chair de rhennes. Ces gardes-mangers ſont au milieu des Bois à deux ou trois lieues de l'endroit où le Lapon a ſon habitation le même en aura quelquefois deux ou trois en différens endroits. C'eſt pourquoi, comme ils ſont expoſés continuellement à la fureur des bêtes, ils emploient toute leur adreſſe pour rendre leurs efforts vains; mais il arrive bien ſouvent, quoi qu'ils puiſſent faire, que les ours détruiſent tout le travail d'un Lapon, & mangent en un jour, tout ce qu'il aura amaſſé pendant une année entiere; ainſi qu'il arriva à un certain que nous trouvâmes ſur le lac de *Tornotreſch*, & que nous rencontrâmes à notre retour fort déſolé, de ce que les ours avoient détruit ſon magaſin, & dévoré tout ce qui étoit dedans. Ils

Ils ont encore une autre ſorte de réſervoir qu'ils appellent *Nauta*, qui eſt pourtant comme les autres au milieu des Bois ; mais qui n'eſt que ſur un ſeul pivot. Ils coupent un arbre de la hauteur de ſix ou ſept piés, & mettent ſur le tronc deux morceaux de bois en croix, ſur leſquels ils établiſſent ce petit édifice, qui fait le même effet que le colombier, & qu'ils couvrent de planches. Ils n'ont d'autre échelle pour monter à ce réſervoir qu'un tronc d'arbre dans lequel ils creuſent comme des eſpeces de degrés. Après avoir encore marché environ une demie-heure, nous arrivâmes ſur le bord du lac, où nous trouvâmes un petit Lapon extrêmement vieux, avec ſon fils qui alloit à la pêche. Nous l'interrogeâmes ſur quantité de choſes, & particulierement ſur ſon âge, qu'il ne ſavoit pas : ignorance ordinaire aux Lapons, qui preſque tous n'ont pas même le ſouvenir de l'année dans laquelle ils vivent, & qui ne connoiſſent les tems que par la ſucceſſion de l'hiver à l'été. Nous lui donnâmes du tabac & de l'eau-de-vie ; & il nous dit que nous ayant apperçus de ſa cabane, il s'étoit ſauvé dans le Bois, d'où il pouvoit pourtant nous voir, & qu'ayant reconnu que nous ne lui avions fait aucun dommage, & que nous n'avions emporté aucune choſe, il s'étoit haſardé à ſortir de ſon fort pour vaquer à ſon travail. Le bon traitement que nous fîmes à ce pauvre homme en tabac & en eau-de-vie, qui eſt le plus grand régal qu'on puiſſe faire aux Lapons, fit qu'il nous promit de nous mener chez lui à notre retour, & qu'il nous feroit voir ſes rhennes au nombre de ſoixante & dix ou quatre-vingt, & tout ſon petit ménage.

Nous paſſâmes outre, & allâmes paſſer la nuit dans la cabane d'un Lapon qui étoit à l'endroit où le lac commence à former le fleuve. Il y a long-tems, Monſieur, que je vous parle des maiſons des Lapons, ſans

vous en avoir fait la deſcription ; il faut contenter votre curioſité.

Les Lapons n'ont aucune demeure fixe, mais ils vont d'un lieu à un autre, emportant avec eux tout ce qu'ils ont. Ce changement de place ſe fait ou pour la commodité de la pêche dont ils vivent, ou pour la nourriture de leurs rhennes qu'ils cherchent ailleurs, lorſqu'elle eſt conſommée dans l'endroit où ils vivoient. Ils ſe mettent ordinairement pendant l'été ſur le bord des lacs, à l'endroit où ſont les torrens, & l'hiver ils s'enfoncent davantage dans les Bois, aux endroits où ils croient trouver de quoi chaſſer. Ils n'ont pas de peine à déménager promptement ; en un quart-d'heure ils ont plié toute leur maiſon, & chargent tous leurs uſtenſiles ſur des rhennes qui leur ſont d'un merveilleux ſecours ; ils en ont en cette occaſion cinq ou ſix, ſur leſquelles ils mettent deſſus tout leur bagage, comme nous faiſons ſur nos chevaux, & les enfans qui ne ſauroient marcher. Ces rhennes vont les unes après les autres ; la ſeconde eſt attachée d'une longue couroie au col de la premiere ; & la troiſieme eſt liée à la ſeconde, ainſi du reſte. Le pere de famille marche derriere les rhennes, & précede tout le reſte de ſon troupeau qui le ſuit, comme on voit les moutons ſuivre le Berger. Quand on eſt arrivé en un lieu propre pour demeurer, l'on décharge les bêtes, & l'on commence à bâtir la maiſon. Ils élevent quatre perches qui ſont le ſoutien de tout leur bâtiment. Ces bâtons ſont percés à l'extrêmité d'en haut, & joints enſemble d'un autre ſur lequel ſont appuyées quantité d'autres perches qui forment tout l'édifice, & font le même effet que feroit une cloche. Toutes ces perches ſervent à ſoutenir une groſſe toile qu'ils appellent *Woaldmar*, qui fait enſemble & les murailles & le fort de la maiſon. Les plus riches emploient une double couverture pour ſe mieux garantir

des pluies & des vents, & les pauvres se servent de gason. Le feu est au milieu de la cabane, & la fumée sort par un trou qu'ils laissent pour cela au sommet. Ce feu est continuellement allumé pendant l'hiver & pendant l'été; ce qui fait que la plûpart des Lapons perdent la vue lorsqu'ils arrivent sur l'âge. La crémaillere pend du haut du toît sur le feu, quelques-unes sont faites de fer; mais la plûpart sont d'une branche de bouleau, au bout de laquelle il y a un crochet. On voit toujours un chaudron qui pend sur le feu, & particulierement l'hiver lorsqu'ils font fondre la nége; & lorsque quelqu'un veut boire, il prend de la nége dans une grande cuilliere, & l'arrose de cette eau bouillante, jusqu'à ce qu'elle soit entierement fondue. Le plancher de leur cabane est fait de branches de bouleau ou de pins, qu'ils jettent en confusion pour leur servir de lit. Voilà, Monsieur, quelles sont les habitations des Lapons. Là sont les vieux comme les jeunes, les hommes & les femmes, les peres & les enfans. Ils couchent tous ensemble sur des peaux de rhennes, tous nus, ce qui occasionne bien souvent des desordres fort dangereux. La porte de la cabane est extrêmement étroite, & si basse qu'il y faut entrer à genoux; ils la tournent ordinairement au midi, afin d'être moins exposés au vent du Nord.

Il y a encore une autre sorte de cabane qui est fixe, & qu'ils font de figure exagone, avec des pins qu'ils emboîtent les uns sur les autres, & dont les tentes sont bouchées de mousse. Celles-là appartiennent aux plus riches, qui ne laissent pas de changer de demeure comme les autres, mais qui reviennent toujours au bout de quelque-tems au même endroit, qui est ordinairement sur le bord des cataractes, qui apportent une grande commodité pour la pêche.

Ce fut dans une de ces cabanes que nous passâmes la nuit. Elle n'étoit couverte que de branches entrelassées, qui soutenoient de la mousse. Nous y rencontrâmes

deux Lapons que nous ſaluâmes en leur donnant la main, & leur diſant *Pouriſt*, qui eſt la ſaluration Lapone, qui veut dire *bien venu*. Ces pauvres gens nous ſaluerent de même, & nous rendirent le ſalut par le mot de *Pouriſt oni*, *ſoyez bien venu auſſi*. Ils accompagnerent ces mots de leur révérence ordinaire, qu'ils font à la mode des Moſcovites, en fléchiſſant les deux genoux. Nous ne manquâmes pas, pour faire connoiſſance, de leur donner de l'eau-de-vie, & de cinq ou ſix ſortes; de maniere qu'en ayant trop pris pour leur tête, & la cervelle commençant à leur tourner, un d'eux voulut faire le ſorcier, & prit ſon tambour. Comme cet article eſt le point de leur ſuperſtition le plus eſſentiel, vous voulez bien, Monſieur, que je vous parle de leur Religion.

Tout le monde ſait que les peuples les-plus voiſins du Septentrion, ont toujours été adonnés à l'idolâtrie & à la magie. Les Finnois y ont excellé par-deſſus tous les autres; & on les diroit auſſi ſavans dans cet art diabolique, que s'ils avoient eu pour maîtres Zoroaſtre ou Circé. Les Anciens les connoiſſoient pour tels; & un Auteur Danois, en parlant des Finnois, deſquels les Lapons ſont ſortis, diſoit: *Tunc Biarmenſes arma artibus permutantes, carminibus in nimbos ſolvere cœlum, latamque aeris faciem triſti imbrium aſpergine confuderunt.* » Les Biarmiens, employant leur art au défaut des armes, changent les tems ſereins en des » tempêtes cruelles, & rempliſſent le Ciel de nuages » par leurs enchantemens «. Cela fait connoître que les Biarmiens, qui ſont les Finnois d'à-preſent, étoient auſſi méchans Soldats, qu'ils étoient grands Magiciens. Il en parle encore en un autre endroit en ces termes: *Sunt Finni ultimi Septentrionis populi, vix quidem habitabilem orbis terrarum partem cultura colunt; acer iiſdem telorum eſt uſus, non alia gens promptiore jaculandi peritiâ fruitur; grandibus & latis ſagittis dimicant, incantationum ſtudiis*

incumbunt, &c. » Les *Finnois* ſont, dit-il, les der-
» niers peuples qui habitent vers le Septentrion ;
» ils vivent dans la partie du monde la moins habita-
» ble, & ſe ſervent ſi bien de traits, qu'il n'y a point
» de Nation plus adroite à tirer de l'arc. Ils combat-
» tent avec des fleches fort longues & fort larges, &
» s'étudient aux enchantemens«. Si les Finnois étoient autrefois ſi adonnés à la magie, les Lapons, qui en deſcendent, ne le ſont pas moins aujourd hui. Ils ne ſont Chrétiens que par politique & par force. L'idolâtrie, qui eſt beaucoup plus palpable, & qui frappe plus les ſens, que le culte du vrai Dieu, ne ſauroit être arrachée de leur cœur. Les erreurs des Lapons ſe peuvent réduire à deux chefs : on peut rapporter au premier, tout ce qu'ils ont de ſuperſtitieux & de payen ; & au ſecond, leurs enchantemens & leur Magie : leur premiere ſuperſtition eſt d'obſerver ordinairement les jours malheureux pendant leſquels ils ne veulent point aller chaſſer, & croient que leurs arcs ſe romproient ces jours-là, qui ſont les jours de ſainte Catherine, ſaint Marc, & autres. Ils ont de la peine à ſe mettre en chemin le jour de Noel qu'ils croient malheureux. La cauſe de cette ſuperſtition vient de ce qu'ils ont mal entendu ce qui ſe paſſa ce jour-là, quand les Anges deſcendirent du Ciel & épouvanterent les Paſteurs ; & ils croient que des eſprits malins ſe promenent ce jour-là dans les airs, qui pourroient leur nuire. Ils ſont encore aſſez ſuperſtitieux de croire qu'il reſte quelque choſe après la mort, appellé *Mânes*, qu'ils appréhendent fort, & lorſque quelqu'un meurt en diſpute avec quelqu autre, il faut qu'un tiers le tranſporte au lieu de la ſépulture, & qu il faſſe l'accord de pacification entre celui qui eſt vivant & celui qui eſt mort. C'eſt-là proprement l'erreur des anciens Payens, qui appelloient Mânes : *quaſi qui maneant poſt obitum*. Tout cela n'eſt que ſuperſtition ; mais vous allez voir ce qu'ils ont d'impie, de payen & de magique.

Premierement, ils mêlent indifféremment Jesus-Christ avec leurs faux Dieux, & ils font un tout de Dieu & du Diable, qu'ils croient pouvoir adorer suivant leur fantaisie. Ce mêlange se remarque particulierement sur leurs tambours où ils mettent *Storiunchar* avec sa famille au-dessus de Jesus-Christ & de ses Apôtres. Ils ont trois Dieux principaux : le premier s'appelle *Thor* ou Dieu *de Tonnerre :* le second *Storiunchar :* & le troisieme *Parjutte*, qui veut dire *le Soleil.*

Ces trois Dieux sont adorés des Lapons de *Lula* & de *Pitha* seulement ; car ceux de *Kimiet* & de *Torno*, parmi lesquels j'ai vécu, n'en connoissent qu'un, qu'ils appellent *Seyta*, & qui est le même chez eux, que *Storiunchar* chez les autres. Ces Dieux sont faits d'une pierre longue sans autre figure que celle que la nature lui a donnée, & tels qu'ils les trouvent sur les bords des lacs. En sorte que toute pierre faite d'une maniere particuliere, raboteuse, pleine de trous & de concavités, est pour eux un Dieu ; & plus elle est extraordinaire, plus ils ont de vénération pour elle.

Thor est le premier des Dieux ; & c'est celui qu'ils croient maître du tonnerre, & qu'ils arment d'un marteau. *Storiunchar* est le second, qui est le Vicaire du premier ; comme qui diroit, *Thorjunchar*, *Lieutenant de Thor*. Il préside à tous les animaux, aux oiseaux comme aux poissons ; & comme c'est celui dont ils ont le plus besoin ; c'est à lui aussi à qui ils font plus de sacrifices pour se le rendre favorable. Ils le mettent ordinairement sur le bord des lacs & dans les forêts, où il étend sa Jurisdiction & fait voir son pouvoir. Le troisieme Dieu, qu'ils ont de commun avec quelques autres Payens, est le Soleil, pour lequel ils ont une grande vénération, à cause des grandes commodités qu'ils en reçoivent. C'est celui de tous les trois, qu'ils ont, ce me semble, le plus de sujet d'adorer : premierement il chasse, à son approche, le froid qui les a

tourmentés pendant plus de neuf mois ; il découvre la terre, & donne la nourriture à leurs rhennes ; il ramene un jour qui dure quelques mois, & diſſipe les ténebres dans leſquelles ils ont été enſevelis fort longtems ; ce qui fait qu'à ſon abſence, ils ont un grand reſpect pour le feu, qu'ils prennent pour une vive repreſentation du Soleil, & qui fait en terre ce que l'autre fait dans les Cieux.

Quoique chaque famille ait ſes Dieux particuliers, les Lapons ne laiſſent pas d'avoir des endroits généraux où ils en ont de communs. Je vous parlerai dans la ſuite d'un de ces lieux où j'ai été moi-même voir leurs Autels ; & c'eſt-là qu'ils font ordinairement les ſacrifices dans la maniere ſuivante.

Lorſque les Lapons ont connu, par l'exploration du tambour, que leur Dieu eſt altéré de ſang, & qu'il demande une offrande, ils conduiſent la victime qui eſt un rhenne mâle, à l'endroit où eſt l'Autel du Dieu à qui ils veulent ſacrifier, & ne permettent à aucune femme ou fille d'approcher de ce lieu, à qui il eſt auſſi défendu de ſacrifier ; ils tuent la victime au pié de l'Autel, en lui perçant le cœur d'un coup de couteau, qu'ils lui enfoncent dans le côté ; puis s'approchant de l'Autel avec reſpect, ils prennent de la graiſſe de l'animal, & du ſang le plus proche du cœur, dont ils frottent leur Dieu avec révérence, & lui faiſant des croix avec le même ſang. On met derriere l'Idole la corne des piés, les os & les cornes ; on pend d'un côté un fil rouge orné d'étain, & de l'autre les parties avec leſquelles l'animal augmente ſon eſpece. Le Sacrificateur emporte chez lui tout ce qui peut être mangé, & laiſſe ſeulement les cornes à ſon Dieu. Mais quand il arrive que l'Autel du Dieu à qui ils veulent ſacrifier, eſt ſur le ſommet des montagnes inacceſſibles où ils croyent qu'il demeure ; alors comme ils ne peuvent le frotter du ſang de la victime, ils prennent une petite pierre qu'ils trempent de-

dans, & la jettent au lieu où ils ne sauroient aller.

Ils n'offrent pas seulement des sacrifices aux Dieux, ils en font aussi aux Mânes de leurs parens ou de leurs amis pour les empêcher de leur faire du mal. La différence qu'ils apportent dans le sacrifice des Mânes, est que le fil qui est rouge à l'autre, est noir à celui-ci, & qu'ils enterrent les restes des bêtes, comme sont les os & le bois, & ne les laissent pas découvertes, comme ils font sur les Autels.

Voilà, Monsieur, ce qu'ils ont de semblable avec les Payens : voyons presentement ce qu'ils ont de particulier dans leur art magique. Quoi que les Rois de Suede aient pû faire par leurs Edits menaçans, & par le châtiment de quelques Sorciers, ils n'ont pû abolir entierement le commerce que les Lapons ont avec le Diable ; ils ont fait seulement que le nombre en est plus petit, & que ceux qui le font encore, n'osent le professer ouvertement.

Entre plusieurs enchantemens dont ils sont capables ; l'on dit qu'ils peuvent arrêter un vaisseau au milieu de sa course, & que le seul remede pour empêcher la force de ce charme, est de répandre des purgations de femmes, dont l'odeur est insupportable aux malins esprits. Ils peuvent aussi changer la face du Ciel, & le couvrir de nuages ; & ce qu'ils font le plus facilement, c'est de vendre le vent à ceux qui en ont besoin ; & ils ont pour cela un mouchoir qu'ils nouent en trois endroits différens, & qu'ils donnent à celui qui en a besoin ; s'il dénoue le premier, il excite un vent doux & supportable ; s'il a besoin d'un plus fort, il dénoue le second ; & s'il vient à ouvrir le troisieme, il excitera pour lors une tempête épouvantable. L'on dit que cette maniere de vendre le vent est fort ordinaire dans ce pays, & que les moindres petits Sorciers ont ce pouvoir, pourvu que le vent dont ils ont besoin, commence un peu à souffler, & qu'il faille seulement

l'exciter. Comme je n'ai rien vu de tout ce dont je parle, je n'en dirai rien ; mais pour ce qui eſt du tambour, je puis vous en dire quelque choſe de plus certain.

Cet inſtrument, avec lequel ils font tous leurs charmes, & qu'ils appellent *Kannus*, eſt fait du tronc d'un pin & d'un bouleau qui croît en un certain endroit, & dont les veines doivent aller de l'orient au couchant. Ce *Kannus* n'eſt fait que d'un ſeul morceau de bois creuſé dans ſon épaiſſeur, en ovale, & dont le deſſous eſt convexe, dans lequel ils font deux trous aſſez longs pour paſſer le doigt, & pour pouvoir le tenir plus ferme. Le deſſus eſt couvert d'une peau de rhenne ſur laquelle ils peignent en rouge quantité de figures, & d'où l'on voit pendre pluſieurs anneaux de cuivre, & quelques morceaux d'os de rhennes : ils peignent ordinairement les figures ſuivantes. Ils font premierement, vers le milieu du tambour, une ligne qui va tranſverſalement, au-deſſus de laquelle ils mettent les Dieux qu'ils ont en plus grande vénération, comme *Thor* avec ſes valets, & *Seyta* ; & ils en tirent un autre un peu plus bas comme l'autre ; mais qui ne s'étend que juſqu'à la moitié du tambour : là, l'on voit l'image de Jeſus-Chriſt avec deux ou trois Apôtres. Au-deſſus de ces lignes ſont repreſentées la lune, les étoiles & les oiſeaux ; mais la place du ſoleil eſt au-deſſous de ces mêmes lignes, ſous lequel ils mettent les animaux, les ours, les ſerpens. Ils y repreſentent auſſi quelquefois des lacs & des fleuves. Voilà, Monſieur, quelle eſt la figure d'un tambour ; mais ils ne mettent pas ſur tous la même choſe ; car il y en a où ſont peints des troupeaux de rhennes, pour ſavoir où ils les doivent trouver quand il y en a quelqu'un de perdu. Il y a des figures qui font connoître le lieu où ils doivent aller pour la pêche, d'autres pour la chaſſe ; quelques-unes pour ſavoir ſi les maladies dont ils ſont atteints doivent être mortelles ou

non ; ainſi de pluſieurs autres choſes dont ils ſont en doute.

Il faut deux choſes pour ſe ſervir du tambour : l'indice qui doit marquer la choſe qu'ils deſirent, & le marteau pour frapper deſſus le tambour, & pour mouvoir cet indice, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit arrêté fixe ſur quelque figure. Cet indice eſt fait ordinairement d'un morceau de cuivre fait en forme de boſſettes, qu'on met aux mords des chevaux, d'où pendent pluſieurs autres petits anneaux de même métal. Le marteau eſt fait d'un ſeul os de rhenne, & repreſente la figure d'un grand T. Il y en a qui ſont faits d'une autre forme ; mais ce ſont-là les manieres les plus ordinaires. Ils ont cet inſtrument en telle vénération, qu'ils le tiennent toujours enveloppé dans une peau de rhenne, ou quelque autre choſe ; ils ne le font jamais entrer dans la maiſon par la porte ordinaire par où les femmes paſſent ; mais ils le prennent ou par-deſſus le drap qui entoure leur cabane, ou par le trou qui donne paſſage à la fumée. Ils ſe ſervent ordinairement du tambour pour trois choſes principales, pour la chaſſe & la pêche, pour les ſacrifices, & pour ſavoir les choſes qui ſe font dans les pays les plus éloignés ; & lorſqu'ils veulent connoître quelque choſe de cet article, ils ont ſoin premierement de bander la peau du tambour en l'approchant du feu, puis ſe mettant à genoux avec tous ceux qui ſont préſens, il commence à frapper en rond ſur ſon tambour, & redoublant les coups avec les paroles qu'il prononce comme un poſſédé, ſon viſage devient bleu, ſon crin ſe hériſſe, & tombe enfin ſur la face ſans mouvement. Il reſte en cet état autant de tems qu'il eſt poſſédé du Diable, & qu'il en faut à ſon génie pour rapporter un ſigne qui faſſe connoître qu'il a été au lieu où on l'a envoyé ; puis revenant à lui-même, il dit ce que le Diable lui a révélé, & montre la marque qui lui a été apportée.

Le ſecond uſage qui eſt moins conſidérable, & qui n'eſt pas auſſi violent, eſt pour connoître le ſuccès des maladies, qu'ils apprennent par la fixation de l'indice, ſur les figures heureuſes ou malheureuſes.

Le troiſieme, qui eſt le moindre de tous, leur montre de quel côté ils doivent tourner pour avoir une bonne chaſſe; & lorſque l'indice agité pluſieurs fois s'arrête à l'Orient ou à l'Occident, au Midi ou au Septentrion, ils inferent de-là qu'en ſuivant le côté qui leur eſt marqué, ils ne ſeront pas malheureux.

Ils ont encore un quatrieme ſujet pour lequel ils ſe ſervent du tambour, & connoiſſent ſi leurs Dieux veulent des ſacrifices, & de quelle nature ils les veulent. Si l'indice s'arrête ſur la figure qui repreſente *Thor Seyta*, ils offrent à celui-là, & connoiſſent de même quelle victime lui plaît davantage.

Voilà, Monſieur, de quel uſage eſt ce tambour Lapon ſi merveilleux, & dont nous ne connoiſſons pas l'uſage en France. Pour moi, qui crois difficilement aux Sorciers, & qui n'ai rien vu de ce que je vous écris, je démentirois volontiers l'opinion générale de tout le monde, & de tant d'habiles gens qui m'ont aſſuré que rien n'étoit plus vrai, que les Lapons pouvoient connoître les choſes éloignées. *Jean Tornæus*, dont je vous ai parlé, Prêtre de la province de *Torno*, homme extrêmement ſavant, & à la foi duquel je me rapporterois aiſément, aſſure que cela lui eſt arrivé tant de fois, & que certains Lapons lui ont dit ſi ſouvent tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon voyage juſqu'aux moindres particularités, qu'il ne fait aucune difficulté de croire tout ce qu'on en dit. Les archives de Berge font foi d'une choſe arrivée à un valet d'un marchand, qui voulant ſavoir ce que ſon Maître faiſoit en Allemagne, alla trouver un certain Lapon fort renommé, & ayant écrit la dépoſition du Sorcier dans les Livres de la ville, la choſe ſe trouva véritable, & le Marchand avoua que, ſelon la dépoſition, il avoit un tel jour

couché avec une fille. Comme le Lapon avoit dit mille autres hiſtoires de cette nature, qui m'ont été contées dans le pays par tant de gens dignes de foi, je vous avoue, Monſieur, que je ne ſais qu'en croire.

Que ce que je vous mande ſoit vrai ou faux, il eſt conſtant que les Lapons ont une aveugle croyance aux effets du tambour, dans laquelle ils s'affermiſſent tous les jours par les ſuccès étranges qu'ils en voient arriver. S'ils n'avoient que cet inſtrument pour exercer leur art diabolique, cela ne feroit de mal qu'à eux-mêmes; mais ils ont encore un autre moyen pour porter le mal, la douleur, les maladies & la mort même, à ceux qu'ils veulent affliger. Ils ſe ſervent pour cela d'une petite boule de la groſſeur d'un œuf de pigeon, qu'ils envoient par tous les endroits du monde dans une certaine diſtance, ſuivant que leur pouvoir eſt étendu, & s'il arrive que cette boule enflammée rencontre quelqu'un par le chemin, ſoit un homme ou un animal, elle ne va pas plus loin, & fait le même effet ſur celui qu'elle a frappé, que ſur la perſonne qu'elle devoit frapper. Le François qui nous ſervit d'interprête pendant notre voyage en Laponie, & qui avoit demeuré trente ans à *Swapavara*, nous aſſura en avoir vu pluſieurs fois paſſer autour de lui. Il nous dit qu'il étoit impoſſible de connoître la forme que cela pouvoit avoir. Il nous aſſura ſeulement que cette boule voloit d'une extrême vîteſſe, & laiſſoit après ſoi une petite trace bleue, qu'il étoit facile de diſtinguer. Il nous dit même qu'un jour paſſant ſur une montagne, ſon chien qui le ſuivoit d'aſſez près, fut atteint d'un de ces *gans*, (car c'eſt ainſi qu'ils appellent ces boules) dont il mourut ſur-le-champ, quoiqu'il fût plein de vie un moment auparavant. Il chercha l'endroit par où ſon chien pouvoit avoir été bleſſé, & vit un trou ſous ſa gorge, ſans pouvoir trouver dans ſon corps ce qui l'avoit frappé. Ils conſervent ces gans dans des ſacs de cuir, &

ceux qui ſont les plus méchans, ne laiſſent guere paſſer de jour qu'ils ne jettent quelqu'un de ces *gans*, qu'ils laiſſent ravager dans l'air, lorſqu'ils n'ont perſonne contre qui les jetter; & quand il arrive qu'un Lapon, qui ſe mêle du métier, eſt en colere contre quelqu'autre de la même profeſſion, & lui veut faire du mal, ſon *gant* n'a aucun pouvoir, ſi l'autre eſt plus expert dans ſon art, & s'il eſt plus grand Diable que lui. Tous les habitans du pays appréhendent extrêmement ces émiſſaires, & ceux qui ſont connus pour avoir le pouvoir de les jetter, ſont extrêmement reſpectés, & perſonne n'oſe leur faire du mal. Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai pû apprendre de leur art magique par mon expérience, & par le récit qui m'en a été fait par tous les gens du pays, que je croyois extrêmement dignes de foi, & particulierement par les Prêtres, que j'ai conſultés ſur toutes ces choſes.

Si-tôt que notre Lapon eut la tête pleine d'eau-de-vie, il voulut contrefaire le Sorcier; il prit ſon tambour, & commençant à frapper deſſus avec des agitations & des contorſions de poſſédé, nous lui demandâmes ſi nous avions encore pere & mere. Il étoit aſſez difficile de parler juſte ſur cette matiere; nous étions trois, l'un avoit ſon pere, l'autre ſa mere, & le troiſieme n'avoit ni l'un ni l'autre. Notre Sorcier nous dit tout cela, & ſe tira aſſez bien d'affaire. Quoique ceux avec qui nous étions, qui étoient des Finnois & des Suedois, n'en euſſent aucune connoiſſance, qui nous pût faire ſoupçonner qu'ils auroient inſtruit le Lapon de tout ce qu'il devoit dire, comme il avoit affaire à des gens qui ne ſe contentoient pas de peu, & qui vouloient quelque choſe de plus ſenſible & de plus particulier que ce qui pouvoit arriver par un ſimple effet du haſard, nous lui dîmes que nous le croirions parfaitement Sorcier, s'il pouvoit envoyer ſon Démon au logis de quelqu'un de nous, & rapporter un ſigne qui

nous fit connoître qu'il y avoit été. Je demandai les clés du cabinet de ma mere, que je ſavois bien qu'il ne pouvoit trouver que ſur elle, ou ſous ſon chevet, & je lui promis cinquante ducats, s'il pouvoit me les apporter. Comme le voyage étoit fort long, il fallut prendre trois ou quatre bons coups d'eau-de-vie, pour faire le chemin plus gaiement, & employer les charmes les plus forts & les plus puiſſans, pour appeller ſon eſprit familier, & le perſuader d'entreprendre le voyage & de revenir promptement. Notre Sorcier ſe mit en quatre, ſes yeux ſe tournerent, ſon viſage changea de couleur, & ſa barbe ſe hériſſa de violence. Il penſa rompre ſon tambour, tant il frappoit avec force, & il tomba enfin ſur ſa face roide comme un bâton. Tous les Lapons qui étoient préſens, empêchoient avec ſoin qu'on ne l'approchât en cet état, éloignoient juſqu'aux mouches, & ne ſouffroient pas qu'elles ſe repoſaſſent deſſus lui. Je vous aſſure que quand je vis toute cette cérémonie, je crus que j'allois voir tomber par le trou du deſſus de la cabane ce que je lui avois demandé, & j'attendois que le charme fût fini pour lui en faire un autre, & le prier de me ménager un quart-d'heure de converſation avec le Diable, dans laquelle j'eſpérois ſavoir bien des choſes. J'aurois appris ſi Mademoiſelle.... eſt encore pucelle, & ce qui ſe paſſe entre Monſieur.... & Madame de.... Je lui aurois demandé ſi Monſieur.... a dépucelé ſa femme depuis trois ans qu'il eſt avec elle. Si le dernier enfant qu'a eu Madame.... eſt de ſon mari, ou non; enfin, Monſieur, j'aurois ſû bien des choſes qu'il n'y a que le Diable qui ſache.

Notre Lapon reſta comme mort pendant un bon quart-d'heure, & revenant un peu à lui, il commença à nous regarder l'un après l'autre avec des yeux hagards, & après nous avoir tous examinés l'un après l'autre, il m'adreſſa la parole, & me dit que ſon eſprit ne pouvoit agir ſuivant ſon intention, parceque

j'étois plus grand Sorcier que lui, & que mon génie étoit plus puiſſant, & que ſi je voulois commander à mon Diable de ne rien entreprendre ſur le ſien, il me donneroit ſatisfaction.

Je vous avoue, Monſieur, que je fus fort étonné d'avoir été Sorcier ſi long-tems, & de n'en avoir rien ſû, je fis ce que je pus pour mettre notre Lapon ſur les voies. Je commandai à mon Démon familier de ne point inquiéter le ſien, & avec tout cela nous ne pûmes ſavoir autre choſe de notre Sorcier, qui ſe tira fort mal d'un pas ſi difficile, & qui ſortit de dépit de la cabane, pour aller, comme je crois, noyer tous ſes Dieux & les Diables qui l'avoient abandonné au beſoin, & nous ne le revîmes plus.

Le jeudi matin nous continuâmes toujours notre chemin vers le lac de *Tornotreſch*; & à l'endroit où il commence à former le fleuve, on voit à main gauche une petite Iſle, qui eſt de tous côtés entourée de cataractes épouvantables, qui deſcendent avec une précipitation furieuſe ſur des rochers, où elles cauſent un bruit horrible. Là, il y a eu de tout tems un Autel fameux dédié à *Seyta*, où tous les Lapons de la province de *Torno*, vont faire leurs ſacrifices dans les néceſſités les plus preſſantes. *Jean Tornæus*, dont je vous ai parlé pluſieurs fois, faiſant mention de cet endroit, en parle en ces termes : *Eo loco ubi Tornotreſch ex ſe effudit fluvium in inſula quadam in medio cataractæ Dara dictæ, reperiuntur Seytæ lapidis, ſpecie humanâ, collocati ordine. Primus altitudine viri proceri, poſt, quatuor alii paulo breviores, juxta collocati, omnes quaſi pileis quibuſdam in capitibus ſuis ornati, & quoniam res eſt difficillima periculique pleniſſima, propter vim cataractæ indictam, navigium appellere, ideo Laponi pridem deſierunt inviſere locum iſtum, ut nunc explorari nequeant, utrùm, quomodov- ulli fuerint in iſtam inſulam.* » Au lieu, dit-il, où le lac de » *Tornotreſch* ſe répand en fleuve dans une certaine

» Isle, au milieu de la cataracte appellée *Dara*, on » trouve des *Seyta* de pierre, de figure humaine, » mis par ordre. Le premier est de la hauteur d'un » grand homme, & quatre autres plus petits mis à » ses côtés, tous aiant sur la tête une espece de pe- » tit chapeau, & parcequ'il est très difficile & même » dangereux d'approcher en bateau de cette Isle, à » cause de la violence de l'eau, les Lapons ont cessé » la coutume depuis long-tems d'aller à cet Autel, » & ils ne peuvent s'imaginer comment on a pû ado- » rer ces Dieux, & de quelle maniere ces pierres sont » venues en cet endroit «. Nous approchâmes de cet Autel, & apperçûmes plutôt un grand monceau de cornes de rhennes, que les Dieux qui étoient derriere. Le premier étoit le plus gros & le plus grand de tous. Il n'avoit aucune figure humaine, & je ne puis dire à quoi il ressembloit. Mais ce que je puis assurer, c'est qu'il étoit très gras & très vilain, à cause du sang & de la graisse dont il étoit frotté; celui-là s'appelloit *Seyta*; sa femme, ses enfans & ses valets étoient rangés par ordre à son côté droit; mais toutes ces pierres n'avoient aucune figure, que celle que la nature donne à celles qui sont exposées à la chute des eaux. Elles n'étoient pas moins grasses que la premiere, mais beaucoup plus petites. Toutes ces pierres, & particulierement celle qui représentoit *Seyta*, étoient sur des branches de bouleau toutes récentes, & l'on voyoit à côté un amas de bâtons quarrés, sur lesquels il y avoit quelques caracteres. On en remarquoit un au milieu beaucoup plus gros & plus haut que les autres, & c'étoit, comme nous dirent nos Lapons, le bourdon dont *Seyta* se servoit pour faire voyage. Un peu derriere tous ces Dieux il y en avoit deux autres gros & gras, & pleins de sang, sous lesquels il y avoit, comme sous les autres, quantité de branches: ceux-ci étoient plus proches du fleuve, & nos Lapons nous dirent que ces Dieux avoient été plusieurs fois jettés dans l'eau, & qu'on

qu'on les avoit toujours retrouvés en leurs places. Quelque-tems après je vis quelque chose de contraire à ce que *Tornæus* avance : il dit premierement, que ce lieu n'est plus fréquenté des Lapons, à cause de la difficulté qu'on a d'en approcher, & c'est ce qui fait qu'il est en plus grande vénération parmi eux ; parceque, disent-ils, les *Seyta* se plaisent dans des lieux difficiles & même inaccessibles, comme on voit par les sacrifices qu'ils font au pié des montagnes, où ils trempent la pierre dans le sang de la victime, qu'ils jettent sur le sommet lorsqu'ils ne peuvent y monter. Ce lieu est aussi fréquenté qu'auparavant, comme nous assurerent nos Lapons, & comme nous vîmes nous-mêmes par les branches, sur lesquelles ces pierres reposoient, où l'on voyoit encore quelques feuilles vertes qui y restoient, & par le sang frais dont ces pierres étoient encore trempées. Pour ce qui est des chapeaux que *Tornæus* dit qu'ils ont dessus leurs têtes, ce n'est autre chose qu'une figure plate, qui est au-dessus de la pierre, & qui excede en cet endroit. Il n'y a pourtant que les deux premiers, qui représentent *Seyta* & sa femme, qui aient cette marque, & les autres sont d'une pierre, de figure longue, pleine de bosses & de trous, qui viennent finir en pointe, & représentent les enfans de *Seyta* & toute sa basse famille. Au reste, l'Autel n'est fait que d'une seule roche, qui est couverte d'herbe & de mousse, comme le reste de l'Isle, avec cette différence, que le sang répandu, & que la quantité des bois & des os de rhennes ont rendu la place plus foulée.

Quoi que nos Lapons pussent nous dire pour nous empêcher d'emporter de ces dieux, nous ne laissâmes pas de diminuer la famille de *Seyta*, & de prendre chacun un de ses enfans, malgré les menaces qu'ils nous faisoient de leur part, & les imprécations dont ils nous chargeoient, en nous assurant que notre voyage seroit malheureux, si nous excitions la co-

lere de leur Dieu. Si *Seyta* eut été moins gras & moins pesant, je l'aurois emporté avec ses enfans. Mais ayant voulu mettre la main dessus, je ne pus qu'à grande peine le lever de terre. Les Lapons, voyant cela, me compterent alors pour un homme perdu, & qui ne pouvoit pas aller loin, sans être du moins foudroyé; car la marque la plus certaine parmi eux d'un Dieu courroucé, c'est la pesanteur qu'on trouve dans l'Idole, au lieu que la facilité qu'on a en le levant, fait connoître qu'il est propice, & prêt d'aller où l'on veut : c'est de cette maniere aussi qu'ils connoissent s'il veut des sacrifices.

Aussi-tôt que nous eûmes quitté cette Isle, nous entrâmes dans le lac de *Tornotresch*. De ce lac sort le fleuve de *Torno*; sa longueur s'étend environ quarante lieues de l'Est à l'Oueſt, mais sa largeur n'est pas considérable. Il est gelé depuis le mois de Septembre jusqu'après la S. Jean; & fournit aux Lapons une abondance de poissons presque inconcevable. Le sommet des montagnes dont il est par-tout environné, se dérobe à la vue, tant elles sont élevées, & les néges dont elles sont continuellement couvertes, font qu'on ne sauroit presque les distinguer d'avec les nues. Ces montagnes sont toutes découvertes, & ne portent point de bois; il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de bêtes & d'oiseaux, & particulierement des *fiælripor*, qui se plaisent-là plus qu'en tout autre endroit. C'est autour de ce lac que les Lapons viennent se répandre, quand ils reviennent de *Norwege*, où la chaleur & les mouches les ont relégués pour quelque-tems; & c'est-là & aux environs, où sont aussi les richesses de la plûpart. Ils n'ont point d'autre coffre-fort pour mettre leur argent & leurs richesses. Ils prennent un chaudron de cuivre, qu'ils empliſſent de ce qu'ils ont de plus précieux, & le portent dans l'endroit le plus secret & le plus reculé qu'ils peuvent s'imaginer. Là ils l'enterrent dans un trou assez profond, qu'ils font pour cela,

& le couvrent d'herbe & de mouſſe, afin qu'il ne puiſſe être apperçu de perſonne. Tout cela ſe fait ſans que le Lapon en donne aucune connoiſſance à ſa femme, ou à ſes enfans, & il arrive ſouvent que les enfans perdent un tréſor, pour être trop bien caché, lorſque le pere meurt d'une mort inopinée, qui ne lui donne pas le tems de découvrir à quel endroit ſont ſes richeſſes. Tous les Lapons généralement cachent auſſi leurs biens, & on trouve ſouvent quantité de riſdales & de vaiſſelle d'argent, comme ſont des bagues, des cuillieres, & des *demi-ſeins*, qui n'ont point d'autre maître que celui qui les trouve, & qui ne ſe met pas en peine de le chercher, quand il y en auroit. Nous avançâmes bien ſept ou huit lieues dans le lac proche une montagne, qui ſurpaſſoit toutes les autres en hauteur. Ce fut-là où nous terminâmes notre courſe, & où nous plantâmes nos colomnes. Nous fûmes bien quatre heures à monter au ſommet, par des chemins qui n'avoient encore été connus d'aucun mortel; quand nous y fûmes arrivés, nous apperçûmes toute l'étendue de la Laponie, & la mer Septentrionale, juſqu'au cap du Nord, du côté qu'il tourne à l'Oueſt. Cela s'appelle, Monſieur, ſe frotter à l'eſſieu du pôle, & être au bout du monde. Ce fut-là que nous plantâmes l'inſcription ſuivante, qui étoit ſa véritable place; mais qui ne ſera, comme je crois, jamais lue que des ours.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hauſimus, Europamque oculis luſtravimus omnem,
Caſibus & variis acti terrâque marique,
Hic tandem ſtetimus nobis ubi defuit orbis.

De Fercourt, de Corberon, Regnard.
Anno 1681, *die* 22 *Auguſti.*

Cette roche ſera preſentement connue dans le mon-

de par le nom de *Metawara*, que nous lui donnâmes. Ce mot eſt compoſé du mot latin *meta*, & d'un autre mot Finnois *wara*, qui veut dire *roche;* comme qui diroit la roche des limites. En effet, Monſieur, ce fut-là où nous nous arrêtâmes, & je ne crois pas que nous allions jamais plus loin.

Pendant le tems que nous fûmes à monter & à deſcendre cette montagne, nos Lapons étoient allés chercher les habitations de leurs camarades. Ils ne revinrent qu'à une heure après minuit, & nous rapporterent qu'ils avoient fait bien du chemin, & qu'ils n'avoient trouvé perſonne. Cette nouvelle nous affligea, mais elle ne nous abattit pas : car nous n'étions venus en cet endroit que pour voir les plus éloignés, & nous en avions laiſſé quantité derriere nous, que nous avions differé de voir à notre retour. Nous voulûmes employer notre premiere ardeur aux recherches les plus pénibles, de crainte que ce feu de curioſité venant à ſe ralentir, nous ne nous fuſſions contentés de voir les plus proches.

Nous réſolûmes donc de retourner ſur nos pas. En effet, dès le grand matin le vent s'étant fait Oueſt, nous nous mîmes à la voile, & revinmes en un jour trouver ce petit vieillard Lapon, dont je vous ai parlé, qui nous avoit promis de nous mener chez lui à notre retour. Nous le rencontrâmes ſur le fleuve, qui pêchoit; & nous fîmes tant, par notre tabac & notre eau-de-vie, que nous lui perſuadâmes de nous mener chez lui; quoiqu'il tâchât pour lors de s'en défendre, & d'oublier la promeſſe qu'il nous avoit faite. Il dit à un de nos conducteurs Lapons, qui étoit ſon gendre, le lieu de ſa demeure, & ayant pris ſon chemin dans les Bois avec un de nos Interprêtes, à qui nous défendîmes de le quitter, nous prîmes le nôtre en continuant notre route ſur le fleuve. Nous arrivâmes au bout de deux heures à la hauteur de ſa cabane, qui étoit encore fort éloignée, & ayant mis pié à terre,

& pris avec nous du tabac & une bouteille de brandevin, nous ſuivîmes notre Lapon, qui nous mena pendant toute la nuit dans des Bois. Cet homme, qui ne ſavoit pas préciſément la demeure de ſon beau-pere, qu'il avoit changée depuis peu, étoit auſſi embarraſſé que nous. Tantôt il approchoit l'oreille de terre pour entendre quelque bruit; tantôt il examinoit les traces des bêtes que nous rencontrions, pour connoître ſi les rhennes qui avoient paſſé par-là, étoient ſauvages ou privées. Il montoit quelquefois comme un chat ſur le ſommet des pins, pour découvrir la fumée, & crioit toujours de toute ſa force d'une voix effrayante, qui retentiſſoit par tout le Bois. Enfin, après avoir bien tourné, nous entendîmes un chien aboyer; jamais voix ne nous a paru ſi charmante que celle de ce chien, qui vint nous conſoler dans les déſerts. Nous tournâmes du côté où nous avions entendu le bruit, & après avoir marché encore quelque-tems, nous rencontrâmes un grand troupeau de rhennes, & peu-à-peu nous arrivâmes à la cabane de notre Lapon, qui ne faiſoit que d'arriver comme nous.

Cette cabane étoit au milieu des Bois, faite comme toutes les autres, & couverte de ſon *valdmar*. Elle étoit entourée de mouſſe, pour nourrir environ quatre-vingt bêtes qu'il avoit. Ces rhennes ſont toute la richeſſe de ces gens. Il y en a qui en ont juſqu'à mille & douze cens. L'occupation des femmes eſt d'en avoir ſoin, & elles les lient & les traient à certaines heures. Elles les comptent tous les jours deux fois, & lorſqu'il y en a quelqu'un d'égaré, le Lapon cherche dans les Bois juſqu'à ce qu'il l'ait trouvé. On voit courir fort long-tems ces bêtes égarées, & elles ſuivent même pendant trois ſemaines leurs traces marquées dans la nége. Les femmes, comme j'ai dit, ont un ſoin particulier des rhennes & de leurs faons; elles les veillent continuellement, & les gardent le jour & la nuit contre les loups & les bêtes ſauvages. Le plus ſûr

moyen de les garder contre les loups, c'eſt de les lier à quelque arbre, & cet animal, qui eſt extrêmement défiant, & qui appréhende d'être pris, craint que ce ne ſoit une adreſſe, & qu'il n'y ait auprès de l'animal quelque piege, dans lequel il pourroit tomber. Les loups de ce pays ſont extrêmement forts & tout gris; ils ſont preſque tous blancs pendant l'hiver, & ſont les plus mortels ennemis des rhennes, qui ſe défendent contre eux des piés de devant, lorſqu'elles ne le peuvent faire par la fuite. Il y a encore un animal gris-brun, de la hauteur d'un chien, que les Suédois appellent *Jært*, & les Latins *Gulo*, qui fait auſſi une guerre ſanglante aux rhennes. Cette bête monte ſur les arbres les plus hauts, pour voir & n'être pas vue, & pour ſurprendre ſon ennemi. Lorſqu'il découvre une rhenne, ſoit ſauvage, ſoit domeſtique, paſſant ſous l'arbre ſur lequel il eſt, il ſe jette ſur ſon dos, & mettant ſes pattes de derriere ſur le col, & celles de devant vers la queue, il s'étend & ſe roidit d'une telle violence, qu'il fend le rhene ſur le dos, & enfonce ſon muſeau, qui eſt extrêmement aigu, dans la bête dont il boit tout le ſang. La peau du *Jært* eſt très fine & très belle: on la compare même aux zébelines. Il y a auſſi des oiſeaux qui font des guerres cruelles aux rhennes, entre tous les autres l'aigle eſt extrêmement friand de la chair de cet animal. Il y a quantité de ces aigles en ce pays, & d'une groſſeur ſi ſurprenante, qu'elles enlevent de leurs ſerres les faons des rhennes de trois à quatre mois, & les portent dans leur nid au ſommet des plus hauts arbres. Cette particularité me parut d'abord ce que je crois qu'elle vous ſemblera, c'eſt-à-dire, difficile à croire. Mais cela eſt ſi vrai, que la garde qui ſe fait aux jeunes rhennes, n'eſt que pour cela. Tous les Lapons m'ont aſſuré la même choſe, & le François, qui étoit notre interpréte en Laponie, m'a aſſuré qu'il avoit vu pluſieurs exemples pareils, & qu'un jour ayant ſuivi un aigle qui emportoit

le faon d'une de ces rhennes juſqu'à ſon nid, il coupa l'arbre par le pié, & trouva que la moitié de la bête avoit déja ſervi de nourriture aux petits. Il prit ſes aiglons, & fit d'eux ce qu'ils avoient fait de ſon faon, c'eſt-à-dire, Monſieur, qu'il les mangea. La chair en eſt aſſez bonne, mais noire & un peu fade. Les rhennes portent neuf mois : quand les Lapons veulent ſévrer leurs faons, ils leur mettent un cauſſon de pin, dont les feuilles ſont faites en pointe & piquent extrêmement, & quand le faon s'approche de ſa mere pour prendre ſa nourriture, ſe ſentant ordinairement piquée elle éloigne ſon faon avec ſon bois, & l'oblige à aller chercher à vivre ailleurs qu'auprès d'elle. Cette occupation n'eſt pas la ſeule qu'aient les femmes, elles font les habits, les ſouliers & les bottes des Lapons. Elles tirent l'étain pour en revêtir le fil. Elles font cela avec les dents, & tenant un os de rhenne, dans lequel il y a pluſieurs trous de différentes groſſeurs, elles paſſent leur étain dans le plus grand, puis dans un plus petit, juſqu'à ce qu'il ſoit en l'état qu'elles le ſouhaitent, & propre pour couvrir le fil de rhennes, dont elles ornent leurs habits & tout ce qu'elles travaillent. Ce fil ſe fait, comme je vous ai déja dit, avec des nerfs de rhennes, pilés, qu'elles tirent par filets, & le filent enſuite ſur leur joue en le mouillant de tems en tems, & le tournant continuellement. Elles n'ont point d'autre maniere pour faire le fil. Tous les harnois des rhennes ſont faits auſſi par les femmes. Ces harnois ſont faits de peaux de rhennes. Le poitrail eſt orné de quantité de figures, faites avec du fil d'étain, d'où pendent pluſieurs petites pieces de ſerge de toutes ſortes de couleurs, qui font une eſpece de frange. La ſonnette eſt au milieu, & il n'y a rien qui donne la vigueur à cet animal & qui le réjouiſſe davantage, que le bruit qu'il fait avec cette ſonnette en courant.

Puiſque j'ai commencé à vous parler des occupations

des femmes dans ce pays, cela me donnera occaſion de vous parler de l'emploi des hommes. Je vous dirai d'abord, parlant en général, que tous les habitans de ce pays ſont naturellement lâches & pareſſeux, & qu'il n'y a que la faim & la néceſſité qui les chaſſe de leur cabane, & les oblige à travailler. Je dirois que ce vice commun peut provenir du climat, qui eſt ſi rude qu'il ne permet pas facilement de s'expoſer à l'air, ſi je ne les avois trouvés auſſi fainéans pendant l'été qu'ils le ſont pendant l'hiver. Mais enfin comme ils ſont obligés de chercher toujours de quoi vivre, la chaſſe & la pêche ſont leur occupation preſque continuelle. Ils chaſſent l'hiver & pêchent pendant l'été, & font eux-mêmes tous les inſtrumens néceſſaires pour l'un & l'autre de ces emplois. Ils ſe ſervent pour leurs barques du bois de ſapin qu'ils couſent avec du fil de rhenne, & les rendent ſi legeres, qu'un homme ſeul en peut facilement porter une ſur ſon épaule. Ils ont beſoin d'avoir quantité de ces barques, à cauſe des torrens qui ſe rencontrent ſouvent, & comme ils ne peuvent pas les monter, ils en ont d'un côté & d'un autre en pluſieurs endroits. Ils les laiſſent ſur le bord après les avoir tirées ſur terre, & mettent dedans trois ou quatre groſſes pierres, de crainte que le vent ne les enleve. Ce ſont eux qui font leurs filets & les cordes pour les tenir. Ces filets ſont de fil de chanvre, qu'ils achetent des Marchands. Ils les frottent ſouvent d'une certaine colle rouge, qu'ils font avec de l'écaille de poiſſon ſechée à l'air, afin de les rendre plus forts, & moins ſujets à la pourriture. Pour les cordes, ils les fabriquent d'écorce de bouleau, ou de racine de ſapin. Elles ſont extrêmement fortes lorſqu'elles ſont dans l'eau. Les hommes s'occupent encore à faire les traîneaux de toutes les ſortes, les uns pour porter leurs perſonnes (qu'ils appellent *Pomes*), & les autres pour le bagage. Ces derniers ſont nommés *Randakeres*, & ſont fermés comme des coffres. Ils font auſſi les arcs

&

& les fleches. Les arcs ſont compoſés de deux morceaux de bois mis l'un deſſus l'autre. Celui de deſſous eſt de ſapin brûlé, & l'autre de bouleau. Ces bois ſont collés enſemble, & revêtus tout du long d'une écorce de bouleau très mince, en ſorte qu'on ne ſauroit voir ce qu'elle renferme. Leurs fleches ſont différentes; les unes ſont ſeulement de bois, fort groſſes par le bout, & elles ſervent à tuer, (ou pour mieux dire, à aſſommer) les petits-gris, les hermines, les martres, & d'autres animaux dont on veut conſerver la peau. Il y en a d'autres, armées d'os de rhennes, faites en forme de harpon, & hautes ſur le bout: cette fleche eſt groſſe & peſante. Celles-là ſervent contre les oiſeaux, & ne peuvent ſortir de la plaie quand elles y ſont une fois entrées. Elles empêchent auſſi, par leur peſanteur, que l'oiſeau ne puiſſe s'envoler, & emporter avec lui la fleche & l'eſpérance du chaſſeur. Les troiſiemes ſont ferrées en forme de lancettes, & on les emploie contre les groſſes bêtes, comme ſont les ours, les rhennes ſauvages; & toutes ces fleches ſe mettent dans un petit carquois fait d'écorce de bouleau, que le chaſſeur porte à ſa ceinture. Au reſte les Lapons ſont extrêmement adroits à ſe ſervir de l'arc, & ils font pratiquer à leurs enfans ce qu'autrefois pluſieurs peuples belliqueux vouloient qu'ils fuſſent faire; car ils ne leur donnent point à manger, qu'auparavant ils n'aient touché un but préparé, ou abattu quelque marque qui ſera ſur le ſommet des pins les plus élevés.

Tous les uſtenſiles qui ſervent au ménage, ſont faits de la main des hommes. Les cuillieres ſont d'os de rhenne, qu'ils ornent de figures, dans leſquelles ils mettent une certaine compoſition noire. Ils font des fermetures de ſac avec des os de rhennes, de petits paniers d'écorce & de jonc, & de ces planches dont ils ſe ſervent pour courir ſur la nége, & avec leſquels ils pourſuivent & attrapent les bêtes les

plus vîtes. La description de ces planches est ci-devant.

Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les hommes font toujours la cuisine, & qu'ils accommodent tout ce qu'ils prennent, soit à la chasse, soit à la pêche; les femmes ne s'en mêlent jamais qu'en l'absence des maris.

Nous remarquâmes cela si-tôt que nous fûmes arrivés, & le Lapon fit cuire quelques *Sichs* frais, qu'il avoit pris ce jour-là. Ce poisson est un peu plus gros qu'un hareng, mais incomparablement meilleur, & je n'ai jamais mangé de poisson plus délicieux. D'abord qu'il fut cuit, on dressa la table faite de quelques écorces de bouleau cousues ensemble, qu'ils étendent à terre: toute la famille se mit autour, les jambes croisées à la maniere des Turcs, & chacun prit sa part dans le chaudron, qu'il mettoit, ou dans son bonnet, ou dans un coin de son habit. Ils mangent fort avidement, & ne gardent rien pour le lendemain. Leur boisson est dans une grande écuelle de bois à côté d'eux, si c'est en été, & en hiver dans un chaudron sur le feu. Chacun en puise à son gré dans une grande cuilliere de bois; on boit à-même suivant sa soif. Le repas fini, ils se frappent dans la main en signe d'amitié. Les mets les plus ordinaires des pauvres sont des poissons, & ils jettent quelque écorce de pin broié dans l'eau qui a servi à les faire cuire en forme de bouillie. Les riches mangent la chair des rhennes qu'ils ont tués à la Saint Michel, lorsqu'ils sont gras. Ils ne laissent rien perdre de cet animal; ils gardent même le sang dans sa vessie; & lorsqu'il a pris corps & s'est endurci, ils en coupent & en mettent dans l'eau qui reste après qu'ils ont fait cuire le poisson. La moëlle des os de rhenne passe chez eux pour un manger très exquis. La langue ne l'est pas moins, & le membre d'un rhenne mâle est ce qu'ils trouvent de plus delicieux. Mais quoique la viande de rhenne soit fort

eſtimée parmi eux, la chair d'ours l'eſt incomparablement davantage; ils en font des preſens à leurs maîtreſſes, qu'ils accompagnent de celle de caſtor. Ils ont un ragoût pendant l'été dont j'ai tâté, & qui me penſa faire crever. Ils prennent de certains petits fruits noirs, qui croiſſent dans les Bois, de la groſſeur d'une groſeille, qu'ils appellent *Crokbergt*, qui veut dire *groſeille de corbeau*. Ils mettent cela avec des œufs de poiſſon crus, & écraſent le tout enſemble, au grand mal au cœur de tous ceux qui les voient, & qui ne ſont pas accoutumés à ces ſortes de ragoûts, qui paſſent pourtant chez eux pour des confitures très délicates. Le repas fini, les plus riches prennent pour deſſert un petit morceau de tabac, qu'ils tirent de derriere leur oreille; c'eſt-là le lieu où ils le font ſécher, & ils n'ont point d'autre boîte pour le conſerver. Ils le mâchent d'abord; & lorſqu'ils en ont tiré tout le ſuc, ils le remettent derriere l'oreille où il prend un nouveau goût. Ils le remâchent encore une fois, & le replacent de même encore, & lorſqu'il a perdu toute ſa force, ils le fument. Il eſt étonnant de voir que ces gens ſe paſſent aiſément de pain, & qu'ils aient tant de paſſion pour une petite herbe qui croît ſi loin d'eux.

Nous interrogeâmes notre Lapon ſur quantité de choſes. Nous lui demandâmes ce qu'il avoit donné à ſa femme en ſe mariant; & il nous dit qu'il lui en avoit bien couté, pendant ſes amours, deux livres de tabac, & quatre ou cinq pintes de bran-de-vin; qu'il avoit fait préſent à ſon beau-pere d'une peau de rhenne, & que ſa femme lui avoit apporté cinq ou ſix rhennes, qui avoient aſſez bien multiplié pendant plus de quarante ans qu'il y avoit qu'il étoit marié. Notre converſation étoit arroſée de bran-de-vin, que nous répandions de tems en tems dans le ventre du bon homme, & de ſa femme, & la récidive fut ſi fréquente, que l'un & l'autre s'en reſſentit. Ils commencerent à ſe faire des

careſſes à la Lapone, auſſi preſſantes que vous pouvez vous les imaginer, & leur tendreſſe alla ſi loin, qu'ils ſe mirent à pleurer tous deux, comme s'ils avoient perdu toutes leurs rhennes. La nuit ſe paſſa parmi ces mutuelles douceurs, & nous remarquâmes pour lors ce que je crois vous avoir déja écrit, que toute la famille couche enſemble ſur la même peau. Cette confuſion regne toujours parmi les Lapons; & un marié ne couche pas ſeulement avec ſa femme le premier jour de ſes noces, mais avec toute la famille généralement.

Nous fîmes le lendemain matin tuer chacun un rhenne, qui nous couta deux écus, pour en rapporter la peau en France. Si je m'en étois retourné tout droit, j'aurois eſſayé d'en conduire quelques-uns en vie: il y a bien des gens qui l'ont tenté inutilement; & on en conduiſit encore l'année paſſée trois ou quatre à *Dantzic*, où ils moururent, ne pouvant s'accoutumer en ces climats, qui ſont trop chauds pour ces ſortes d'animaux. Nous différâmes à les tuer, lorſque nous ſerions chez le Prêtre, où nous le pouvions faire plus commodément, & après avoir pris deux ou trois de ces petits colliers, qui ſervent à charger ces animaux, & d'autres pour les lier, nous nous remîmes en chemin, & fîmes paſſer le fleuve à nos rhennes, & arrivâmes le même jour ſamedi chez le Prêtre des Lapons, où nous avions demeuré en paſſant.

Au moment même que nous y fûmes arrivés, notre premier ſoin fut de tuer nos animaux. Les Lapons ſe ſervent de leur arc pour cela, & d'une fleche pareille à celle dont ils tuent les groſſes bêtes; nous eûmes le plaiſir de voir l'adreſſe avec laquelle ils dreſſerent leur coup, & nous nous étonnâmes qu'une groſſe bête comme un rhenne, mouroit ſi vîte d'une bleſſure qui ne paroiſſoit pas conſidérable. Il eſt vrai que la fleche alla juſqu'à la moitié de la hampe; mais j'aurois cru qu'il auroit fallu une plaie plus dangereuſe pour la faire mourir ſi-tôt.

Hæret lateri lethalis arundo.

Nous fîmes écorcher nos bêtes, le mieux que nous pûmes. Les Lapons s'emparerent du sang, & nous leur en donnâmes la moitié d'une. Il est difficile de s'imaginer que deux hommes seuls aient pû manger la moitié d'un gros cerf, sans pain, sans sel, & sans boire : c'est pourtant ce qui est très véritable ; & nous avons vû cela avec un grand étonnement dans nos Lapons. Nous remarquâmes que les rhennes n'ont point de fiel, mais seulement une petite tache noire dans le foie. La viande de cet animal est très bonne, & a assez du goût de celle du cerf ; mais plus relevée. La langue est un manger très délicat ; & les Lapons estiment fort la moëlle : il devient gras, à la Saint Michel, comme un porc ; & c'est pour lors que les plus riches Lapons les tuent pour en faire des provisions pendant le reste de l'année. Ils font sécher la chair au froid, qui fait le même effet que le feu, & qui la dessèche, en sorte qu'on peut facilement la conserver. Leur saloir est un tronc d'arbre creusé des mains de la nature, qu'ils ferment le mieux qu'ils peuvent, pour empêcher les ours de les ravager.

Nous demeurâmes quelques jours chez le Prêtre, pour attendre un Lapon qui passoit pour grand sorcier, & que nous avions envoyé chercher à quelques lieues de-là par nos Lapons. Ils revinrent au bout de quelques jours, & firent tant, pour gagner l'argent que nous leur avions promis s'ils l'amenoient, qu'au bout de trois jours nous les vîmes revenir avec notre sorcier qu'ils avoient déterré dans le fond d'un Bois. Nous voilà dans le même-tems contens comme si nous tenions le diable par la queue, si je puis me servir de ce terme ; & ce qui acheva de nous satisfaire, ce furent les promesses que notre enchanteur nous fit de nous dire bien des choses qui nous surprendroient. Nous

nous mîmes auſſi-tôt en chemin par les Bois, par les rochers, & par les marais : où n'iroit-on pas pour voir le diable ici-bas ? Nous fîmes plus de cinq lieues pendant leſquelles nous rencontrions quantité de bêtes & d'oiſeaux qui ne nous étoient point connus, & particulierement des petit-gris. Ces petit-gris ſont ce que nous appellons *Ecureuils* en France, qui changent leur couleur rouſſe, lorſque l'hiver & les néges leur en fait prendre une griſe. Plus ils ſont avant dans le Nord, & plus ils ſont gris. Les Lapons leur font beaucoup la guerre pendant l'hiver ; & leurs chiens ſont ſi bien faits à cette chaſſe, qu'ils n'en laiſſerent paſſer aucun ſans les appercevoir ſur les arbres les plus élevés, & avertir par leurs aboiemens les Lapons qui étoient avec nous. Nous en tuâmes quelques-uns à coups de fuſil ; car les Lapons n'avoient pas pour lors leurs fleches rondes avec leſquelles ils les aſſomment ; & nous eûmes le plaiſir de les voir écorcher avec une vîteſſe & une propreté ſurprenante. Ils commencent à faire la chaſſe au petit-gris vers la Saint Michel, & tous les Lapons généralement s'occupent à cet emploi, ce qui fait qu'ils ſont à grand marché, & qu'on en donne un *Timbre* pour un écu. Ce timbre eſt compoſé de quarante peaux ; mais il n'y a point de marchandiſe où l'on puiſſe être plus trompé qu'à ces petit-gris, & aux hermines, parceque vous achetez la marchandiſe ſans la voir, & que la peau eſt retournée, en ſorte que la fourrure eſt en dedans. Il n'y a point auſſi de diſtinction à faire ; toutes ſont d'un même prix, & il faut prendre les méchantes comme les belles, qui ne coutent pas plus les unes que les autres. Nous apprîmes, avec nos Lapons, une particularité ſurprenante touchant les petit-gris, & qui nous a été confirmée par notre expérience. On ne rencontre pas toujours de ces animaux dans une même quantité. Ils changent bien ſouvent de pays, & l'on n'en trouvera pas un en tout un hiver, où l'année

précédente on en aura trouvé des milliers. Ces animaux changent de contrée : lorſqu'ils veulent aller en un autre endroit, & qu'il faut paſſer quelque lac ou quelque riviere, qui ſe rencontrent à chaque pas dans la Laponie ; ces petits animaux prennent une écorce de pin ou de bouleau, qu'ils tirent ſur le bord de l'eau, ſur laquelle ils ſe mettent & s'abandonnent ainſi au gré du vent, élevant leurs queues en forme de voiles, juſqu'à ce que le vent ſe faiſant un peu fort, & la vague élevée, elle renverſe en même-tems, & le vaiſſeau & le pilote. Ce naufrage, qui eſt bien ſouvent de plus de trois ou quatre mille voiles, enrichit ordinairement quelques Lapons qui trouvent ces débris ſur le rivage, & les font ſervir à leur uſage ordinaire, pourvu que ces petits animaux n'aient pas été trop long-tems ſur le ſable. Il y en a quantité qui font une navigation heureuſe, & qui arrivent à bon port, pourvu que le vent leur ait été favorable, & qu'il n'ait point cauſé de tempête ſur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloutir tous ces petits bâtimens. Cette particularité pourroit paſſer pour un conte, ſi je ne la tenois par ma propre expérience.

Après avoir marché aſſez long-tems, nous arrivâmes à la cabane de notre Lapon, qui étoit environnée de quantité d'autres qui appartenoient à ſes camarades. Ce fut-là que nous eûmes le plaiſir d'apprendre ce que c'étoit que la Laponie & les Lapons. Nous demeurâmes trois jours chez eux à obſerver toutes leurs manieres, & à nous informer de quantité de choſes qu'on ne peut apprendre que d'eux-mêmes. Premierement notre ſorcier voulut tenir ſa promeſſe. Nous conçûmes quelque eſpérance d'apprendre une partie de ce que nous voulions ſavoir, quand nous vîmes qu'il avoit apporté avec lui ſon tambour, ſon marteau & ſon indice, qu'il tira de ſon ſein, qui leur ſert de pochette. Il ſe mit en état, par ſes conjurations, d'appeller le

Diable ; jamais poſſédé ne s'eſt mis en tant de figures différentes que notre Magicien. Il ſe frappoit la poitrine ſi rudement & ſi impitoyablement, que les meurtriſſures noires, dont elle étoit couverte, faiſoient bien voir qu'il y alloit de bonne-foi. Il ajouta à ces coups d'autres qui n'étoient pas moins rudes, qu'il ſe donnoit de ſon marteau dans le viſage ; en ſorte que le ſang ruiſſeloit de toutes parts. Le crin lui hériſſa, ſes yeux ſe tournerent, tout ſon viſage devint bleu, il ſe laiſſa tomber pluſieurs fois dans le feu, & il ne put jamais nous dire les choſes que nous lui demandions. Il eſt vrai, qu'à moins d'être parfaitement ſorcier, il étoit aſſez difficile de nous donner les marques que nous lui propoſions. Je voulois avoir quelque preuve certaine de France en hiver, de la légation de ſon Démon ; & c'étoit-là l'écueil de tous les Sorciers que nous avons conſultés. Celui-ci, qui étoit connu pour habile homme, nous aſſura qu'il avoit eu autrefois aſſez de pouvoir pour faire ce que nous voulions. Que ſon génie pourtant n'avoit jamais été plus loin que Stokholm, & qu'il y en avoit peu qui puſſent aller plus loin ; mais que le Diable commençoit préſentement à le quitter depuis qu'il avançoit ſur l'âge, & qu'il perdoit ſes dents. Cette particularité m'étonna ; je m'en informai plus particulierement, & j'appris qu'elle étoit très véritable & que le pouvoir des plus ſavans Sorciers diminuoit à meſure que leurs dents tomboient ; & je conclus que pour être bon Sorcier, il falloit tenir le Diable par les dents, & qu'on ne le prenoit bien que par-là. Notre homme, voyant que nous le pouſſions à bout par nos demandes, nous promit qu'avec de l'eau-de-vie, il nous diroit quelque choſe de ſurprenant. Il la prit, & regarda pluſieurs fois attentivement, après avoir fait quantité de figures & d'évocation. Mais il ne nous dit que des choſes fort ordinaires, & qu'on pouvoit aiſément aſſurer ſans être grand Sorcier. Tout cela me fit tirer

une conſéquence, qui eſt très véritable, que tous ces gens-là ſont plus ſuperſtitieux que Sorciers, qu'ils croient facilement aux fables qu'on leur fait de leurs prédéceſſeurs, qu'on diſoit avoir grand commerce avec le Diable. Il s'eſt pû faire, Monſieur, qu'il y ait eu véritablement quelques Sorciers autrefois parmi eux, lorſque les Lapons étoient tous enſévelis dans les erreurs du Paganiſme; mais preſentement, je crois qu'il ſeroit difficile d'en trouver un qui ſût bien ſon métier. Quand nous vîmes que nous ne pouvions rien tirer de notre Lapon, nous prîmes plaiſir à l'enivrer, & cette abſence de raiſon qu'il ſouffrit pendant trois ou quatre jours, nous donna la facilité de lui enlever tous ſes inſtrumens de magie : nous prîmes ſon tambour, ſon marteau & ſon indice, qui étoit compoſé de quantité de bagues & de pluſieurs morceaux de cuivre, qui repréſentoient quelque figure infernale, ou quelques caracteres liés enſemble avec une chaîne de même métal. Et lorſque deux ou trois jours après nous fûmes ſur le point de partir, il nous vint demander toutes ſes dépouilles, & s'informoit à chacun en particulier, s'il ne les avoit point vûes; nous lui dîmes pour réponſe, qu'il pouvoit le ſavoir, & qu'il ne lui étoit pas difficile de connoître le receleur, s'il étoit Sorcier.

Nous quittâmes celui-ci pour aller chez d'autres apprendre & voir quelques choſes de leurs manieres. Nous entrâmes premierement dans une cabane où nous trouvâmes trois ou quatre femmes, dont il y en avoit une toute nue, qui donnoit à tetter à un petit enfant qui étoit auſſi tout nu. Son berceau étoit au bout de la cabane ſuſpendu en l'air; ce berceau étoit fait d'un arbre creuſé & plein d'une mouſſe fine, qui lui ſervoit de linge, de matelas, & de couverture; deux petits cercles d'ozier couvroient le deſſus du berceau, ſur leſquels étoit un méchant morceau de drap. Cette femme nue, après avoir lavé ſon enfant dans un cha-

dron plein d'eau chaude, le remit dans son berceau, & le chien, qui étoit dressé à bercer l'enfant, vint mettre ses deux pattes de devant sur le berceau, & donnoit le même mouvement que donne une femme. L'habit des femmes n'est presque point différent de celui des hommes; il est de même *Valdmar*, & la ceinture est plus large: elle est garnie de lames d'étain qui tiennent toute sa largeur, & differe de celle des hommes, en ce que celle-ci n'est marquée que de petites plaques de même métal, mises l'une après l'autre. A cette ceinture pend une gaine garnie d'un couteau; la gaine est ornée de fil d'étain: on y voit aussi une bourse garnie de même, dans laquelle ils mettent un fusil pour faire du feu, & tout ce qu'ils ont de plus précieux; c'est aussi-là l'endroit où pendent leurs aiguilles attachées à un morceau de cuir, & couvertes d'un morceau de cuivre, qu'elles pousent par-dessus. Tous ces ajustemens sont ornés par en bas de quantité d'anneaux aussi de cuivre, de plusieurs grosseurs, dont le bruit & le son les divertit extrêmement; & elles croient que ces ornemens servent beaucoup à relever leur beauté naturelle. Mais peut-être, Monsieur, qu'en parlant de beauté, vous aurez la curiosité de savoir s'il se trouve de jolies Lapones. A cela, je vous répondrai que la nature, qui se plaît à faire naître des Mines d'argent & d'autre métal dans les pays Septentrionaux, les plus éloignés du Soleil, se divertit aussi quelquefois à former des beautés qui sont supportables dans ces mêmes pays. Il est pourtant toujours vrai que ces sortes de personnes, qui surpassent les autres par leur beauté, sont toujours des beautés Lapones, & qui ne peuvent passer pour telles que dans la Laponie. Mais parlant en général, il est constant que tous les Lapons & les Lapones sont extrêmement laids, & qu'ils ressemblent aux singes; on ne sauroit leur donner une comparaison plus juste. Leur visage est carré, les joues extrêmement éle-

vées, le reſte du viſage très étroit, & la bouche ſe coupe depuis une oreille juſqu'à l'autre. Voilà, en peu de mots, la deſcription de tous les Lapons. Leurs habits, comme j'ai dit, ſont de *Valdmar*, le bonnet des hommes eſt fait d'ordinaire d'une peau de *Loom*, comme je l'ai décrit ailleurs, ou bien de quelque autre oiſeau écorché. La coëffure des femmes eſt d'un morceau de drap, & les plus riches couvrent leur tête d'une peau de renard, de martre ou de quelque autre bête. Elles ne ſe ſervent point de bas; mais elles ont ſeulement, pendant l'hiver, une paire de bottes de cuir de rhenne, & mettent par-deſſus des ſouliers, qui ſont ſemblables à ceux des hommes, c'eſt-à-dire, d'un ſimple cuir, qui entoure le pié, & qui s'éleve en pointe ſur le devant; on y laiſſe un trou pour les pouvoir mettre dans le pié, & ils les nouent au-deſſus de la cheville, d'une longue corde faite de laine, qui fait cinq ou ſix tours, & afin que leurs chauſſures ne ſoient point lâches, & qu'ils aient plus de commodité pour marcher, ils empliſſent leurs ſouliers de foin qu'ils font bouillir tout exprès pour cela, & qui croît en abondance dans toute la Laponie. Leurs gants ſont faits de peaux de rhennes qu'ils diſtinguent en compartiment d'un autre cuir plus blanc, couſu & appliqué ſur le gant. Ils ſont faits comme des mitaines, ſans diſtinction de doigt; & les plus beaux ſont garnis pas en bas d'une peau de *Loom*. Les femmes ont un ornement particulier qu'elles appellent *Kraca*, fait d'un morceau de drap rouge, ou d'une autre couleur, qui leur entoure le cou, comme un colet de Jéſuite, & vient deſcendre ſur l'eſtomach, & finit en pointe. Ce drap eſt orné de ce qu'ils ont de plus précieux; le cou eſt plein de pluſieurs plaques d'étain; mais le devant de l'eſtomach eſt garni de choſes rares parmi eux. Les riches y mettent des boutons & des plaques d'argent, les plus belles qu'ils peuvent trouver, & les pauvres ſe contentent d'y mettre de l'étain & du cuivre, ſuivant leurs facultés.

Nous nous informâmes encore chez ces gens-là de toutes les choſes que nous avons appriſes des autres, qu'ils nous confirmerent toutes ; & ce qu'ils nous dirent de plus particulier, je l'ai porté à l'endroit où j'en ai parlé, que j'ai augmenté de ce qu'ils m'ont dit ; mais nous vouluûmes être inſtruits de tous les animaux à quatre piés, qui vivoient dans ce pays, & ils nous en apprirent les particularités ſuivantes.

Ils nous aſſurerent premierement qu'il regnoit quelquefois dans leurs pays des vents ſi impétueux, qu'ils enlevoient tout ce qu'ils rencontroient. Les maiſons les plus fortes ne leur peuvent réſiſter, & ils entraînent même ſi loin les troupeaux de bêtes, lorſqu'ils ſont ſur le ſommet des montagnes, qu'on ne ſait bien ſouvent ce qu'ils deviennent. Les ouragans font élever, en été, une telle quantité de ſable qu'ils apportent du côté de la Norwege, qu'ils ôtent ſi fort l'uſage de la vue, qu'on ne ſauroit voir à deux pas de ſoi ; l'hiver il fait voler une telle abondance de nége, qu'elle enſévelit les cabanes & les troupeaux entiers. Les Lapons, qui ſont ſurpris en chemin de ces tempêtes, n'ont point d'autre moyen pour s'en garantir, que de renverſer leur traîneau par-deſſus eux, & demeurer en cette poſture tout le tems que dure l'orage. Les autres ſe retirent dans les trous des montagnes avec tout ce qu'ils peuvent emporter avec eux, & demeurent dans ces cavernes juſqu'à ce que la tempête, qui durera quelquefois huit ou quinze jours, ſoit tout-à-fait paſſée.

De tous les animaux de la Laponie, il n'y en a point de ſi commun que le rhenne, dont j'ai fait la deſcription aſſez au long. La nature, comme une bonne mere, a pourvû à des pays auſſi froids que ſont ceux du Septentrion, en leur donnant quantité d'animaux propres pour faire des fourrures, pour s'en ſervir contre les rigueurs exceſſives de l'hiver, qui dure preſque toujours. Entre tous ceux dont les peaux ſont eſtimées

pour la chaleur, les ours & les loups tiennent le premier rang. Les premiers ſont fort communs dans le Septentrion ; les Lapons les appellent les *Rois des forêts* ; quoiqu ils ſoient preſque tous d'une couleur rouſſe, il s'en rencontre néanmoins très ſouvent de blancs, & n'y a point d'animal à qui le Lapon faſſe une guerre plus cruelle pour avoir ſa peau & ſa chair, qu'il eſtime par-deſſus tout à cauſe de ſa délicateſſe. J'en ai mangé quelquefois ; mais je la trouve extrêmement fade : la chaſſe des ours eſt l'action la plus ſolemnelle que faſſent les Lapons. Rien n'eſt plus glorieux parmi eux que de tuer un ours ; & ils en portent les marques deſſus eux ; en ſorte qu'il eſt aiſé de voir combien un Lapon aura tué d'ours en ſa vie, par le poil qu'il en porte en differents endroits de ſon bonet. Celui qui a fait la découverte de quelque ours, va avertir tous ſes compagnons ; & celui d'entre eux qu'ils croient le plus grand ſorcier, joue du tambour pour apprendre ſi la chaſſe doit être heureuſe, & par quel côté l'on doit attaquer la bête. Quand cette cérémonie eſt faite, on marche contre l'animal ; celui qui ſait l'endroit va le premier, & mene les autres, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivés à la taniere de l'ours. Là ils le ſurprennent le plus vîte qu'ils peuvent ; & avec des arcs, des fleches, des lances, des bâtons & des fuſils, ils le tuent. Pendant qu'ils attaquent la bête, ils chantent tous une chanſon en ces termes : *Kihelis pourra, Kihelis iiſcada ſoubi jælla jeitti.* » Ils rendent » grace à l'ours qu'il ne leur faſſe aucun mal, & qu'il » ne rompe pas les lances & les armes dont ils ſe » ſervent contre lui «. Quand ils l'ont tué, ils le mettent dans un traîneau pour le porter à la cabane, & le rhenne qui a ſervi à le traîner, eſt exempt pendant toute l'année du travail de ce traîneau ; & l'on doit auſſi faire en ſorte qu'il s'abſtienne d'approcher aucune femelle. L'on fait une cabane tout exprès pour faire cuire l'ours, qui ne ſert qu'à cela, où tous les

chaſſeurs ſe trouvent avec leurs femmes, & recommencent des chanſons de joie & de remerciment à la bête, de ce qu'ils ſont revenus ſans accident. Lorſque la viande eſt cuite, on la diviſe entre les hommes & les femmes, qui ne peuvent manger des parties poſtérieures, mais on leur donne toujours des antérieures. Toute la journée ſe paſſe en divertiſſemens; mais il faut remarquer que tous ceux qui ont aidé à prendre l'ours, ne peuvent approcher de leurs femmes de trois jours, au bout deſquels il faut qu'ils ſe baignent pour être purifiés. J'avois oublié de marquer que lorſque l ours eſt arrivé près de la cabane, on ne le fait pas entrer par la porte; mais on le coupe en morceaux, & on le jette par le trou qui fait paſſage à la fumée, afin que cela paroiſſe envoyé & deſcendu du Ciel: ils en font de même, lorſqu'ils reviennent des autres chaſſes. Il n'y a rien qu'un Lapon eſtime plus que d'avoir aſſiſté à la mort d'un ours, & il en fait gloire pendant toute ſa vie. Une peau d'ours ſe vend ordinairement. . . . .

Les loups ſont preſque tous gris-blancs; il s'en trouve de blancs: & les rhennes n'ont point de plus mortels ennemis. Ils les évitent en fuyant; mais lorſqu'ils ſont ſurpris de leurs adverſaires, ils ſe défendent contre eux des piés de devant, dont ils ſont extrêmement puiſſans, & de leur bois, lorſqu'ils ſont aſſez forts pour ſoutenir le choc; car les rhennes changent tous les ans de bois, & lorſqu'il eſt nouveau ils ne peuvent s'en ſervir. Pour empêcher que les loups n'attaquent les rhennes, les Lapons les attachent à quelque arbre, & il eſt fort rare qu'ils ſoient pour lors attaqués; car le loup, qui eſt un animal fort ſoupçonneux, appréhende qu'il n'y air quelque piege tendu, & qu'on ne ſe ſerve de ce moyen pour l'y attirer. Une peau de loup peut valoir. . . . . & il y a peu de perſonnes, même des grands Seigneurs en Suede, qui n'en aient des habits fourrés; & ils ne trouvent rien de meilleur contre le froid.

Les renards abondent dans toute la Laponie ; ils ſont preſque tous blancs, quoiqu'il s'en rencontre de la couleur ordinaire. Les blancs ſont les moins eſtimés ; mais il s'en trouve quelquefois de noirs, & ceux-là ſont les plus rares, & les plus chers. Leurs peaux ſont quelquefois vendues quarante ou cinquante écus, & le poil en eſt ſi fin & ſi long, qu'il pend de quel côté l'on veut ; en ſorte qu'en prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles, & ſe couche vers la queue. Tous les Princes Moſcovites, & les Grands de ce pays, recherchent avec ſoin des fourures de ces peaux, & après les zebelines, elles ſont les plus eſtimées. Mais puiſque j'ai parlé de zebeline, il faut que je vous diſe ce que j'en ſais. Ce que nous appellons zebeliue, on l'appelle ailleurs *Zabel*. Cet animal eſt de la groſſeur de la fouine, & differe de la Marte en ce qu'il eſt beaucoup plus petit, & qu'il a les poils beaucoup plus longs & plus fins. Les véritables zebelines ſont damaſſées de noir, & ſe prennent en Moſcovie & en Tartarie, il s'en trouve peu en Laponie. Plus la couleur du poil eſt noire, & plus elle eſt recherchée, & vaudra quelquefois ſoixante écus, quoique ſa peau n'ait que quatre doigts de largeur. On en a vu de blanches ou griſes, & le grand Duc de Moſcovie en a fait préſent, par ſes Ambaſſadeurs, au Roi de Suede, comme des peaux extrêmement précieuſes. Les martes approchent plus des zebelines que toutes les autres bêtes ; elles imitent aſſez la fineſſe & la longueur du poil ; mais elles ſont beaucoup plus grandes. J'en ai rencontré de la groſſeur d'un chat ; & il y a peu de pays où elles ſoient plus fréquentes qu'en Laponie. Sa peau coute une rixdalle ; & celles qui ont le deſſus de la gorge cendré, ſont plus eſtimées que celles qui l'ont blanc. Cet animal fait un grand carnage de petit-gris, dont il eſt extrêmement friand, & les attrape à la courſe ſans grande difficulté ; il ne ſe nourrit pas ſeulement d'écureuils, il

donne auſſi la chaſſe aux oiſeaux, & montant ſur le ſommet des arbres, il attend qu'ils ſoient endormis pour ſe jetter deſſus & les dévorer. S'ils ſont aſſez forts pour s'envoler, ils s'abandonnent dans l'air avec la marte, qui a ſes griffes auſſi fortes & auſſi pointues qu'aucun animal, & ſe tient deſſus le dos de l'oiſeau, & le mord en volant, juſqu'à ce qu'enfin il tombe mort. Cette chute eſt bien ſouvent auſſi funeſte à la marte qu'à l'oiſeau; & lorſqu'il s'eſt élevé bien haut dans l'air, la marte tombe bien ſouvent ſur les rochers, où elle eſt briſée, & n'a pas un meilleur ſort que l'autre.

J'ai parlé ailleurs des *Jærts*, en Suédois, & *Gulones* en Latin, au ſujet des rhennes qu'ils fendent en deux. Cet animal eſt de la groſſeur d'un chien; ſa couleur eſt noire-brune, & on compare ſa peau à celle des zebelines; elle eſt damaſſée & fort précieuſe.

La quantité des poiſſons de Laponie, fait qu'on y rencontre beaucoup de caſtors, que les Suédois appellent *Baver*, & qui ſe plaiſent fort dans ces lieux, où le bruit de ceux qui voyagent ne trouble point leur repos. Mais le véritable endroit pour les trouver, c'eſt dans la province de Kimi & en Ruſſelande. Les rognons de caſtors ſervent contre quantité de maladies. Tout le monde aſſure qu'il n'y a rien de plus ſouverain contre la peſte, que d'en prendre tous les matins, cela chaſſe le mauvais air, & entre dans les plus ſouveraines compoſitions. Olaus, Grand-Prêtre de la province de Pitha, m'en a fait préſent, à Torno, de la moitié d'un, & m'a aſſuré qu'il ne ſe ſervoit point d'autre choſe pour ſes meilleurs remedes. Il étoit fort habile en Pharmacie. Il m'aſſura de plus qu'il tiroit une huile de la queue du même animal, & qu'il n'y avoit rien au monde de plus ſouverain.

Il ſe voit auſſi, en Laponie, un nombre très conſidérable d'hermines, que les Suédois appellent *Lekat*. Cet animal eſt de la groſſeur d'un gros rat, mais une

fois auſſi long. Il ne garde pas toujours ſa couleur, car l'été il eſt un peu roux, & l'hiver il change de poil, & devient auſſi blanc que nous le voyons. Ils ont la queue auſſi longue que le corps, qui finit en une petite pointe noire comme de l'encre. En ſorte qu'il eſt difficile de voir un animal qui ſoit & plus blanc & plus noir. Une peau d'hermine coute quatre ou cinq ſols. La chair de cet animal ſent très mauvais, & il ſe nourrit de petit-gris & de rats de montagne. Ce petit animal, tout-à-fait inconnu ailleurs, & fort ſingulier, comme vous allez voir, ſe trouve quelquefois en ſi grande abondance, que la terre en eſt toute couverte. Les Lapons l'appellent *Lemmucat*. Il eſt de la groſſeur d'un rat, mais la couleur eſt plus rouge, marquée de noir, & il ſemble qu'il tombe du Ciel, parcequ'il ne paroît que lorſqu'il a beaucoup plu. Ces bêtes ne fuient point à l'approche des voyageurs, au contraire elles courent à eux avec grand bruit, & quand quelqu'un les attaque avec un bâton, ou avec quelque autre arme, elles ſe tournent contre lui, & mordent le bâton auquel elles demeurent attachées avec les dents comme de petits chiens enragés. Elles ſe battent contre les chiens qu'elles ne craignent pas, & ſautent ſur leur dos & les mordent ſi vivement, qu'ils ſont obligés de ſe rouler ſur terre, pour ſe défaire de ce petit ennemi. On dit même que ces animaux ſont ſi belliqueux, qu'ils ſe font quelquefois la guerre entre eux, & que lorſque les deux armées ſe trouvent dans des prés, qu'ils ont choiſis pour champ de bataille, ils s'y battent vigoureuſement. Les Lapons, qui voient ces différends entre ces petites bêtes, tirent des conſéquences de guerres plus ſanglantes ailleurs, & augurent de-là que la Suede doit bientôt porter les armes contre le Danois ou le Moſcovite, qui ſont ſes plus grands ennemis. Comme ces animaux ont l'humeur martiale, ils ont auſſi beaucoup d'ennemis qui en font des défaites conſidérables. Les shennes mangent tous ceux qu'ils peuvent attraper,

Les chiens en font leur plus délicate nourriture ; mais ils ne touchent point aux parties poſtérieures. Les renards en empliſſent leurs tanieres, & en font des magaſins pour la néceſſité, ce qui cauſe du dommage aux Lapons, qui s'apperçoivent bien lorſqu'ils ont de cette nourriture, qui fait qu'ils n'en cherchent point ailleurs, & ne tombent pas dans les pieges qu'on leur tend. Il n'y a pas même juſqu'aux hermines qui ne s'en engraiſſent, mais ce qui eſt admirable dans cet animal, c'eſt la connoiſſance qu'il a de ſa deſtruction prochaine, prévoyant qu'il ne ſauroit vivre pendant l'hiver. On en prend une grande partie pendue au ſommet des arbres, entre deux petites branches, qui forment une fourche. Une autre à qui ce genre de mort ne plaît pas, ſe précipite dans les lacs ; ce qui fait qu'on en trouve ſouvent dans le corps des brochets, qu'ils ont nouvellement engloutis ; & ceux qui ne veulent pas être homicides d'eux-mêmes, & qui attendent tranquillement leur deſtin, périſſent dans la terre, lorſque les pluies, qui les ont fait naître, les font auſſi mourir. On chaſſe grande quantité de lievres, qui ſont pour l'ordinaire tous blancs, & ne prennent leur couleur rouſſe que les deux mois les plus chauds de l'année.

Il n'y a gueres moins d'oiſeaux que de bêtes à quatre piés en Laponie. Les aigles, les rois des oiſeaux, s'y rencontrent en abondance. Il s'en trouve d'une groſſeur ſi prodigieuſe, qu'elles peuvent, comme j'ai déja dit ailleurs, emporter les faons des rhennes, lorſqu'ils ſont jeunes, dans leurs nids qu'ils font au ſommet des plus hauts arbres ; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder.

Je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde plus abondant en canards, en ſercelles, plongeons, cignes, oies ſauvages, & autres oiſeaux aquatiques, que celui-ci. La riviere en eſt par-tout ſi couverte, qu'on peut facilement les tuer à coups de bâton. Je ne ſais pas de

quoi nous eussions vécu pendant tout notre voyage sans ces animaux, qui faisoient notre nourriture ordinaire, & nous en tuyions quelquefois trente & quarante pour un jour, sans nous arrêter un moment, & nous ne faisions cette chasse qu'en chemin faisant. Tous ces animaux sont passagers, & quittent ces pays pendant l'hiver, pour en aller chercher de moins froids, où ils puissent trouver quelques ruisseaux qui ne soient point glacés; mais ils reviennent au mois de Mai faire leurs œufs en telle abondance, que les déserts en sont tout couverts. Ils leur tendent des filets, & la peau des cignes écorchés leur sert à faire des bonnets, les autres leur servent de nourriture. Il y a un oiseau fort commun en ce pays, qu'ils appellent *Loom*, & qui leur fournit leurs plus beaux ornemens de tête. Cet animal est d'un plumage violet & blanc, perlé d'une maniere particuliere. Il est de la grosseur d'une oie, & se prend quelquefois dans les filets que les pêcheurs mettent pour prendre du poisson, lorsque l'ardeur de la proie l'emporte trop, & qu'il poursuit quelque poisson sous l'eau. On garnit aussi de sa peau les extrêmités des plus beaux gants. Les coqs de bruyere, les gelinotes s'y trouvent en abondance. Mais il y a dans ce pays une certaine espece d'oiseau que je n'ai point vû ailleurs, qu'ils appellent *Snyeuripor*, & que les Grecs appelloient *Lagopos*, de la grosseur d'une poule. Cet oiseau a pendant l'été son plumage gris de la couleur du faisan, & l'hiver il est entierement blanc, comme tous les animaux qui vivent en ce pays; & la nature ingénieuse les rend de la même couleur de la nége, afin qu'ils ne soient pas reconnus des chasseurs, qui les pourroient facilement appercevoir, s'ils étoient d'une autre couleur que la nége, dont la terre est toute couverte. J'ai fait ailleurs la description de cet oiseau. Il est d'un goût plus excellent que la perdrix, & donne par ses cris une marque assurée qu'il doit bientôt tomber de la nége, comme il est aisé de voir par son nom, qui signifie

oiſeau de nége. Les Lapons leur tendent des filets ſur cette nége, & forment une petite haie, au milieu de laquelle ils laiſſent un eſpace vuide où les lacets ſont tendus, & par où ces oiſeaux doivent paſſer.

Il eſt impoſſible de concevoir la quantité du poiſſon de la Laponie. Elle eſt par-tout coupée de fleuves, de lacs & de ruiſſeaux, & ces fleuves, ces lacs & ces ruiſſeaux ſont ſi pleins de poiſſons, qu'un homme peut, en une demie-heure de tems, en prendre avec une ſeule ligne autant qu'il en peut porter. C'eſt auſſi la ſeule nourriture des Lapons, ils n'ont point d'autre pain; & ils n'en prennent pas ſeulement pour eux, ils en font tout leur commerce, & achetent ce dont ils ont beſoin avec des poiſſons, ou avec des peaux de bêtes: ce qui fait que la pêche eſt toute leur occupation. Car, ſoit qu'ils veuillent manger, ou entretenir le luxe qui ne laiſſe pas de regner dans ce pays, ils n'ont point d'autre moyen de le faire. Il eſt vrai que les riches ne pêchent jamais. Les pauvres pêchent pour eux, & ils leur donnent en échange ou du tabac, ou de l'eau-de-vie, ou du fer, ou quelque autre choſe de cette nature. Sans m'arrêter à parler de tous les poiſſons qui ſont en ce pays, je dirai qu'il n'y en a point de plus abondant en ſaumons. Ils commencent à monter au mois de Mai, & pour lors ils ſont extrêmement gras & beaucoup meilleurs, que lorſqu'ils s'en retournent au mois de Septembre. Il y a des années où dans le ſeul fleuve de Torno on en peut pêcher juſqu'à trois mille tonnes, qu'on porte à Stokholm & à tous les habitans de la Mer Baltique & du Golfe Bothnique. Les brochets ne ſe trouvent pas en moindre abondance que les ſaumons: ils les font ſécher, & en portent des quantités inconcevables. J'ai décrit ailleurs la maniere dont ils ſe ſervent pour le pêcher la nuit, à la lueur d'un grand feu qu'ils allument ſur la proue de leurs barques. Les truites y ſont aſſez communes; mais il y a une ſorte de poiſſon qui m'eſt inconnu, qu'ils appellent *Siel*, il eſt de

la groſſeur d'un hareng, & d'une grande délicateſſe.

Après avoir demeuré quelques jours avec ces Lapons, & nous être inſtruits de tout ce que nous voulions ſavoir d'eux, nous reprîmes le chemin qui nous conduiſoit chez le Prêtre, & le même jour mercredi 27 d'Août, nous partîmes de chez lui, & vînmes coucher à *Cokluanda*, où commence la Bothnie, & où finit la Laponie. Mais, Monſieur, je ne ſais ſi vous n'aurez pas trouvé étrange que je vous aie tant parlé des Lapons, & que je ne vous aie rien dit de la Laponie; je ne ſais comment cela s'eſt fait, & je finis par où je devrois avoir commencé. Mais il vaut encore mieux en parler tard, que de n'en rien dire du tout, & avant que d'en ſortir je vous en dirai ce que j'en ſais.

On ne peut dire quel nom cette Province a eu parmi les anciens Géographes, puiſqu'elle n'étoit pas connue, & que Tacite & Ptolomée ne connoiſſoient pas de Province plus éloignée que la *Sériſinie*, que nous appellons préſentement Bothnie, ou *Biarmie*, & qui s'étend à l'extrêmité du Golfe Bothnique. Ce que l'on ſait aujourd'hui de la Laponie, c'eſt qu'elle ſe peut diviſer en Orientale & Occidentale. Elle regarde l'Occident du côté de l'Iſlande, & obéit au Roi de Dannemarck. C'eſt du côté d'Orient qu'elle confine à la Mer Blanche, où eſt le port d'Archangel, & celle-là reconnoît le grand Duc de Moſcovie pour ſon Souverain. Il faut ajouter une troiſieme, qui eſt au milieu des deux, & qui eſt beaucoup plus grande que toutes les deux autres enſemble, & celle-là eſt ſous la domination du Roi de Suede, & ſe diviſe en cinq Provinces différentes, qui ont toutes le nom de Laponie, & qu'on appelle *Uma Lapmarch*, *Pitha Lapmarch*, *Lula Lapmarch*, *Torna Lapmarch*, & *Kimi Lapmarch*. Elles prennent leurs noms des fleuves qui les arroſent, & ces mêmes fleuves le donnent encore aux villes où ils

paſſent, ſi on peut donner ce nom à un amas de quelques maiſons faites d'arbres.

La Province de *Torno Lapmarch*, qui eſt juſtement ſituée au bout du Golfe Bothnique, eſt la derniere du monde du côté du Pôle arctique, & s'étend juſqu'au Cap du Nord. Charles IX, Roi de Suede, jaloux de connoître la vérité & l'étendue de ſes terres, envoya, en différens tems de l'année 1600, deux illuſtres Mathématiciens, l'un appellé *Aaron Forſius* Suédois, & l'autre *Jérôme Bircholto*, Allemand de nation. Ces gens firent le voyage avec toutes les proviſions & les inſtrumens néceſſaires, & avec un heureux ſuccès; & rapporterent à leur retour, qu'ils n'avoient trouvé aucun continent au Septentrion, au-delà du ſoixante & treizieme dégré d'élévation, mais une mer glaciale immenſe, & que le dernier promontoire, qui avançoit dans l'Océan, étoit *Nuchus*, ou *Norkap*, aſſez près du château *Wardhus*, qui appartient aux Danois. C'eſt dans cette Laponie que nous avons voyagé, & nous avons remonté le fleuve qui l'arroſe juſqu'à ſa ſource.

Nous arrivâmes le lendemain à *Jacomus Maſtung*, qui n'étoit diſtant du lieu où nous avions couché que de deux lieues; nous en fîmes trois ou quatre à pié pour y arriver, & nous ne perdîmes pas nos pas. Il y a, dans ce lieu, une Mine de fer très bonne, mais qui eſt preſque abandonnée à cauſe du grand éloignement. Nous y allions pour y voir travailler aux forges, où ne voyant rien de ce que nous ſouhaitions, nous fûmes plus heureux que nous n'eſpérions l'être. Nous allâmes dans la Mine, d'où nous fîmes tirer des pierres d'aiman tout-à-fait bonnes. Nous admirâmes, avec bien du plaiſir, les effets ſurprenans de cette pierre, lorſqu'elle eſt encore dans le lieu natal. Il fallut faire beaucoup de violences pour en tirer des pierres auſſi conſidérables que celles que nous voulions avoir, & le marteau dont on ſe ſervoit, qui étoit de la groſſeur

de la cuiſſe, demeuroit ſi fixe en tombant ſur le ciſeau qui étoit dans la pierre, que celui qui frappoit avoit beſoin de ſecours pour le retirer. Je voulus éprouver cela moi-même, & ayant pris une groſſe pince de fer, pareille à celle dont on ſe ſert à remuer les corps les plus peſans, & que j'avois de la peine à ſoutenir, je l'approchai du ciſeau qui l'attira avec une violence extrême, & la ſoutenoit avec une force inconcevable. Je mis une bouſſole, que j'avois, au milieu du trou, où étoit la Mine, & l'aiguille tournoit continuellement d'une vîteſſe incroyable. Nous prîmes les meilleures, & nous ne demeurâmes pas davantage en ce lieu. Nous allâmes retrouver nos barques, & vinmes coucher à *Tuna Hianda* chez un de nos bateliers, qui nous fit voir ſes lettres d'exemption de taille qu'il avoit du Roi pour avoir trouvé cette Mine de fer. Ce payſan s'appelloit *Lars Larſzon*, *Laurentius à Laurentio*.

Le lendemain dimanche nous fîmes une aſſez bonne journée, & arrivâmes le ſoir à *Koenges*, où nous avions demeuré un jour en paſſant. Nous achetâmes-là des traîneaux, & tout le harnois qui ſert à atteler la rhenne. Ils nous couterent un ducat la piece. Nous ne partîmes le lundi que ſur le midi, à cauſe que nous fûmes obligés d'attendre les barques qu'il faut aller querir aſſez loin, & paſſer un long eſpace de chemin pour éviter les Cataractes, qui ſont extrêmement violentes en cet endroit. Nous couchâmes cette nuit-là à *Pello*, où nous eumes le plaiſir de voir en arrivant cette pêche du brochet, dont je vous ai déja parlé, & qui me parut merveilleuſe. Il ne faut pas s'étonner ſi les habitans de ce pays cherchent tous les moyens poſſibles pour prendre du poiſſon; ils n'ont que cela pour ſubſiſter: & la nature qui donne bien ſouvent le remede auſſi-tôt que le mal, refuſant ſes moiſſons à ces gens, leur donne des pêches plus abondantes qu'en aucun autre endroit. Nous vinmes le lendemain, pre-

mier de Septembre, coucher chez le Préfet des Lapons, Allemand de nation, dont j'ai déja parlé, & le lendemain nous arrivâmes à Torno, après avoir passé plus de quarante cataractes. Ces cataractes sont des chutes d'eau très impétueuses, & qui font en tombant un bruit épouvantable. Il y en a quelques-unes qui durent l'espace de deux & trois lieues, & c'est un plaisir le plus grand du monde, de voir descendre ces torrens avec une vîtesse qui ne se peut concevoir, & faire trois ou quatre milles de Suede, qui valent douze lieues de France, en moins d'une heure. Plus la cataracte est forte, & plus il faut ramer avec vigueur pour soutenir sa barque contre les vagues. Ce qui fait qu'étant poussé du torrent, & porté de la rame, vous faites un grand chemin en peu de tems.

Nous arrivâmes à Torno le mardi, & nous y vinmes à la bonne heure, & pour voir les cérémonies des obséques de *Johannes Tornæus*, dont je vous ai parlé auparavant, qui étoit mort depuis deux mois. C'est la mode, en Suede, de garder les corps des défunts fort long-tems. Ce tems se mesure suivant la qualité des personnes, & plus la condition du défunt est relevée, & plus aussi les funérailles sont reculées. On donne ce tems pour disposer toutes choses pour ces actions, qui sont les plus solémnelles qui se fassent en ce pays; & si l'on dit que les Turcs dépensent leurs biens en noces, les Juifs en circoncisions, les Chrétiens en procès, on pourroit ajouter, les Suédois en funerailles. En effet, j'admirai la grande dépense qui se fit pour un homme qui n'étoit pas autrement considérable, & dans un pays si barbare & si éloigné du reste du monde. On n'eut pas plutôt appris notre arrivée, que le gendre du défunt travailla aussi-tôt à une harangue latine, qu'il devoit le lendemain prononcer devant nous, pour nous inviter aux obséques de son beau-pere. Il fut toute la nuit à y rêver, & oublia tout son discours lorsqu'il fut le matin devant nous. Si les révérences disent quelque

chose,

choſe, & ſont les marques de l'éloquence, je puis aſſurer que notre harangueur ſurpaſſoit le prince des Orateurs; mais je crois que ſes inclinations ſervoient plus à cacher la confuſion qui paroiſſoit ſur ſon viſage, qu'à rendre ſon diſcours fleuri. Comme nous ſavions le ſujet de ſa venue, nous devinâmes qu'il venoit pour nous prier d'aſſiſter à la cérémonie. Car nous n'en pûmes rien apprendre par ſon diſcours, & quelque-tems après le Bourguemeſtre de la ville, avec un Officier qui étoit-là en garniſon, vinrent nous prendre dans la même chaloupe pour nous paſſer de l'autre côté de l'eau, & nous mener à la maiſon du défunt. Nous trouvâmes à notre arrivée toute la maiſon pleine de Prêtres, vêtus de longs manteaux, & de chapeaux qui ſembloient, par la hauteur de leur forme, ſervir de colonnes à quelque poutre de la maiſon. Le corps du défunt, mis dans un cercueil couvert de drap, étoit au milieu d'eux. Ils l'arroſoient des larmes qui dégouroient de leurs barbes humides, dont les poils ſéparés formoient différens canaux, & diſtilloient cette triſte humeur, qui ſervoit d'eau benite. Tous ces Prêtres avoient quitté leurs Paroiſſes, & étoient venus de fort loin. Il y en avoit quelques-uns éloignés de plus de cent lieues, & on nous aſſura que ſi cette cérémonie ſe fût faite l'hiver, pendant lequel tems les chemins en ces pays ſont plus faciles, il n'y auroit eû aucun Prêtre à deux ou trois cens lieues à la ronde, qui ne s'y fût trouvé, tant ces ſortes de cérémonies ſe font avec éclat. Le plus ancien de la compagnie fit une oraiſon funebre à tous les aſſiſtans, & il falloit qu'il dit quelque choſe de bien triſte, puiſqu'il s'en fallut peu que ſon air pitoyable ne nous excitât à pleurer nous-mêmes, qui n'entendions rien à ce qu'il diſoit. Les femmes étoient dans une petite chambre, ſépatées des hommes, qui gémiſſoient d'une maniere épouvantable, & entr'autres la femme du défunt, qui interrompoit, par ſes ſanglots, le diſcours du Prédicateur. Pendant que

l'on prêchoit dans cette ſalle, on en faiſoit autant dans l'Egliſe en Finnois, & quand les deux diſcours furent finis, on ſe mit en chemin pour conduire le corps à l'Egliſe. Sept ou huit bourgeois le chargerent ſur leurs épaules, & il n'y eut perſonne des plus apparens qui ne voulut y mettre la main, & je me ſouvins pour lors de ce que dit Virgile à l'entrée du cheval dans Troye, quand il dit qu'il n'y avoit ni jeune, ni vieux, qui ne voulut aider à tirer cette machine dans leur ville : *Funemque manu contingere gaudent.* Nous ſuivions le corps comme les plus apparens & ceux qui menoient le deuil, & la veuve étoit enſuite conduite par-deſſous les bras de deux de ſes filles; l'une s'attriſtoit beaucoup, & l'autre ne paroiſſoit pas émue. On mit le corps au milieu de l'Egliſe en chantant quelques Pſeaumes, & les femmes en paſſant près du défunt, ſe jetterent ſur le cercueil, & l'embraſſerent pour la derniere fois. Ce fut pour lors que commença la grande & principale oraiſon funebre, récitée par *Johannes Plantinus*, Prêtre d'Urna, qui eut une canne d'argent pour ſa peine. Je ne puis pas dire s'il l'avoit méritée; mais je ſais qu'il cria beaucoup, & que pour rendre tous les objets plus triſtes, il s'étoit même rendu hideux, en laiſſant ſes cheveux ſans ordre, & pleins de pluſieurs bouts de paille, qu'il n'avoit pas eu le tems d'ôter. Cet homme dit toute la vie du défunt, dès le moment de ſa naiſſance juſqu'au dernier ſoupir de ſa vie. Il cita les lieux & les maîtres qu'il avoit ſervis, les provinces qu'il avoit vûes, & n'oublia pas la moindre action de ſa vie. C'eſt la mode en ce pays de faire une oraiſon funebre aux laquais & aux ſervantes, pourvu qu'ils aient un écu pour payer l'orateur. Je me ſuis trouvé à Stockholm à l'enterrement d'une ſervante, où la curioſité m'avoit conduit. Celui qui faiſoit ſon oraiſon funebre, après avoir cité le lieu de ſa naiſſance & ſes parens, s'étendit ſur les perfections de la défun-

te, & exagéra beaucoup qu'elle ſavoit parfaitement bien faire la cuiſine, diſtribuant les parties de ſon diſcours en autant de ragoûts qu'elle ſavoit faire, & forma cette partie de ſon oraiſon, en diſant qu'elle n'avoit qu'un ſeul défaut, qui étoit de faire toujours trop ſalé ce qu'elle apprêtoit, & qu'elle montroit par-là l'amour qu'elle avoit pour la prudence, dont le ſel eſt le ſymbole, & ſon peu d'attache aux biens de ce monde, qu'elle jettoit en profuſion. Vous voyez par-là, Monſieur, qu'il y a peu de gens qui ne puiſſent donner matiere de faire à leur mort une oraiſon funebre, & un beau champ à un orateur d'exercer ſon éloquence. Mais celui-ci avoit une plus belle carriere. *Johannes Tornæus* étoit un homme ſavant; il avoit voyagé, & avoit même été en France précepteur du Comte Charles Oxeſtiern. Quand l'oraiſon funebre fut finie, on nous vint faire encore un compliment Latin, pour demeurer au feſtin; quoique nous n'entendîmes pas davantage à ce ſecond compliment qu'au premier, nous n'eûmes pas de peine à nous imaginer ce qu'il nous vouloit dire. Nos ventres ne nous diſoient que trop ce que ce pouvoit être, & ils ſe plaignoient ſi haut qu'il étoit près de trois heures qu'ils n'avoient mangé, qu'il ne fut pas plus difficile à ces gens d'entendre leur langage qu'à nous le leur. On nous mena dans une grande ſalle, diviſée en trois longues tables, & c'étoit le lieu d'honneur. Il y en avoit cinq ou ſix autres encore plus pleines que celle-ci, pour recevoir tous les gens qui s'y préſentoient. Les préludes du repas furent de l'eau-de-vie, de la bierre, & une autre liqueur qu'ils appellent *Calchat*, faite avec de la bierre, du vin & du ſucre, deux auſſi méchantes boiſſons qui puiſſent entrer dans le corps humain. On ſervit enſuite les tables, & on nous fit aſſeoir au plus haut bout de la premiere table avec les Prêtres du premier ordre, tels qu'étoient le Pere Prédicateur & autres. On commença le repas dans le ſilence, comme par-tout ailleurs, & comme le ſu-

jet le demandoit. Ce qui fit dire à Plantin qui étoit à côté de moi, qu'ils appelloient les Conviés *Nelli*. *N* signifie, *neque vos; nec sermo egreditur ex ore eorum; loquebantur variis linguis; in omnem terram exivit sonus eorum.* Toutes ces paroles étoient tirées de l'Ecriture, & je ne crois pas qu'on les puisse mieux faire venir qu'à cet endroit. Car on ne peut se figurer une image plus vive des noces de Cana, que le tableau que nous en vîmes représenter devant nos yeux, plus beau & plus naturel que celui de Paul Véronese. Les tables étoient couvertes de viandes particulieres, & si je l'ose dire, antiques : car il y avoit pour le moins huit jours qu'elles étoient cuites. De grands pots de différentes matieres, faits la plûpart comme ceux qu'on portoit aux sacrifices anciens, paroient cette table, & faisoient, par leur nombre, une confusion semblable à celle que nous voyons aussi aux anciens banquets. Mais ce qui achevoit cette peinture, c'étoit la mine vénérable de tous ces Prêtres armés de barbe, & les habits Finnois de tous les conviés, qui sont aussi plaisans qu'on les puisse voir. Il y avoit entr'autres un petit vieillard avec de courts cheveux, une barbe épaisse, & chauve sur le devant de la tête. Je ne crois pas que l'idée la plus vive de quelque Peintre que ce soit, puisse mieux représenter la figure de Saint Pierre. Cet homme avoit une robe verte, doublée de jaune, sans façon, & faisant l'effet d'une draperie, retroussée d'une ceinture. Je ne me lassai point de contempler cet homme, qui étoit le frere du défunt. Pendant que je m'arrêtois à considérer cet homme, les autres avoient des occupations plus importantes, & buvoient en l'honneur du défunt & à la prospérité de sa famille, d'une maniere surprenante. Les Prêtres, comme les meilleurs amis, buvoient le plus vigoureusement, & après avoir bu des santés particulieres, on en vint aux Rois & aux Grands. On commença d'abord par la santé des belles filles, comme c'est la mode

par toute la Suede, & de-là on monta aux Rois. Ces santés ne se boivent que dans des vases proportionnés par leur grandeur à la condition de ces personnes royales ; & pour m'exciter d'abord, on me porta la santé du Roi de France, dans un pot qui surpassoit autant tous les autres en hauteur, que ce grand Prince surpasse les autres Rois en puissance. C'eût été un crime de refuser cette santé. Je la bus & vuidai ce pot fort courageusement. Il n'y avoit pas d'apparence, étant en Suede, d'avoir bu la santé du Roi de France, & d'oublier celle du Roi de Suede. On la but dans un vase qui n'étoit gueres moins grand que l'autre, & après avoir fait suivre plusieurs santés à celles-ci, tout le monde se tut pour faire la priere. Il arriva malheureusement dans ce tems qu'un de notre compagnie dit un mot plaisant, & nous obligea à éclater de rire si long-tems, & d'une maniere si haute, que toute l'assemblée, qui avoit les yeux sur nous, en fut extrêmement scandalisée. Ce qui étoit de plus fâcheux, c'est que tout le monde avoit été découvert pendant le repas à cause de nous, & qu'on avoit emporté nos chapeaux ; en sorte que nous n'avions rien pour cacher le ris dont nous n'étions pas les maîtres, & plus nous nous efforcions à l'étouffer, & plus il éclatoit. Cela fit que ces Prêtres, croyant que nous nous moquions de leur Religion, sortirent de la salle & n'y voulurent plus rentrer. Nous fûmes avertis par un petit Prêtre, qui étoit plus de nos amis que les autres, qu'ils avoient résolu de nous attaquer sur la Religion. Nous évitâmes pourtant de parler avec eux sur cette matiere, & nous les allâmes trouver dans un autre lieu où étoit passée l'assemblée pour fumer, tandis qu'on levoit les tables. On apporta, pour dessert, des pipes & du tabac, & tous les Prêtres burent & fumerent jusqu'à ce qu'ils tombassent sous table. Cē fut ainsi qu'on arrosa la tombe de *Joannes Tornæus*, & que la fête finit. *Olaus Graan*, gendre du défunt, se traîna le mieux qu'il pût

pour nous conduire à notre bateau, le pot à la main ; mais les jambes lui manquerent, il s'en fallut peu qu'il ne tombât dans la riviere, & par néceſſité deux hommes le ramenerent par-deſſous les bras.

Nous croyions que toute la cérémonie fut terminée, quand nous vîmes paroître le lendemain matin *Olaus Graan*, ſuivi de quelques autres Prêtres, qui nous venoit prier de nous trouver au lendemain. Je vous aſſure, Monſieur, que cela me ſurprit, je n'avois jamais entendu parler de lendemain qu'aux noces, & je ne croyois pas qu'il en fut de même aux enterremens. Il fallut ſe réſoudre à y aller une ſeconde fois, & nous eûmes une conférence avec *Olaus Graan*, pendant le bon intervalle qu'il ſouffrit entre l'ivreſſe paſſée & la future.

Cet *Olaus Graan*, gendre du défunt, eſt Prêtre de la province de *Pytha*, homme ſavant, ou ſe diſant tel, Géographe, Chymiſte, Chirurgien, Mathématicien, & ſe piquant ſur-tout de ſavoir la langue Françoiſe, qu'il parloit, comme vous pouvez juger par ce compliment qu'il nous fit. *La grande Ciel*, (nous répéta-t-il pluſieurs fois) *conſerve vous & votre applicabilité, tout le tems que vous verrez vos gris cheveux.* Il nous montra deux Médailles, l'une de la Reine Chriſtine, & l'autre étoit un ſicle des Juifs, qui repréſente d'un côté la verge de Moyſe, & de l'autre une coupe, d'où ſort une maniere d'encens. Entre toutes les autres qualités, il prétendoit avoir celle de poſſéder en perfection la Pharmacie, & pour nous le prouver il tira de pluſieurs poches quantité de boîtes de toutes grandeurs, de confortatifs, & aſſez pour lever une boutique d'Apoticaire. Il me donna un morceau de teſticule de caſtor, & m'aſſura qu'il tiroit une huile admirable de la queue de cet animal, qui ſervoit à toutes ſortes de maladies. Quand notre converſation fut finie, on nous reconduiſit où nous avions été le jour précédent, où chacun, pour faire honneur au défunt, but épou-

vantablement, & ceux qui purent, s'en retournerent chez eux.

Nous demeurâmes à Torne à notre retour de Laponie pendant huit jours. Le mercredi & le jeudi ſe paſſérent à l'enterrement. Le vendredi, ſamedi & dimanche ne furent remarquables que par les viſites continuelles que nous reçûmes, où il falloit faire boire tout le monde. Le lundi le Bourguemeſtre nous donna à dîner, & le mardi, à la pointe du jour, le vent s'étant mis à l'Oueſt, nous fîmes voile. Le vent demeura aſſez bon tout le reſte du jour. La nuit, il fut moins violent, mais le lendemain mercredi nous eûmes un calme. Le jeudi ne fut pas plus heureux, & nous demeurâmes immobiles comme des tours. Nous jettâmes pluſieurs fois la ſonde pour donner fond, mais n'en trouvant aucun, il fallut faire notre route dans des appréhenſions continuelles d'aller échouer quelque part. Le vendredi, le brouillard étant diſſipé, nous fîmes un peu de chemin à la faveur d'un vent Eſt & Nord-Eſt, & paſſâmes les petites Iſles de *Querken*. Mais le lendemain le vent s'étant fait contraire, nous fûmes obligés de retourner ſur nos pas, & de relâcher dans un port appellé *Razan*. Nous y paſſâmes une partie de ce jour à chaſſer dans une Iſle voiſine, & le ſoir nous allâmes à l'Egliſe, éloignée d'une demie-lieue. Le Prêtre nous y donna à ſouper; mais dans la crainte qu'il avoit que de jeunes gens frais revenant de *Lappemarch*, n'entrepriſſent quelque choſe ſur ſon honneur, il s'efforçoit, afin que nous ne paſſaſſions pas la nuit chez lui, de nous faire entendre que le vent étoit bon, quoiqu'il fût fort contraire. Nous revînmes donc à notre barque paſſer toute la nuit, après avoir acheté un Livre chez lui, & le dimanche matin le Major du régiment de cette Province nous envoya querir dans ſa chaloupe par deux ſoldats. Nous y allâmes, & nous trouvâmes tous ſes Officiers avec un bon dîner, qui nous attendoient. Il fallut boire à la Suédoiſe, c'eſt-à-dire, vuider les *can-*

nes d'un seul trait, & quand on en vint à la santé du Roi, on apporta trois verres pleins sur une assiette, qui furent tous vuidés. J'avoue que je n'avois pas encore expérimenté cette triplicité de verres, & que je fus fort étonné de voir qu'il ne suffisoit pas de boire dans un seul. Il est encore de la cérémonie de renverser son verre sur l'assiette, pour faire voir la fidélité de celui qui boit. Nous nous en retournâmes à notre vaisseau, & le lendemain sur les dix heures nous allâmes voir de quel côté venoit le vent. Il étoit Est, & l'ignorance de notre Capitaine & de notre Pilote leur faisoit croire qu'ils ne pouvoient sortir hors du port avec ce vent. Je leur soutins le contraire, & je fis tant que je les résolus à se hazarder de sortir. Nous le fîmes heureusement, & sur le midi le vent se mit Nord-Est si fort, qu'ayant duré toute la nuit, & le lundi suivant, jusqu'à midi, nous fîmes pendant vingt-quatre heures plus de cent lieues. Mais le vent étant tombé tout-d'un-coup, nous demeurâmes à huit lieues d'*Agbon*, lieu où nous devions descendre pour aller, par terre, à *Coperberyt*. Nous ne le pûmes faire que le lendemain, & ayant trouvé heureusement à la côte de petites barques qui venoient de la Foire d'*Hernesautes*, nous vînmes coucher à *Withseval*, petite ville sur le bord du Golfe Bothnique, & le lendemain nous prîmes des chevaux de poste, & fîmes une très rude journée, soit par la difficulté du chemin, ou soit qu'ayant été long-tems sans courir la poste, nous en ressentions plus la fatigue. Nous nous égarâmes la nuit dans des Bois, & s'il est toujours fâcheux d'errer pendant les ténebres, il l'est incomparablement davantage en Suede, dans un pays plein de précipices & de forêts sans fin, où l'on ne sait pas un mot de la langue, & où l'on ne trouve personne pour demander le chemin, quand on la sauroit. Néanmoins, après avoir beaucoup avancé notre route pendant une pluie épouvantable, à la faveur d'une petite chandelle, plus agréable mille fois dans

cette nuit obſcure, que le plus beau Soleil dans un des plus charmans jours de l'été ; nous arrivâmes à la poſte, & le vendredi ſuivant, étant fort rebutés de la journée précédente, nous ne fîmes que trois lieues, & couchâmes à *Alta*. Le ſamedi fut aſſez remarquable pour l'avanture qui nous arriva. Nous partîmes à ſix heures du matin pour faire quatre milles de Suede, qui font douze lieues de France, & après avoir marché juſqu'à deux heures après midi, nous arrivâmes à une miſérable cabane, que nous ne crûmes point être le lieu où nous devions prendre d'autres chevaux, qui l'étoit néanmoins ; & n'ayant trouvé perſonne à qui parler, nous pourſuivîmes notre route par des chemins qu'il n'y a que ceux qui y ont été qui en puiſſent concevoir la difficulté. Nous croyions être fort proche de la poſte, & nous marchâmes juſqu'à quatre heures au ſoir ſans rencontrer une ſeule perſonne pour demander le chemin, ni le moindre toît pour nous mettre à couvert. Par ſurcroît de malheur, la pluie vint en telle abondance, qu'il plut cette nuit-là pour trois mois qu'il y avoit qu'il n'étoit pas tombé une ſeule goutte d'eau. L'eſpérance, qui nous flattoit que nous pourrions bien rencontrer quelque maiſon de payſan, faiſoit que malgré la laſſitude épouvantable dont nous étions accablés, nous ne laiſſions pas de marcher ; mais enfin la pluie vint ſi forte, & la nuit ſi noire, que nos chevaux rebutés, & qui n'avoient pas mangé non plus que nous depuis le matin, demeurerent tout-d'un-coup ſans qu'il fût poſſible de les faire avancer davantage. Nous voilà donc triſtement demeurés au milieu des Bois, ſans avoir quoi que ce ſoit au monde, que le ventre des chevaux pour nous mettre à couvert, & on le pouvoit faire ſans danger ; car les pauvres bêtes étoient ſi accablées, qu'elles paſſerent la nuit ſans remuer, & ſans manger non plus que leurs maîtres. Toute notre conſolation fut que nous fîmes un bon feu qui nous réchauffa un peu. Mais il n'y avoit rien de ſi plaiſant

que de nous voir dans cet équipage, tous extrêmement triſtes & défaits, comme des gens qui n'avoient mangé depuis vingt-quatre heures, & qui baiſſoient languiſſamment la tête, pour recevoir la pluie qu'il plaiſoit au Ciel de faire tomber ſur nous avec largeſſe. Ce qu acheva de rendre l'avanture plaiſante, fut que le lendemain nous ne fûmes pas plutôt à cheval à la pointe du jour, que nous découvrîmes, à deux portées de mouſquet, une petite maiſon que nous avions tant cherchée, & dans laquelle nous allâmes boire un peu de lait. *A quelque choſe*, comme on dit, *malheur eſt bon*, car cet égarement fut cauſe que nous arrivâmes le lendemain dimanche à *Coperberyt*, où nous ne fuſſions arrivés que le jour d'après. Nous découvrîmes cette ville par la fumée qui en ſortoit, & qui reſſembloit plutôt à la boutique de Vulcain qu'à toute autre choſe. On ne voit de tous côtés que fourneaux, que feux, que charbons & cyclopes affreux. Il faut deſcendre dans cette ville par des trous. Pour vous en faire concevoir l'horreur, on nous mena premierement dans une chambre pour y changer d'habit, où nous prîmes un bâton ferré pour nous ſoutenir dans les endroits dangereux. Nous deſcendîmes enſuite dans la Mine, dont la bouche eſt d'une largeur & d'une profondeur ſurprenante. A peine voit-on les Travailleurs, dont les uns élevent des pierres, les autres font ſauter des terres, d'autres font des feux pour détacher la Mine, & chacun enfin a ſon emploi différent. Nous deſcendîmes dans ce fond par quantité de routes qui y conduiſoient, & nous commençâmes pour lors à connoître que nous n'avions rien fait, & que ce n'étoit qu'une diſpoſition à de plus grands travaux. Nos guides allumerent leurs flambeaux, qui avoient bien de la peine à percer les ténébres épaiſſes qui régnoient dans ces lieux ſouterrains. On ne voit de tous côtés, & à perte de vue, que des ſujets d'horreur, à la faveur de certains feux ſombres, qui ne donnent de lumiere qu'autant qu'il en faut

pour diſtinguer ces objets affreux ; la fumée vous offuſque, le ſoufre vous étouffe. Joignez à cela le bruit des marteaux & la vue de ces ombres ; ces malheureux, qui ſont tous nus & noirs comme des démons, & vous avoûrez avec moi, qu'il n'y a rien qui repréſente mieux l'enfer que ce tableau vivant, peint des plus noires & des plus ſombres peintures qu'on ſe puiſſe imaginer. Nous deſcendîmes plus de deux lieues dans terre par des chemins épouvantables, tantôt ſur des échelles tremblantes, tantôt ſur des planches légeres, & toujours dans de continuelles appréhenſions. Nous apperçumes dans notre chemin quantité de pompes qui élevoient l'eau, & des machines aſſez curieuſes, que nous n'eûmes pas le tems d'examiner. Nous vîmes ſeulement quantité de ces malheureux, qui travailloient à ces pompes. Nous pénétrâmes juſqu'au fond avec une peine terrible ; mais quand il fallut remonter, le ſoufre nous avoit tellement ſuffoqués, que ce fut avec des travaux inconcevables que nous regagnâmes la premiere deſcente. Il fallut nous jetter à terre pluſieurs fois, & les genoux nous manquant, on étoit obligé de nous porter ſur les bras. Nous arrivâmes enfin, après d'épouvantables fatigues, à la bouche de la Mine : ce fut-là que nous commençâmes à reſpirer de la maniere que feroit une ame qu'on tireroit du Purgatoire. Un objet pitoyable ſe préſenta pour lors à notre vue ; on reportoit un de ces malheureux, qui venoit d'être écraſé par la chute d'une petite pierre, que la chute avoit rendue dangereuſe. Ces pauvres gens expoſent leur vie à bon marché : on leur donne ſeize ſols par jour ; & il y a environ ſix ou ſept cens hommes qui travaillent continuellement à ces travaux. Je ne ſais ſi l'on doit plus plaindre le ſort des malheureux qui travaillent dans cet enfer, que l'avarice des hommes, qui, pour entretenir leur luxe, déchirent les entrailles de la terre, confondent les élémens, & renverſent toute la nature. Boëce avoit bien raiſon de dire de ſon tems :

Heu ! primus quis fuit ille,
Auri qui pondera tecti,
Gemmaſque latere volentes
Pretioſa pericula fodit ?

Et Pline dit que les Romains, qui avoient plus de beſoin d'hommes que d'or, ne voulurent point permettre qu'on ouvrît des Mines qu'on avoit découvertes en Italie. Les Eſpagnols vont chercher, en Guinée, des malheureux qu'ils deſtinent à travailler à leur roc de Potoſi ; & il y a des pays où l'on y envoie ceux qui ont mérité la mort, & qui creuſent tous les jours leurs tombeaux. On trouve dans cette Mine de *Coperberyt*, du ſoufre vif, du vitriol bleu & verd, & des *Octadres* ; ce ſont des pierres curieuſes, taillées naturellement en figure octogone. Nous partîmes le même jour pour aller à la Mine d'argent, qui eſt à *Salsberyt*, nous y arrivâmes le lendemain mardi. Son nom véritable eſt *Sala* ; ſon aſpect eſt un des plus riant de la Suede. Le jour ſuivant nous allâmes à la Mine, qui en eſt diſtante d'un quart de mille. Cette Mine a trois larges bouches, comme des puits dans leſquels on ne voit point de fond. La moitié d'un tonneau, ſoutenu d'un cable, ſert d'eſcalier pour deſcendre dans cet abîme. L'eau fait aller cette machine d'une maniere curieuſe ; elle fait la roue, & tourne des deux côtés pour monter & pour deſcendre. La grandeur du péril ſe conçoit aiſément ; on eſt à moitié dans un tonneau, dans lequel on n'a qu'une jambe : un ſatellite noir comme un diable, le flambeau à la main deſcend avec vous, & entonne triſtement une chanſon lugubre, qui eſt faite exprès pour cette deſcente. Cette maniere d'aller eſt aſſez douce ; mais on ne laiſſe pas d'y être fort mal à ſon aiſe, quand on ſe voit au bout d'un cable, & qu'on conçoit que ſa vie dépend entierement de ſa force ou de ſa foibleſſe.

Quand nous fûmes au milieu, nous commençâmes à ſentir un grand froid, qui joint aux torrens qui tomboient de toutes parts, nous fit ſortir de la léthargie où nous étions. Nous arrivâmes enfin au fond de ce gouffre, après une demie-heure de marche; là nos craintes commencerent à ſe diſſiper, nous ne vîmes plus rien d'affreux; au contraire, tout brilloit dans ces régions ſouterraines, & après être deſcendus encore fort avant, ſoutenus par des échelles extrêmement hautes, nous arrivâmes à un ſallon qui eſt dans le fond de la Mine, ſoutenu de colonnes de ce précieux métal; quatre galeries ſpacieuſes y venoient aboutir, & la lueur des feux qui brûloient de toutes parts, & qui venoient frapper ſur l'argent des voutes, & ſur un clair ruiſſeau qui couloit à côté, ne ſervoient pas tant à éclairer les travailleurs, qu'à rendre ce ſéjour plus magnifique qu'on ne peut dire, & ſemblable aux palais enchantés de Pluton, que les Poëtes ont mis au centre de la terre, où elle conſerve ſes tréſors. On voit ſans ceſſe dans ces galeries des gens de toutes les Nations qui recherchent, avec tant de peine, ce qui fait le plaiſir des autres hommes. Les uns tirent des chariots, les autres roulent des pierres, les autres arrachent le roc du roc; & tout le monde a ſon emploi. C'eſt une ville ſous une autre ville: là il y a des cabarets, des maiſons, des écuries, & des chevaux; & ce qu'il y a de plus admirable, eſt un moulin à vent, qui va continuellement dans cette caverne, & qui ſert à élever les eaux. On remonte avec la machine dans laquelle on eſt deſcendu pour aller voir les differentes opérations, pour faire l'argent. On appelle *Stuf*, les premieres pierres qu'on tire de la Mine, leſquelles on fait ſécher ſur un fourneau qui brûle lentement, & qui ſépare l'antimoine, l'arſenic & le ſoufre d'avec la pierre, le plomb & l'argent, qui reſtent enſemble. Cette premiere opération eſt ſuivie d'une ſeconde, & ces pierres ſéches ſont jettées dans des trous où elles ſont pilées &

réduites en boue, par le moyen de gros marteaux que l'eau fait agir. Cette boue eſt délayée dans une eau qui coule inceſſamment ſur une planche miſe en glacis, & qui emportant le plus groſſier, laiſſe l'argent & le plomb dans le fond ſur une toile. La troiſieme ſépare l'argent d'avec le plomb, qui fond en écume; & la quatrieme ſert enfin à la perfection, & à le mettre en état de ſouffrir le marteau. On ne s'imagine pas qu'il y ait tant de diſpoſitions pour avoir un métal qui n'eſt que l'excrément de la terre. Les Eſpagnols ne s'arrêtent point au Potoſi, à toutes ces différentes fontes pour purifier l'argent, depuis qu'ils ont trouvé la maniere de l'épurer avec le vif-argent, qui étant ennemi de tous les autres métaux, qu'il détruit, excepté l'or & l'argent, les ſépare de tout ce qu'ils ont de groſſier & de terreſtre, pour s'unir entierement à eux. On trouve du mercure dans cette Mine, & ce métal, quoique quelques-uns ne lui donnent pas ce nom-là, parcequ'il n'eſt pas malléable, eſt peut-être un des plus rares effets de la nature; car étant liquide & coulant de lui-même, c'eſt la choſe du monde la plus peſante; & il ſe convertit en la plus legere, & ſe réſout en fumée, qui venant à rencontrer un corps dur, ou une région froide, s'épaiſſit auſſi-tôt, & reprend ſa premiere forme, ſans pouvoir jamais être détruit. La perſonne, qui nous conduiſit dans les Mines, nous fit voir enſuite chez lui quantité de pierres curieuſes qu'il avoit ramaſſées de toutes parts; entr'autres un gros morceau de cette pierre ductile, qui blanchit dans le feu loin de ſe conſumer, & dont les Romains ſe ſervoient pour brûler les corps des défunts. Il l'a trouvée dans cette Mine, & nous en fit préſent à chacun d'un petit morceau. Nous partîmes le même jour de cette petite ville pour aller à Upſal, où nous arrivâmes le lendemain mercredi d'aſſez bonne heure.

Cette ville eſt la plus conſidérable de toute la Suede

pour ſon Académie & ſa ſituation : c'eſt-là où l'on envoie étudier tous ceux qui veulent être de l'état Eccléſiaſtique, dans lequel les Nobles ne peuvent entrer ; & c'eſt une politique de ce Royaume, afin de ne pas diminuer le nombre des Gentilshommes qui ſervent ailleurs plus utilement. Nous vîmes la Bibliotheque qui n'a rien de conſidérable que le *codex argenteus* manuſcrit, écrit en lettres gothiques, d'argent, par un Evêque nommé *Ulphila*, en Miſie ou Aſie mineure, trouvé dans le ſac de Prague, & enlevé par le Comte de Coningſmark, qui en fit préſent à la Reine Chriſtine. Nous allâmes enſuite dans l'Egliſe, où nous vîmes le tombeau de Saint Tric, Roi de Suede, qui eut la tête coupée. On nous donna ſa tête & ſes os à manier, qui ſont tout entiers dans une caiſſe d'argent. On voit dans une grande Chapelle derriere le chœur, le mauſolée de Guſtave I, & de ſes deux Femmes, dont il y en a une armée d'un fouet, à cauſe de ſa cruauté. On nous montra, dans la Sacriſtie, un ancien Idole, *Thor*, que les Suédois adoroient, & un très beau Calice, préſent de la Reine Chriſtine. Il y a quantité de ſavans hommes, entr'autres *Rubekius*, Médecin, qui a fait un Livre très curieux, qu'il nous fit voir lui-même. Cet homme montre, par tout ce qu'il y a d'Auteurs, comme Hérodote, Platon, Diodore Sicilien, & autres, que les Dieux viennent de ſon pays. Il en donne des raiſons fortes ; il nous perſuada, par le rapport qu'il y a dans ſa langue, à tous les noms des Dieux. Hercule vient de *Her* & *Coule*, qui ſignifie *Capitaine*. Diana vient du mot gotique *Dia*, qui ſignifie *Nourrice*. Il nous fit voir que les Pommes Heſpérides avoient été dans ce lieu, qui rendoient immortels ceux qui en avoient tâté. Il nous fit voir que cette immortalité venoit de la ſcience qui faiſoit vivre les hommes éternellement. Il nous montra un paſſage de Platon, qui, parlant aux Romains, leur dit qu'ils ont reçu leurs Dieux de Grece, & que

les Grecs les ont pris des Barbares. Il s'efforça de nous persuader que les colonnes d'Hercule avoient été en son pays ; & quantité d'autres choses que vous croirez si vous voulez.

Nous vîmes, dans son cabinet, quantité d'ouvrages de méchanique. Un des *bâtons runiques* pour connoître le cours du Soleil, que les Suédois, à ce qu'il dit, ont connu avant les Egyptiens & les Chaldéens. Toutes les lettres runiques sont faites en forme de dragon, qu'il dit être le même qui gardoit le jardin des Hespérides. Les lettres runiques, dont les Suédois se servoient, n'étoient que seize en nombre. *Ovenius* est encore un célébre Médecin. *Rédeleius* & *Loxenius* sont renommés ; le premier pour les Antiquités, & l'autre pour le Droit. *Columbus* pour l'Histoire, & *Scheffer*, qui a écrit des Lapons, étoit fort estimé pour la Logique. On voit dans la vieille ville d'Upsal quantité d'antiquités, comme les tombeaux des Rois de Suede, & le Temple de *Janus Quadri-Front*, qui a donné lieu d'écrire à *Rubekius*. Nous nous mîmes dans une petite barque qui partoit pour Stokholm, pour de certaines raisons ; & le vent, qui étoit bon, s'étant changé, étant encore à la vue d'Upsal, nous marchâmes deux grands milles de Suede, qui valent cinq ou six lieues de France, & arrivâmes à la poste, où nous prîmes des chevaux qui nous conduisirent pendant toute la nuit jusqu'à Stokholm, où nous entrâmes à quatre heures du matin le samedi 27 Septembre, où nous terminâmes enfin notre pénible voyage, le plus curieux qui fût jamais, que je ne voudrois pas n'avoir fait pour bien de l'argent, & que je ne voudrois pas recommencer pour beaucoup davantage.

VOYAGE
DE POLOGNE
ET D'ALLEMAGNE.

NOUS partîmes de Stokholm le 3 Octobre 1683, pour aller trouver notre vaiſſeau aux Dalles, qui étoit parti deux jours devant nous. Nous fûmes eſcortés de tous nos bons amis juſqu'à une lieue de la ville : là prenant congé d'eux, nous marchâmes une bonne partie de la nuit, & arrivâmes le lendemain aux Dalles; c'eſt le lieu où ſe paient les droits que le Roi de Suede prend ſur toutes les marchandiſes qui entrent ou qui ſortent. C'eſt-là où commencent les rochers dont Stokholm eſt environnée, & dans leſquels il eſt aſſez difficile de marcher. Notre galiote n'y étoit pas encore; mais elle parut le lendemain ſur le midi. Elle étoit de Stetin, qui appartient au Roi de Suede, dans la Poméranie, & qui donna pendant ces dernieres guerres, tant d'exercice aux troupes de l'Electeur de Brandebourg, qui demeurerent neuf mois devant les murailles, qui n'étoient défendues que des ſeuls bourgeois. Elle a depuis été rendue au Roi de Suede, comme toutes les autres places qu'il avoit perdues, que le Roi de France lui a fait rendre. Nous partîmes, le lendemain dimanche à la pointe du jour, pouſſés d'un aſſez bon vent, qui ſe changea bien-tôt après, & nous obligea d'aller relâcher à Landſor, proche du lieu d'où nous étions partis. Nous eûmes aſſez de peine à nous retirer entre deux rochers qui nous ſer-

virent d'abri ; car la tempête étoit extrêmement violente, & penſa cent fois nous briſer contre les pierres dont cette mer eſt toute pleine. Le jour quatrieme d'Octobre eſt célebre pour nous en malheur ; il y avoit trois ans, que ce même jour, dédié à Saint François, mon Patron, nous fûmes pris des Turcs ſur la Méditerranée, à la vue de Nice : il eſt difficile d'oublier ces jours-là, lorſqu'ils ſe marquent dans notre mémoire avec des couleurs ſi vives & ſi fortes. Nous demeurâmes trois jours en cet endroit ; & le vent étant un peu moins mauvais, nous mîmes à la voile, & vînmes juſqu'à la vue de Wisby, Capitale de l'Iſle de Gotland. Cette Iſle, qui eſt la plus fertile de toute la Suede, a été donnée en appanage à la Reine Chriſtine, qui l'a échangée depuis avec celle d'Oeland, contre la ville & Seigneurie de Norchopin dans..... On voit un Livre des Ordonnances de Wisby, dont on s'eſt ſervi pour compiler les Ordonnances du négoce de mer.

La fortune, qui ſembloit ne nous être favorable que pour nous mieux faire ſentir les diſgraces, ne fut pas long-tems à nous faire ſentir ſes caprices ordinaires ; il s'éleva la nuit une tempête ſi horrible, qu'après avoir été fort long-tems dans des horreurs continuelles, nous fûmes contraints, ſi-tôt qu'il fut jour, d'aller à toutes voiles, relâcher encore une fois en Suede, à Veſtro-Gotie, en la Province de Schomoland. Nous vîmes-là deux choſes dignes de pitié ; la premiere, fut la deſtruction générale de la ville, que les Danois avoient brûlée dans les dernieres guerres, & qui étoit encore pleine de déſolation ; on commençoit à la rebâtir : l'autre étoit plus récente, & nous fit encore davantage refléchir ſur le péril que nous avions couru. Nous vîmes les triſtes débris d'un vaiſſeau Anglois, qui venoit de périr, chargé de ſel, dont l'équipage avoit eu bien de la peine à ſe ſauver.

Nous demeurâmes dans ce miſérable endroit pendan

ſix jours que le vent contraire nous empêchoit de ſortir : j'allai tous les jours paſſer quelques heures ſur des rochers eſcarpés, où la hauteur des précipices, & la vue de la mer n'entretenoient pas mal mes rêveries ; j'en ai écrit quelques-unes dans le voyage de Suede. Nous ſortîmes enfin à la voile ; mais nous n'eûmes aſſez de bon tems que pour nous porter en pleine mer, & nous mettre hors d'état de nous relâcher en quelque endroit que ce fût. La tempête nous prit avec tant de violence, que notre Capitaine, des plus ignorans qui fût à la mer, eut cinquante fois envie de ſe laiſſer échouer ſur quelque banc de ſable.

Nous demeurâmes dans des appréhenſions continuelles pendant plus de huit jours, qu'un brouillard épais nous empêchoit de diſtinguer le jour d'avec la nuit ; & enfin, nous arrivâmes à la vue du fanal de Dantzick, où notre Capitaine vint ſottement mouiller, & s'approcha de ſi près, que deux heures après, le vent s'étant fait Nord-Oueſt épouvantable, il s'en vint nous donner une des chaudes allarmes que nous aurons de notre vie. Il entra dans la chambre où nous dormions, en pleurant & criant comme un deſeſpéré, & nous aſſurant notre perte prochaine, & qu'il n'y avoit que Dieu qui nous pût délivrer du péril où nous étions. Il eſt fâcheux d'éveiller des gens qui dorment tranquillement, pour leur apprendre une nouvelle de cette nature ; & il fut encore plus horrible, lorſqu'étant ſortis ſur le tillac, nous vîmes la mer en fureur, dont le bruit ſe mêlant avec celui que faiſoit le vent, ne nous préſageoit rien que de funeſte ; mais ce fut le comble de la déſolation, lorſque le cable étant rompu nous vînmes échouer ſur un banc de ſable, pendant la nuit la plus obſcure. Il n'y a point de termes qui puiſſent exprimer le trouble d'un homme qui ſe trouve dans ce miſérable état ; pour moi, Monſieur, je ne me reſſouviens d'autre choſe, ſi-non, que pendant tout le reſte de la nuit, je commençai plus de cinq

cens *Pater*, & n'en pus jamais achever aucun.

Enfin le jour vint le plus agréable que j'aie jamais vû de ma vie, & ayant mis banniere ployée, pour témoigner le péril dans lequel nous étions, on nous vint querir avec des chaloupes, & on nous mit dans la ville.

Dantzick eſt ſituée ſur la mer Baltique, à l'embouchure de la Viſtule. Les plus grands vaiſſeaux viennent dans les rues qui ſont faites en canaux ; ſon entrée eſt défendue par une très bonne citadelle, qu'on appelle *Mund*. Elle eſt ſous la protection du Roi de Pologne ; mais quelque oſtentation que ces Meſſieurs faſſent de leur liberté, ils n'en ont que le nom, & leur protecteur peut bien paſſer pour le maître. Ils ont, depuis quatre ans, perdu quantité de leurs privileges, à l'occaſion d'un certain Docteur *Strof*, qui excita comme une eſpece de ſédition. Le Roi y vint, & pour châtier les rebelles, il leur fit payer quantité d'argent. Les Bourguemeſtres lui rendirent une Staroſtie appellée *Poſchi*, qui étoit engagée pour vingt mille ducats. Il ordonna, de plus, que tous les procès qui excéderoient la ſomme de mille livres, reſſortiroient à la Cour de Warſovie.

Dantzick eſt appellé *Godanum*, en latin, & le mot allemand eſt dérivé du mot de *Dantzen*, qui ſignifie *danſer*. La cauſe de cette étymologie, vient de ce que certains payſans s'aſſembloient ordinairement au lieu où elle eſt bâtie, & ayant deſſein d'y bâtir une ville, ils demanderent cette place à un Evêque à qui elle appartenoit, lequel leur accorda autant de terre qu'ils en pourroient entourrer en ſe tenant par la main, & faiſant un rond en forme de danſe.

Dantzick paie ſoixante mille écus ou environ au Roi de Pologne : il y a des Commis établis aux portes pour partager les Douannes. Le gouvernement de la ville eſt triple. Le premier état eſt de quatre Bourguemeſtres, qui ſont tirés des familles Patrices, & de

treize Conſeillers. Les Bourguemeſtres préſident l'un après l'autre, d'année en année, & le ſont toute leur vie, auſſi-bien que les Conſeillers. Le ſecond eſt de vingt-quatre Echevins; & le troiſieme de cent hommes.

Le trafic principal de cette ville eſt en blés, qui deſcendent de Pologne ſur la Viſtule; en cire, en acier & en ambre, qui ſe pêche ſur ſon rivage juſqu'à Memel. Il eſt vrai que cette pêche appartient au Marquis de Brandebourg, qui l'afferme plus de ſoixante mille écus. Lorſque le vent eſt grand, c'eſt alors que la pêche eſt meilleure, & c'eſt pour lors auſſi que les Gardes, que les Fermiers entretiennent, rodent ſur la côte avec plus d'exactitude; & il eſt défendu, ſur peine de la vie, d'en prendre le moindre morceau. Il eſt tendre quand il n'a pas pris l'air; & on y peut graver un cachet: il y a pluſieurs morceaux dans leſquels on trouve des mouches. Je me ſuis étonné quand on m'a parlé du grand trafic qui ſe faiſoit de cette marchandiſe; & comme je m'en étois peu ſervi, je croyois que les autres n'en conſumoient pas davantage que moi; mais j'appris en même-tems que le grand trafic des Hollandois, aux Indes, étoit en ambre, où il s'en conſume furieuſement. Un grand Seigneur Indien brûlera quelquefois dans une magnificence, pour plus de vingt mille écus d'ambre; & l'odeur n'en eſt pas ſeulement agréable; elle eſt auſſi fort ſaine & très bonne pour guérir les maux de tête.

Ils trafiquent auſſi en cendres, en miel, & en litarge.

Les fortifications de la ville ſont fort bien entretenues & ſervent autant à l'embelliſſement qu'à la défenſe de la ville. La porte appellée *Hædor*, eſt d'une très juſte ſymétrie; & je n'en ai gueres vû de mieux proportionnée. Nous remarquâmes dans la ville les rues qui ſont aſſez larges, mais embarraſſées par de grands balcons qui en occupent la moitié. On voit au milieu

de la grande place une fontaine qui repréſente un Neptune de bronze. Les maiſons ſont fort propres, & bien meublées.

L'arſenal eſt aſſez grand, & garni de pluſieurs belles pieces de canons ; mais la grande Egliſe eſt un vaiſſeau également admirable, par l'élévation de la voute, comme par la charpente. Il y a un certain trou dans lequel les Luthériens ont jetté tous les Saints, & tous les ornemens qu'ils trouverent dans l'Egliſe catholique, qu'ils appellent *l'Enfer*.

Les Catholiques ont trois ou quatre Egliſes ſervies par des Jéſuites, des Jacobins, des Carmes, & des Carmes-Déchaux ; & je ne fus jamais plus ſurpris que la premiere fois que j'entendis la Meſſe. Lorſque le Prêtre fut ſur le point de lever Dieu, je fus plutôt inſtruit de l'action qu'il alloit faire, par le cliquetis des ſoufflets que ſe donnoient les aſſiſtans, que par le bruit de la ſonnette, qu'il étoit impoſſible d'entendre. Il y a peu de gens plus dévots en apparence que les Polonois ; ils ſont très religieux obſervateurs des jeûnes commandés par l'Egliſe : ils ne mangent point de beurre les jours maigres ; mais ſeulement de l'huile de graine de lin. On ne peut avoir de viande les vendredis : & il y auroit du péril d'en manger en Maſſovie ; & un Polonois croiroit faire une bonne action, s'il tuoit un homme en cet état.

Il y a de remarquable à Dantzick le moulin à trente roues, qui rend un ducat toutes les heures à la ville. Dans la grande Egliſe eſt un tableau merveilleux d'un Peintre Flamand, qui allant à Rome, fut pris des Corſaires Turcs, & depuis repris des Chrétiens. Il s'appelloit Jean du Chêne d'Anvers, il a ſi bien repréſenté le jugement, qu'on ne peut rien s'imaginer de plus fort : je n'ai jamais vû de peinture plus achevée : il eſt vrai que la juſteſſe du deſſein ne s'y trouve pas dans toute ſa proportion. On dit qu'un Electeur de Brandebourg en voulut donner cinquante mille écus. Nous

montâmes au haut du clocher, d'où nous apperçûmes toute la ville, & la mer qui en eſt à une demie-lieue. Elle approche aſſez de la grandeur d'Orleans; mais les maiſons y ſont plus ſerrées, & il y a beaucoup plus de peuple.

Pour les Dames, il faut leur rendre juſtice; je n'ai gueres vû de pays où elles ſoient plus généralement belles. Elles y ſont toutes fort blanches & ont beaucoup d'agrément. Les femmes de Meſſieurs Mathis ſont des plus jolies, & particulierement la jeune, qui peut paſſer pour une beauté achevée.

Nous remarquâmes la danſe Polonoiſe qui eſt toute particuliere. Les valets marchent devant, & les maîtres les ſuivent; ils ne font preſque que marcher.

Il y a des bœufs, en ce pays, d'une groſſeur & grandeur prodigieuſe; ils viennent de la Podolie, qui appartient aux Turcs, ou de l'Ukraine, dont la meilleure partie leur appartient auſſi. Cette Province d'Ukraine eſt habitée par les Coſaques. Le pays eſt ſi bon, qu'il ſuffit d'y ſemer une fois pour trois ou quatre ans: ce qui tombe de l'épi en le coupant, ſuffit pour ſemer les terres, & ceux qui veulent les enſemencer deux fois recueillent de même; il y a peu de meilleurs pays: il eſt préſentement habité des Coſaques.

Nous apprîmes à Dantzick que M. de Bethune étoit fort aimé des Polonois, & extrêmement généreux. Dans l'élection du Roi d'à-préſent pas un Général de Lithuanie ne s'oppoſoit à ſa promotion, mais les autres vouloient le Prince de Lorraine, ou celui de Neubourg. Le Prince de Lorraine a épouſé une Princeſſe, Marie Douairiere, Reine de Pologne, mais il n'étoit pas porté par la France.

Le Roi Michel Coribut Weſnouiſchi fut élu Roi, comme par dépit de ce qu'on ne pouvoit s'accorder avant que d'élire un Roi. Il recevoit une penſion de cinq mille livres de la Reine pour ſon entretien. Il mourut fort à point, car les Polonois étoient délibé-

rés de le dépoſſéder. Ses funérailles furent faites avec celles du Roi Caſimir, qui mourut à Paris.

On a propoſé pluſieurs fois M. le Prince de Condé, dans les diétes, pour être Roi; mais les Polonois le craignent trop, ils appréhendent extrêmement qu'il ne voulût entreprendre quelque choſe ſur la liberté Polonoiſe, dont ils ſe tiennent extrêmement jaloux. Le Comte de Saint Paul mourut deux jours trop tôt, & n'eut pas le plaiſir de ſe voir Roi pendant ſa vie. Il avoit été reçu d'un commun conſentement, mais le Ciel en avoit ordonné autrement. Les Polonois firent quelque difficulté pour couronner la Reine, à cauſe que la Douairiere étoit encore vivante, & vouloient ſoulager l'Etat, qui ne pouvoit pas entretenir deux Reines; mais le Roi fit ſi bien qu'elle fut couronnée peu de tems après lui.

Les Staroſties ſont des gouvernemens de province, le Roi les donne aux Gentilshommes, & ne peut les leur ôter.

Les villes envoient des Députés aux diétes, que le Roi convoque quand il lui plaît; & le moindre de ces Gentilshommes & de ces Envoyés, peut rompre une diéte : car il y a une Loi en Pologne qui dit, que les affaires s'y doivent faire *non pluralitate votorum, ſed nemine contradicente.*

Les Weivodes ou Palatinats, ſont plus que les Staroſties : ils ſont ſubdiviſés en Staroſties.

La Palatine de M. Vaubrenic, appellée *Boncoſchi*, fut abuſée par un Gentilhomme Polonois, qui l'abandonna, & fut reçue & menée en France par lui. Madame la Marquiſe de Breſſoi, ſa tante, fut chaſſée de la Cour, & éloignée de la ville par les menées de la Reine, qui appréhendoit les engagemens du Roi, & qui ſentoit quelques atteintes de jalouſies : l'hiſtoire dit que c'étoit *Seinkæmer*, dite la Wolget.

Nous vîmes, le jour que nous partîmes, *le grand* M. Evelius, Profeſſeur en Aſtronomie, un des ſavans hommes

hommes du siecle, & qui reçoit des pensions de quantité de Princes, & particulierement du Roi très Chrétien. Cet homme nous fit voir tous les ouvrages que le feu avoit épargnés. Il nous raconta, les larmes aux yeux, les pertes qu'il avoit faites, il y avoit deux ans, par un incendie terrible, qui avoit consumé plus de quarante maisons, & qui avoit malheureusement commencé par la sienne.

Il y a près de cinquante ans que ce grand homme travaille & le jour & la nuit. La nuit il s'emploie à observer les astres sur le haut de la maison, avec des lunettes de plus de cent quatre-vingt piés de longueur, & le jour à réduire en écrit ce qu'il a remarqué pendant la nuit. Entre plusieurs choses extrêmement doctes dont il nous entretint, nous apprîmes qu'il étoit de l'opinion de Copernic; & il nous dit que c'étoit une chose tout-à-fait absurde de croire que le Ciel tournât autour de la Terre, par plusieurs démonstrations dont il nous convainquit. Il nous montra, à ce sujet, un globe terrestre & céleste, qui prouvoit merveilleusement ce qu'il disoit. Il nous dit, pour une de ses meilleures raisons, qu'il remarquoit toujours en un tems une même distance entre la terre & les étoiles fixes, qui sont attachées aussi-bien que le Soleil au Firmament, & que dans un autre tems il s'en trouvoit beaucoup plus éloigné : ce qui lui faisoit connoître que le mouvement étoit dans la terre & non dans les Cieux; & là-dessus lui ayant dit que cette opinion étoit condamnée parmi nous comme hérétique, il nous dit que le Pere..... Confesseur de Sa Sainteté, lui avoit écrit à ce sujet, & qu'il lui témoignoit que l'Eglise condamnoit cette opinion, jusqu'à ce qu'elle fût prouvée; mais que lorsque quelqu'un l'auroit éclaircie, il ne trouvoit aucune difficulté à suivre l'opinion la plus probable. Dans les observations qu'il fit d'abord dans ce mouvement de la terre, & dans cet approche ou cet éloignement des étoiles, il crut s'être trompé,

comme il nous dit, dans ſon calcul; mais ayant pendant cinquante ans de ſuite remarqué la même choſe, il ne faiſoit aucun doute de ſon opinion.

Il nous dit auſſi avoir trouvé la libration de la lune, que perſonne avant lui n'avoit connue, & nous aſſura que cette connoiſſance lui avoit été d'un très grand ſecours pour tous ſes ouvrages, dont la quantité ſurpaſſe l'imagination. Il en a dédié preſque à tous les Princes de la terre, pleins de planches faites de ſa propre main, il nous les fit toutes voir, & auſſi quinze gros volumes, comme la Vie des Saints, pleins de Lettres, que les plus ſavans de l'Univers lui avoient écrites ſur quantité d'opinions.

La Lune eſt un corps rond plein de boſſes & de concavités: il l'a deſſinée pluſieurs fois, & a donné des noms particuliers aux montagnes & aux endroits remarquables qu'il y a obſervés; il y a même remarqué des mers, non pas qu'il y ait de l'eau dans la Lune, mais une certaine matiere qui paroît tout de même que de l'eau. Il travaille préſentement à faire un nouveau globe ſphérique, dans lequel il doit faire paroître toute la ſcience qu'il s'eſt acquiſe pendant plus de cinquante ans: il y eſt aidé par le Roi, à qui il prétend le dédier. Il nous montra les plus beaux inſtrumens de Géométrie que j'aie jamais vus; & un morceau d'ambre, ſur lequel, auſſi-tôt qu'il fût tiré de la mer, il a imprimé lui-même un cachet lorſqu'il étoit encore aſſez mou pour ſouffrir l'empreinte; car du moment qu'il a eû l'air, il demeure dur comme nous le voyons.

Le Marquis de Brandebourg a fait préſent d'une chaiſe d'ambre à l'Empereur, qu'on dit être la plus belle choſe du monde, & un miroir à M. le Dauphin, qui paſſe pour un chef-d'œuvre. Ce Prince eſt ſans difficulté le plus puiſſant de toute l'Allemagne. Son pays a plus de deux cens milles d'Allemagne d'étendue, & la ſeule Province de Pruſſe dont il n'a qu'une partie,

lui rapporte vingt-ſix mille écus par mois. Il fit un feſtin cet été dernier, lorſqu'il étoit à Pirmont, dans lequel il dépenſa, à ce qu'on dit, cinquante mille écus : il s'y trouva quarante perſonnes royales, c'eſt-à-dire, de familles royales, ou ſouveraines. Les deux Reines de Dannemarck & le Prince Georges s'y trouvérent. Sa Cour eſt plus ſplendide que pas une autre d'Allemagne ; & ſi la qualité de Roi lui manque, le cœur, la cour & les revenus d'un Roi ne lui manquent pas.

L'Electeur de Brandebourg s'appelle Fréderic Guillaume, grand Chambellan de l'Empire, & a épouſé Louiſe Henriette, fille du Prince d'Orange Frédéric Henri. Il a un Prince d'environ quinze ans, qu'on appelle *Court Prince* : il eſt de la Religion Calviniſte. Nous logeâmes à Dantzick, chez Payen, *in Schyper Gulden Hans*. Nous y connûmes M. Macé, Horloger, qui avoit demeuré long-tems à Conſtantinople, & qui y acheta ſa femme qui eſt de Dantzick : l'hiſtoire en eſt aſſez plaiſante. Ce Polonois nommé..... qui a ſon frere Référendaire, & qui avoit été avec ſon pere Ambaſſadeur à la Porte.

Nous entretenions correſpondance avec le Tranſilvain Michel Apaffi, & la France lui donnoit beaucoup d'argent pour donner paſſage ſur ſes terres à ſoixante mille François & autant de Tartares, qui faiſoient diverſion des troupes de l'Empereur, & que nous ſoudoyons dans ces dernieres guerres. Le Duc de Tranſilvanie eſt élû par les Etats du pays, & confirmé par le Turc auquel il paie tribut. Il jure à ſon avénement qu'il maintiendra dans le pays l'exercice libre de cinq Religions, qui ſont les Catholiques Romains, les Grecs, les Luthériens, les Calviniſtes & les Anabaptiſtes. Il reçoit tribut des Princes de Moldavie & de Walachie.

Le défunt Prince de Tranſilvanie s'appelloit Ragotsky, du royaume de Hongrie, & ſon prédéceſſeur

Bethlem Gabor, qui épousa Catherine de Brandebourg.

Nous partîmes de Dantzick le mercredi 29 Octobre pour Warsovie, dans une petite caléche couverte, pour vingt-quatre écus de la monnoie du pays, qui font environ vingt livres de France. Nous passâmes en sortant par un très grand fauxbourg, d'une lieue d'Allemagne de long, qu'on appelle Schotland. Le chemin est très beau & le pays très bon, & les hôtelleries fort misérables, mais on ne s'apperçoit point de cette misére, car c'est la mode en Pologne de porter tout avec soi, & même son lit; car on ne trouve, dans les hôtelleries, que ce qu'on y porte. Cette maniere a sa commodité & son incommodité; ce qu'il y a d'incommode est le long attirail qu'il faut traîner après soi; mais aussi il y a cela de commode que l'on mange toujours quelque chose de bon, & que l'on est toujours couché dans son lit; ce qui est une grande commodité pour un voyageur, qui est bien-aise d'avoir la nuit le repos, après avoir fatigué tout le jour; cette seule pensée lui adoucit les difficultés du chemin.

La raison pourquoi on ne trouve rien en Pologne, c'est que les Gentilshommes viennent tout enlever chez le payſan, & le paient le plus souvent en coups de bâton. Tous les payſans sont nés esclaves, & la puissance des Seigneurs est si grande, qu'elle s'étend même jusqu'au droit de vie ou de mort; & lorsqu'un Gentilhomme a tué un de ses payſans, il en est quitte pour paier le..... qui vaut environ sept francs de notre monnoie, & cela sert à le faire enterrer.

Les terres ne se vendent pas à l'argent, mais par la quantité de payſans qui demeurent dessus. Ils sont obligés de travailler cinq jours la semaine pour leur Seigneur, & le sixieme pour eux & pour leur famille, qui est misérable plus qu'on ne sauroit dire. Il arrive bien souvent que les Seigneurs ayant besoin d'argent,

vendent la liberté à leurs vaſſaux pour une certaine ſomme d'argent ; mais ſans cela il ne lui eſt pas permis d'aller habiter ailleurs, & un payſan qui ſeroit trouvé en fuite, ſeroit infailliblement maſſacré de ſon maître. Cette domination s'étend ſur les femmes comme ſur les hommes, & même un peu plus loin, & ſi le payſan a une jolie fille, le Gentilhomme ne manque pas de prendre le droit du Seigneur.

Nous paſſâmes par Grandents, ville aſſiſe ſur la Viſtule, le magaſin des grains qui deſcendent ſur cette riviere à Dantzick & à Cullam, où nous entendîmes la Meſſe le jour de la Touſſaints, dans une fort belle Egliſe ; & à Thorn, ville d'un aſpect fort agréable, & qui pour cela eſt appellée *die Schenſte, la plus jolie.*

Thorn eſt une ville libre ſous la protection du Roi de Pologne, comme Dantzick, & elle eſt la capitale de la Pruſſe royale. Elle eſt preſque dans le milieu du chemin de Dantzick à Warſovie. Le gouvernement eſt preſque ſemblable à celui de Dantzick, excepté que les quatre Bourguemeſtres s'y renouvellent tous les ans, quinze jours avant Pâques, au Dimanche de *Judica.* Ces quatre Bourguemeſtres ſont élus, mais le Burgrave, qui eſt le chef, eſt nommé par le Roi de Pologne. Nous allâmes voir la Maiſon de Ville, qui eſt aſſez magnifique ; & dans la ſalle des Magiſtrats ſont les portraits des Rois de Pologne, depuis Caſimir IV, qui régna quarante-cinq ans. A celui-ci ſuccéda *Joannes Albertus*, qui tint le trône huit ans, & fut ſuivi d'Alexandre, qui vécut cinq ans dans la royauté, & Sigiſmond I y reſta quarante & un ans après lui. On élut enſuite Sigiſmond Auguſte, qui demeura roi pendant vingt-quatre ans ; mais ſon ſucceſſeur Henri III, qui fut depuis Roi de France, n'y fut que trois mois. Ce Prince reçut deux couronnes, & avoit pour deviſe : *Manus ultima cælo*, & d'autres changerent *cælo* en *clauſtro*. Après lui vint Etienne, qui regna dix

ans, & Sigiſmond III, Roi de Suede & de Pologne, lui ſuccéda. Le premier royaume lui fut enlevé par Charles IX, ſon oncle, pendant qu'il étoit en Pologne. Ce Prince fut élu roi de Suede, & s'obligea dans ſon élection de venir paſſer chaque cinquieme année à Stokholm; mais n'ayant pû tenir ſa parole à cauſe des guerres continuelles qu'il avoit à ſoutenir contre les Turcs, les Tartares & les Moſcovites, il délibéra d'y envoyer un Sénat, compoſé de quarante Jéſuites, qui repréſenteroit ſa Cour : ce Sénat fut reçu magnifiquement à Dantzick, & s'embarqua pour Stokholm; mais la nouvelle en étant venue, le Conſeil s'aſſembla, où préſidoit Charles, oncle du Roi, qui diſſuada les Suédois de recevoir un gouvernement de Prêtres, & le vaiſſeau étant à la rade, il alla avec une vingtaine de vaiſſeaux, ſous prétexte de le recevoir, & ayant fait une ſalve un peu trop forte ſur le vaiſſeau de la Société, il le coula à fond, ſans vouloir ſauver aucun Jéſuite, dont ils ſe moquoient en leur criant, *qu'ils fiſſent des miracles comme au Japon, & qu'ils marchaſſent ſur les eaux.*

Sigiſmond perdit ainſi ſa couronne de Suede, que ſon oncle recueillit, & ſachant bien qu'il n'y a point de meilleur moyen pour fomenter une guerre, que le manteau de la Religion, il chaſſa tous les Prêtres, & introduiſit en leur place les Luthériens. Il ſoutint une guerre en 1604, contre ſon neveu, qui dura deux ans; mais le Roi de Pologne ne put rien faire, à cauſe de la diverſion qu'il falloit faire contre les Tartares, qui le preſſoient vivement d'un autre côté.

Cela n'a pas empêché que les Rois de Pologne, depuis Sigiſmond III, n'aient joui du titre de Rois de Suede, juſqu'à Jean Caſimir, dans ſa derniere pacification qui ſe fit à Oliva, proche de Dantzick, où il fut arrêté que Jean Caſimir, étant le dernier de ſa branche, condeſcendroit à jouir ſeulement de ce titre durant ſa vie envers tous les Princes du monde qui

lui donneroient ce titre, à la réserve des Suédois.

Sigismond eut deux fils, qui tous deux succédérent à la couronne : l'aîné étoit Uladislas IV, qui regna quinze ans. Ce fut sous son regne que se fit cette célebre entrée des Polonois dans Paris, pour demander la Princesse Marie pour leur Reine. Uladislas étant mort, son frere Casimir fut élu en sa place, & épousa la veuve de son frere, & regna dix-neuf ans, au bout desquelles il remit la couronne, & alla passer le reste de ses jours en France, où il est mort. A celui-ci succéda Michel Coribut Waisnouischy. Ce Prince étoit bon, mais trop ; & les Gentilshommes le mépriserent si fort, qu'ils lui mirent en tête de se retirer dans un Couvent, comme il auroit fait, si la mort n'avoit prévenu ses desseins. La Reine en étoit consentante, parcequ'elle devoit épouser le Comte Saint Paul, que la plûpart souhaitoient pour succéder à la couronne. Ce fut sous lui que Sobieski, qui n'étoit pour lors que grand Maréchal, gagna la fameuse bataille de Coschin en Ukraine, entre le Niester & le Prut. Les Turcs étoient campés & bien retranchés sous la forteresse ; & les Polonois, étant au nombre de près de quatre-vingt mille hommes, ayant passé le Niester le Dimanche, se vinrent camper les jours suivans presque à la vue des Turcs. Le jeudi & le vendredi se passérent en quelques escarmouches, & le soir de ce même jour les Polonois chargerent les ennemis. Cette attaque dura toute la nuit, & le samedi matin la défaite commença & ne dura que deux heures, pendant lesquelles on tua plus de trente-huit mille Turcs, sans faire quartier à pas un. Ussain Bacha, qui commandoit l'armée Turque, eut bien de la peine à se sauver, avec deux mille hommes qui resterent seuls de toute l'armée, composée de plus de quarante mille hommes, & qui éviterent par la fuite d'avoir le même sort que leurs compagnons. Le butin fut grand, & on l'abandonna tout entier aux soldats, excepté la tente d'Ussain, qui fut gardée fort

exactement & envoyée au Roi. Il n'y avoit rien de si superbe que cette tente : elle paroissoit plutôt une ville qu'un pavillon de guerre, & tous les Officiers y étoient logés. Ussain Bacha repassa la riviere avec près de six mille hommes, mais le pont tomba lorsque toute l'armée étoit dessus, & plus de quatre mille hommes furent noyés, sans qu'il restât autre espoir à ceux qui évitoient la cruauté de l'eau, que d'être taillés en pieces par leurs ennemis.

Le Roi Michel reçut cette nouvelle avec bien de la joie, & cela causa sa mort, qui arriva huit jours après. Il y eut de grandes factions après sa mort, comme il arrive toujours en Pologne en semblables occasions. Sobieski étoit pour lors grand Maréchal & grand Général, & fit jurer à toute l'armée, avant que de la quitter, qu'elle donneroit sa voix pour M. le Prince, quoiqu'il ne fût point aimé de la petite Noblesse. M. de Beauvais fut envoyé de France, & soit que ce ne fût pas l'intérêt de la France que M. le Prince devînt Roi, ou qu'il trouvât trop de difficulté dans l'esprit de la Noblesse, il fit en plein Sénat la plus belle harangue qu'on ait jamais entendue, faisant connoître à la République, que soit en reconnoissance des services passés, soit dans l'espérance de ceux qu'elle devoit recevoir dans la suite, rien ne lui étoit plus utile que l'élection de *Sobieski*, qui en effet fut élu Roi, & couronné ensuite à Cracovie, sous le nom de Jean III.

La Douairiere du Roi Michel a depuis épousé le Prince de Lorraine, qui avoit plus de part que pas un autre à la couronne de Pologne, si la brigue de France eût été moins forte, & s'il n'avoit pas été tout-à-fait de ses intérêts d'éloigner ce Prince du trône, qui par cette nouvelle puissance seroit en état d'entreprendre contre la France pour le recouvrement de son Duché.

Quoique la Pologne soit liée à la France d'amitié,

ſans avoir néanmoins beaucoup à démêler avec elle, il eſt plus de ſes intérêts de ſe tenir bien avec l'Empereur, dont elle appréhende l'accroiſſement en Hongrie. On a vu, il y a environ deux ans, que les Polonois n'ignoroient pas cette maxime, lorſque M. de Béthune étoit en cette Cour pour fomenter la rébellion des Coſaques, à force d'hommes & d'argent. La Reine fit arrêter des recrues que M. de Béthune faiſoit paſſer chez les rebelles, vers les montagnes de Hongrie, par le Palatinat de Ruſſie, pour faire connoître par-là, que la Pologne n'avoit aucune part à tout ce qui ſe faiſoit de ce côté-là, & que tout venoit de la part de la France, qui, par le défaut d'argent, laiſſa débander les troupes que commandoit M. de Guénégaut. Ces troupes étoient compoſées de quelques François, de Tartares, & de la plus grande partie des rebelles, qui voyant qu'il y avoit près de deux ans qu'ils n'avoient reçu de paie, ſe mutinerent contre les Généraux, contre leſquels ils tirerent, & les arrêterent priſonniers dans un village où ils vouloient les maſſacrer.

Cette action du Palatin de Ruſſie, faite par l'ordre de la Reine, cauſa beaucoup d'altération dans l'eſprit de M. de Béthune, qui fut un très long-tems ſans aller à la Cour, auſſi-bien que Madame la Marquiſe, qui ne ſe pouvoit pas bien accorder avec la Reine. M. de Béthune ne voulut pas moins de mal au Palatin de Ruſſie, petit Général de la couronne, pour l'action qu'il avoit faite, & lui fit même comme un défi, en lui diſant que s'ils étoient l'un & l'autre à la tête de cinq cens chevaux, on verroit qui l'emporteroit; cependant ils ſe ſont racommodés enſemble, & le Palatin a fait préſent depuis d'un beau cheval Turc à M. de Béthune.

M. de Béthune étoit fort aimé des Polonois; il n'y a jamais eu d'homme qui ait mieux ſoutenu ſon caractere en Pologne que lui: il tenoit toujours une ta-

ble ouverte, & avoit plus de cent perſonnes avec lui. Il logeoit au Palais Caſimir, bâti par la Princeſſe Marie.

Les Diétes ſe tiennent de trois en trois ans; deux ſe tiennent à Warſovie, & une à Grodno ou Wilna, les deux plus remarquables villes de Lithuanie. Cette Province a les mêmes Officiers que la Pologne, & le Général Spas eſt grand Général de Lithuanie. Il ſe diſoit dans le pays, qu'il pourroit bien arriver que les Lithuaniens en feroient un Roi. Ils ſe voient mépriſés des Polonois, & du Roi même qui n'a pas pour eux les mêmes égards : on appréhende qu'ils ne ſe rendent aux Moſcovites. Ils demandent la guerre dans toutes les Diétes, mais eux non plus que les Polonois ne ſont guéres en état de la faire.

Quand la guerre eſt déclarée, vous voyez toute la petite Nobleſſe monter à cheval & ſe rendre à l'armée : elle y demeure tant que leurs proviſions durent, qui conſiſtent en une centaine de petits fromages durs comme du bois, une tinette de beurre, & quelqu'autre choſe de cette nature; & lorſque cela eſt conſommé, & qu'ils ont mangé l'argent de leurs chevaux, ils s'en retournent chez eux, & ſont ainſi fort peu en état de continuer la guerre.

La derniere Diéte s'eſt tenue l'année paſſée, & fut rompue par un petit Gentilhomme, qui fut d'avis contraire. Ce fut pendant ce tems qu'arriva l'affaire de Meſſieurs les Ambaſſadeurs, qui, revenant du château, furent inſultés par quelques Polonois qui avoient voulu prendre l'épée d'un Page; celui-ci mit l'épée à la main, & quelques Gentilshommes des carroſſes ayant mis pié à terre, entr'autres M. le Marquis de Janſon, appaiſerent tout. Les Polonois allerent chercher du ſecours, & revinrent avec près de trois cens perſonnes fondre, de nouveau, ſur les gens des Ambaſſadeurs, avec des Aubouchs & des Bardiches, en criant : *Zabi, Zabi, Franſleut, tue, tue.* Ceux-ci

ſortirent du carroſſe, & entrerent chez le Palatin de Ruſſie, où ils ſe défendirent le mieux qu'ils purent contre cette multitude, que la préſence des Ambaſſadeurs ne pouvoit arrêter, & qui n'empêcha pas que pluſieurs des Gentilshommes ne furent bleſſés, & quelques-uns demeurerent comme morts ſur la place.

Le Roi vint le lendemain matin *incognito* chez Meſſieurs les Ambaſſadeurs, qui logeoient à Sainte Croix, aux Peres de la Miſſion, pour pacifier les choſes. Le Palatin de Ruſſie y vint auſſi, & offrit tous ſes gens aux Ambaſſadeurs, pour en faire telle juſtice qu'il leur plairoit. On envoya des Envoyés de toutes parts à ces Diétes : il y en avoit de Perſe, de Turquie & de Moſcovie. Le Moſcovite étoit conduit dans le carroſſe du grand Maréchal, attelé des chevaux du Roi. Le Turc y étoit pour les limites, qu'il fit planter, avec près de trente mille hommes, à ſept lieues de Léopold, comme il voulut ; car on n'eſt pas en état de lui rien conteſter : cela fit bien du tort à pluſieurs perſonnes qui avoient des biens de ce côté-là, qu'on promit de récompenſer d'ailleurs. Cette maniere eſt aſſez bonne de planter des limites à la tête d'une armée.

La premiere charge de la couronne eſt celle de Général, poſſédée par le Prince Nitre, neveu du Roi, quoique plus âgé.

La ſeconde eſt celle de Grand-Maréchal, poſſédée par Lubomirsky.

Le Palatin de Ruſſie eſt petit Général.

Le Chevalier de Lubomirsky eſt grand Enſeigne.

Monſieur de Morſtain, Grand-Tréſorier du Royaume, ſans être obligé à rendre compte : il eſt puiſſamment riche, quoiqu'il ait été très mal à ſon aiſe il n'y a pas huit ans.

Toutes ces Charges ſe vendent par les poſſeſſeurs ; mais ſi elles viennent à vaquer par la mort, le Roi en diſpoſe.

L'Archevêque de Gnesne, qui est aujourd'hui..... est Primat & premier Prince du Royaume, Légat né, & gouverne tout l'Etat, pendant l'interregne qui dure une année. La monnoie se frappe à son coin.

Il n'y a presque plus dans l'Europe que le Royaume de Pologne, qui soit électif. Le Roi proposa, dans la derniere Diéte, de faire accepter son fils pour successeur; mais les Polonois dirent qu'ils ne le reconnoissoient que comme fils du grand Maréchal, & non pas du Roi, parcequ'il naquit lorsque le Roi n'étoit encore que grand Maréchal. Les troupes se levent & se paient aux dépens de la République, qui n'entretient, pendant le tems de paix, que cinq ou six mille hommes pour garder les frontieres, des incursions des Tartares. Ils ont quelques Régimens d'Houssards, qui sont des gens armés d'une maniere toute particuliere. Il n'y a point d'Houssard qui ne coute plus de deux mille livres à équiper. Ils ont de gros chevaux, & portent une peau de tigre sur l'épaule, les fleches & le carquois derriere le dos, la cotte de maille sur la tête, le sabre, les pistolets & la demie-lance. Les valets de ces gens précedent l'escadron à cheval une lance à la main; & ce qui est assez particulier, c'est qu'ils ont des aîles attachées derriere le dos, & vont fondre dans l'occasion au milieu des Ennemis, & épouvantent les chevaux des Ennemis qui ne sont pas accoutumés à ces visions, & font jour à leurs maîtres qui les suivent de près. La République a aussi quelques Tartares qu'elle entretient en tems de paix, qui sont comme les Suisses, & se donnent à ceux qui les veulent soudoyer. Ce sont au reste les plus méchantes troupes du monde, & ils firent bien connoître que leurs chevaux étoient meilleurs qu'eux, lorsqu'appercevant les Suédois, qui passoient la Vistule, ils aimerent mieux les éviter que de les attendre, & abandonnerent le Roi Casimir, qui n'eut que le tems de faire monter la Reine en carrosse, qui voyoit de son château les Sué-

dois qui paſſoient le fleuve, & qui entrerent dans Warſovie ; & de l'autre, les Polonois & les Tartares qui fuyoient plus vîte que le vent. Ils ravagerent toute la ville, conduits par Charles Guſtave, pere du Roi d'à-préſent, qui permit aux ſoldats qui vouloient emporter la belle colonne qui eſt à l'entrée de la porte de Warſovie, de le faire, s'ils pouvoient l'enlever ſans la rompre.

Dans la derniere Diéte il fut réſolu que l'on n'y allumeroit point de chandelle, afin que l'on ne vît point ceux qui dormoient ; parcequ'il arrivoit bien ſouvent, que comme les Polonois vont à la Diéte ſur les trois ou quatre heures, en ſortant de table, où ils ont bû plus que de raiſon, on prenoit, pour faire paſſer quelques articles, le tems de les propoſer, lorſque ceux qu'on ſavoit d'un ſentiment contraire, dormoient ; ce qui paſſoit n'étant diſputé de perſonne : c'eſt pourquoi ils ont voulu bannir la lumiere de leur aſſemblée, pour y augmenter davantage la confuſion, ſi elle peut être plus grande, & pour ne pas voir ceux qui dorment.

Warſovie eſt en Mazovie, capitale de la haute Pologne, & le lieu où ſe tiennent les Diétes de trois en trois ans. Cette ville eſt aſſiſe ſur la Viſtule, qui vient de Cracovie, & qui apporte bien des commodités de Hongrie, & particulierement du vin, le plus excellent qu'on puiſſe boire. Il n'y a rien de remarquable que la ſtatue de Sigiſmond III, miſe par ſon fils Uladiſlas, qui eſt à l'entrée de la porte, ſur une colonne de jaſpe, ſur laquelle les Suédois tirerent pluſieurs coups de canon. La figure eſt dorée de plus d'un ducat d'épais. La ville eſt très ſale & très petite, & ne conſiſte proprement qu'en ſa grande place, au milieu de laquelle eſt la Maiſon-de-Ville, & autour quantité de boutiques d'Arméniens, fort richement garnies d'étoffes & de marchandiſes à la turque, comme arcs, fleches, carquois, ſabres, tapis, couteaux, & autres. Il y a une

très grande quantité d'Egliſes & de Couvens. Nous vîmes le Palais Caſimir, bâti par la Reine défunte, & préſentement ſi délaiſſé, que tout y fond. Nous y vîmes pluſieurs de ces chaiſes par le moyen deſquelles on monte & on deſcend d'une chambre à l'autre. Ce fut de ce Palais que la Reine vit les Suédois paſſer la riviere, qui en mouille les murs; & c'étoit-là que demeuroit Monſieur de Béthune.

Nous allâmes rendre viſite à Monſieur Lubomirsky, grand Maréchal, qui eſt un des plus riches Princes de Pologne. Son pere étoit Généraliſſime, & eut de grandes jalouſies contre Potosky, autre Général, qu'ils aſſoupirent néanmoins par le mariage que fit Lubomirsky de ſon fils avec la fille de Potosky. Elle eſt morte, & ce Prince a depuis épouſé la fille du Chambellan. Lubomirsky, pere de celui-ci, prit les armes contre ſon Roi, & battit ſes troupes pluſieurs fois. Il étoit accuſé de favoriſer l'Autriche, pour l'Election future, & d'appuyer ce grand parti de la Confédération.

Ce Seigneur nous fit voir toute ſa maiſon avec une bonté particuliere. Il l'a achetée depuis cinq ou ſix ans, & l'a eue à très grand marché; elle s'appelle *Jeſdoua*, & n'eſt qu'à une portée de canon de la ville. Ce Prince fait travailler continuellement dans ſon jardin à des hermitages & à des bains, qui ſeront très beaux. Son Palais eſt plein de quantité de très beaux originaux, qu'il a amaſſés avec grand argent. Sa gallerie eſt fort curieuſe. Il nous fit voir une grande piece qui lui étoit venue depuis peu d'Ausbourg, dans laquelle il y avoit un horloge, un carillon, un mouvement perpétuel, & quantité d'autres choſes : le tout étoit fait en forme d'un grand cabinet d'argent.

Il nous fit voir l'endroit où ſon grand pere avoit remporté la premiere bataille contre les Turcs, à Cochin, où Oſman étoit en perſonne, & où il demeura pluſieurs milliers d'Ennemis ſur la place. Ce lieu eſt

heureux pour les Polonois ; ils y ont remporté deux ſignalées victoires, & particulierement la derniere qui a beaucoup contribué à la paix.

Nous allâmes au château, qui n'a rien de beau que les chambres du Sénat, & celle de marbre, où eſt dépeinte la priſe de Smolensko par les Polonois, ſur les Moſcovites, où ils firent un grand carnage, & prirent deux fils du Grand Duc, qu'ils amenerent priſonniers à Warſovie, où ils ſont morts ; & on leur a fait bâtir une Chapelle, qu'on appelle encore la Chapelle des Moſcovites, qui eſt devant le lieu où nous logions. Il y a dans le château une très belle tapiſſerie, relevée d'or, qui fut apportée de France par le Roi Henri. Une partie fut engagée aux habitans de Dantzick, par Caſimir, pour ſubvenir aux néceſſités de l'Etat.

Le palais de Monſieur Morſtain, grand Tréſorier du Royaume, eſt le plus ſuperbe de tous, tant par la belle entente du deſſein, que par la richeſſe des meubles qui l'ornent. Ce Seigneur nous reçut chez lui avec toute l'affabilité poſſible ; il nous fit voir tous les appartemens de ſon palais, & quantité de tableaux qui ſont dans ſa galerie. Nous ſaluâmes Madame la Tréſoriere, qui eſt Ecoſſoiſe, que nous trouvâmes avec le Général de Bearn, qui a ſervi la France en Hongrie. Monſieur Morſtain a acheté, en France, la terre de Montrouge, de Monſieur le Marquis de Vitry. Il prétend que ſon fils, qu'on appelle Monſieur de Chateau-Vilain, & la Reine, en dériſion, Petit-vilain, demeure en France, & poſſede tous les biens qu'il y a achetés ; & ce qui reſtera en Pologne, ſera pour une grande fille qu'il a, prête à marier. Il nous pria de manger chez lui.

On voit auſſi la maiſon du Palatin de Lublin.

Le Général Spas eſt grand Général de Lithuanie : il s'oppoſoit fort à l'élection de Sobieski ; mais on le gagna à force d'argent.

Il eſt défendu de tirer le ſabre pendant les Diétes,

ſous de groſſes peines, & de ſe battre, en Pologne, à trois lieues loin, où ſont le Roi & le grand Maréchal.

Monſieur de Beauvais ne propoſa, dans ſa harangue, que le Prince de Neubourg pour être élu, & ne ſe ſoucioit pas qui fût Roi, pourvu que ce ne fût pas le Prince de Lorraine. Les élections des Rois ſe font dans la campagne, où on bâtit une cahute de planches. On a vu au couronnement du Roi d'à-preſent, ce qu'on n'avoit jamais vu, & ce qu'on ne verra peut-être jamais; un Roi ſuivre le corps de deux autres, dans la ſépulture du Roi Michel, & du Roi Caſimir. Le couronnement ſe fait à Cracovie.

Le Roi Michel étoit un petit génie; il ne ſe plaiſoit qu'à avoir des images & des montres, & demandant une montre à la Reine, il dit, qu'il voudroit en faire des boutons à ſon juſte-au-corps. Quand il fut élu Roi, la Reine lui faiſoit une penſion de cinq mille livres; Monſieur Serycant lui en prêtoit un tiers.

Les Polonois ſont extrêmement fiers & ſe flattent beaucoup de leur nobleſſe, qui la plûpart eſt obligée de labourer la terre, tant elle eſt miſérable. Un petit noble porte ſon ſabre en labourant la terre, & l'attache à quelque arbre, & ſi quelque paſſant ne le traitoit pas de *Mouche-Panier*, & l'appellât ſeulement *Panier*, qui ſignifie comme maître, il lui feroit mauvais parti.

Au reſte, ils ſont fort civils, & ont toujours les premiers la main au bonnet. Ils ſont grands obſervateurs des jeûnes, & font des abſtinences plus qu'on ne leur en commande. Quelques Polonois ne mangent point de viande le lundi & le mercredi; pour le vendredi preſque tous ne mangent point de beurre, & le ſamedi rien qui ait été bouilli, mais ſeulement rôti. Cette dévotion s'étend auſſi ſur les animaux; & notre valet ayant donné quelque choſe de gras à un chien un ſamedi, l'hôteſſe vouloit le maltraiter croyant faire une action méritoire.

Les

Les Polonois font des dépenſes conſidérables en enterremens, & les different long-tems par magnificence. Il y a des grands Seigneurs que l'on n'enterre que cinq ou ſix ans après leur mort, & ils ſont en dépôt dans des Chapelles ardentes qui coutent beaucoup. Le jour de l'enterrement on fait entrer des hommes armés comme des anciens Chevaliers, qui viennent comme à cheval dans l'Egliſe, & viennent en courant, rompre leur lance au pié du cercueil.

La maiſon des Peres de la Miſſion, où les Ambaſſadeurs logeoient, eſt aſſez étendue. Ils font bâtir une Egliſe qu'on appelle Sainte-Croix; mais elle demeurelà juſqu'à ce que quelque honnête homme acheve de ſes deniers, ce que les Peres ont commencé. Ils furent établis, avec des Religieux de Sainte Marie, par la Reine défunte; ils ſe ſont beaucoup aggrandis, & l'Evêque de Cracovie les établit préſentement dans ſon Diocèſe. Le Supérieur n'y étoit pas; nous y vîmes le Pere Mumaſan.

Les rebelles de Hongrie ſe ſont révoltés au ſujet de la Religion, contre l'Empereur, qui ne vouloit pas leur permettre liberté de conſcience.

Michel Apaffi eſt Prince de Tranſilvanie. Il jure à ſon avénement de maintenir quatre Religions dans ſes Etats. Le plus grand plaiſir de ce Prince eſt de boire, & qui le peut faire, eſt ſûr de faire auprès de lui ſa fortune. La Capitale de Tranſilvanie eſt Cuiſvar.

Le jeune Prince de ſix ou ſept ans eſt élevé dans les inclinations de ſon pere, & porte toujours une bouteille à ſon côté en forme de bandouilliere. Monſieur Acakias a été réſident fort long-tems en ce pays; c'eſt préſentement Monſieur du Verdet. Le Chevalier de Bourges, qui en venoit avec Monſieur Acakias, qui étoit reſté malade à Leopold, nous aſſura que dans un repas qu'il avoit fait au Réſident, il avoit fait attacher les cheveux à un Eſclave, & ayant paſſé un bâton au travers, il avoit pris plaiſir, pour divertir la compa-

gnie, de le faire brandiller pendant tout le repas. Il le fit enſuite courir tout nu pendant dix-huit lieues à côté du caroſſe de la Princeſſe Telechi : c'eſt l'épouſe du grand Miniſtre d'Etat, & par les mains de qui tout paſſe. Le Prince n'ouvre pas ſeulement une Lettre, & ne ſonge qu'à boire. Ce Telechi eſt l'homme le plus barbare qui ſoit au reſte du monde : il y a plus de fers dans ſa maiſon que dans Marſeille. Telechi eſt le Chef de l'armée, & celui qui entretient les rebelles. Ce Prince de Tranſilvanie rend quatre-vingt mille écus de tribut au Turc. Il a payé cette année double tribut, à cauſe que quelque Turc a été tué ſur les terres du Tranſilvain.

Bethlem Gabor fut le premier qui ſe rendit tributaire de la Porte, pour dix faucons. Son ſucceſſeur, Michel Baſons, fut obligé de payer dix mille écus, & Ragotkzy en paya vingt, & celui-ci quatre-vingt.

Nous fîmes le chemin de Javarow à Javarouf en ſix jours ; il y a quarante lieues ou environ. Javarouf eſt le lieu le plus vilain, non-ſeulement de la Pologne, mais de tout le monde. La Cour y demeuroit cet hiver-là, à cauſe de la groſſeſſe de la Reine, qui y devoit faire ſes couches. La Cour s'arrête peu à un lieu : elle voyage continuellement, & le plus agréablement du monde ; car toute la Pologne eſt le plus beau pays de chaſſe que j'aie jamais vu, & ce voyage eſt une chaſſe continuelle. Nous eûmes l'honneur de ſaluer le Roi, & de baiſer la main de la Reine. Ce Prince nous reçut avec la bonté qui lui eſt ordinaire envers tout le monde, & particulierement pour les Etrangers. Il prit un plaiſir ſingulier à nous faire réciter des particularités de notre voyage de Laponie, & ne ceſſoit point de nous interroger. La Reine n'étoit pas moins curieuſe, & s'informoit de toutes choſes. Cette Princeſſe eſt une des plus accomplies de l'Europe : elle a environ trente-huit ans, & la nature a pris plaiſir de lui faire part de tous ſes dons. Elle eſt la plus belle

perſonne de la Cour, la mieux faite, & la perſonne du monde la plus ſpirituelle : il ſuffit de la voir pour le connoître ; mais on en eſt encore bien mieux perſuadé lorſqu'on a eu l'honneur de l'entretenir. C'eſt elle qui a mis la couronne ſur la tête du Roi, & l'ambition qui eſt le noble défaut des grandes ames, étoit dans cette Princeſſe au ſouverain degré. Ce fut elle qui inſpira au Roi de tâcher à monter ſur le trône, & elle n'épargna pour cela ni argent ni promeſſes, & fit tant qu'elle en vint à bout malgré les fortes brigues du Prince de Lorraine ; il eſt vrai que l'arrivée de Monſieur de Beauvais ne ſervit pas peu. Il arriva la veille qu'on devoit finir la Diete, & proclamer le lendemain le Prince de Lorraine Roi. Il fit tant, dans le peu de tems qu'il avoit, qu'il ménagea ſi bien les eſprits, qu'on prolongea la Diete pour quelques jours, pendant lequel tems il eut le loiſir d'agir auſſi heureuſement qu'il a fait.

La famille Royale eſt la plus accomplie qui ſe puiſſe voir. Le Prince aîné s'appelle *Louis-Henri-Jacob*. Le Roi de France, la Reine d'Angleterre & ſon grand-pere, l'ont tenu ſur les fonts. Ce Prince eſt ſur ſa quatorzieme année, & promet tout ce qu'on peut eſpérer d'un grand Prince : il eſt bien fait, danſe bien, & parle quatre langues comme ſa naturelle ; l'Allemand, le Latin, le François & le Polonois. Il dit qu'il veut, pour ſatisfaire le Roi, qui ſait parfaitement ces langues, apprendre toutes les langues de l'Europe. La Princeſſe âgée de ſept ou huit ans eſt très jolie, & a été couronnée dans le ventre de ſa mere. Le Prince Alexandre, âgé de ſix ans, eſt le plus aimable Prince qu'on puiſſe voir ; il y a encore le Prince Amour, âgé de trois ou quatre ans. La Reine, qui eſt préſentement groſſe, & a eu quatorze enfans, ne laiſſe pas d'être auſſi fraîche qu'une femme de vingt ans, & ſe porte parfaitement bien. J'ai eu l'honneur de tenir le jeu du Roi à l'ombre, de jouer avec lui,

& pour comble de faveur, de manger avec lui à sa table ; Monsieur l'Ambassadeur étant à sa droite, & moi à sa gauche. Le grand Ecuyer y étoit avec le *Staroilat* de ..... Nous accompagnâmes ce jour-là le Roi à la chasse. La Pologne est un pays fait exprès pour ce divertissement ; le mot le fait assez entendre ; car *Poln*, d'où il vient, signifie *campagne*, en langue Esclavone ; mais les chasses ne se font pas de même qu'en France. On fait une enceinte de filets qu'on borde de soldats pour faire sortir le gibier par l'ouverture qu'on a laissée. On fait entrer, dans cette enceinte, quantité de chiens & de Piqueurs pour les appuyer, qui font sortir tout ce qu'il y a dedans. Chacun prend son poste éloigné l'un de l'autre, de deux portées de mousquet, & lorsqu'il paroît quelque chose, soit loup, renard, chevreuil, &c. on lâche tant de lévriers, qu'il faut que l'animal soit bien fin s'il les évite. Nous fîmes une très grande chasse ce jour-là ; en moins de quatre heures on prit plus de dix chevreuils, trois loups, cinq ou six renards, quantité de lievres ; mais ce qui rendit la chasse belle & sanglante, ce fut un sanglier de la grosseur d'un cheval, qu'on tua après qu'il eût tenu fort long-tems contre les chiens ; il en tua quelques-uns, & en estropia plusieurs, blessa des hommes & des chevaux ; mais enfin on lui tira un coup d'arquebuse dont il mourut. On l'amena sur une charette au Roi, & tout le monde avoua qu'on n'avoit jamais vu un si furieux animal. Il fallut un chariot pour reporter tous les chiens estropiés, comme on reporte les blessés après un combat.

Nous vîmes, à la Cour, Monsieur le Marquis de Vitri, Ambassadeur extraordinaire, qui nous reçut avec une bonté particuliere. Nous n'eûmes point, pendant tout le tems que nous fûmes à la Cour, d'autre maison ni d'autre table que la sienne. Nous vîmes chez lui Monsieur de Valalé, son Ecuyer, Monsieur Noblet, qui partit pour la France le lendemain que

nous fûmes arrivés, Meſſieurs Peliſſier & Devilles, Secrétaires, Monſieur le Marquis d'Arquiere, à qui la Reine donne vingt mille livres par an; c'eſt le rendez-vous de tous les François pour le plaiſir & pour le jeu; Monſieur le Comte de Matigny, ſon fils, qui eſt Capitaine de Dragons, & à qui la Reine donne deux mille écus. Nous vîmes dans la maiſon de Monſieur d'Arquiere, Monſieur d'Alerac, Monſieur de Valalé, &c.

La Reine a trois Gentilshommes François, Monſieur de Ryon, Monſieur des Forges, & Monſieur de Villars, qui a été Exempt des Suiſſes de Monſieur. Il a fait une courſe en France.

Nous connûmes, à la Cour, Monſieur le grand Ecuyer, Monſieur Jalonsky, Vice-Chancelier de la Reine, homme d'eſprit; Monſieur Sarnosky, Secrétaire du Roi; Monſieur Dalanty, Italien, Secrétaire du Roi; Monſieur Dumont de l'Eſpine, Valet de chambre.

C'eſt la coutume en Pologne de faire des préſens aux jours de fête. La Princeſſe Radzivil s'appelle Catherine. Sa fête vint dans le tems que nous y étions; la Reine lui fit un préſent, & voulut qu'on danſât le ſoir à la Cour.

Ces ſortes de danſes ne finiſſent jamais, & depuis que l'on commence, juſqu'à ce que l'on finiſſe, tout le monde danſe enſemble ſans diſcontinuer, & le cavalier fournit avec la dame ſans s'arrêter.

Ils ont une maniere de danſe à la Ruſſienne qui eſt fort plaiſante. Monſieur le Chevalier Lubomirsky, grand Enſeigne du Royaume, la danſe parfaitement bien.

On ne danſe jamais davantage qu'aux mariages où le Roi fait toute la dépenſe, pendant ſix ou ſept jours que la femme ne demeure point chez ſon mari; & le jour qu'on la lui met entre les mains, il traite tout le monde.

Les Polonois ſont fiers, ſe flattent beaucoup de leur nobleſſe, & emploient tout ce qu'ils ont pour avoir un beau cheval, un habit propre, & un ſabre magnifique. Ils ſont aſſez bien faits; mais les femmes ne leur reſſemblent pas: à peine en trouve-t-on à la Cour deux qui ſoient ſupportables. Ils ſe plaiſent dans la quantité des Valets; & les petits Nobles qui n'ont pas de quoi vivre s'attachent auprès des Grands.

Les femmes ne ſortent gueres, & vont embraſſer la cuiſſe de leurs maris, lorſqu'ils rentrent dans la maiſon. C'eſt la maniere de ſaluer la plus ordinaire en Pologne, & on ne ſalue point les femmes de qualité, autrement qu'en leur embraſſant la cuiſſe. Il y en a de qui les embraſſades ſont un peu fortes, & qui ſont bien aiſes de ſentir ce qu'ils embraſſent. Elles ſont fort ſuperbes en habits, & portent toutes de l'or & de l'argent. Leur habillement eſt un juſte-au-corps d'homme ſans être boutonné, & une jupe; elles portent des bottes comme les hommes.

Il n'y a pas au monde un pays plus plat que la Pologne; nous l'avons preſque traverſée toute entiere, ſans avoir trouvé une ſeule montagne; ce qui fait que le pays étant plat, il y a peu de ruiſſeaux qui ne peuvent y couler, ce qui rend l'eau fort rare; mais en récompenſe ils font de très bonne bierre, & particulierement celle de Varca, qui eſt renommée dans le pays pour la meilleure. Toutes ces grandes plaines ſont ſemées de blé, & en fourniſſent à une partie de l'Europe.

Il n'y a d'autre place fortifiée dans la Pologne, que Leopold, qui confine aux Turcs: encore ſont-ce des fortifications à la Polonoiſe, que les François détruiroient de leurs regards. C'eſt par cette raiſon qu'ils prétendent aſſurer leur liberté; & n'ayant point de lieu pour ſe mettre à couvert, il faut qu'ils faſſent des remparts de leurs corps. Ils ſont ſûrs de battre les Turcs quand ils voudront, comme ils ont toujours fait;

mais avec cela ils ne laiſſent pas de prendre leur pays contre eux. Les Tartares ſont les ennemis qu'ils redoutent davantage. Ce ne ſont point des gens qui cherchent la gloire dans les combats ; ils ne demandent que le butin dont ils vivent. Leurs troupes ne ſont point en ordre ; ils viennent fondre ſur le camp des Ennemis, prennent tout ce qu'ils peuvent ; & au premier coup de tambour que le Capitaine a à l'arçon de ſa ſelle, ils ſe retirent, & reviennent un quart-d'heure après d'un autre côté ; en ſorte qu'on les a toujours ſur le dos, & par ce moyen ils deſeſperent les ennemis, qu'ils moleſtent & arrêtent continuellement. Ils ont cela de particulier, qu'ils combattent en fuyant, & tirent des fleches par-deſſus leurs têtes, qui vont retomber ſur les ennemis. Ils font des courſes fréquentes en Pologne, lorſqu'on ne leur paie pas les dix mille *Couſuques* qu'on eſt obligé de leur fournir tous les ans, qui ſont des robes faites de peaux de mouton. Les Tartares, venant en courſe, feront des trente & quarante lieues en une nuit, mettant un petit ſac plein de paille attaché à la tête de leurs chevaux, qui ne s'arrêtent point pour manger, & un morceau de viande qui cuit ſous la ſelle ; en ſorte que n'étant point averti de leurs marches, ils prennent tout ce qu'ils trouvent dans la campagne, hommes, femmes, enfans, qu'ils vont vendre enſuite à Conſtantinople, par la mer Noire ; mais ils ont cela, qu'ils n'attaquent jamais les lieux qui ſont enclos ; & quarante mille Tartares n'attaqueront pas un méchant village, pourvu qu'il ſoit ſeulement fermé de planches, parcequ'ils appréhendent les embuches, & qu'ils ne veulent pas s'engager.

Les Polonois tâchent à ménager l'alliance des Tartares, & s'en ſervent, pourvu que ce ne ſoit pas contre le Turc, pour lequel ils ſe déclarent toujours, comme étant Mahométans, & s'étant rendus Tributaires du Grand-Seigneur, à la charge que ſi la race Ottomane venoit à manquer, le Cham des Tartares ſuccéderoit à l'Empire.

Le Roi Casimir en avoit plus de vingt mille, quand les Suédois entrerent en Pologne ; mais ils n'attendoient pas l'ennemi, & du moment qu'ils le savoient à dix lieues seulement près d'eux, ils fuyoient comme s'il l'avoient eu à dos.

La République entretient toujours, sur les frontieres, sept ou huit mille hommes de troupes réglées, pour empêcher les courses des Tartares. Le Roi n'entretient point ces Troupes-là ; mais seulement les Eduques, les Semelles & les Janissaires. Les premiers sont habillés de bleu, avec de gros boutons & des plaques d'étain, & un bonnet de feutre en tête. Ils ont le fusil & la bardiche, qui est une arme faite de cette figure-ci, & qu'on dit être très bonne. Les Semelles sont d'autres soldats armés de même : mais tous les Janissaires sont Turcs, habillés comme des Janissaires tels que j'en ai vû en Turquie. Il arriva pendant la derniere Diéte une chose assez particuliere : une Compagnie Turque, de la garnison de Caminiek, déserta toute entiere, avec les armes, son drapeau, les caisses, & ses Officiers, & vinrent offrir leurs services au Roi de Pologne. Le Roi agit pour lors en grand Prince, & avec son intrépidité ordinaire ; car malgré les sollicitations de la Reine & de tout son Conseil, qui lui persuadoit de ne point prendre ces gens à son service, dans la conjoncture des affaires, où il y avoit pour lors un Ambassadeur Turc à la Cour, qui faisoit appréhender, comme il y avoit bien du vrai-semblable, que ce ne fussent des espions ; (la suite a fait voir néanmoins qu'il étoit plus éclairé que tous les autres :) il les a encore à-présent, & leur donne double paie ; mais c'est une chose fort extraordinaire de voir une Compagnie toute entiere déserter avec les Officiers.

La plus belle milice des Polonois, sont les Hussards, les Tavaches & les Pansars, qui sont tous Nobles. L'armure des Hussards est quelque chose de singulier. Le Roi a encore une Compagnie d'environ cent Reyters, qui le suivent par-tout.

Nous

Nous vîmes, à Vauroüi, Monſieur Acakias, qui revenoit de Tranſilvanie, qui nous inſtruiſit de ce pays qu'il dit être diſtingué en Tranſilvains & en Saxons; que les premiers étoient les maîtres, & que les autres étoient comme les eſclaves. Les Saxons ſont des gens venus du pays de Saxe, & qui ſont-là comme les Juifs, quoiqu'ils ſoient plus gens de bien que les autres. Les Tranſilvains voyagent ſans donner un ſol, en logeant chez les Saxons. Lorſqu'en chemin faiſant, les nobles Tranſilvains ont pris quelque gibier, ils envoient un de leurs valets au marché avec, & les maîtres demandent du gibier pour le repas. Le pauvre Saxon eſt obligé de l'aller acheter du valet de ces maîtres, & de le payer ce qu'ils veulent. Tout le monde preſque parle latin dans ce pays.

La langue Polonoiſe eſt Eſclavone, comme en Moſcovie & en Tartarie, & il y a autant de différence entre ces langues, qui n'ont pourtant qu'une même ſource, comme entre l'Eſpagnol & l'Italien, qui dérivent du Latin. Les langues vivantes, dont on ſe ſert dans l'Europe, peuvent ſe réduire à deux; car je ne parle point des langues mortes, comme la Gréque, l'Hébraïque & la Latine; & la langue Arabique étant en Aſie ce qu'eſt la Latine en Europe, & avec cette langue on peut aller depuis le Boſphore juſqu'aux terres des Indiens les plus reculés. Il n'y a donc que deux langues matrices qui ont leurs dialectes; & ces langues ſont la Teutone & l'Eſclavone. La Sclavone eſt familiere à Conſtantinople, & a pour principaux dialectes la Ruſſinique pour les Moſcovites, la Dalmatique pour les Tranſilvains & pour les Hongrois, la Bohémienne & la Polonoiſe, & quelques autres qui ont cours ſur les Valaques, Moldaves & petits Tartares.

La Teutone a trois principaux dialectes; le Germanique, le Saxon & le Danois, & de ceux-ci ſortent d'autres idiomes, comme l'Anglois, le Flamand, le Suédois, &c. La langue Gréque eſt morte, & moins

corrompue que la Latine, mais elle se parle encore dans les Isles de l'Archipel, dans l'Achaïe & dans la Morée. Il y a plusieurs autres petites langues matrices, qui ont fort peu d'étendue, comme l'Albanoise en Epire & en Macédoine; celle de la Bulgare pour la Servie, la Bosnie & Bulgarie; celle des Cosaques ou petits Tartares, le long des rives du Tanaïs. L'Elbe des Finlandois & Lapons; celle des Irlandois, la Biscayenne & la Bretonne.

Nous partîmes de la Cour après avoir pris congé de leurs Majestés, le vendredi, & fûmes conduits par le sieur de Valalé. Nous passâmes le lendemain par Jéroslaus, qui donne le nom à un Duché, dont la moitié appartient à la Reine. Nous vîmes quelques petites villes qui n'ont rien de remarquable. Nous fûmes, pendant le chemin, attaqués de trois Voleurs. Nous étions dans notre carrosse enfermés de toutes parts, à cause du vent; notre cocher, à qui ils dirent d'arrêter, n'en voulut rien faire, & nous fit signe de prendre nos pistolets, ce que nous fîmes promptement, & sortîmes du carrosse le pistolet à la main, & le valet avec un bon fusil, qui les coucha en joue. Quand ils virent cette disposition, ils demeurerent tout court, & nous regarderent sans oser approcher. Nous continuâmes notre chemin à pié le pistolet à la main, & comme il étoit tard, nous arrivâmes peu de tems après à l'hôtellerie, où ils envoyerent deux de leurs compagnons, qui vinrent comme des passagers pour examiner notre contenance: ils virent que nous apprêtions nos armes, & que nous fûmes toute la nuit sur pié. Nous ne les connoissions point pour ce qu'ils étoient, & comme il étoit déja tard, nous n'avions pû les remarquer à cause de l'obscurité. Ils sortirent deux heures avant le jour, & nous nous disposions à partir, quand le cocher nous dit qu'il les avoit vûs se joindre à quatre autres, aux environs de la maison, & qu'ils avoient gagné le Bois qui étoit à cent pas de-là. Nous ne jugeâmes pas à pro-

pes de partir qu'il ne fût jour ; & nous attendions qu'il fît clair, quand nous entendîmes passer quatre chariots avec deux bœufs chacun. Nous nous servîmes de cette occasion pour passer dans le Bois ; & comme il faisoit clair de lune, nous fîmes prendre à tous les charetiers des bâtons blancs, qui paroissoient au clair de la lune comme si c'eût été des fusils. Nous passâmes ainsi sans qu'ils osassent nous attaquer, quoique nous entendissions siffler de tous côtés. On nous dit à la premiere ville que ce Bois en étoit tout plein, & qu'il étoit difficile d'y passer sans être volé.

Nous arrivâmes à Cracovie le jeudi matin ; nous eûmes de la peine à trouver à nous loger, car il n'y a point d'hôtellerie. Nous trouvâmes un Italien qui nous mena chez lui. Cet homme nous étourdit d'abord de son grand bruit, comme tous ceux de sa nation ; il ne nous parloit que par millions & par son équipage, ses chevaux & sa caléche. Nous ne fûmes pas long-tems à reconnoître le pélerin pour le plus fourbe qui fût jamais. Si-tôt que nous nous mîmes à table, il alla emprunter trois cuillieres de bois chez son hôte, & nous dit qu'il avoit donné les siennes d'argent à blanchir. On parla de sortir après le dîner, & lui demandant s'il n'avoit point d'épée, il nous dit qu'il étoit malheureusement tombé le jour d'auparavant, qu'il l'avoit cassée en tombant & l'avoit donnée au Fourbisseur. En considérant nos pistolets, il nous dit qu'il en avoit une paire qu'il avoit achetée à Amsterdam, qui tiroient deux coups, qui étoient chez l'armurier pour être nettoyés. Il nous avoit dit qu'il nous méneroit dans sa caléche pour voir les Mines, mais quand ce vint au fait & au prendre, il nous dit que sa caléche étoit peinte de frais, & qu'il y avoit quatre de ses chevaux qui étoient boiteux ; mais ce qui fut de plus plaisant, c'est qu'il ne cessoit pas de nous dire qu'il ne prétendoit aucun argent pour le tems que nous logerions chez lui, & quand il fallut aller au marché il vint nous deman-

der un écu, disant qu'il avoit changé tout son argent en lettres de change sur Messieurs Pessalouki de Vienne. Il avoit, disoit-il, un procès qui lui importoit de dix mille francs, deux maisons dans la ville qui lui venoient de sa femme, & néanmoins il vouloit s'en retourner avec nous le jour suivant, sans dessein de retourner jamais; & lui demandant pourquoi il quittoit un si beau bien & de si belles espérances : *Oh*, dit-il, *cela ne m'embarrasse pas, je ferai tout cela demain; je gagnerai mon procès, je vendrai mes maisons.* Nous reconnûmes fort bien toutes ses fourberies, mais nous voulûmes nous en divertir jusqu'au bout; & pour pousser la raillerie plus loin, je lui demandai s'il vouloit me donner des lettres de change pour Vienne, que je lui donnerois de l'argent. A cette propósition, la joie commença à éclater sur le visage de notre fourbe, il se mit en devoir de faire les plus belles lettres de change que le plus célebre Banquier fit jamais; mais par malheur il ne se trouva ni encre, ni papier dans la maison. Je lui demandai ensuite à voir les chevaux; mon coquin vit bien qu'il étoit pris pour dupe, & qu'il avoit affaire à des gens aussi fins que lui. Je n'ai jamais vu un homme si consterné; & nous prenions plaisir à nous servir des termes dont il usoit ordinairement: *Italiani non sono miga crilloni;* & nous disions *Francesi* au lieu d'*Italiani*. Nous lui remîmes en face une infinité de fourberies, de mensonges, de contrariétés, & nous eûmes le plaisir de confondre le plus grand fourbe du monde.

Cracovie est la premiere ville de la haute Pologne, infiniment plus belle, plus grande & plus marchande que Warsovie. Elle est située sur la Vistule, qui prend sa source assez près de-là. Son Académie est fort estimée; elle fut fondée, il y a environ trois cens ans, par Casimir I, qui demanda des Professeurs aux Colléges de Sorbonne de Paris, qui furent les Auteurs de cette haute réputation qu'elle s'est acquise. La piece

la plus recommandable de Cracovie, eſt le château, ſitué ſur une petite colline. Il eſt de grande étendue, mais ſans forme ni ſans aucune architecture. Ses chambres ſont ſpacieuſes, & ſes plafonds ſuperbement dorés, qui pourroient rendre ce ſéjour fort propre pour y loger un Roi. On voit, dans l'Egliſe du château, les tombeaux des Rois, qu'on n'enterre point qu'un autre ne ſoit élu. On enterra en même jour le Roi Caſimir & le Roi Michel, quand le Roi d'à-préſent fut couronné à Cracovie, où ils viennent tous prendre la couronne.

Le corps de Saint Staniſlas eſt dans une chaſſe d'argent au milieu de l'Egliſe ſous un baldaquin. Ce Saint, qui fut tué par un Roi de Pologne, eſt cauſe que les Polonois vont la tête raſée, & qu'ils ne mangent point de beurre le vendredi, & quelques-uns le ſamedi : cela leur fut impoſé pour pénitence, par un Pape, pendant cent ans, & cette coutume s'eſt tournée en loi ; car bien que le tems de la pénitence ſoit expiré, ils ne laiſſent pas d'obſerver toujours ce jeûne & cette coutume de ſe raſer la tête.

Il y a peu de villes, je ne dis pas en Pologne, mais dans toute l'Europe, où il y ait plus d'Egliſes, de Prêtres, & particulierement de Moines, qu'à Cracovie. Ils n'y ſont pas moins riches & moins reſpectés qu'en Italie, c'eſt ce qui fait qu'il y en a tant. Pour les Egliſes, il faut rendre juſtice aux Polonois, & dire qu'ils ſont extrêmement jaloux qu'elles ſoient belles & bien deſſervies. L'or y reluit de tous côtés, & on s'étonnera de voir une Egliſe dorée juſqu'à la voute, dans un méchant village où l'on n'aura pas pû trouver un morceau de pain. Les plus belles Egliſes de Cracovie ſont le Dôme, dédié à Sainte Marie, qui eſt au milieu de la place ; les Jéſuites en ont auſſi une très belle faite nouvellement à l'Italienne ; les Minimes & les Bernardins. La grande place eſt très ſpacieuſe, où les plus principales rues aboutiſſent, & particuliers-

ment la grande, qui va rendre à Casimir, le séjour de tous les Juifs, qui ont-là leur république, leur synagogue & leur justice. Ces Messieurs ne sont pas moins maltraités en Pologne qu'en Italie ou en Turquie, où ils sont l'excrément du genre humain, & l'éponge qu'on presse de tems en tems, & particulierement lorsque l'Etat est en danger. Quand ils ne seroient pas distingués par une marque particuliere, en Italie, par un chapeau jaune; en Allemagne, par l'habit; en Turquie, par le turban; en Pologne, par la fraise; il seroit impossible de ne les pas reconnoître à leur air excommunié & à leurs yeux hagards. Quelque riches qu'ils soient, ils ne sauroient sortir de cette vilainie dans laquelle ils sont nés, & qui fait horreur à ceux qui les ont vus, particulierement en Pologne, dans les *carchemats* ou hôtelleries, qu'ils tiennent dans toute la Russie noire, où ils sont trente ou quarante dans une petite chambre; les enfans sont nus comme la main, & les peres & meres ne sont qu'à moitié habillés. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une nation plus féconde, on trouve dans une boîte pleine de paille, dans un même berceau, quatre ou cinq enfans de la même mere, qui paroissent comme de petits corbeaux dans un nid, tant ils sont noirs & hideux.

Le tribut, que les Juifs de Cracovie rendent à la République, est de vingt mille écus. Ils donnent, outre cela tous les ans, trois cens ducats au Roi, deux cens à la Reine, cent au Prince, & quantité d'autres menues dépenses qu'ils sont obligés de faire tous les jours. Il y a quelques villes d'Allemagne où on ne les souffre point, & lorsque leurs affaires les y appellent, ils donnent un ducat pour la premiere nuit qu'ils couchent à la ville, deux pour la seconde, & trois pour la troisieme.

Il en est de même à Warsovie, où ils n'ont point permission de demeurer que pendant les Diétes; mais il n'y a sorte d'infamie qu'on ne leur faise, & lorsqu'il

s'en rencontre quelqu'un hors de ce tems, on lâche les Ecoliers deſſus, qui ont droit ſur leurs perſonnes ; en ſorte qu'il eſt aiſé de s'imaginer s'ils paſſent bien leur tems entre les mains de ces Meſſieurs.

Nous allâmes ſaluer M. le Palatin de Cracovie, le premier du Royaume, nommé Vicliposky, grand Chancelier de la Couronne, & beaufrere du Roi. Nous avions des lettres à lui rendre de la part de M. l'Ambaſſadeur, & d'autres pour Madame la grande Chanceliere, de la part de la Reine, & de M. le Marquis d'Arquiere, ſon pere. Ce Seigneur nous pria de manger chez lui ; on y ſervit quantité de beaux poiſſons, car c'étoit un ſamedi, mais la plûpart à l'huile ; ſur quoi il faut remarquer que les Polonois ne trouvent point l'huile bonne, ſi elle ne ſent bien fort, & diſent lorſqu'elle eſt douce comme nous la voulons, qu'elle ne ſent rien. La table des Grands de Pologne eſt ſervie confuſément. Les plats ſont ſans ordre & ſans ſymétrie, & on les ſert couverts. L'Ecuyer eſt au bout de la table avec une grande cuilliere, qui ſert tout le monde : il faut ne pas manquer d'avoir ſon couteau & ſa fourchette dans ſa poche, car autrement on court riſque de ſe ſervir de ſes doigts. M. le grand Chancelier a une fort jolie fille, d'environ treize ou quatorze ans, & deux garçons, qui la ſuivent de près.

Ce Seigneur eut la bonté de nous envoyer un carroſſe pour aller aux Mines de ſel de Vicliſcha, qui ſont à une bonne lieue de Cracovie. Ce fut-là où nous allâmes admirer les effets de la nature dans ſes différentes productions. On voit au milieu de la place de la ville un hangard, ſous lequel on n'eſt pas plutôt entré, qu'on apperçoit une grande roue que des chevaux font tourner, & qui ſert à élever les pierres qu'on tire de la Mine. Proche de cette roue eſt un trou quarré, de la largeur d'un très grand puits, & revêtu de toutes parts de groſſes pieces de bois enclavées les unes dans les autres. Ce fut par-là que nous deſcendîmes dans cet

abyme, mais avant que de faire ce voyage on nous revêtit d'une maniere de ſurplis. On remua quantité de cordes & de ſangles qu'on attacha au gros cable les unes ſur les autres. Cinq ou ſix hommes ſe diſpoſerent pour deſcendre avec nous, & allumerent quantité de lampes, & d'autres entourerent la bouche du trou, & commencerent à chanter l'endroit de la Paſſion où ſont ces paroles: *Expiravit Jeſus*, & continuerent encore ſur un ton plus effroyable le *De profundis*. J'avoue que pour lors tout mon ſang ſe glaça: tous les préparatifs de cet enterrement vivant m'effrayerent ſi fort, que j'euſſe voulu être bien loin du lieu où je me trouvois; mais les choſes étoient trop avancées; il fallut s'enterrer tout vivant, & deſcendre dans cette ſépulture. Un de nos guides ſe mit au bout du cable la lampe à la main, je me mis enſuite ſur ma ſangle, au-deſſus de ſa tête; un de ces foſſoyeurs ſe mit au-deſſus de moi, mon camarade étoit au-deſſus de celui-ci, & étoit ſurmonté d'un autre la lampe à la main; celui-ci d'un autre; en ſorte que nous étions plus d'une douzaine les uns ſur les autres, enfilés à ce cable comme des grains de Chapelet, dans une poſture qui n'étoit point du tout agréable; car non-ſeulement on court le riſque que le gros cable rompe, mais encore on appréhende que les cordes qui vous portent ne viennent à manquer, & que celles des autres qui tomberoient ſur vous ne viennent à rompre.

Nous deſcendîmes bien cent toiſes de cette maniere, & nous nous trouvâmes enſuite dans un lieu fort vaſte & extrêmement élevé, au milieu duquel nous trouvâmes une Chapelle, où on dit bien ſouvent la Meſſe. On nous conduiſit de-là dans des routes ſans fin, d'où l'on avoit arraché le ſel, qu'on tire en groſſes pierres, que trois chevaux ont bien de la peine à traîner. Cette pierre eſt de couleur cendrée, & reluit comme des diamans. Elle n'eſt pas dure; & les petits morceaux qui ſortent en la coupant, ſe mettent dans

des tonnes & ſont ainſi vendus. Cette pierre eſt infiniment plus ſalée que notre ſel de Gabelle, & devient blanc lorſqu'on le pile : mais il s'en fait d'une eau qu'on tire dans des outres du fond de la Mine, lequel étant cuit, il devient le plus blanc & le plus beau qu'on puiſſe voir. Nous deſcendîmes de cette carriere dans une autre, car il y en a ſept les unes ſur les autres, & quand nous fûmes près de la derniere, nous trouvâmes un ruiſſeau d'eau douce, la meilleure que j'aie jamais bue. C'eſt une choſe des plus curieuſes que j'aie vues de ma vie, de voir ſortir & couler une eau ſur des pierres de ſel, ſans en prendre le goût. On trouve auſſi d'autres ruiſſeaux, mais les eaux en ſont tout-à-fait ſalées. Après avoir bien deſcendu l'eſpace de deux heures, nous arrivâmes à la derniere carriere où l'on travailloit. On abattit, pour nous, une pierre que cinquante chevaux n'auroient pas traînée, & un ſeul homme arracha cette pierre du rocher d'une maniere fort aiſée. Quand cette pierre eſt tombée, ils la coupent en morceaux ronds de la figure d'une tonne, afin de la pouvoir touler dans la carriere. Nous trouvâmes dans ce fond quantité d'hommes & de chevaux, qui travailloient à élever l'eau par le moyen des roues qui ſont faites pour cela.

On trouve, dans cette Mine, du ſel de différent prix, & des veines meilleures les unes que les autres. Le moindre s'appelle *Ziclona*, le ſecond *Zibicoa*, & le meilleur de tous *Ockavata*. Le premier ſe vend douze guldens de ſckelons la tonne, qui peſe ſix cens livres; le ſecond treize; & le dernier ſeize. Celui-là eſt ſemblable & tranſparent comme le cryſtal, & ſe coupe en petits quarrés unis comme des glaces.

Nous fûmes près de quatre heures à marcher dans cette Mine, & on nous aſſura qu'un homme ne pouvoit pas aller en tous les endroits de la Mine en quinze jours de tems, tant elle a d'étendue. On voit pen-

dre, tout le long des voutes de cette carriere, de l'eau de sel pétrifiée comme des glaçons qui pendent aux goutieres, & lorsque cela a pris un corps assez dur pour être travaillé, on en fait des Chapelets & d'autres petits ouvrages.

Nous remontâmes par le même escalier que nous étions descendus, & je fus encore plus incommodé en remontant qu'en descendant; car la corde, qui me portoit, n'étant pas bien attachée au cable, glissoit de tems en tems & me causoit de grandes frayeurs, & sans faire le fin, j'avoue que j'étois fort mal à mon aise, & promis de ne plus retourner dans ces lieux souterrains, c'est assez d'avoir fait ce voyage une fois en sa vie.

Nous demeurâmes trois ou quatre jours, après lesquels nous partîmes pour Vienne. Nous passâmes par *Zator Oẓvienẓin*, & autres places de Pologne. En sortant de ce pays nous fûmes attaqués par trois Voleurs, qui firent arrêter notre carrosse d'assez loin pour nous donner le tems de sortir le pistolet à la main, & ayant vu notre contenance déterminée, ils s'arrêterent & réserverent à prendre mieux leur avantage. Le lendemain ils envoyerent deux des leurs dans l'hôtellerie, où nous passâmes la nuit, qui y vinrent comme des passagers; & le lendemain ils partirent deux heures avant le jour, & allerent trouver leurs camarades qui les attendoient à deux pas de la maison. La servante les vit se joindre à quatre autres, & prendre le chemin d'un Bois voisin. Elle nous en avertit, & nous ne laissâmes pas de partir à la faveur de la lune avec quelques charretiers qui passerent par bonheur par-là. Nous passâmes tout le Bois à pié le pistolet à la main.

VOYAGE D'ALLEMAGNE.

LA premiere ville d'Allemagne, que l'on rencontre en Siléſie, eſt .... qui dépend d'un Prince particulier, qu'on appelle le Comte Balthaſar. Nous vînmes de-là à Olmuts, ſiege d'Evêché. Le palais de l'Evêque, qui eſt Seigneur ſpirituel & temporel, eſt un des beaux édifices qui ſe voient en Allemagne. Nous remarquâmes que la principale occupation des Ecoliers eſt d'aller la nuit de rue en rue chantant pour demander l'aumône; cela eſt commun avec tous les Etudians d'Allemagne.

Nous arrivâmes à Vienne le 20 ſeptembre; une partie de la Cour en étoit abſente, & il n'y avoit que celle de l'Impératrice Douairiere, qui eſt de la maiſon de Tirol. L'Empereur étoit à Oldembourg, où il ſe tenoit une Diéte, à laquelle tous les Palatins & grands Seigneurs de Hongrie ſe trouverent, tant pour terminer les affaires des rebelles, qui durent depuis plus de quinze ans, que pour aſſiſter au couronnement de l'Impératrice Reine de Hongrie. L'Empereur arriva deux jours après à Vienne, & nous revînmes avec lui de Hongrie; il devoit paſſer tout l'hiver à Vienne, & de-là à la Diéte de Ratisbonne.

Les Hongrois ſont ſuperbes & magnifiques en diamans. Le Palatin de Hongrie, ou Viceroi, eſt le plus opulent: il a reçu, depuis peu, l'Ordre de la Toiſon du Roi d'Eſpagne, vacante par la mort du Préſident, qui avoit épouſé la Princeſſe de Holſtein, où je me ſuis trouvé, & où tous les gens de qualité ſont le rendez-

vous. Il avoit adminiſtré long-tems les affaires de l'Empire, & depuis a été taxé & démis du Miniſtériat. Abeley a pris ſa place au gouvernement.

Les Hongrois ne ſont pas grands, mais leur habit ſert à les faire paroître de bonne mine, & les plumes de coq qu'ils portent ſur la tête. Ils en portent autant qu'ils ont abattu de têtes de Turcs à l'armée. Leur pays eſt le plus abondant du monde en blés, en vins, en pâturages, mais il eſt préſentement ruiné; le vin de Tockai eſt eſtimé le meilleur.

Vienne eſt la capitale de l'Autriche, & le ſiege de l'Empire : elle fut attaquée en .... par le grand Soliman avec une armée de cent mille hommes, qui fut obligée de lever le ſiege. Les armes du Turc, qui ſont au deſſus de la tour de Saint Etienne, font foi de leur belle réſiſtance. Elles y ont été laiſſées, ou pour marque de cette action, ou par les articles de capitulation ainſi faits. La ville de Vienne n'eſt pas grande, mais fort peuplée, malgré le ravage épouvantable que la peſte y fit il y a deux ans, & qui enleva plus de deux cens mille hommes. Les rues en ſont belles, & particulierement celles du quartier des Seigneurs. Les Egliſes y ſont magnifiques, & particulierement celle des Jéſuites, qui y ont trois Couvens, & qui ſont les maîtres à Vienne. Ils ont un droit très conſidérable à percevoir ſur ceux qui entrent dans Vienne après huit heures en été & ſix heures en hiver, il faut donner quatre ſols, & c'eſt une monopole furieuſe. Tout le beau monde s'aſſemble dans l'Egliſe Saint Michel & Sainte Croix, les cavaliers ſe mettent d'un côté, & les dames de l'autre. Nous y vîmes la ſœur de Montecuculi, la Comteſſe d'Arach..... & pour cavaliers Noſtiche Bouquin.....

Les jours de Gala ſont chez l'Empereur de certains jours de réjouiſſance, où tout le monde ſe trouve ſuperbement paré. Les pierreries n'y manquent pas, & je ne crois pas qu'il y ait un lieu dans le monde où

il s'en trouve davantage. Ce ſont les jours de naiſſance de l'Empereur, ou des Impératrices, &c.

L'Empereur eſt fils puîné de Ferdinand III. Son frere aîné mourut Archiduc à l'âge de dix-huit ou vingt ans, c'étoit un Prince très bien fait. L'Empereur fut tiré des Jéſuites pour être mis en ſa place, mais il étoit plus né pour le Couvent que pour la Cour.

Ferdinand III eut trois femmes. La premiere s'appelloit Marie, fille de Philippe III, Roi d'Eſpagne, dont il eut trois garçons. Le premier, comme j'ai dit, mourut Roi des Romains; le ſecond eſt l'Empereur d'aujourd'hui; & le troiſieme eſt mort Archevêque de Léopold.

La ſeconde femme de Ferdinand étoit de la maiſon d'Inſpruck, qui mourut en couche fort jeune, & dont on voit le tombeau aux Dominicains.

La troiſieme, qui vit encore, & qu'on appelle l'Impératrice Léonore Douairiere, eſt de la Maiſon de Mantoue, tante de la Ducheſſe d'Yorck : elle a deux filles; la premiere a épouſé, en premieres noces, Michel Coribut Wainouiski, Roi de Pologne, & a été depuis mariée au Duc de Lorraine : la ſeconde a épouſé, il y a environ deux ans, le Duc de Neubourg, beau-frere de l'Empereur.

L'Empereur s'appelle Léopold Ignace, fils de Ferdinand III, & de Marie, fille de Philippe III, Roi d'Eſpagne. Il naquit le 9 de Juin 1640, & fut élevé à la dignité Impériale en 1659. Il a eu trois femmes, comme ſon pere; la premiere étoit Infante d'Eſpagne, fille de Philippe IV, ſœur unique de Charles II, aujourd'hui regnant, & ſœur de pere de la Reine de France, aujourd'hui régnante. Elle a une fille, qu'on appelle l'Archiducheſſe, âgée de quatorze ou quinze ans, qui eſt boiteuſe.

La ſeconde étoit de la Maiſon d'Inſpruck.

La troiſieme eſt de la Maiſon de Neubourg. Il y a environ quatre ou cinq ans qu'il épouſa cette Princeſſe,

dont il a un fils âgé de quatre ans, qu'on appelle l'Archiduc.

L'Archiducheſſe eſpéroit bien d'épouſer le Roi d'Eſpagne : on dit même qu'on la ſalua, Reine à la Cour, pendant quelque-tems. Il y avoit toujours beaucoup de jalouſie entre cette jeune Archiducheſſe & l'autre fille de l'Impératrice Douairiere, qui a épouſé le Duc de Neubourg, comme ayant toute deux les mêmes prétentions, & eſpérant l'une & l'autre d'épouſer le Roi d'Eſpagne. Et la vieille Impératrice ſe trouva bien ſurpriſe apprenant le mariage du Roi d'Eſpagne avec Mademoiſelle, parcequ'on l'avoit flattée que ſi elle faiſoit déclarer l'Empereur contre la France, ſa fille ſeroit Reine d'Eſpagne ; ce qu'elle fit avec ſuccès, car elle a infiniment d'eſprit.

Cette Princeſſe, voyant ſes eſpérances fruſtrées de ce côté-là, chercha une couronne ailleurs, & tâcha à faire négocier ſon mariage avec le Roi de Suede ; mais la Princeſſe de Dannemarck étoit trop avant gravée dans ſon cœur pour pouvoir en être chaſſée ; ainſi ne voyant plus de têtes couronnées, elle fut obligée d'épouſer le Duc de Neubourg ; mais elle le traita avec des fiertés inconcevables.

L'Archiducheſſe d'aujourd'hui eſt niéce de cette Princeſſe, & ont été ſouvent rivales : on ne voit point d'autre parti pour elle que le Duc de Florence, la Princeſſe de Saxe étant préſentement mariée à l'Electeur de Baviere.

L'Empereur eſt Archiduc d'Autriche, Roi de Hongrie & de Bohême ; il a le ſeul Archiduché du monde, & ſes enfans en portent le titre. On fléchit les genoux devant lui, & l'Empereur même, faiſant la révérence à l'Autel, fléchit les deux genoux, ſans néanmoins les porter à terre.

Le Conſeil de conſcience de l'Empereur eſt compoſé d'un Capucin, nommé le P. Emeric, Evêque de Vienne, & du P. Richard, Jéſuite, Lorrain.

L'Empereur eſt fort dévot ; il ne ſe paſſe guéres de jour qu'il n'aille dîner chez des Moines ou des Religieuſes. Quand il marche, c'eſt ſans bruit, car il n'y a ni tambours ni trompettes. Ses Gardes appellés *Drebans*, au nombre de cent ou deux cens, la pertuiſane en main, vêtus de noir, tous en manteau galoné de jaune, font une haie, au milieu de laquelle l'Empereur paſſe dans ſon carroſſe, qui eſt plutôt un coffre qu'autre choſe. Il n'y a jamais perſonne à côté de lui, & l'Impératrice ſe met dans l'autre fond.

Les chevaux ſont harnachés avec des cordes, & le cocher eſt à cheval, depuis qu'il entendit ſur ſon ſiege un ſecret qu'il alla révéler. Tous les cavaliers vont devant à cheval.

Avant que l'Empereur ſoit élevé à la dignité Impériale, il faut qu'il ait été élu Roi des Romains, & il ne peut avoir ce titre qu'à l'âge de quatorze ans. Les Empereurs ſont élus & couronnés à Francfort, mais la couronne eſt à Aix-la-Chapelle.

L'Empereur aime fort la chaſſe ; je me trouvai à une, qu'il fit au retour d'Oldembourg, où on tua quatre-vingt ou quatre-vingt-dix ſangliers à coups d'épée. Ceux qui ſont près de l'Empereur les tuent d'une loge qu'on lui prépare. On traite l'Empereur de Sacrée Majeſté. Il porte l'Ordre de la Toiſon, mais il ne la donne point, & elle appartient ſeulement au Roi d'Eſpagne.

Nous n'avons jamais d'Ambaſſadeurs à Vienne, parceque l'Eſpagne auroit le pas comme étant de la même Maiſon. M. le Marquis de Seleville étoit pour lors Envoyé extraordinaire. Nous demeurâmes chez lui, & je jouai ſeulement avec la Marquiſe ; c'eſt une des plus ſpirituelles & vertueuſes Dames que j'aie connues. Nous y connûmes M. de Saint Laurent, couſin de Madame la Marquiſe Pigote. Le Comte de Stirum nous donna pluſieurs fois à manger.

Le Comte de Staremberg eſt Gouverneur de la ville ; il voulut faire une affaire à Meſſieurs de Marſillac &

d'Alincourt, parcequ'ils n'avoient pas dit leurs noms à la Cour.

Vienne tire ſon nom d'une petite riviere qui paſſe entre le fauxbourg d'Iſalu & la ville, laquelle venant à ſe déborder fait des ravages épouvantables. Le Danube y paſſe auſſi. C'eſt le plus grand fleuve de l'univers. Il prend ſa ſource dans le . . . & après avoir fait ſept ou huit cens lieues de chemin, il va ſe jetter dans le Pont-Euxin, par ſept bouches. Son cours eſt contraire à tous les fleuves du monde, il va de l'Occident à l'Orient, & il n'y a que le Pô qui lui reſſemble.

Le Louvre eſt un grand bâtiment quarré, qui n'a rien de remarquable. Sa cour ſert de manége. Les Ecuyers ont des degrés de bois pour monter à cheval.

AVERTISSEMENT

POUR LA PROVENÇALE.

CETTE Hiſtoriette eſt le récit des principales avantures que Monſieur Regnard a eues dans le Voyage ſur mer, où il fut pris par les Corſaires, & fait eſclave en Alger. Il s'eſt donné le nom de Zelmis ; mais il me paroît qu'il n'a pas achevé le Roman dans les formes, puiſqu'il eſt mort garçon, & l'Hiſtoire dit qu'il alla retrouver ſa Provençale après la mort de ſon mari, dans l'eſpérance de l'épouſer. Il avoit ſans doute deſſein de commencer l'Hiſtoire de ſa vie, par cette avanture, puiſqu'il dit à la fin, qu'à la premiere occaſion il racontera ſes Voyages dans la Laponie, & dont il eſt parlé legerement dans cette Hiſtoriette, à laquelle il n'a pas donné la derniere main.

LA PROVENÇALE.

ŒUVRE POSTHUME de Monſieur Regnard.

DANS la ſaiſon la plus agréable de l'année, Cloринde & Céliane, charmées de la douceur du tems, ſe propoſerent d'aller paſſer quelques jours à une terre d'Eurilas, qui n'eſt qu'à trois lieues de Paris : elles y joignirent une amie communément appellée Mélinde, de qui la moindre qualité étoit d'être parfaitement belle ; & pour rendre la partie encore plus parfaite, elles en avertirent Cléomede, qui étoit depuis peu en affaire de cœur avec Mélinde. Cléomede étoit trop intereſſé à embraſſer une ſi favorable occaſion, où l'amour & le plaiſir l'invitoient, pour ne pas accepter avec joie le parti qu'on lui propoſoit : il le fit auſſi ; & cette belle troupe arriva le lendemain chez Eurilas, où elle trouva Floride, Artemeſe, Damon & Lycandre, qui ne contribuerent pas peu à former l'aſſemblée du monde la plus charmante.

Les divertiſſemens qu'on prend à la campagne, la pêche, la chaſſe, le jeu, la promenade, étoient les plaiſirs qui partageoient agréablement leurs journées. Un jour, que cette belle compagnie ſe trouva ſous un berceau de chevrefeuille, qui eſt au bout du canal, attendant en ce lieu que la chaleur du jour fût paſſée, on ſe mit à parler d'abord des agrémens de la campagne, quand on ſort tout d'un coup de l'embarras & du tumulte de la ville. Le diſcours enſuite tourna ſur les

voyages, chacun en parla selon son goût ; les uns n'aimoient rien tant que la variété des villes & des pays, & les autres étoient pour les avantures qui arrivent presque toujours à ceux qui voyagent. Céliane, là-dessus, joignant à sa satisfaction particuliere le plaisir qu'elle feroit à toute l'assemblée, pria Cléomede de faire le récit des dernieres avantures de Zelmis, qu'elle n'avoit jamais sûes qu'imparfaitement. Zelmis étoit connu de cette belle assemblée ; il étoit ou parent, ou ami de tous ceux qui la composoient ; ce qui fit que Cléomede ne différant pas à les satisfaire, commença en ces termes :

Je suis assez ami de Zelmis, Mesdames, pour me flatter qu'il ne m'a rien caché de tout ce qui lui est arrivé, & assez persuadé de sa bonne foi, pour vous assurer qu'il n'entre rien de fabuleux dans ce que je vais vous dire ; c'est ce qui me fait espérer que les évenemens singuliers que vous y trouverez, vous plairont infiniment davantage, puisque s'ils ne sont pas racontés avec toute la délicatesse possible, ils seront du moins soutenus de la vérité.

Zelmis, revenant d'Italie, s'embarqua un soir assez tard sur un bâtiment Anglois, qui passoit de Gènes à Marseille. Le vaisseau commençoit à faire route, & Zelmis, triste & rêveur, la tête appuyée de son bras, regardoit fixement la mer, qui ne lui avoit jamais paru si agréable ; elle n'étoit point dans ce calme ennuyeux qui ne la distingue pas même des étangs les plus tranquilles ; elle n'étoit pas aussi dans cette fureur qui la fait redouter ; mais on la voyoit dans l'état que tout le monde la souhaite, lorsqu'un vent modéré l'agite, & comme elle étoit quand elle forma la mere des amours.

Il s'abandonnoit aux rêveries qu'inspirent ces vagues legeres, qui venant à se briser contre le vaisseau, y laissent, pour marque de leur fierté, cette écume dont on le voit environné. Il songeoit à l'aimable El-

vire, qu'il aimoit infiniment, & qu'il quittoit peut-être pour jamais : ne pouvois-je, disoit-il, en se plaignant, trouver dans ma patrie, si pleine de belles personnes, un objet qui pût m'arrêter ? Falloit-il passer les mers pour aimer, & me faire si loin un engagement auquel il faut renoncer si-tôt ? Mais, reprenoit-il après quelques momens de silence, je n'y renoncerai jamais ; je vous aimerai toujours belle Elvire ; & quand vous m'auriez oublié, je me souviendrai toute ma vie que vous êtes la plus adorable personne du monde.

Il fut interrompu dans ces rêveries par une voix qui lui vint frapper les oreilles ; la personne, dont il parloit, étoit à la fenêtre de la chambre du Capitaine, & chantoit tendrement un air provençal. Zelmis fut attentif à ce chant ; & quoique le bruit du vaisseau l'empêchât de distinguer une voix qui lui paroissoit si douce : voilà, dit-il, néanmoins en lui-même, l'accent de ma chere Elvire ; mais hélas ! ce n'est pas elle : elle est bien loin d'ici ; & je ne la reverrai peut-être de ma vie. Zelmis, qui n'étoit point encore entré dans la chambre du Capitaine, eut envie de connoître la personne qui avoit tant de rapport à Elvire dans la voix. Il apperçut, en y entrant, une jeune Dame d'une beauté extraordinaire : son esprit éclairoit dans ses yeux, & ses yeux vifs & pleins d'amour, portoient dans le fond des ames tous les feux dont ils brilloient ; les graces & les ris voloient autour de sa bouche, & toute sa personne n'étoit que charmes.

Je ne puis exprimer la surprise de Zelmis, quand il se trouva si inopinément dans le même lieu où étoit la personne qu'il adoroit. Quel étonnement de se voir si près d'Elvire, quand il s'en croyoit si éloigné ! A peine en crut-il à ses yeux ; mais ils avoient remarqué trop de charmes dans cette jeune personne pour s'y tromper. Zelmis n'avoit des yeux que pour elle, & il ne connoissoit dans le monde d'autres appas que les

ſiens ; mais en la reconnoiſſant, que de déſordres ! que de trouble ! que d'agitation ! quelle violence ne ſe fit-il point pour cacher, en leur naiſſance, tous les mouvemens que cette rencontre imprévue lui cauſa, & que la préſence d'un mari l'obligeoit à étouffer ! Quelle joie pour Elvire de retrouver Zelmis dans le tems qu'elle eſpéroit moins de le revoir, & quelle contrainte d'en cacher les tranſports à ſon mari ! quel trouble pour ce mari qui reconnut Zelmis, que la jalouſie lui avoit trop bien fait remarquer, & qui ſe ſouvint alors de tout ce qui s'étoit paſſé à Boulogne, quand la paſſion de Zelmis pour Elvire commença.

Ce fut en effet ce lieu qui la vit naître ; & ce fut-là que Zelmis commença à gouter les charmes d'un amour naiſſant. On y fit, pendant le carnaval, des courſes de chevaux, & des Tournois qui ſont renommés par toute l'Italie, où la nobleſſe des environs ne manque point de ſe trouver. Rien n'eſt plus galant que ces fêtes ; tous les Cavaliers s'efforcent de s'y faire diſtinguer par leur magnificence & leur adreſſe ; & la préſence des Dames n'y excite pas une médiocre émulation. Le tournois ne fut jamais plus ſuperbe que le jour que Zelmis le vit ; & les hommes y empruntèrent la figure des Dieux pour le rendre encore plus célebre. Neptune y parut ſuivi de ſes Tritons ; on y remarqua le Dieu de la guerre au milieu d'une troupe de combattans, qui s'étoit défait ce jour-là de ſa fierté ordinaire pour plaire davantage aux Dames. Pluton même s'y ſituoit avec un équipage tout infernal, mais qui n'avoit rien d'effrayant.

Zelmis s'arrêta davantage à conſidérer une jeune perſonne qu'il reconnut Provençale à ſa parole, & qui ſe trouva ſur le même Amphithéâtre où il étoit, qu'à regarder ce qui ſe paſſoit dans la carriere. C'étoit la charmante Elvire : la voir & l'aimer fut pour lui une même choſe ; & la fortune, qui le favoriſa dans ce moment, lui fournit l'occaſion favorable de ſe

faire connoître alors de cette jeune Provençale. Il y avoit, sur le même Amphithéâtre, quelques personnes, qui, en s'avançant pour voir avec trop de curiosité, empêchoient qu'Elvire ne vît commodément les Cavaliers du Tournois. Zelmis s'approcha de ces gens-là, & leur ayant fait remarquer qu'ils incommodoient une Dame qui étoit derriere eux, il les pria honnêtement de s'écarter, & de laisser la place libre.

Zelmis, comme vous savez, Mesdames, est un Cavalier qui plaît d'abord; c'est assez de le voir une fois pour le remarquer, & sa bonne mine est si avantageuse, qu'il ne faut pas chercher avec soin des endroits dans sa personne pour le trouver aimable; il faut seulement se défendre de le trop aimer. Elvire le vit, elle le trouva bien fait, elle conçut de l'estime pour lui, & le remercia en des termes les plus obligeans du monde. Elle disoit les choses avec un accent si tendre, & un air si aisé, qu'il sembloit toujours qu'elle demandât le cœur, quelque indifférente chose qu'elle pût dire; cela acheva de perdre le Cavalier. Quand la beauté de cette Provençale ne l'auroit pas charmé, ses paroles l'auroient rendu amoureux, & le, je ne sais quoi, plus touchant mille fois encore que la beauté, le surprit, de sorte que sa passion naissante fut en ce moment-là, au point où les plus fortes peuvent à peine arriver après beaucoup de tems. Elvire ne fut gueres moins troublée de cette nouvelle vûe; elle étoit inquiete d'avoir vû Zelmis, parcequ'il ne lui avoit pas déplu; & elle le trouva aimable avant qu'elle sût qu'il l'aimoit.

Zelmis ne fut pas long-tems à ressentir les effets de l'amour; il s'abandonna d'abord à cette rêverie si naturelle aux amans, qu'il trouvoit agréable, en songeant qu'elle ne déplairoit peut-être pas à sa nouvelle maîtresse, si elle la voyoit, & si elle en savoit la cause. Il apprit qu'elle étoit arrivée depuis peu à Boulogne

avec ſon mari, & qu'elle alloit fort ſouvent chez la Marquiſe Angelini, chez qui l'on faiſoit tous les jours des parties de jeu & de plaiſir. Zelmis connoiſſoit la Marquiſe ; tous les Etrangers étoient fort bien venus chez elle ; elle étoit de ces femmes qui font pour ainſi dire les honneurs de la ville. Il ne manqua pas de ſe trouver le lendemain chez elle : Elvire y vint auſſi ; mais elle y vint d'une beauté ſi achevée, que quand Zelmis n'auroit pas commencé à l'aimer dès le jour précédent, il n'auroit retardé ſa paſſion que de quelques heures : il ſe mit auprès d'elle pour jouer, & il lui dit cent choſes agréables, ſur leſquelles elle eut occaſion de faire paroître ſon eſprit.

Il ne fut pas difficile à Elvire de s'appercevoir de la paſſion de Zelmis ; elle s'en apperçut même avec plaiſir. Ses yeux qu'elle rencontroit toujours ; ſes abſences pour le jeu ; ſes paroles, qui ne s'adreſſoient qu'à elle, lui diſoient aſſez ce qu'elle eut été fâchée de ne pas apprendre.

On quitta le jeu, & on remit la partie au lendemain. Zelmis s'y rendit de bonne heure ; mais comme il y vint dans une heure où il n'y avoit que fort peu de perſonnes, il s'entretint quelque-tems dans l'Antichambre avec un Cavalier qu'il ne connoiſſoit point, & qu'il croyoit Italien. Il étoit dans cette converſation quand la belle Provençale entra. Elle arrêta les yeux de tous ceux qui étoient préſens, par ſon air & par ſa bonne grace : elle étoit d'un air qui faiſoit qu'on ne regardoit qu'elle dans les lieux où elle ſe trouvoit. Zelmis la ſalua, & la perſonne avec qui il étoit s'approchant de cette aimable Dame, lui dit en ſouriant quelques paroles à l'oreille, auſquelles elles ne répondit que par un ſouris, & paſſa, ſans s'arrêter, dans la chambre où étoient les Dames.

Tout étoit faveur de la part d'Elvire ; Zelmis ſouffrit impatiemment qu'un autre que lui en reçut, & s'approchant de ce prétendu rival : que vous êtes heureux,

Monſieur, lui dit-il, de connoître particulierement la perſonne qui vient de paſſer ! qu'elle a de charmes ! Vous l'aimez, Monſieur, pourſuivit-il ; car il ſuffit de la voir pour en être charmé, & elle vous a reçu d'une maniere à faire croire que vous ne lui êtes pas indifférent. Vous ne vous trompez pas, répondit l'inconnu, je l'aime, & je ſuis même aſſez heureux pour pouvoir me flatter d'en être aimé. Quel poiſon pour Zelmis que les paroles de cet inconnu ! elles le jetterent tout d'un coup dans un deſordre qu'il n'eſt pas aiſé de ſe figurer. Il ſe ſentit jaloux preſque auſſi-tôt qu'Amant ; mais d'une jalouſie ſi forte, qu'on ne pouvoit bien la comparer qu'à ſon amour. Il entra dans la chambre où on ſe diſpoſoit à jouer ; mais il y entra avec un air ſi préoccupé, qu'on ne vit plus ſur ſon viſage & dans ſes actions, cet enjouement & cette liberté qui lui étoient ſi naturels. Il joua pourtant auprès d'Elvire ; mais avec ſi peu d'attention, qu'on s'apperçut aiſément qu'il ſongeoit à toute autre choſe. Ses yeux étoient preſque toujours attachés ſur la belle Provençale ; & la peur qu'il avoit qu'on s'en apperçut, lui vendoit ſi cher le plaiſir qu'il en recevoit, qu'il ne le goûtoit qu'en tremblant. Elvire craignoit auſſi de rencontrer les regards de Zelmis, parcequ'ils ne lui plaiſoient que trop, & que ſon mari, qui l'obſervoit continuellement, étudioit ſes actions mêmes les plus indifférentes.

Après que Zelmis eut été long-tems tourmenté des différens mouvemens que cauſent la vue d'une maîtreſſe, & la préſence d'un Rival, il connut enfin, par le diſcours de toute la compagnie, & par les paroles & les manieres d'Elvire même, que cet inconnu étoit ſon mari. Lorſqu'il en fut perſuadé, ce fut un nouvel embarras qui acheva de le troubler. Il eſt vrai qu'il ne ſentit plus dans ce moment une ſi cruelle jalouſie ; mais auſſi la honte d'avoir fait l'aveu de ſon amour à la perſonne à qui il devoit le plus le cacher, quoiqu'il ne

lui

lui en eût pas beaucoup dit, le jetta dans une telle confusion, que ne pouvant plus soutenir les regards d'Elvire & de son mari, il sortit dans le tems qu'elle se disposoit à s'en aller, pour leur faire connoître que puisque c'étoit elle seule qui l'attiroit dans ce lieu, il n'y avoit plus que faire quand elle n'y étoit pas.

Zelmis revint le lendemain chez la Marquise; mais il ne trouva pas ce qu'il y cherchoit. Elvire n'y vint point; son mari, qui ne pouvoit souffrir que d'autres que lui trouvassent sa femme belle, ne lui voulut pas permettre de s'y rencontrer. Cet homme étoit extrêmement défiant; les moindres apparences de galanterie lui donnoient d'étranges soupçons. Zelmis lui en avoit trop appris; & quand il ne lui auroit rien dit, la défiance de lui-même, & la connoissance du mérite de sa femme, le portoient assez à ne l'exposer dans le monde, que lorsqu'il ne pouvoit absolument l'éviter.

Zelmis connut bien-tôt la cause de ce desordre, il en fut dans une douleur inconcevable, & il quitta la compagnie pour aller rêver en secret à l'aimable Elvire, puisqu'il n'avoit pas eu le plaisir de la voir. Il ne sortit le lendemain que pour aller regarder la maison où elle étoit renfermée, espérant que le hasard lui feroit peut-être trouver l'occasion de jouir de sa vue; mais ses espérances furent vaines. Il y vint le jour suivant avec aussi peu de succès : il apprit enfin quelques jours après, qu'elle étoit partie pour Rome avec son mari, où elle alloit solliciter un grand procès qu'elle avoit pour une Terre qui lui appartenoit dans le Comtat d'Avignon. Il se mit aussi-tôt en chemin pour le même lieu, & il se fit un plaisir en y allant de suivre Elvire, & de passer sur les mêmes routes qu'ils avoient vues quelque-tems auparavant.

Zelmis ne fut pas plutôt à Rome, qu'il s'informa avec soin d'Elvire : il se trouva à toutes les fêtes, & la chercha dans toutes les assemblées; mais de Prade, (c'est ainsi que s'appelloit le mari de cette belle,)

avoit pris un logis dans un quartier de Rome ſi peu fréquenté, que Zelmis n'en put apprendre aucune nouvelle.

Un jour que Zelmis ſe trouva ſans être maſqué à un bal que le Marquis de Lienes, Ambaſſadeur d'Eſpagne, donnoit a la Princeſſe de Radzville, ſœur du Roi de Pologne, il fut abordé d'un maſque magnifique, qui, contrefaiſant ſa voix, lui fit quelques queſtions en Italien, & lui demanda ſi depuis qu'il étoit à Rome, il n'avoit point fait quelque inclination. Zelmis répondit aſſez indifféremment, comme il faiſoit à tous ceux qui ne lui parloient point d'Elvire; mais cette perſonne maſquée le preſſant davantage; les beautés Romaines, continua-t-elle, n'ont-elles pas aſſez de charmes pour vous engager; & n'en peut-on point trouver une qui égale celle que vous rencontrâtes à Boulogne? Hé! où eſt-elle, s'écria Zelmis, plein du trouble que ces dernieres paroles lui cauſerent? Eſt-elle à Rome? eſt-elle ici? la connoiſſez-vous? apprenez m'en des nouvelles. Vous aimez donc, reprit le maſque aſſez froidement, & ces tranſports amoureux font bien voir qu'une autre paſſion trouveroit difficilement place dans votre cœur. Une autre paſſion, reprit Zelmis! qu'il eſt aiſé de voir que vous me connoiſſez mal, & que vous faites d'injure au mérite de la perſonne que j'aime! Tous les cœurs du monde enſemble pourroient-ils l'aimer autant qu'elle eſt aimable? Et vous me demandez s'il y a encore place dans le mien pour un autre amour! Cependant ſon embarras croiſſoit, & il examinoit la perſonne qui lui parloit avec des yeux ſi curieux, qu'il l'auroit à la fin reconnue, ſi l'approche d'un autre maſque qui l'emmena, n'eût fait ceſſer cette converſation. Zelmis la ſuivit encore autant qu'il put; mais l'ayant perdue dans la preſſe, il lui fut impoſſible de la retrouver. Il ſortit du bal avec l'inquiétude mortelle de n'avoir pû reconnoître la perſonne qu'il y avoit vue; il ne ſavoit ſi ce n'étoit pas la Marquiſe Angelini, qui étoit

depuis peu à Rome, ou quelqu'autre Dame de ſa connoiſſance. Il crut auſſi avec plaiſir que c'étoit Elvire, que ſon cœur, par mille ſecrets mouvemens, avoit reconnue plutôt que ſes yeux ; & dans cette créance, tantôt il ſe louoit d'avoir fait connoître ſon amour à la perſonne qu'il aimoit, ſans qu'il lui en eût coûté la peine qu'on ſouffre ordinairement à faire de pareilles déclarations ; tantôt il craignoit d'avoir été trop indiſcret, & d'avoir peut-être dit à une autre, ce qu'il n'eût voulu dire qu'à Elvire. Il étoit enfin dans le cruel deſeſpoir de n'en avoir aucunes nouvelles certaines, lorſque revenant quelques jours après de faire cortege au Duc d'Etrées, Ambaſſadeur de France, qui avoit eu Audience du Pape ce jour-là, & ſe promenant avec quelques François dans la belle ſalle du Carache, en attendant le dîner, il vit entrer la perſonne qu'il cherchoit depuis ſi long-tems, & que ſes affaires particulieres avoient appellée ce jour-là chez l'Ambaſſadeur. Elvire reconnut d'abord Zelmis, avec un deſordre qu'elle eut de la peine à cacher ; & Zelmis apperçut Elvire avec un trouble que répandoit ſur ſon viſage les ſentimens de ſon cœur. Ils furent quelque-tems à choiſir un moment favorable pour ſe parler, parceque tous ceux qui étoient dans la galerie étoient venus faire compliment à Elvire ſur ſa beauté ; mais Zelmis prenant le tems qu'elle étoit un peu écartée de la compagnie : quelle agréable avanture vous conduit ici, Madame, lui dit-il en l'abordant ! qu'il y a long-tems que je vous cherche ! & que je ſerois heureux, ſi l'empreſſement que j'ai eu pour vous trouver, avoit fait ce que le haſard fait aujourd'hui ! Je ne crois pas, repartit Elvire, que perſonne ſe ſoit jamais beaucoup mis en peine de me chercher, & ſi quelqu'un l'avoit pû faire je vous ſoupçonnerois moins que tout autre, puiſque vous n'avez pas dû chercher ce que vous aviez trouvé. Hé ! où vous ai-je donc trouvée, reprit Zelmis ? Je ne vous ai jamais vue qu'à Boulogne, & je

me veux mal d'avoir vécu si long-tems, & de vous avoir connue si tard. Il est vrai que depuis ce moment-là, vous m'avez toujours été présente dans le cœur; mais enfin, je ne me souviens pas d'avoir été assez heureux pour vous revoir. Et moi, repartit Elvire, je me souviens fort bien de vous avoir vû depuis ce tems-là. Seroit-il possible, Madame, interrompit Zelmis, que n'ayant des yeux que pour vous, ils m'eussent trompé dans l'occasion où j'en avois le plus de besoin? N'étiez-vous pas au bal chez l'Ambassadeur d'Espagne, reprit la Provençale en souriant? n'y fûtes-vous pas abordé d'un masque? ne vous dit-il rien, ce masque? que vous semble-t-il de cette personne? la reconnûtes-vous? la prîtes-vous pour Elvire? Ah! Madame, que me dites-vous, répliqua Zelmis plein de trouble & de confusion? que je veux de mal à mes yeux de m'avoir trahi, & de ne vous avoir pas reconnue. Il parloit encore, quand Monsieur l'Ambassadeur parut, lequel ayant fait compliment à cette belle Dame, passa dans une salle voisine pour se mettre à table. Zelmis bientôt après fut obligé de le suivre; mais avant que de quitter l'aimable Provençale: j'ai donc été bien malheureux, Madame, lui dit-il, de vous avoir rencontrée sans vous connoître; mais je le suis encore plus aujourd'hui que je vous connois, de vous perdre si-tôt après vous avoir cherchée si long-tems. Il la conduisit ensuite à son carrosse, & apprit de Melite, sa femme de chambre, qui étoit pour lors avec elle, la demeure de sa belle Maîtresse.

Il y avoit trop long-tems que Zelmis aspiroit à voir Elvire, pour ne pas chercher toutes les occasions de se rencontrer avec elle. Il la vit le plus souvent qu'il lui fut possible; & toutes les fois que ces deux personnes se trouvoient ensemble, c'étoit toujours avec ces émotions que fait naître l'amour à la vue de ce qu'on aime. Elvire commença dès-lors à s'appercevoir que ce qu'elle croyoit estime pour Zelmis, étoit quelque chose de

plus. Elle eût bien voulu que le mot de bonté eût été assez fort pour exprimer ce qu'elle sentoit pour lui ; mais elle ne pouvoit, avec justice, appeller cela d'un autre nom que d'amour. Elle eut de la confusion de s'être si-tôt rendue ; elle en frémit : mais voulant s'excuser à elle-même, elle en attribua plutôt la faute au mérite de Zelmis qu'à sa foiblesse. Elle employa pourtant tous ses soins à cacher sa défaite aux yeux de Zelmis ; elle ne lui parla plus qu'avec froideur pour l'empêcher de concevoir aucune espérance, & mêla dans toutes ses actions un air de sévérité. Mais Zelmis, qui a peut-être été aimé plus d'une fois, connut les véritables sentimens d'Elvire, malgré toutes ses feintes & ses déguisemens ; & pour peu qu'on eût eu de pénétration, il n'eût pas été difficile de s'en appercevoir. Il faut plus d'art à cacher l'amour où il est, qu'à le feindre où il n'est pas ; & l'on remarquoit toujours dans les fausses rigueurs d'Elvire plus de contrainte que de naturel, quelque étude qu'elle apportât à détourner ses regards de l'endroit où il étoit ; quand elle sortoit de cette continuelle application, ses yeux, qui n'étoient pas toujours d'intelligence avec son cœur, cherchoient Zelmis de tous côtés, & étoient sans cesse inquiets jusqu'à ce qu'ils se fussent arrêtés sur lui.

Zelmis étoit au comble de sa joie, lorsqu'il reçut des lettres de France, qui lui apprirent que des affaires de la derniere importance l'y appelloient. Ces nouvelles le jetterent dans un chagrin qu'il n'est pas aisé de se figurer. Il ne put se résoudre à quitter Elvire dans le tems qu'il avoit le plus de raison à demeurer près d'elle, & il crut que ses affaires les plus importantes, étoient celles de ses amours. Il étoit dans cette résolution, quand de nouvelles lettres, beaucoup plus pressantes que les premieres, l'avertirent de se rendre au plutôt à Paris, s'il ne vouloit pas ruiner entierement sa fortune. Eh ! quelle fortune, s'écrioit-il en les lisant ; puis-je en attendre autre part qu'auprès d'El-

vire ? Avec elle ai-je rien à desirer, & sans elle me reste-t-il quelque chose à espérer ? Eh bien ! je partirai, continuoit-il, puisque tu le veux, cruel destin ; mais au moins auparavant que de partir, je veux découvrir tout mon cœur à Elvire ; elle connoît l'excès de mon amour, elle verra la violence du sort qui m'arrache d'auprès d'elle, & qui me force à la quitter : mais que dis-je ! je ne la quitterai jamais.

Zelmis ne songea plus dès ce moment-là, qu'à trouver l'occasion de revoir sa belle Provençale. Il avertit Mélite de son départ, & du desir extrême qu'il avoit de parler à sa maîtresse. Mélite lui promit toute sorte de secours ; elle le flatta quelques jours après de l'espérance de parler le lendemain à Elvire en l'absence de son mari, & ajouta même, soit que cela vînt d'elle, ou de la connoissance qu'elle eût des sentimens de sa maîtresse, qu'elle n'en seroit pas fâchée. Il n'en fallut pas davantage pour élever Zelmis au comble de sa joie ; mais comme il ne faut rien pour flatter ou desespérer un amant, & que, suivant ses différens caprices, il s'affige & se réjouit souvent de la même chose, il craignit aussi que cette facilité d'Elvire à le voir, ne fût une marque de son indifférence, & du peu de risque qu'elle couroit en le voyant.

Il se trouva néanmoins le lendemain au lieu & à l'heure marquée par Mélite, qui ne manqua pas aussi à sa parole ; elle le conduisit par un degré dérobé, à la chambre de sa maîtresse ; mais on ne peut dire les craintes & les irrésolutions de Zelmis, quand il fut sur le point d'y entrer, résolu à aimer Elvire en secret sans oser rien entreprendre qui lui pût déplaire. Il parut enfin, plein de cette timidité que donne l'amour, dans le lieu où étoit Elvire ; & en l'abordant d'un air plein de respect : pardonnez, Madame, lui dit-il, en se jettant à ses genoux, pardonnez à un emportement dont vous êtes seule la cause, & à un crime que l'amour me fait commettre. Quand je ne vous dirois

pas préſentement que je vous aime, mes yeux & mes actions vous l'auroient pû faire connoître il y a déja long-tems ; mais quelque connoiſſance que vous ayez de cet amour, vous ne pouvez ſavoir juſqu'à quel point je vous aime : vous ne ſauriez, Madame, inſpirer de médiocres paſſions, & connoiſſant bien que je vous aime infiniment plus qu'on n'a coutume d'aimer, je ſuis au deſeſpoir de ne vous le dire que comme tout le monde le dit. Elvire feignant que cette viſite imprévue & ce diſcours de Zelmis la ſurprenoient étrangement : il n'eſt pas mal-aiſé, Monſieur, répondit-elle avec une feinte rigueur, de juger de la violence de votre amour par l'action hardie que vous venez d'entreprendre. Ah ! Madame, repartit Zelmis, n'achevez point, je vous prie de m'accabler ; j'avoue que vous avez ſujet de vous armer contre moi de tout votre courroux ; mais, quelle que puiſſe être votre indignation, je ne ſais, Madame, s'il eſt quelque choſe de plus funeſte pour moi, que le mortel déplaiſir de vous taire que je vous adore. Peut-être néanmoins que le reſpect qui m'a fait balancer ſi long-tems à vous faire une pareille déclaration, m'auroit encore retenu aujourd'hui, ſi la néceſſité ne m'y contraignoit ; je vous aime, & je pars. Ces paroles firent oublier à Elvire toute la rigueur avec laquelle elle avoit commencé à lui parler. Vous partez, reprit-elle : eh ! que vous ſert-il donc de m'aimer ? & que vous ſerviroit-il qu'on eût quelque bonté pour vous, & peut-être quelque penchant à ne vous pas haïr ? Non, belle Elvire, répliqua Zelmis un peu raſſuré par ces paroles ; je ne demande point que vous m'aimiez ; je n'aſpire point à un état ſi heureux : accordez-moi ſeulement la grace de revenir dans peu auprès de vous ſans vous déplaire ; & ſi vous voulez me permettre quelque choſe de plus, ſouffrez que je vous aime tout le reſte de ma vie. Aimez-moi, j'y conſens, reprit Elvire, & croyez que je ne ſuis pas inſenſible à votre paſſion, & que je

reſſens quelque chagrin de votre abſence. Ah ! Madame, s'écria Zelmis, les larmes aux yeux, connoiſſez vous les peines d'une abſence, vous qui ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une paſſion ; vous, Madame, qui ne devez aimer que vous-même, & qui portez toujours où vous êtes, tout ce qu'il y a d'aimable au monde ? Mais quelque bruit qui ſe fit à la porte, obligea Zelmis à ſe retirer promptement par le même degré qui l'avoit conduit, où Mélite l'attendoit. Il ſortit tout charmé de ce qu'il venoit d'entendre : il repaſſoit dans ſon eſprit toutes les paroles d'Elvire, il les examinoit dans tous les ſens avantageux qu'on leur pouvoit donner ; il craignoit quelquefois de n'avoir pas dit de ſa paſſion tout ce qu'il auroit dû dire. Quelquefois il appréhendoit d'avoir paru trop hardi ; enfin, il demeuroit toujours auſſi mécontent de lui qu'il étoit ſatisfait de l'aimable Provençale. Elvire, de ſon côté, s'abandonna aux larmes & aux regrets, quand elle ne vit plus Zelmis, elle fit des plaintes à Mélite de l'avoir expoſée à une vue ſi chere & ſi dangereuſe : car enfin que veux-je faire, lui diſoit-elle ? veux-je aimer Zelmis ? veux-je oublier mon devoir ? Je ſens que je ne puis le voir ſans l'aimer, & je ne puis l'aimer ſans crime. Je dois ma tendreſſe à mon Epoux, & j'appréhende que Zelmis ne me faſſe oublier ce que je lui dois ; que je me veux de mal, continuoit-elle, d'avoir paru ſi foible, & de ne l'avoir pas reçu avec les froideurs que je devois ! Mais il eſt parti, pourſuivoit-elle, je ne le verrai plus, & je ne ſerai plus expoſée aux dangereux combats que me livrent l'amour & le devoir.

Zelmis partit avec tout l'ennui que cauſe une cruelle ſéparation, mais il n'alla pas loin ; le chagrin & la fatigue du voyage l'arrêterent à Florence, où il fut attaqué d'une fievre ſi violente, que ceux qui connoiſſoient la cauſe de ſon mal, crurent que cette maladie en ſeroit la fin. Il fut en peu de jours dans un extrême

péril ; mais la nature, aidée des remedes, eut en lui tant de force, que, contre l'opinion de tout le monde, il recouvra la ſanté au bout de quelques mois, & cette maladie ne ſervit qu'à augmenter ſa premiere vigueur. Tandis que Zelmis reprenoit ſes forces, Elvire ayant terminé heureuſement ſes affaires à Rome, revenoit en France ; & la fortune la conduiſit à Genes dans le même-tems que Zelmis y arriva : ils s'embarquerent, comme j'ai dit, ſur ce vaiſſeau Anglois, & ce fut-là que Zelmis reconnut l'aimable Provençale dont il ſe croyoit bien éloigné.

On ne peut exprimer quels furent les ſentimens de ces perſonnes lorſqu'elles ſe trouverent enſemble. Que la vue de Zelmis ralluma de feux dans le cœur d'Elvire ! qu'elle y fit revivre d'ardeur ! Quand on aime, on doute ſouvent de ce qu'on croit le plus. Cette jeune perſonne ne pouvoit ſe perſuader que Zelmis, qu'elle croyoit en France, ſe trouvât ſi près d'elle. Zelmis ne pouvoit comprendre quel bonheur lui faiſoit retrouver Elvire. Ils eurent cent fois la bouche ouverte l'un & l'autre pour ſe témoigner leurs tranſports de joie ; & la préſence d'un mari leur faiſoit toujours dire toute autre choſe qu'ils ne vouloient ; mais ils eurent beau ſe contraindre, de Prade, que la jalouſie rendoit pénétrant, s'en figuroit toujours plus qu'il n'en voyoit, & en voyoit encore davantage qu'il n'en paroiſſoit : les actions les plus ordinaires, les paroles les plus indifférentes d'Elvire & de Zelmis, qui n'auroient rien dit à tout autre, étoient pour le mari des preuves convaincantes de leur intelligence. Quand Zelmis jettoit les yeux ſur Elvire, de Prade entroit auſſi-tôt dans des emportemens terribles dont à peine étoit-il le maître. Quand Zelmis les en retiroit, il ſavoit ſi bien qu'on étoit accoutumé à regarder ſa femme, quand on ſe trouvoit avec elle, que qui ne la regardoit pas y entendoit du myſtere.

La converſation ayant néanmoins duré juſques bien

avant dans la nuit, le Capitaine céda ſon lit à Elvire & à ſon mari, & il en donna un autre à Zelmis dans la même chambre. Je ne vous aſſurerai point, Meſdames, ſi la joie qu'eut Zelmis de ſe ſentir auprès de ſa maîtreſſe, fut plus grande que le dépit qu'il eut de la ſavoir ſi proche de ſon mari. Ce qu'il y a de certain, eſt qu'il paſſa la nuit dans des agitations terribles; la joie d'avoir rencontré Elvire, la crainte de la perdre bien-tôt, le plaiſir imaginaire de ſe trouver couché près d'elle, la jalouſie qu'il ſentit en la voyant entre les bras d'un autre; tout cela le mit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de repoſer un moment. La belle Provençale de ſon côté ne paſſa guere plus tranquillement la nuit, elle rouloit dans ſon eſprit cent penſées différentes. Quelle bizarrerie du ſort, diſoit-elle? Je commence à jouir du repos que l'éloignement de Zelmis me fait goûter, je ne ſonge plus tant à lui, je tâche à l'oublier, je quitte Rome où je crains qu'il ne revienne, & cependant je le retrouve, en le fuyant, plus aimable que jamais. Mais qui peut l'avoir retenu ſi long-tems en Italie, quand des affaires de la derniere importance l'appellent en France? Une paſſion nouvelle ne l'a-t-elle point arrêté? Ah! je ſuis trahie, ſe diſoit-elle en ce moment, Zelmis ne m'aime plus. L'ingrat m'a oubliée. Mais que me ſouciai-je de ſa conſtance ou de ſa légéreté? Veux-je l'aimer? Non, il faut l'oublier pour jamais, & que ſon infidélité ſerve à mieux rompre des engagemens que la raiſon & le devoir devroient déja avoir briſés.

De Prade étant un homme tel que je vous l'ai dépeint, vous vous imaginerez aiſément qu'il paſſa une auſſi mauvaiſe nuit auprès de ſa femme, qu'un autre y en auroit paſſé une agréable. Et quoique ces trois perſonnes euſſent des intérêts bien différens, ils étoient tous néanmoins tourmentés de la même paſſion. De Prade étoit jaloux par tempérament, Elvire par amour,

& Zelmis par occaſion. Zelmis ne pouvoit, ſans jalouſie, être témoin du bonheur d'un autre ; Elvire ne pouvoit penſer, ſans être agitée de cette même paſſion, qu'une autre qu'elle eût pû engager Zelmis ; & de Prade, travaillé de pareils ſentimens, ſouffroit avec dépit que Zelmis fût ſi proche de ſa femme : mais ce lui fut le jour ſuivant un mortel chagrin d'avoir ſans ceſſe devant les yeux un objet auſſi inſupportable que lui paroiſſoit Zelmis. Qu'il eût bien ſouhaité pour ſon repos être encore dans le port de Genes ! Mais il en étoit bien éloigné, & le vaiſſeau avoit déja paſſé les Iſles de Corſe & de Sardaigne, quand celui qui faiſoit le quart apperçut deux voiles qui portoient le Cap ſur le bâtiment Anglois.

Il n'y a point de lieu où l'on vive avec plus de défiance que ſur la mer : la rencontre d'un vaiſſeau n'eſt gueres moins à craindre qu'un écueil. Zelmis, qui étoit auprès de la belle Provençale quand il apprit cette nouvelle, ne fit aucune réflexion au péril qui le menaçoit, & comme il ne connoiſſoit d'autre malheur que celui de ne la pas voir, il crut qu'il n'avoit rien à craindre tant qu'il ſeroit avec elle. Le Capitaine, qui n'étoit point amoureux comme lui, s'inquiétoit davantage ; il appréhendoit avec raiſon, que les vaiſſeaux qu'on découvroit, ne fuſſent les mêmes Turcs qui lui avoient donné la chaſſe tout le jour en revenant depuis peu d'Alep, & qui l'avoient obligé à relâcher à Malte. Il vouloit dans cette crainte prendre terre à Nice, ou à Ville-Franche, d'où il n'étoit pas beaucoup éloigné ; mais le pilote, homme fier & ignorant, fut d'un avis contraire, & perſiſta dans ſon deſſein avec tant d'opiniâtreté qu'on continua la route de Marſeille. Cependant la nuit vint, & les vaiſſeaux qu'on avoit apperçus, ſuivirent ſi heureuſement l'Anglois, à la faveur de la lune, qu'ils ſe trouverent le lendemain à la pointe du jour à la portée du canon. Tout le monde fut extrêmement ſurpris à cette vue, & d'autant plus

qu'il ne fut pas mal-aiſé de reconnoître que ces vaiſſeaux étoient véritablement Turcs, armés l'un & l'autre de quarante pieces de canon. Les plus timides alors ſe laiſſerent ſaiſir de crainte, les plus réſolus coururent aux armes, & les plus expérimentés jugerent que tout cela ſeroit inutile. Zelmis fut de ceux qui connurent mieux la grandeur du péril, il ne s'en étonna point; il ſe propoſa au contraire d'en ſortir, ou de mourir les armes à la main pour défendre la liberté d'Elvire & la ſienne; & prenant le tems qu'elle étoit ſeule dans la chambre du Capitaine : dans le malheur qui nous menace, Madame, lui dit-il avec aſſez de précipitation, je dois encore rendre graces à la fortune de m'avoir ſi long-tems arrêté par une dangereuſe maladie, pour me faire trouver dans ce moment auprès de vous, & y défendre votre liberté. Il n'eſt plus tems de vous dire que je vous aime, ſi je ne l'avois pas déja fait voir par mes paroles, vous le connoîtriez aujourd'hui par mes actions; mais enfin, Madame, ſur le point de vous perdre pour jamais, permettez-moi de vous dire, peut-être pour la derniere fois, qu'en quelque endroit du monde où la fortune ait deſtiné de me conduire, je n'y vivrai jamais que pour vous.

L'état des choſes ne demandoit pas un plus long diſcours, & Zelmis, ſans attendre de réponſe, ſortit auſſitôt de la chambre pour faire tout diſpoſer pour le combat. Tandis que tout le monde s'y employoit, ces Corſaires ſe divertiſſoient par le changement de leur pavillon : ils le firent d'abord de France, qu'ils releverent enſuite de celui d'Eſpagne : ils ôterent celui-ci pour y mettre en ſa place un Hollandois, qui fut ſuivi d'un Vénitien & d'un Maltois : ils arborerent enfin après tous ces jeux l'étendart de Barbarie, coupé en flame au croiſſant deſcendant, & accompagnerent cette derniere cérémonie de la décharge de toute leur bordée. L'Anglois leur répondit de même, & ces premiers coups furent ſuivis d'un bruit épouvantable d'ar-

tillerie. On ne diſtinguoit plus la Mer d'avec le Ciel, tant l'épaiſſeur de la fumée les avoit confondus ; & cette premiere attaque fut ſi rude, que les Turcs s'appercevant qu'en preſentant le flanc ils étoient extrêmement incommodés du canon des Anglois, changerent de bord, & remonterent aſſez haut pour les venir charger en poupe. Ils revinrent avec plus de chaleur : ce fut pendant ce combat que la belle Provençale ne pouvant plus retenir l'impétuoſité de ſon courage, ſortit de la chambre du Capitaine, où on avoit eû toutes les peines imaginables à l'arréter, pour venir ſur le tillac partager la gloire & le péril. Sa préſence donna une nouvelle vigueur à tout le monde, & particulierement à Zelmis, qui ſe ſignala par-deſſus tous les autres. On n'attaqua jamais avec plus d'ardeur, & jamais on ne ſe défendit avec plus de courage. Le Capitaine Anglois faiſant le devoir d'un brave homme, fut coupé en deux par un boulet à deux têtes, qui bleſſa encore pluſieurs perſonnes. Ce ſpectacle effrayant ne diminua rien de l'ardeur des combattans ; au contraire, la réſiſtance des Chrétiens, qui voyoient couler leur ſang, alloit juſqu'à la fureur. Lorſque tous les Officiers du vaiſſeau & la plûpart des Anglois furent tués, ou mis hors de combat, le peu de monde qui reſtoit, ne laiſſoit pas de faire tout ce qu'on peut attendre de gens de cœur ; mais le combat étoit trop inégal, pour pouvoir empêcher les Turcs de venir à l'abordage. Zelmis courut auſſi-tôt à l'endroit où étoit Elvire, & ſecondé de quelques Matelots, il ſoutint encore long-tems ſur le pont l'effort des Infideles ; mais enfin, accablé d'un nombre d'ennemis, il céda ſans ſe rendre, & laiſſa les Turcs maîtres du vaiſſeau.

Muſtapha, l'un des Capitaines de ce vaiſſeau, vint le premier conſidérer ſes Captifs & ſon butin. Elvire lui paroiſſant charmante, il s'informa d'elle-même en Italien, qui elle étoit. Elvire lui répondit ſans s'étonner, qu'elle étoit Françoiſe, & que tout ſon regret

étoit de n'avoir pû ſuivre ceux qui étoient morts dans le combat, qu'elle les eſtimoit bienheureux d'avoir perdu la vie plutôt que la liberté. Elle dit cela d'un air qui n'étoit point de captive, ſans larmes, ſans ſoumiſſion, ſans prieres; quoique, malgré ſa fierté, ſa grace & ſa douceur priaſſent aſſez pour elle. Muſtapha eſtima ſon orgueil, il admira ſa conſtance, & voulut qu'elle fût traitée tout le reſte du voyage dans ſa chambre, avec des manieres très honnêtes, & qui n'avoient rien de Turc.

Diſpenſez-moi, Meſdames, je vous prie, de vous dire ici les ſentimens de ces perſonnes infortunées, quand elles ſe virent dans un état auſſi déplorable que celui où elles étoient tombées; il faudroit qu'elles-mêmes vous en fiſſent le récit; car qui n'a point ſenti de pareilles afflictions, ne peut jamais bien les exprimer. Je ne m'étendrai point là-deſſus pour vous apprendre plutôt, que les Turcs, après avoir erré plus de deux mois en faiſant le métier de Pyrates, réſolurent enfin de prendre le chemin d'Alger, pour s'y rendre, s'ils pouvoient, au tems du *Bahiram*, qui eſt la Pâque de ces Infideles. Le vent fut ſi favorable que huit jours après qu'ils eurent formé ce deſſein, ils y rendirent le bord à l'entrée de la nuit, dans le tems qu'on allumoit, ſur les Moſquées, les lampes, qui brûlent pendant toutes les nuits du Ramazan.

Je ne ſuſpendrois pas ici, Meſdames, les ſentimens de pitié que nous inſpire l'état malheureux d'Elvire & de Zelmis, par une légere deſcription d'Alger, ſi le démêlé que nous avons depuis peu avec ces Pyrates, ne me faiſoit croire que vous ne ſerez pas fâchées d'apprendre quelque choſe de particulier de cette ville.

Alger eſt la capitale d'un royaume de même nom, qui en a trois autres ſous lui; celui de Trémiſen ou Teleſin, celui de Bugie, & celui de Conſtantine. C'eſt preſque la derniere place de la côte de Barbarie, qui

releve du Grand Seigneur : les royaumes de Fez & de Maroc, faisant l'empire des Chérifs, qui s'en sont emparés sous le prétexte de la religion, & qui, se disant de la race de Mahomet, ont pris comme tels le nom de Chérifs, qui veut dire illustres, ou sacrés.

Les Géographes ne sont pas bien d'accord du nom ancien de cette ville ; mais ils avouent tous que les Sarrazins & les Arabes s'étant débordés en Afrique, & ne pouvant souffrir qu'il restât aucun monument qui publiât la grandeur de l'Empire Romain, lui ôterent son nom pour lui donner celui d'Algezair, qui signifie Isle en Arabe, à cause qu'elle est voisine d'une petite Isle, sur laquelle on a bâti depuis une forteresse qui défend le port.

Alger est situé sur le penchant d'une colline, que la mer mouille de ses flots du côté du Nord. Ses maisons, bâties en amphitéâtre & terminées en terrasse, forment une vue très agréable à ceux qui y abordent par mer. Si je ne craignois, Mesdames, de retarder votre curiosité, je vous parlerois du Gouvernement de cette ville ; je vous dirois qu'Ariden Barberousse, fameux Corsaire, y regna autrefois avec souveraineté, conjointement avec son frere Cheridim ; que bien qu'elle soit tombée depuis sous la domination des Turcs, le Grand Seigneur n'en est pas si absolument demeuré le maître, que la milice ne se soit réservé une espece d'autorité souveraine : ce qu'on peut voir dans les Traités & les Déclarations, qui sont toujours conçus en ces termes : *Nous grands & petits de la puissante & invincible milice d'Alger, avons résolu & arrêté que, &c.* Mais il vaut mieux vous apprendre le sort de nos Captifs, & vous dire que la priere du matin étant finie, on conduisit les nouveaux Esclaves devant le Roi, qui a droit de prendre la huitieme partie de tout le butin qui se fait. Ce Prince, appellé Baba-Hassan, étoit doux, civil & généreux, au-delà de tous ceux de sa nation. Il n'avoit rien de barbare que le nom, & la nature avoit

pris plaisir à former, en Afrique, un naturel aussi riche, qu'elle eût pû faire en Europe. Il trouva Elvire, au moment qu'il la vit, telle que tout le monde la trouvoit, c'est-à-dire, pleine de charmes. Il remarqua sur son visage les restes d'une beauté touchante, que les fatigues de la mer & les approches de la captivité n'avoient pû tout-à-fait effacer; & ses beaux yeux, au travers de quelques larmes, jetterent des feux qui passerent jusqu'à son cœur. Baba-Hassan s'approcha d'elle, il la pria en des termes obligeans de ne se pas affliger, il lui dit que la servitude où elle étoit tombée seroit si douce que la liberté l'étoit moins. Il la fit conduire à l'instant par un officier à l'appartement de ses femmes, qui ne purent voir sans une jalousie extrême les charmes de cette jeune Odalisque. Le malheureux Zelmis fut présent à ce triste spectacle, il crut voir Elvire pour la derniere fois, en la voyant entrer dans un lieu d'où l'on sort difficilement; mais quelle que fût sa douleur, je ne sais s'il n'aima pas autant la voir entre les mains de Baba-Hassan, qu'au pouvoir de son mari, qui fut acheté presque aussi-tôt d'un nommé Omar. Zelmis fut vendu comme les autres. Il tomba entre les mains d'Achmet-Thalem, de la race de ces Maures, appellés Tagarims, qui se répandirent sur la Côte d'Afrique, lorsqu'ils furent chassés d'Espagne. Cet Achmet étoit connu pour l'homme le plus cruel qui fût dans toute la Barbarie; mais Zelmis sut vaincre sa cruauté en lui promettant, pour sa rançon, tout ce qu'il souhaita de lui. Cette prompte composition lui donna bien-tôt la liberté d'aller par toute la ville, & d'y exercer la profession de peintre, ayant passé pour tel sur le Batistan, lieu où se vendent les Esclaves.

Zelmis n'eut pas plutôt cette liberté, qu'il employa tous ses soins à savoir des nouvelles de la belle Esclave. Avant qu'il en pût avoir de certaines, il apprit confusément que le Roi avoit beaucoup de bonnes volontés pour sa nouvelle maîtresse, & qu'il faisoit tout

tout ce qui lui étoit poſſible pour gagner ſon cœur. Ce bruit paroiſſoit encore plus vrai-ſemblable à Zelmis qu'à tout autre ; il ſavoit trop bien qu'on ne pouvoit voir Elvire ſans l'aimer, ainſi il n'eut pas de peine à y ajouter foi : mais il en fut entierement perſuadé par un Eunuque, nommé Méhémet, qui avoit ſoin du dehors du palais, & que Zelmis avoit gagné avec quelques ducats, que les Turcs avoient oublié de lui prendre. Cet homme lui apprit tout ce qui ſe paſſoit dans le Palais, & l'inſtruiſit de la paſſion du Roi pour Elvire, & de ſes complaiſances pour elle. Il l'avertit même qu'elle devoit ſortir dans quelques jours pour aller au bain, qui étoit vers la porte de la Caſſerie, & qu'il ne lui ſeroit pas difficile de la voir.

Ces nouvelles donnerent beaucoup à ſonger à Zelmis ; la paſſion du Roi lui fit déſeſpérer de revoir Elvire en liberté, & lui fit enviſager le dernier des malheurs, qui étoit de la perdre pour jamais. Il crut que le ſoin que Baba-Haſſan prenoit d'envoyer ſa captive au bain, étoit une marque certaine qu'étant las & rebuté des froideurs de ſon Eſclave, il vouloit ſe ſervir de toute la puiſſance qu'il avoit ſur elle : les Turcs prenant preſque toujours la précaution d'envoyer leurs femmes au bain, lorſqu'ils veulent les honorer de leurs careſſes. Cette penſée le fit preſque mourir de douleur : il ne laiſſa pas pourtant de ſe trouver tous les jours à la porte du bain pour y rencontrer Elvire. Elle en ſortit un jour, & l'appercevant la premiere, ah ! Monſieur, s'écria-t-elle, je ſuis perdue, ſecourez-moi ; qu'êtes-vous devenu, & que deviendrai-je ? Hélas ! nos puiſſances ſont limitées, un grand bruit nous rend ſourds, une grande lumiere nous éblouit, une grande douleur nous rend inſenſibles. Zelmis en fut ſi fort accablé qu'il ne put répondre : il lui ſerra ſeulement les mains entre les ſiennes, mais il ne jouit pas long-tems de ce plaiſir ; car elle lui fut bien-tôt arrachée par les femmes qui l'accompagnoient. Il la ſuivit

des yeux autant qu'il put ; mais, hélas ! qu'il racheta cher cette vue ! quels mouvemens confus ne produisit-elle point en lui ! De l'amour il passa à la jalousie ; de la jalousie à la crainte ; de la crainte à la joie ; de la joie à la tristesse ; ou pour mieux dire, il sentit toutes ces passions en un même-tems. Elvire sortoit du bain, son visage n'étoit que charmes, ses beaux yeux noyés de pleurs brilloient encore davantage. Qui ne l'eût aimée en cet état ! mais qui n'eût été jaloux en la voyant au pouvoir d'un homme qui étoit en droit de tout entreprendre ! Quelle joie pour Zelmis de la voir si belle ! Quel déplaisir de la voir si affligée ! Que mon malheur est grand, disoit-il ! Elvire, la belle Elvire me demande du secours, & je ne puis que la plaindre. Je m'abandonne à la douleur, quand je devrois me livrer pour elle aux plus grands périls. Tantôt il plaignoit son sort, tantôt il envioit celui de Baba-Hassan. Faut-il, reprenoit-il, que tu tiennes en ton pouvoir la personne du monde la plus aimable ? Faut-il que tu sois en droit de tout prétendre d'elle ? Arracheras-tu par la violence ce que tu ne peux obtenir par la douceur ? Arrête, barbare, arrête, respecte du moins la vertu & l'innocence de ta captive, si tu n'as pas de compassion pour son malheur.

Je m'apperçois, Mesdames, que vous tremblez pour Elvire. Ce mot de Turc vous effraie, cette disposition de bain vous allarme ; mais ne craignez rien, cette Belle est en sûreté, & Baba-Hassan, qui possede toutes les qualités d'un parfaitement honnête homme, n'a pas moins de respect que de tendresse pour elle ; & laissant à part le pouvoir du Souverain, il essaie à se faire aimer par toutes les voies dont un amant se sert pour y arriver.

Zelmis fut pourtant en proie aux plus funestes chagrins dont un cœur soit capable : la beauté d'Elvire, qui n'avoit jamais été si éclatante, l'appréhension de cette jeune personne conforme à la sienne, cette pré-

caution de bain, tout le faiſoit trembler. Mais Méhémet le jetta encore quelque-tems après dans un nouvel embarras ; il le vint trouver un jour qu'il étoit employé à peindre la poupe d'un vaiſſeau qu'Achmet, ſon Patron, faiſoit faire, & ſans l'inſtruire du ſujet de ſa venue, il lui dit que le Roi le demandoit. Cet ordre ſurprit extrêmement Zelmis ; il n'en pouvoit deviner la cauſe, & Méhémet ne lui en dit point la raiſon, quoiqu'il la ſût. Zelmis le ſuivit au Palais, mais Méhémet ne le voulant pas laiſſer plus long-tems dans la crainte & dans l'erreur où il le voyoit, le raſſura en lui diſant que le Roi ayant appris qu'il étoit Peintre, lui commandoit de deſſiner des fleurs ſur des voiles qu'il lui donna. Zelmis apprit en les recevant que ce qu'il alloit faire n'étoit pour d'autres perſonnes que pour Elvire, qui voulant charmer ſes ennuis & ſe divertir à broder, avoit prié le Roi que ce fût lui qui donnât les deſſeins de ſa broderie.

La joie n'eſt jamais plus grande que lorſqu'elle eſt imprévue. Zelmis en ſentit pour lors une ſi forte, qu'il ne ſongea plus aux malheurs de ſa captivité. Il ſe flattoit, avec raiſon, qu'Elvire ſongeoit encore à lui, & il ſe faiſoit un ſi grand plaiſir à faire quelque choſe pour elle, qu'il s'eſtima même heureux d'être Eſclave en ce moment, puiſque cet état lui donnoit occaſion de travailler pour la perſonne qu'il aimoit le mieux. Il fit ce que le Roi, ou plutôt ce qu'Elvire lui avoit commandé, il ordonna les deſſeins, il les remplit de fleurs, dont la couleur pâle avoit quelque rapport à ſon amour ; ce n'étoit par-tout que penſées, que ſoucis, que violettes ; ſi l'on y voyoit quelques boutons de roſes, ils étoient preſque étouffés ſous les épines qui formoient une chaîne, dont deux cœurs, placés au milieu du mouchoir, étoient étroitement unis. Si-tôt que Zelmis eut achevé ſon travail, il le porta chez le Roi. Ce Prince le trouva fort à ſon gré & parfaitement bien entendu ; & Zelmis lui fit entendre que n'ayant pû

marquer avec la plume les différentes couleurs dont les fleurs devoient être nuées, il étoit néceſſaire qu'il parlât à la perſonne qui les devoit broder, pour lui faire concevoir la maniere dont elle les devoit traiter. Baba-Haſſan, qui ne ſavoit rien de l'inclination de Zelmis pour la belle Provençale, & qui cherchoit toutes les occaſions de marquer ſa complaiſance à ſa jeune Eſclave, ne fit aucune difficulté d'accorder à Zelmis ce qu'il lui demandoit, & donna ordre à Méhémet de le conduire à l'heure même à l'appartement des femmes. Vous remarquerez, s'il vous plaît ici, Meſdames, que bien que l'on voie difficilement les femmes en Turquie, cette ſévérité n'eſt pas ſi grande pour les Eſclaves que pour les Turcs, & vous verrez par la ſuite de ce diſcours, qu'il eſt fort ordinaire que les Chrétiens demeurent même dans la maiſon de leurs Patrones.

Zelmis entra en tremblant dans un lieu où il n'y avoit que des femmes; il y trouva Elvire dans un état capable d'embraſer les plus inſenſibles, & quoiqu'elle fût mêlée avec quantité d'autres perſonnes parfaitement belles, ſes yeux la reconnurent auſſi aiſément parmi cette belle troupe, que ſon cœur la diſtinguoit du reſte des créatures. Elle étoit vêtue ce jour-là comme les femmes du pays, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit preſque nue; ſa gorge toute découverte inſpiroit mille feux, & ſes beaux cheveux noirs renoués d'une écharpe couleur de feu, tomboient ſans ordre ſur des épaules qui éblouiſſoient par leur blancheur. Zelmis n'en put ſoutenir l'éclat, & cette vue le mit tellement hors de lui, qu'il demeura quelque-tems immobile, oubliant le ſujet qui l'amenoit auprès d'elle. Cette belle perſonne l'apperçut, & ne croyant pas voir ce qu'elle voyoit: eſt-ce vous, Monſieur, s'écria-t-elle, en ſe levant toute tranſportée de joie? Hé! que venez-vous m'apprendre? Peut-il y avoir encore au monde quelque diſgrace à m'arriver? Oui, Madame, c'eſt moi, répliqua Zelmis, c'eſt une perſonne qui vous adore, & qui a reſſenti ſi

vivement votre disgrace, qu'il n'y a eu que la consolation de respirer le même air auprès de vous, & de se trouver dans le même état que vous, qui l'ait empêché d'en mourir de douleur. Oui, Madame, je ne vis que parceque je vous aime, & si vous ne voulez pas que je cesse de vivre, permettez-moi de continuer à vous aimer. Zelmis, en disant ces paroles, lui fit voir les voiles qu'il portoit, & faisant semblant de lui montrer avec la main la maniere dont elle devoit nuer les fleurs qui y étoient dessinées : c'est le Roi, Madame, continua-t-il, qui m'envoie ici, & c'est l'amour, comme vous voyez, qui m'y a ouvert un chemin de fleurs ; mais, Madame, rien ne m'a-t-il fermé celui que je me flattois d'avoir fait à votre cœur ? Hé ! dit Elvire, songez-vous à moi au milieu de vos fers ? N'avez-vous pas assez de vos malheurs ? Pourquoi tâchez-vous à vous en faire encore de nouveaux ? Non, Madame, répliqua Zelmis, il n'y a d'autre malheur dans la vie que d'être éloigné de vous, & d'autre bonheur que de vous aimer, s'il se peut, autant que vous êtes aimable ; hors cela je ne connois dans le monde ni bien, ni mal, ni joie, ni tristesse, & tout le reste m'est indifférent ; mais, Madame, qui ne plaindra votre sort ? Vous êtes dans les fers, vous qui êtes née pour régner. Vous êtes captive, vous qui devez être toujours victorieuse. Toute ma mauvaise fortune ne vous est pas encore connue, reprit Elvire, ma captivité seroit moins à plaindre, si elle étoit moins heureuse, & si mon cruel sort ne m'avoit pas mise entre les mains d'un homme qui m'aime éperduement, & qui fait tout pour se faire aimer. Je ne puis, par toutes sortes de raisons, répondre à ses tendresses, je l'évite, je le fuis, il s'en plaint ; mais qui me répondra qu'enfin cet amour outragé ne se changera point en fureur ? Non, Madame, interrompit Zelmis, ne craignez rien, vous portez sur votre visage des caracteres qui inspirent en même-tems & l'amour & le respect, & Baba-Hassan est trop bien payé de son amour, du seul plaisir de vous

aimer. Quelle plus grande faveur peuvent eſpérer ceux qui vous aiment ! Pour moi, le Ciel m'eſt témoin ſi je... Hé ! de grace, interrompit Elvire, changez ces ſentimens d'amour en des mouvemens de compaſſion & pour vous & pour moi. Moi, changer, Madame ? Moi, que je ne vous aime plus ? Hé ! voulez-vous m'arracher tout ce qui me reſte au monde ? Je n'ai plus rien, je ne ſuis plus à moi-même, & ce n'eſt qu'en vous aimant que je peux me mettre au-deſſus des coups de la fortune. Elle peut me rendre malheureux, mais elle ne pourra jamais faire que je ne vous aime pas. Il parloit encore quand Baba-Haſſan entra ; mais comme ils parloient François, ſa préſence ne les empêcha pas de dire encore tout ce qu'un amour malheureux peut inſpirer de tendre. Elvire demanda des nouvelles de ſon mari, & Zelmis lui en ayant appris, ſe retira plus paſſionné que jamais.

Il ſortit d'auprès de la belle Provençale pour être encore plus avec elle qu'il n'avoit été. Il ne ſe crut pas tout-à-fait abandonné, puiſqu'au milieu de ſes diſgraces le Ciel avoit fait pour lui ce qu'il n'eût oſé même eſpérer. Ce petit rayon de fortune lui en fit entrevoir une plus grande, & il s'imagina que rien ne lui ſeroit impoſſible, quand il ſeroit ſecondé par l'amour. Il avoit remarqué, étant chez le Roi, que la mer mouilloit le pié des murs du Palais, & que même le vaiſſeau où j'ai dit qu'il travailloit, n'en étoit éloigné que de quelques pas. Cette diſpoſition lui fit croire qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de voir quelquefois Elvire. Dans cette penſée, il la fit avertir par Méhémet qu'il étoit tous les jours au pié de ſon appartement, & que ſous prétexte de vouloir prendre le frais ſur la terraſſe du Palais, elle pourroit le voir, ſi ſa vue ne lui déplaiſoit point. Elvire, avertie du voiſinage de Zelmis, monta le lendemain ſur cette terraſſe, qui avançoit ſur la mer. Elle n'y fut pas long-tems ſans y être apperçue de Zelmis, qui n'avoit d'autre plaiſir que de

regarder tout le jour le lieu où étoit ſa belle maîtreſſe. Il jouit quelque-tems de ſon bonheur, il la vit avec joie : mais cette joie étoit mêlée du déplaiſir que lui cauſoit l'état où il la voyoit, & un autre que lui ſe fût peut-être contenté de la vue d'un objet qu'il aimoit ſi tendrement, ſans eſpérer rien davantage, mais ce n'étoit pas aſſez pour lui. Il ſavoit que la fortune favoriſe les grandes entrepriſes, & il voulut que cette même fortune, qui avoit eu pour lui des revers ſi funeſtes, eût auſſi en échange des retours extraordinaires. Ce petit ſuccès enfla ſi fort ſes eſpérances, qu'il ne ſe propoſa rien moins que d'enlever Elvire d'entre les mains des Barbares, & de la remettre en France. Il ne jugea rien de plus proportionné à ſon amour que cette entrepriſe hardie, & dès ce moment il diſpoſa tout pour cette action. La difficulté étoit de faire ſavoir ſon deſſein à la belle Provençale. Il ne vouloit pas déclarer à Méhémet une affaire de cette importance, ni la confier au haſard d'une lettre. Cet obſtacle l'arrêtoit ; mais comme l'amour eſt ingénieux, il ne fut pas long-tems à trouver le moyen d'attacher un billet à une fleche qu'il jetta ſur la terraſſe du Palais, dans le tems qu'Elvire s'y promenoit ; il étoit conçu en ces termes :

On ſeroit coupable, Madame, de vous voir dans les fers ſans eſſayer à vous en retirer. Quelque difficile qu'en ſoit l'entrepriſe, elle ne l'eſt pas tant qu'elle paroît, & je ne trouve rien d'impoſſible au monde que de ne vous aimer pas. Nous vous attendrons jeudi au ſoir à l'entrée de la nuit, au pié de vos murailles ; une pareille fleche que celle qui vous a porté ce billet, vous portera un fil, au bout duquel ſera attachée une corde, à la faveur de laquelle vous deſcendrez. Les choſes ſont aſſez bien diſpoſées pour faire eſpérer que l'entrepriſe réuſſira : il y auroit trop d'injuſtice ſi vous étiez plus long-tems Eſclave. Ce déſordre & cette violence ne peuvent durer plus

long-tems dans la nature, & on ſe peut flatter d'un heureux ſuccès quand l'amour eſt de la partie, & qu'on travaille de concert avec lui pour la plus aimable perſonne du monde.

Ce billet fut le lendemain ſuivi d'une réponſe attachée à une pierre, qu'Elvire jetta de ſa terraſſe dans le vaiſſeau où Zelmis travailloit : elle ne put avoir ni encre, ni plume, dans le Palais, mais la vivacité de ſon eſprit répara ce défaut. Elle paſſa une partie de la nuit à piquer avec la pointe d'une aiguille, ſur du papier, tous les caracteres qui compoſoient cette lettre. Zelmis l'ayant miſe ſur un fond noir, lut fort diſtinctement; elle étoit conçue en ces termes :

Je ne ſais ſi c'eſt l'eſpérance de la liberté, ou le deſir de vous revoir, & mon époux, qui me fait trouver votre entrepriſe ſi agréable ; mais j'avoue que l'idée flatteuſe que je m'en fais par avance, me fait oublier les peines de ma captivité. Il eſt vrai que de mes maux l'eſclavage n'eſt peut-être pas le pire, j'aime, & c'eſt tout mon mal. Je ne ſais qui m'arrache cette parole, mais n'en profitez point, Zelmis ; c'eſt de mon mari dont je veux parler. Qu'il ſoit avec vous, je vous en prie ; ou bien ſi cela ne ſe peut, & que vous y veniez ſans lui, n'y venez point avec tous vos charmes. Adieu, je vous attends à l'heure que vous m'avez marquée.

Cette lettre porta autant d'amoureux traits dans le cœur de Zelmis, qu'il y avoit de piquûres qui la compoſoient. Qu'il eut de plaiſir à la baiſer & à la tremper de ſes larmes ! Qu'il ſentit de joie à la relire cent fois cette aimable lettre, où il trouvoit tant de douceurs, tant de charmes, tant de rapport à ſon amour ! Il interprétoit, en ſa faveur, les feintes d'Elvire, ſes déguiſemens, ſes peines d'avouer une choſe qu'elle ne pouvoit diſſimuler, & il ne ſongea plus dès-

lors

lors qu'à la grande affaire qu'il alloit entreprendre. Il s'assura encore mieux des gens qui devoient être de la partie ; il les trouva tous dans les mêmes sentimens avec lesquels il les avoit laissés, & il leur donna ordre de se rendre le jour marqué, deux heures avant qu'on fermât les portes de la ville, dans le vaisseau où ils savoient qu'il travailloit.

L'affaire fut si bien conduite, que le jeudi au soir il ne manqua personne de tous ceux qui devoient s'y rendre ; la premiere chose qu'on fit, fut de se saisir du Negre qui gardoit le vaisseau, de lui mettre un baillon dans la bouche, & de le descendre à fond de cale. L'on n'eut pas de peine ensuite à rompre la chaîne qui tenoit la chaloupe attachée, & ayant pris les morceaux de bois & les voiles qui étoient les plus nécessaires, on fit approcher la barque des murailles avec le moins de bruit qu'il fut possible. Zelmis fit connoître son approche à la belle Provençale, par quelques étincelles qu'il fit sortir d'un caillou, à quoi elle répondit avec une pierre qu'elle jetta dans la mer, & qui apprit à Zelmis qu'elle l'avoit prevenu au rendez-vous. Il fut si heureux que la fleche à laquelle le fil, dont je vous ai parlé, étoit attaché, tomba du premier coup sur la terrasse où étoit Elvire ; & il étoit impossible qu'étant animé par ce Dieu, qui les fait si bien lancer, il n'adressât pas dabord où ses yeux, ses pensées & son cœur visoient continuellement.

On ne peut exprimer quels furent les sentimens de Zelmis, pendant le peu de tems qu'Elvire fut à se disposer pour descendre. On ne peut représenter ses transports, ses appréhensions, ses allarmes, ses frémissemens ; tout le fait espérer, tout le fait craindre, le péril le rend presque immobile, les horreurs de la nuit l'épouvantent, il frémit, il tremble, il espere, il craint.

Cependant Elvire descend, son approche dissipe les

ténebres ; elle chaſſe les craintes de Zelmis, elle releve ſes eſpérances. Mais la joie, en ce moment, le tranſporte à un tel excès que ce n'eſt plus lui, ce n'eſt plus ce même Zelmis, qui un peu auparavant animoit l'un, exhortoit l'autre, diſpoſoit la voile, prenoit le gouvernail. On ne ſait plus que ſont devenues ſes ardeurs ; ſans le ſecours de ceux qui étoient avec lui dans la chaloupe, il auroit oublié ce qu'il y venoit faire. Il ſe crut déja trop bien payé de ſes peines par la ſeule joie de poſſéder Elvire, quoique l'obſcurité de la nuit lui ôtât le plaiſir de la voir auſſi-bien qu'il l'eût ſouhaité. Il ne ceſſoit néanmoins de la regarder avec tant d'opiniâtreté & d'application, qu'il ne s'apperçut pas que deux de ſes gens s'étant mis ſur la chaîne qui fermoit le port, avoient déja fait paſſer la barque par-deſſus ; mais ſi-tôt qu'il fut un peu revenu du profond aſſoupiſſement où cette joie ineſpérée l'avoit mis : eſt-ce vous, Madame, s'écria-t-il ? n'eſt-ce point une illuſion ? & la fortune que nous trouvons préſentement ſi propice, ne feint-elle point un viſage riant, pour ſe démentir bien-tôt ? Mais n'importe, qu'elle ſe déchaîne maintenant contre nous, autant qu'elle voudra, il n'eſt plus en ſon pouvoir de me cauſer une affliction pareille à la joie que je reſſens. Vous êtes libre préſentement, Madame, & quand vous n'auriez que peu de tems à l'être, le Ciel m'a choiſi pour être l'Auteur de cette courte liberté. Je ne ſuis pas ſi libre que vous penſez, reprit Elvire en ſoupirant ; je laiſſe encore la moitié de moi-même dans les fers, & mon mari n'eſt pas avec moi. Hé ! de grace, Madame, reprit Zelmis, n'empoiſonnez point une joie auſſi pure que celle que nous pouvons goûter en ce moment. Ne ſoyez point ingénieuſe à vous former de nouveaux ſujets de peine. Laiſſez, Madame, laiſſez au Ciel le ſoin de votre mari ; il a fait naître des perſonnes pour vous arracher des mains de Baba-Haſſan, il en ſuſcitera d'autres pour tirer votre époux de la puiſſance des barbares.

Cependant la barque vole vers les Iſles Majorque & Minorque. Les vagues, quoiqu'aſſez tranquilles, ſemblent s'abaiſſer encore pour la laiſſer paſſer avec plus de vîteſſe, & les zéphirs ſecondés des amours enflent les voiles avec tant de proſpérité, que tout faiſoit eſpérer un heureux ſuccès. La joie éclate ſur le viſage de tous ces illuſtres fugitifs, & ils avoient déja fait plus de vingt milles quand le jour commença à paroître. Le brouillard, qui s'éleve ordinairement le matin ſur la mer, fut par malheur ſi épais ce jour-là, qu'ils ne purent appercevoir un petit Brigantin, ſous la proie duquel ils ſe trouverent inopinément. Ils le virent quand ils ne purent plus l'éviter : ils tâcherent envain de changer de route, pour s'échapper à la faveur des ténebres ; mais le Brigantin, en les appercevant, fit force de rames ſur eux, & comme il n'en étoit pas beaucoup éloigné, il ne fut pas long-tems à les joindre. Je ne veux point, Meſdames, vous exprimer le déſeſpoir de ces infortunés, quand ils reconnurent que ce Brigantin étoit d'Alger, lequel y retournoit après deux mois de courſe. On ne peut ſe repréſenter un ſi grand changement, ſans reſſentir une partie des douleurs de ces malheureux. Combien de fois Zelmis fut-il ſur le point de ſe jetter dans la mer, pour finir ſes malheurs avec ſa vie ! De quels yeux regarda-t-il Elvire ! Que ne lui dirent-ils point dans ce moment ces yeux, ces mêmes yeux où la joie venoit d'éclater, & dans leſquels alors la douleur étoit peinte ! Il n'exprima ſon affliction que par ſon ſilence, & par quelques ſoupirs entre-coupés. Elvire parut la moins émue ; elle entra la premiere dans le Brigantin ; Zelmis la ſuivit avec les autres, & le vent s'étant auſſi-tôt mis au frais, ils ſe trouverent quelques heures enſuite à la vue d'Alger, & peu de tems après dans le port.

La nouvelle du retour de la belle Eſclave, dont l'évaſion avoit déja été ſûe de tout le monde, ne

fut pas long-tems à se répandre dans toute la ville ; l'on accourut de toutes parts pour la voir rentrer, & le Capitaine du Brigantin, appellé Turquille, la reconduisit au Palais, comme en triomphe. Baba-Hassan ne s'emporta point à la vue de cette belle fugitive ; il la reçut au contraire avec des sentimens, dont l'ame la mieux née puisse être capable. Si j'eusse cru, Madame, lui dit-il, que votre condition vous eût paru si rude, je vous aurois évité, en vous rendant la liberté, les risques que vous avez courus pour la recouvrer ; mais je m'étois imaginé que l'amour que j'ai tâché de vous faire paroître, en adouciroit les peines. Vous fuyez cependant, Madame ; mon amour n'a pû vous arrêter, & je veux un mal mortel à Turquille de vous avoir remise entre mes mains ; puisque vous y revenez apparemment avec les mêmes sentimens que vous aviez quand vous en êtes sortie. Bien loin de faire aller sur vos pas, je m'estimois heureux de n'avoir plus devant les yeux une personne si belle & si sévere ; & je suis au desespoir que votre vue, si contraire à mon repos, renoue des liens que votre éloignement auroit rompus. Je n'attendois pas moins de générosité de votre part, Seigneur, répondit Elvire, & je suis confuse des bontés que vous avez pour votre captive ; mais permettez-moi de vous dire que plus ma captivité paroît douce, plus elle m'est insuportable. Vous m'aimez, Seigneur ; & ma Loi, ma raison, mon devoir, tout me défend de vous aimer. Heureuse, si le Ciel, en m'ôtant la liberté, m'eût ôté en même-tems les appas qui vous ont charmé ! Vous m'aimez, répéta-t-elle encore, & n'ai-je pas lieu d'appréhender que vous vous lassiez de mon indifférence, & que cette bonté insulrée ne se change enfin en un juste dépit dont vous ne serez peut-être plus le maître ? Non, Madame, interrompit Baba-Hassan, ne craignez rien des emportemens de ma passion ; ce n'est point en amour qu'on se sert de son pou-

voir, & je ſerois de tous les hommes le plus malheureux, ſi ne pouvant meriter votre eſtime, je m'attirois votre haine. Baba-Haſſan ſe retira après ces paroles : Elvire rentra dans le Palais, & Zelmis retourna chez ſon Patron, qui ne le reçut pas avec la même civilité que Baba-Haſſan avoit eue pour la belle Provençale. Il eſſuya au contraire tout ce que la colere, mêlée de vengeance & d'intérêt, peut faire reſſentir d'emportemens, & il fut reſſerré dans ſon logis avec beaucoup de rigueur. Il eſt vrai qu'il eut dans cette ſolitude la compagnie de quatre belles femmes, qui parloient toutes fort bien Eſpagnol ; mais il fut inſenſible à leurs appas, il ne voyoit rien quand il ne voyoit point Elvire, & cette compagnie, qui auroit été pour un autre un ſujet de conſolation, lui en fut un de mille occaſions périlleuſes.

L'amour, chez les Turcs, n'eſt point armé de traits ; il eſt couvert de fleurs : on ne ſait ce que c'eſt que d'y mourir des cruautés d'une belle, & les Dames ont le même ſcrupule en ce pays-là, de faire languir un Amant, que quelques-unes ont en celui-ci de le favoriſer. Elles font toutes les avances ; la Loi de la nature eſt la premiere qu'elles ſuivent préférablement à celle de Mahomet, parcequ'elle ſont femmes avant que d'être Turques, & elles donnent de la tendreſſe & des faveurs, en retour des ſervices que les hommes leur rendent ; enfin, on y eſt heureux avant qu'on y ſoit Amant. Les quatre belles perſonnes avec qui Zelmis demeuroit, avoient naturellement un grand penchant à l'amour ; & la nature, en leur donnant ce cœur tendre, ne leur avoit pas refuſé les avantages qui font aimer. Elles étoient toutes charmantes, & elles retenoient, dans leur air, quelque choſe de cette fierté, que nous remarquons dans ces ſtatues Grecques ou Romaines. Leurs habillemens & leurs manieres inſpiroient aſſez de tendreſſe : elles n'y étoient que trop portées, & Zelmis étoit le ſeul qui ne brû-

loit point au milieu de tant de feux. Il ne fut pas long-tems néanmoins à s'appercevoir de la diſpoſition du cœur de ſes belles maîtreſſes ; & il connut, ſans peine, qu'elles ſouhaitoient de lui quelque choſe de plus que les ſervices ordinaires que rendent les domeſtiques.

Immona, la plus belle & la plus jeune de toutes, fut celle qui lui fit paroître le plus d amour ; elle avoit tout ce qui peut former une charmante perſonne, le front élevé, l'œil brillant, la bouche pleine de ces agrémens qu'on ne peut exprimer. Des cheveux noirs accompagnoient l'éclat de ſon viſage avec tant d'avantage, qu'il ſembloit qu'elle ne les eut reçus de la nature que pour cet effet ſeulement. Ses manieres étoient les plus engageantes du monde. Zelmis auroit ſans doute mieux répondu à ſon amour, s'il y eût eu place dans ſon cœur pour une autre paſſion. Cette belle Africaine fut charmée des qualités de ſon Eſclave ; elle fit tout ce qu'elle put pour s'en faire aimer ; mille geſtes amoureux, cent regards paſſionnés, une infinité de ſouris capables d'enflammer les plus glacés, étoient les armes ordinaires dont elle ſe ſervoit pour abattre ſa fierté ; mais il payoit les emportemens d'Immona de tant de froideurs, qu'on voyoit aiſément qu'il s'eſtimoit malheureux de recevoir des douceurs d'une autre que d Elvire, de qui les rigueurs lui auroient été cent fois plus agréables, que toutes les faveurs des plus belles perſonnes du monde.

Immona ne fut pas la ſeule qui eut de la bonne volonté pour Zelmis ; Fatma, qui ne lui cédoit point en beauté, prétendit quelque part à ſon cœur, & elle n'avoit juſqu'alors diſſimulé ſa paſſion, que pour mieux connoître les ſentimens de ſa Rivale, qui lui avoit fait confidence de ſon amour. En les connoiſſant, elle apprit auſſi ceux de Zelmis, & ſachant qu'il rendoit à ſa paſſion une indifférence cruelle, elle s'imagina que le peu d'appas de ſa Rivale étoit cauſe de cette frei-

deur ; & dans cette vue, elle crut que le mépris que Zelmis faiſoit de ſon cœur, étoit une marque certaine qu'il ſoupiroit pour une autre ; & comme nous ſommes naturellement portés à croire ce que nous ſouhaitons, elle ſe flatta, avec plaiſir, d'avoir allumé cette paſſion. Elle ne ſongea plus dans cette penſée, qu'à employer tous ſes charmes, pour lui donner, ſi elle pouvoit, autant d'ardeur qu'elle en avoit pris. Ses paroles, ſes manieres, ſes regards, tout étoit plein d'amour & d'artifice, & elle en montra bien-tôt plus que Zelmis & Immona n'en vouloient ſavoir. Immona vit naître, avec horreur, l'amour de cette Rivale ; elle ne l'étudia pas long-tems pour connoître les ſentimens de ſon cœur. Ses ſoins, ſes inquiétudes, l'indifférence de Zelmis pour elle, tout lui diſoit ce qu'elle eut bien voulu ne pas apprendre. Le dépit s'empara auſſi-tôt de ſon ame ; elle ſe déchaîne, elle s'abandonne à la rage, & avant que de faire éclater ſa vengeance, elle exhala ſon dépit par ces paroles qu'elle adreſſa un jour à Zelmis : C'eſt donc un autre que moi qui t'a ſû charmer, ingrat ? Ce n'étoit pas aſſez pour moi, du mortel chagrin de ne l'avoir pû faire ; il falloit encore pour accoître mes ennuis, que je viſſe une Rivale en venir à bout ; cette indifférence que je te croyois naturelle, ne s'étend pas ſur tout le monde, & ce n'eſt que pour moi que tu gardes tes froideurs. Ces paroles dites d'un ton plein d'aigreur, épouvanterent Zelmis ; & croyant la fléchir en lui faiſant l'aveu de ſon amour : Ah ! Madame, lui dit-il avec un profond reſpect, il eſt vrai que j'aime, & que je ſuis épris de la plus belle paſſion dont un cœur ſoit capable ; je porte des fers ſi doux, que j'en mourrois s'ils étoient rompus. Vous avez plus de charmes qu'il n'en faut pour engager les plus inſenſibles, mais vous n'en avez pas aſſez pour me faire commettre les infidélités les plus criminelles. J'aurois pour vous, Madame, des ſentimens d'amour réciproques,

ſi j'étois maître de mon cœur, & ſi l'amour ne s'y étoit pas rendu ſi abſolu, qu'il eſt préſentement impoſſible de l'en chaſſer. Va, ingrat, interrompit Immona, avec des yeux enflammés de colere, tu m'en apprends trop, & tu cherches envain à t'excuſer; tu ne m'aimes pas, & cela me ſuffit pour te trouver criminel. Va, & ſouviens-toi que ſi je n'ai pû te plaire, je pourrai te perſécuter.

Elle ſe retira en diſant ces paroles, pleine de dépit & de rage; & perſuadée de l'amour de Zelmis pour Fatma, elle ne ſongea plus qu'à le perdre. Elle étoit dans cette funeſte réſolution quand ſon amour combattit encore quelque-tems les ſentimens de ſa vengeance. Rien ne détermine plus une femme à favoriſer un amant, que la concurrence d'une rivale; & comme il arrive ſouvent que ce qui devroit éteindre le feu, le rend plus âpre, les froideurs de Zelmis ne ſervirent qu'à irriter davantage les ardeurs d'Immona. Cette femme voyant qu'elle ne pouvoit fondre les glaces de cet inſenſible, ſe réſolut de faire un dernier effort, & d'arracher par force des faveurs de cet indifférent. Elle ne demandoit pas tant le cœur de Zelmis, que Zelmis même. Et un jour qu'Achmet étoit allé à la Moſquée, & que toutes les autres femmes étoient ſorties, à la réſerve d'un Negre, elle appella Zelmis dans ſa chambre. Zelmis y monta ſans ſavoir ce qu'elle ſouhaitoit de lui; il la trouva couchée demi-nue ſur un magnifique tapis de Turquie; un de ſes bras lui ſervoit d'oreiller, & l'autre nonchalamment étendu, relevant l'extrêmité d'une gaze noire qui lui ſervoit de caſſetan, laiſſoit voir une partie du plus beau corps que la nature ait jamais pris plaiſir de former. Qui n'eût été ſenſible à cette vue! A peine auſſi Zelmis fut-il maître des tranſports qu'elle lui cauſa. Il étoit tellement hors de lui en voyant tant de beautés, qu'il demeura long-tems immobile à regarder cette belle perſonne, ſans ſonger qu'elle ne l'appel-

loit pas pour regarder seulement. Elle s'apperçut aisément de son trouble. Que te faut-il donc, ingrat, s'écria-t-elle, d'un ton le plus passionné du monde? N'ai-je donc point assez de charmes, & ne comprens-tu pas encore l'excès de mon amour? qu'attens-tu? que souhaites-tu? que crains-tu? parle; mais tu es immobile; ton silence te condamne; tu ne m'aimes point: va, cruel, que le Ciel, pour me venger, puisse un jour t'inspirer autant d'amour qu'il m'en a donné, pour te faire souffrir autant que je fais en ce moment. Que je suis malheureuse, continuoit-elle, après quelques momens de silence, pendant lesquels elle avoit laissé couler quelques larmes; que je suis malheureuse d'avoir prodigué des faveurs à un ingrat, qui en fait si mal user! Ces paroles étoient prononcées d'un ton de voix si touchant, que Zelmis en fut presque ébranlé, & peut-être que sa fidélité, qui n'avoit jamais été exposée à une si rude épreuve, n'auroit pas tenu encore long-tems contre tant de charmes, si Achmet, qui revenoit de la Mosquée, & qui se fit entendre par sa voix, n'eût bien fait changer de situation à l'une & l'autre. Le trouble que Zelmis sentit pour lors, ne se peut bien comparer qu'à celui d'Immona; elle se desespéroit, Zelmis ne savoit quel parti prendre, quand, pour comble de malheur, Achmet, de qui l'on pouvoit facilement entendre toutes les paroles, demanda où étoit Immona.

Ce coup de foudre acheva de les terrasser: que faire dans cette extrêmité? où se mettre? où se cacher? le tems presse; les délibérations sont hors de saison, & déja Achmet monte, quand Immona, conservant encore quelques restes de présence d'esprit, fit mettre Zelmis avec précipitation dans un de ces matelats, qui servent de lit aux Turcs, & qui sont roulés pendant le jour à un coin de la chambre. Zelmis étoit dans cette violente situation quand Achmet entra; il remarqua le trouble d'Immona, sans en pouvoir deviner la cause,

Il lui en demanda plusieurs fois le sujet, & elle se sauva toujours le mieux qu'elle put. Je ne vous dirai point, Mesdames, si l'émotion que sentit Immona, ajouta quelques nouveaux charmes à sa beauté; mais il est certain qu Achmet n'eut jamais plus de tendresse pour elle qu'en ce moment-là. Elle ne fut jamais à ses yeux, ni plus belle, ni plus animée, & il ne se sentit jamais ni plus amoureux, ni plus enflamé; il la caressa plus qu'à l'ordinaire. Le doux bruit des baisers, dont il accabloit Immona, venoit même jusqu'aux oreilles de Zelmis, qui avoit des frayeurs mortelles que son maître ne le découvrît, quand Cid-Haly, pere d'Achmet, entra tout-d'un-coup avec grand bruit dans le logis. Il appella son fils avec tant de précipitation, pour aller acheter des Chrétiens nouvellement arrivés au port, qu'il fut obligé de le venir joindre dans le moment. Il est impossible de vous exprimer la joie que ce Libérateur causa à Zelmis & à Immona, quelles graces ils lui rendirent secrettement, pour être venu si à-propos les tirer de l'abîme où ils étoient, & quels sermens fit Zelmis de ne se trouver de ses jours dans une bonne fortune où il y avoit tant à risquer.

L'amour si violent est voisin de la haine; & quand on a aimé avec emportement, il faut qu'on haïsse avec fureur. Immona outragée, & persuadée de l'amour de Zelmis pour Fatma, ne respire plus que rage & que fureur, & ne songe qu'à perdre Zelmis. Les moyens ne lui manquoient pas: elle avoit, sur son Esclave, un plein droit de vie & de mort, & elle en eut été quitte pour rendre à Achmet ce que Zelmis lui avoit couté; mais comme cette violence auroit beaucoup fait d'éclat, elle s'abandonna à une vengeance plus cachée & plus conforme à sa haine. Elle voulut, par un plus illustre emportement, immoler deux victimes à l'amour, & sacrifier en même-tems & Zelmis & sa Rivale. Elle n'a pas plutôt formé ce dessein, qu'elle inf-

truit Achmet des ſecretes intelligences qui étoient entre Zelmis & Fatma ; & pour mieux aſſurer ce qu'elle avance, elle lui promet de l'en convaincre le lendemain de ſes propres yeux. Elle donna tant de couleur de vérité à cette trahiſon, qu'Achmet donna dedans, & entra auſſi-tôt dans une rage & dans un deſir de vengeance ſi furieux, qu'il eut de la peine à en retenir les tranſports juſqu'au lendemain. Le jour venu, il ordonna ſecrétement à Kaliſia & à Kamer, ſes autres femmes, d'aller au lieu de la ſépulture des Turcs, & d'emmener les Negres avec elles, enſorte qu'il ne reſtât dans le logis que les perſonnes néceſſaires à cette Tragédie, Fatma, Achmet, Zelmis & Immona. Achmet fit ſemblant de ſortir à l'heure ordinaire pour aller à la Moſquée, & demeura dans une galerie qui étoit à côté de la porte. Immona reſta en-bas, & Fatma monta dans ſa chambre, comme elle avoit accoutumé. Toutes ces choſes ainſi diſpoſées, Immona commande à Zelmis de porter quelque choſe ſur la terraſſe, & dans le tems qu'il eſt ſur l'eſcalier, elle avertit Achmet de rentrer & de monter en haut, s'il vouloit être témoin de tout ce qui ſe paſſoit entre Zelmis & Fatma. On ne peut dire avec quels tranſports de colere Achmet monta pour ſurprendre Zelmis, qui ne ſongeant à rien moins qu'au piege qu'on lui tendoit, revenoit tranquillement d'où Immona l'avoit envoyé. Achmet le rencontra près de l'appartement de Fatma, devant lequel il falloit de néceſſité paſſer pour aller à la terraſſe ; & il lui ſembla même, tant il étoit préoccupé, les entendre parler enſemble. Il n'en falloit pas davantage, & c'en étoit même trop pour convaincre un homme, qui étoit déja diſpoſé à tout croire ; & ſans examiner davantage les choſes, il ſe jetta ſur Zelmis, les yeux étincelans de colere, & l'auroit percé de mille coups, s'il ne l'eût réſervé à une plus célebre vengeance. Fatma ne fut pas mieux traitée que Zelmis, & elle porta ſur le viſage

des marques de l'emportement d'Achmet. Immona monta à ce bruit, faisant l'ignorante de tout ce qui se passoit, & qui triomphoit dans l'ame de l'heureux succès de sa fourberie. Elle interpose son crédit : elle feint de vouloir calmer le courroux d'Achmet ; mais rien ne le peut appaiser. Il court dans le moment chercher des Officiers pour conduire ces Criminels en lieu de sureté. Zelmis connut bien-tôt l'auteur de cette trahison. Il avoit remarqué que depuis ce qui s'étoit passé avec Immona, elle ne le regardoit plus qu'avec des dédains mêlés de fureur, & qu'elle ne voyoit plus Fatma sans faire éclater son ressentiment. Il vit bien que tout ce qui étoit arrivé, n'étoit conduit que par ses artifices, & la regardant avec des yeux d'indignation : tu triomphes, cruelle, lui dit-il, tu triomphes ; tu immoles deux innocentes victimes à ta vengeance ; mais tu ne profiteras point de ton crime : je te haïrai par-tout ; & je suis assez vengé, puisque tu m'aimes, & que tu ne me reverras jamais. Il ne lui en put dire davantage. On le conduisit aussi-tôt au Château de l'Empereur, qui est hors de la ville, & Fatma fut menée aux prisons des femmes publiques. Zelmis vit, avec horreur, le péril où il étoit. Il savoit les Loix des Turcs, qui veulent qu'un Chrétien trouvé avec une Mahométane, expie son crime par le feu, ou se fasse Musulman. Il avoit beau protester de son innocence ; Achmet, qui avoit juré la perte de son Esclave, vouloit l'immoler à son ressentiment. Il y étoit animé par Immona ; ensorte que les affaires de Zelmis étoient pour lors en un très fâcheux état.

Cependant le Consul * de la Nation Françoise apprend tout ce qui se passe. Il interpose son autorité ; il va trouver Achmet, qui se rend d'abord implacable. Le Consul ne se rebute point ; il lui représente que rien

* *M. Dussault.*

n'eſt quelquefois plus faux que les apparences ; que quand la choſe ſeroit vraie, il auroit peu de gloire à faire paroître ſa puiſſance contre ſon Eſclave, & lui fit connoître enfin, qu'en le perdant, il perdoit en même-tems une ſomme conſidérable, qui étoit venue depuis peu pour ſon rachat. Cette raiſon fut beaucoup plus forte que toutes les autres ; & comme il n'y a rien que les Turcs ne ſacrifient à leur intérêt, Achmet ſe laiſſa un peu abattre. Quand les premieres fougues de ſa colere furent paſſées, il retira Zelmis des mains du Divan, & il avoua devant les Juges que ce n'étoit que ſur un ſimple ſoupçon qu'il avoit agi, & que le crime de ſon Eſclave n'étoit confirmé d'aucune preuve.

Il ne faut qu'un moment pour changer la face des affaires les plus deſeſpérées, & la fortune ne ſe plaît que dans ces grands & ſoudains changemens. Dans le tems que Zelmis eſt le plus accablé d'infortunes ; c'eſt dans ce même-tems-là qu'il eſt élevé au comble du bonheur, & qu'Achmet lui rend la liberté après avoir reçu chez le Conſul le prix de ſa rançon.

Il n'y avoit pas deux heures que Zelmis étoit libre, & il ſe promenoit dans une galerie avec le Conſul, tout plein de la joie que lui cauſoit le nouvel état où il ſe trouvoit. Il ſongeoit à l'aimable Elvire dont il n'oſoit demander des nouvelles : il le voulut faire pluſieurs fois ; la crainte qu'il avoit d'apprendre quelque choſe de fâcheux, lui faiſoit toujours dire autre choſe qu'il ne ſouhaitoit. Il étoit dans cette inquiétude, quand il vit tout d'un coup entrer une Dame, qu'il reconnut Chrétienne par le voile dont elle avoit la tête couverte. Le Conſul la voyant approcher, voilà, dit-il à Zelmis, une Dame qui ne vous eſt pas inconnue : elle n'a pas moins ſouffert que vous ; mais enfin les maux de ſa captivité ſont finis auſſi-bien que les vôtres : je vous laiſſe avec elle, pour aller finir quelques affaires preſſées. Zelmis ne reconnut point

d'abord cette Dame ; mais quelle ſurpriſe fut la ſienne, quand il vit l'aimable Provençale ! Les grandes paſſions ne ſe marquent point par des mouvemens ordinaires ; Zelmis ne s'emporta point auſſi à des ſignes d'une joie commune ; mais ayant regardé quelque-tems Elvire avec des yeux interdits : pardonnez, Madame, s'écria-t-il, en ſe jettant à ſes piés ; pardonnez à des tranſports dont je ne ſuis plus le maître. Ils ne purent alors retenir quelques larmes ; mais ces larmes n'étoient pas de celles que la joie ſeule d'avoir recouvré leur liberté, leur faiſoit répandre. Elles étoient mêlées de cette douceur & de ce charme, qui ne ſe trouve que dans l'amour. Zelmis cependant ne pouvoit ſe raſſaſier de regarder Elvire ; elle ne lui avoit jamais paru ſi charmante, & les larmes dont ſon beau viſage étoit trempé, lui cauſoient une certaine langueur, qui, ſe confondant avec cette vivacité que répand ordinairement la joie, formoient la beauté du monde la plus touchante. Zelmis rompant enfin le ſilence : c'eſt donc vous, Madame, que je vois, lui dit-il ; c'eſt vous ! Vous êtes libre ; & je n'ai en rien contribué à votre liberté : faut-il que je vous voie hors des fers avec quelque chagrin, puiſque je n'ai pas eu la gloire de vous en tirer ? Ah ! Monſieur, reprit-il la belle Provençale, je ne me ſouviens qu'en frémiſſant de ce que vous avez hazardé pour moi ; mon mari n'eſt plus, & la cauſe de ſa mort ne vient ſans doute que de ma fuite avec vous. Ces paroles, qui furent ſuivies d'un débordement de larmes, ſurprirent extrêmement Zelmis ; il ne ſavoit rien de la mort de de Prade ; & quoique la douleur d'Elvire l'affligeât au dernier point, il eut néanmoins de la peine à diſſimuler la joie que cette nouvelle lui cauſoit, puiſque de Prade étoit le plus dangereux Rival qu'il eût.

La perte d'un mari eſt quelque choſe de ſi ſenſible, continua Elvire, après avoir donné quelques momens

de treve à ſa douleur, qu'il eſt impoſſible de l'exprimer. S'il y a pourtant quelque choſe qui puiſſe tempérer ce chagrin, c'eſt une joie pareille à celle que je reſſens aujourd'hui : je vous vois, je ſuis libre, vous n'êtes plus dans les fers ; & vous pouvez juger de la joie que j'ai de votre liberté, puiſqu'après celle de mon mari, pendant qu'il vivoit, c'étoit ce que je ſouhaitois avec le plus d'ardeur. Vos intérêts & les ſiens m'étoient preſque communs ; je les confondois même ſouvent enſemble ; & je ne ſais ſi je ne ſuis point criminelle d'en avoir fait ſi peu de diſtinction. Cette vertueuſe perſonne rougit à ces paroles, & elle voulut, en cachant ſon beau viſage, dérober à Zelmis le plaiſir que lui cauſoit cette aimable confuſion ; mais Zelmis relevant doucement le coin du voile dont elle ſe cachoit : ne m'empêchez pas, Madame, lui dit-il, de vous admirer dans un état ſi charmant. Que vous devez me paroître divine avec cette rougeur ! Et comment peut-on entendre ces paroles engageantes de votre belle bouche, & ne pas expirer de plaiſir à ces yeux ! C'eſt trop de joie pour un ſeul jour, Madame, & mon cœur ne la peut contenir. Ils paſſerent le reſte de la journée dans un épanchement de cœur qu'on ne peut exprimer ; ils ſe dirent tout ce qu'un violent amour peut inſpirer de plus tendre. Elvire apprit à Zelmis que ſon mari avoit été emporté, depuis trois mois, de la peſte, qui avoit fait d'étranges ravages dans la ville. Elle lui dit enſuite que le Roi ne pouvant être heureux dans ſes amours, avoit fait connoître la pureté & la délicateſſe de ſa paſſion, en lui rendant la liberté, par une généroſité vraiment royale. Zelmis, de ſon côté, informa ſa maîtreſſe de tout ce qui s'étoit paſſé depuis leur retour, des différens riſques qu'il avoit courus, l'impoſſibilité de lui faire ſavoir de ſes nouvelles, & de recevoir des ſiennes, & de la maniere enfin dont il avoit recouvré la liberté.

Ce fut pendant ce tems-là, que la permiſſion qu'avoit Zelmis de voir la belle Provençale autant qu'il le ſouhaitoit, rendit ſon ardeur plus vive ; il reconnut encore plus de charmes dans ſon eſprit, qu'il n'avoit remarqué de perfections dans ſa perſonne, & quand quelquefois cette belle veuve, s'échappant à la joie, oublioit pour quelque-tems l'idée de ſon mari, elle faiſoit éclater un enjouement ſi ſpirituel, que Zelmis n'auroit pû lui refuſer ſon cœur, s'il n'en eut pas déja été amoureux.

Enfin ce jour, cet heureux jour ſouhaité par tant de vœux, demandé avec tant de larmes, ce jour auquel Elvire & Zelmis devoient ſortir d'Alger, arriva. Ils s'embarquerent après avoir pris congé du Conſul, & ſi-tôt qu'ils furent dans le bord, on mit à la voile. Le vaiſſeau n'étoit pas encore ſorti du port, que Zelmis, qui étoit reſté ſur le tillac pour voir appareiller, entra dans la Chambre du Capitaine où étoit Elvire, il la trouva couchée ſur un de ces petits lits qui ſont ſur les vaiſſeaux, déſolée, & capable de percer de douleur les plus inſenſibles. Hé bien ! Madame, lui dit-il, en s'approchant de ſon lit, vous voulez donc toujours vous affliger ; n'eſt-il pas tems enfin que ces larmes tariſſent ? & ne pouvez-vous jouir du repos, après de ſi longues traverſes ? Vous ſortez des fers ; vous rentrez dans votre patrie ; les vents les plus favorables vous y portent, & tout ce qui devroit vous élever au comble de la joie, ne ſert qu'à vous jetter dans un abîme de triſteſſe. Vous ne dites rien, Madame, pourſuivit Zelmis, en levant le coin du mouchoir dont elle eſſuyoit ſes beaux yeux ; regardez-moi du moins, je vous prie, & n'achevez pas de me déſeſpérer par le mortel chagrin que me cauſe votre triſteſſe. Elvire ne répondit que par un ſoupir ; & Zelmis ne pouvant plus ſoutenir la préſence de cette belle déſolée ſortit de la chambre pour n'y pas rentrer ſi-tôt ; mais il ne fut pas long-tems à revenir près d'elle. Ses larmes

étoient

étoient un peu essuyées, & comme elle avoit passé, dans un moment, de la tristesse que lui causoit le souvenir de la mort de son mari, à la joie que lui donnoit la vue de Zelmis, elle le regarda avec des yeux tout brillans de bonté, & qui lui porterent encore mille nouveaux feux dans l'ame. Non, mon cher Zelmis, lui dit-elle, en le voyant : non, je ne veux plus m'affliger. Le Ciel, en m'ôtant mon mari, vous a conservé : cela suffit pour me consoler ; & vous me tenez lieu de tout. Zelmis ne put répondre à de si tendres paroles ; mais se jettant à ses genoux, & prenant une de ses mains, il y attacha sa bouche toute de feu avec un si grand transport, qu'il en demeura hors de lui. Il n'eut pas la force de se lever, mais regardant Elvire avec les yeux les plus passionnés du monde : j'ai eu assez de résolution, Madame, lui dit-il, pour souffrir ma disgrace, & je n'ai pas assez de force pour soutenir ma bonne fortune : pardonnez-moi, belle Elvire, les joies immodérées agitent d'abord avec trop de violence, & ma joie suffiroit à faire plusieurs heureux.

Pendant le tems que ces Amans furent à repasser en France, ils ne se quitterent presque pas un seul moment ; ils ne rencontrerent, en faisant leur route, qu'un vaisseau de Marseille qui portoit, en Alger, quelques Religieux, lesquels y alloient racheter des Captifs, y ayant été surpris d'un gros tems, qui ne servit qu'à les porter plus vîte où ils vouloient aller. Ils arriverent enfin à la Cyoutat, où on leur donna le lendemain des Gardes de santé pour les conduire à Marseille, & y faire quarantaine au Lazaret.

Ce fut dans ce lieu-là qu'ils eurent tout le tems de se dire ce qu'ils sentoient l'un pour l'autre. Quel plaisir pour Zelmis de se voir avec Elvire ! plus de mari, plus de jaloux, plus de témoins. Quelle satisfaction pour Elvire de se voir continuellement avec Zelmis, après de si cruelles séparations ! On ne se formera ja-

mais qu'une imparfaite idée du bonheur de deux perſonnes que la fortune a conduites au comble du contentement par des reſſorts ſi cachés & ſi extraordinaires. Non, Madame, lui dit un jour Zelmis, qu'il ſe trouva le plus paſſionné de ſa vie, & qu'il devoit le lendemain ſortir du Lazaret; quand vous ne ſeriez pas la plus aimable perſonne du monde, & que je ſerois aſſez malheureux pour ne vous pas aimer plus que toutes choſes, j'y ſerois forcé malgré moi. Il y a quelque choſe de ſi nouveau & de ſi engageant dans notre deſtinée, qu'il eſt impoſſible que nous ne ſoyons pas nés l'un pour l'autre. Nous nous ſommes rencontrés en tant d'endroits; nous nous ſommes vûs enſemble en des états ſi différens, qu'il ſembloit que le hazard ne nous uniſſoit que pour nous ſéparer, & ne nous éloignoit que pour nous rejoindre. La premiere fois que je vous vis, je vous aimai; en vous revoyant, je fus charmé: j'ai été dans les fers avec vous; je vous y ai adorée. Nous ſommes libres préſentement enſemble: Hé! que dois-je eſpérer, Madame, s'écrioit-il, en embraſſant ſes genoux? Zelmis animoit ces paroles d'un ton de voix ſi paſſionné, qu'Elvire en fut émue; le feu ſortoit de ſes beaux yeux, & tout ſon viſage ſe couvrit d'une aimable rougeur. Elle n'eut pas la force de répondre, & Zelmis ne lui put rien dire davantage. Mais tout leur entretien, qui n'étoit alors qu'un langage muet, étoit plus éloquent mille fois que les plus tendres paroles; c'étoient les yeux, les larmes & les ſoupirs qui parloient, & qui ne ſe faiſoient que trop bien entendre. Quand Zelmis prenant la parole: vous ne dites rien, Madame, lui dit-il; hé! que dois-je juger de votre ſilence? Avez-vous de la confuſion à avouer que vous m'aimez? ou appréhendez-vous de me deſeſpérer en me diſant que vous ne m'aimez pas? Parlez, Madame, & ne me laiſſez pas plus long-tems en proie à tant de différentes penſées qui me tourmentent; ce

souffriez pas qu'il y ait tant de désordre en un cœur où vous regnez si absolument. Que voulez-vous que je vous dise, reprit foiblement Elvire ? Ce que je veux que vous disiez, interrompit Zelmis ? Ce qu'on dit quand on aime, que rien ne pourra troubler un amour ; qu'un prompt engagement unira votre sort au mien, avec des nœuds qui dureront toujours : car enfin, Madame, tant que votre mari a vécu, je vous aimai, sans intéresser votre austere vertu dans cet amour ; présentement qu'il n'y a plus de devoir à écouter, il n'y a que l'amour à suivre. Vous ne vous souvenez donc plus, reprit Elvire, de ce que vous m'avez dit tant de fois, que vous ne demandiez pour prix de votre amour, que la seule gloire de m'aimer, & vous me parlez présentement d'hymen ? Cette pensée me fait frémir ; le souvenir encore récent de mon mari n'en est pas toute la cause ; je craindrois en possédant votre cœur, de ne pas posséder votre estime. Vous vous êtes flatté, peut-être, que j'ai été susceptible de quelque tendresse pour vous dans le tems que je la devois toute à mon mari ; ne craindriez-vous point avec une espece de raison, qu'ayant pû succomber à une premiere foiblesse, je ne fusse encore capable d'une seconde, lorsque je serois votre femme ? Ne trouveriez-vous pas dans cette vue trop de facilité à dégager avec plaisir un cœur, à qui la possession auroit déja ôté tout le goût de l'amour ? Je tremble quand je pense à cela ; je ne connois que trop de quel prix il est, ce cœur : je mourrois de douleur, si je ne le possédois pas présentement tout entier : que deviendrois-je hélas ! si je le perdois étant votre épouse. Ah ! Madame, que vous avez de tendresse, s'écria Zelmis, & qu'une personne qui peut aimer aussi délicatement que vous, est peu capable de foiblesse ! Non, Madame, je serois toute ma vie si fort persuadé de votre fidélité, que si j'étois un jour assez heureux pour devenir votre époux, je crois que je vous verrois

ſans jalouſie entre les bras d'un autre. Je croirois, Madame, ou que vous l'auriez pris pour moi, ou que je vous aurois priſe pour une autre, & je me défierois plus de la fidélité de mes yeux que de la vôtre. Mais, Madame, ne vous faites point de ces vaines terreurs, que mon amour ne peut prendre que pour d'honnêtes refus. Ne me preſſez point tant, je vous prie, repartit Elvire, je ſens que je ne vous pourrois rien refuſer. Je vous dois tout par reconnoiſſance, & mon cœur même n'eſt pas exempt de cette obligation. Ah! Madame, que me dites-vous? Ne m'aimez point plutôt ſi vous ne m'aimez que par reconnoiſſance; & parceque je vous aime, je veux tout devoir à votre inclination. Il faut que ce ſoit un penchant inſurmontable qui vous entraîne à m'aimer même malgré vous. Que vous êtes preſſant, Zelmis, reprit Elvire! on ne peut trouver d'accommodement avec vous, & vous n'êtes point content ſi on ne vous accorde tout ce que vous voulez. Dois-je ſonger à de nouveaux engagemens ſi-tôt après la mort de mon mari, & puis-je..... Ah! Madame, interrompit Zelmis, puiſque vous n'êtes plus que ſur le tems, je ſuis heureux. Il viendra, Madame, cet heureux jour, ou je mourrai de joie par avance en l'attendant. Mais promettez-moi ce que vous me dites, & que cette belle main ſoit le gage précieux du bien que vous me faites eſpérer. Elvire, à ces paroles, laiſſa doucement tomber ſa main, que Zelmis reçut dans les ſiennes, & qu'il eſſuya de ſes baiſers, après l'avoir trempée de ſes larmes.

Ils étoient l'un & l'autre dans un contentement qu'on ne peut exprimer, quand ils ſortirent du Lazaret. Cette joie s'accrut le jour qu'Elvire arriva à Arles, où elle fut reçue de tous ſes parens, qui étoient les premiers de la ville, avec des ſignes d'une joie extrême. On oublia aiſément la mort de de Prade, pour ne ſonger qu'au plaiſir que cauſoit le retour d'Elvire: on

ne parla que de divertiſſemens & de parties de plaiſirs, où Zelmis étoit toujours invité. Il ne fut pas difficile de s'appercevoir bien-tôt de l'inclination qui étoit entre ces deux perſonnes; on la vit même avec joie : leur paſſion fut celle de tout le monde; leurs deſirs furent ſuivis de ceux de tous les autres, & chacun approuva une union qu'il ſembloit que le Ciel eut pris plaiſir de former. Zelmis fut cependant obligé d'aller à Paris, pour mettre ordre à ſes affaires; il n'y demeura que le moins qu'il put; mais il y fut aſſez pour trouver, à ſon retour, pluſieurs Rivaux, qui tâcherent à profiter de ſon abſence. Il n'y avoit preſque perſonne, à qui les manieres honnêtes & engageantes de cette belle veuve ne fiſſent concevoir beaucoup d'eſpérance; mais ceux qui la connoiſſoient le mieux, eſpéroient le moins, & jugeoient aiſément que cet air libre étoit plutôt un effet de ſon tempérament, que de l'inclination de ſon cœur.

Zelmis revint plus amoureux qu'il n'avoit jamais été, il trouva auſſi ſa belle Provençale encore plus aimable qu'il ne l'avoit laiſſée; il ne s'apperçut d'aucun changement dans le cœur de ſa belle maîtreſſe, il lui ſembloit au contraire que l'abſence avoit rendu ſon ardeur plus vive, & il ne lui fut pas difficile d'écarter, par ſa ſeule préſence, tous ceux qui auroient pû lui nuire.

Il attendoit avec impatience le tems qui devoit bien-tôt le rendre heureux; il vivoit cependant content de ſon ſort, quand il fut accablé du plus cruel revers de fortune qu'on puiſſe éprouver. Zelmis étoit un jour chez ſa belle veuve avec quelques-uns de ſes amis, quand un laquais d'Elvire vint avertir ſa maîtreſſe que deux Religieux, qui venoient d'Alger, ſouhaitoient lui parler. On les fit monter, & ils entrerent dans la ſalle où étoit la compagnie, ſuivis d'un homme qui étoit en fort miſérable équipage. La ſurpriſe de tous ceux qui étoient préſens fut grande

à l'abord de ces gens qu'on ne connoiſſoit point ; elle fut extrême quand on vit que cet homme ſi mal vêtu vint ſe jetter au col d'Elvire ; mais elle fut telle qu'on ne la peut exprimer, lorſqu'on remarqua que cet inconnu, après s'être détaché de ſes violens embraſſemens, étoit de Prade, qu'on croyoit mort depuis plus de huit mois. Jamais on ne vit un moment pareil, tout le monde devint immobile. Elvire regardoit de Prade ſans rien dire. Zelmis conſidéroit Elvire ſans parler, & de Prade jettoit ſes yeux tantôt ſur ſa femme & tantôt ſur Zelmis. Il regardoit l'une avec joie, & l'autre avec jalouſie, & étudioit toujours dans leurs yeux les ſentimens de leurs cœurs. Zelmis & Elvire, comme les deux plus intéreſſés dans cette avanture, en examinerent plus ſoigneuſement les apparences ; mais cette recherche ne ſervit qu'à leur perſuader ce qu'ils voyoient, & le témoignage des Religieux acheva de les convaincre. Ils apprirent à la compagnie ce qui s'étoit paſſé dans le rachat de de Prade. Ils dirent que Baba-Haſſan avoit acheté de Prade d'Omar ſon Patron, pour l'éloigner d'Alger, dans le tems qu'Elvire étoit encore ſa captive, & pour faire courir plus facilement le bruit de ſa mort, afin que la nouvelle en venant à Elvire, elle ne fit plus difficulté de ſe rendre à ſes ardentes prieres ; qu'enfin n'ayant pû rien gagner ſur le cœur de cette vertueuſe Eſclave, & déſeſpérant d'en jamais rien obtenir, il lui avoit généreuſement donné la liberté, & qu'elle n'avoit pas plutôt été partie, qu'il avoit rappellé de Prade des montagnes où il l'avoit envoyé avec l'armée qui étoit allée faire payer tribut aux Maures. Les Religieux ajouterent encore, que s'étant trouvés au retour de de Prade, dans Alger, où ils avoient racheté pluſieurs Captifs, Baba-Haſſan avoit abſolument voulu qu'ils le rachetaſſent, s'imaginant bien que cet Eſclave, qu'on croyoit mort à ſon pays, ne ſeroit jamais racheté autrement.

Croyez-vous, Meſdames, qu'il ſoit poſſible de repréſenter les différens effets que produiſoit cette avanture, & de vous en donner une idée aſſez forte? Les cœurs de tous ceux qui étoient préſens, ſe partagerent alors, & tous les mouvemens dont ils ſont capables ſe firent ſentir, & furent peints alors ſur le viſage de ceux qui compoſoient cette aſſemblée. La joie, la triſteſſe, l'étonnement, la crainte, le dépit, la jalouſie, le déſeſpoir, tout parut en ce moment, & il n'y eut preſque perſonne qui ne fût agitée de plus d'une paſſion. De Prade appréhendant qu'il ne fût venu trop tard, étoit combattu de crainte, & reſſentoit de la joie & de la jalouſie. Elvire étoit partagée entre la joie & la triſteſſe. La vue de ſon mari réveillant dans ſon cœur un amour qui étoit déja dans le cercueil, lui donnoit quelque plaiſir; & cette même vue qui devoit étouffer, ou du moins partager les ſentimens d'amour qu'elle avoit pour Zelmis, mêloit cette joie d'amertume. Zelmis demeura interdit, déſeſpéré, confus, accablé; & voulant s'en impoſer à lui-même, il cherchoit des raiſons pour ne pas croire ce qu'il voyoit. Mais il fallut enfin céder à la vérité, & quand il en fut entierement perſuadé, il s'approcha d'Elvire, après avoir été long-tems immobile, & n'ayant plus de ménagement à garder, il ne ſe ſoucia pas de diſſimuler plus long-tems. Vous ne ſerez donc point à moi, lui dit-il, d'une voix qui marquoit aſſez le ſerrement de ſon cœur: vous ne ſerez point à moi, & pour comble de malheurs, mon déſeſpoir va m'entraîner en des lieux où je ne vous reverrai jamais, & où je vais finir les reſtes d'une vie pleine de diſgraces. Pour vous, Madame, vivez heureuſe: le Ciel n'a pû voir vos larmes ſans pitié, ni mon bonheur ſans envie; il vous a rendu cet époux que vous pleuriez tant, & me prive du bien qui devoit me rendre parfaitement heureux. Ce m'eſt encore aſſez de joie pour tout le reſte de ma vie, de me ſouvenir que vous avez pû m'aimer un moment, pour

me faire ſouffrir avec joie toute ſorte de malheurs. Zelmis ne put rien dire davantage, & Elvire ne répondit que par des larmes. De Prade ſe figura avec plaiſir que c'étoit la joie qui les lui faiſoit répandre; mais ceux qui connoiſſoient mieux la diſpoſition de ſon cœur, crurent qu'un ſentiment contraire en pouvoit bien être la cauſe. Zelmis enfin ne pouvant plus ſoutenir la préſence de toutes ces perſonnes, dont chacune lui faiſoit ſentir un ſupplice particulier, ſortit d'auprès de ſa belle Provençale, réſolu de ne la plus voir.

Elvire, de ſon côté, étoit dans un étonnement qu'il n'eſt pas aiſé de ſe figurer. Quelque joie qu'elle affectât de faire paroître, on voyoit toujours au travers de cette feinte quelque altération qu'elle ne pouvoit diſſimuler; & quand elle fut un peu revenue de cette grande ſurpriſe, & qu'elle put faire réflexion au biſarre état où elle ſe trouvoit : tu crois donc, cruelle fortune, diſoit-elle en elle-même, qu'on puiſſe changer auſſi ſouvent que toi; & ſuivant tes différens caprices prendre différentes paſſions : & toi, ſévere devoir, penſes-tu pouvoir rentrer dans un cœur toutes les fois qu'il te plaira? Ne ſais-tu pas quelle violence je me ſuis faite pour ne pas aimer Zelmis plutôt que je l'ai dû? Puis-je ne le plus aimer quand j'ai pu une fois le faire ſans crime? Non, je l'aimerai toujours : il n'eſt que trop aimable, & je ne ſuis que trop diſpoſée à l'aimer. Je dois, il eſt vrai, toute ma tendreſſe à mon époux; ſi je la partage, je lui fais un larcin dont le devoir s'offenſe; le Ciel me l'a rendu, je dois lui rendre mon cœur. Mais Zelmis n'eſt-il pas, pour ainſi dire, auſſi mon époux, & après lui avoir donné la foi, quand je le pouvois, puis-je la lui ôter ſans injuſtice? Il a droit de prétendre à ce que je lui ai promis, & je ne lui ai rien promis que je n'aie été en droit de lui accorder. A quels malheurs ne ſuis-je point expoſée? Faut-il oublier mon mari? Dois-je

ne

ne plus aimer Zelmis? Mais aimons-les tous deux, puiſque je l'ai pû : aimons de Prade par devoir, & Zelmis par inclination. Donnons la perſonne à l'un, & le cœur à l'autre ; que le premier rentre dans ſes droits, que le ſecond n'en ſorte point ; & concilions enfin dans un même cœur deux amours que perſonne ne peut condamner.

Le retour de de Prade auprès d'Elvire fut célébré par de nouvelles noces. Zelmis ne voulut point être préſent à cette cruelle cérémonie, dont il auroit dû être le ſujet : il ne trouvoit d'autre conſolation dans ſes malheurs, que de croire qu'il ne pouvoit plus lui en arriver. Il partit, & ſans prendre de route certaine, il ſe trouva en Hollande : ce pays, qui eſt l'aſyle de tant de gens, n'en fut pas un pour lui ; il y porta ſon amour & ſon deſeſpoir. Il demeura quelques mois à Amſterdam, & y ayant appris que le Roi de Danemarck étoit à Oldembourg, il entreprit ce voyage autant par chagrin que par curioſité : il y arriva un jour après le départ du Roi, qui en étoit parti pour retourner en ſa ville Capitale : il le ſuivit ſe laiſſant toujours entraîner à ſon chagrin, il paſſa par Hambourg, & ne le joignit qu'à Copenhague, où il eut l'honneur de le ſaluer & de lui baiſer la main. Zelmis ne fut qu'un mois à la Cour de Danemarck. Son inquiétude ne lui permettoit pas de demeurer plus long-tems en un même lieu, & ſemblable à ces gens qui ſont travaillés d'une longue inſomnie, il cherchoit ſon repos dans ſon agitation. Il paſſa le Sund & ſe rendit à Stokholm, dans le tems que toute la Cour étoit en joie des premieres couches de la Reine. Zelmis reçut du Roi de Suede le même honneur que lui avoit fait le Roi de Danemarck. Il baiſa la main à ce Prince, qu'il eut l'honneur d'entretenir plus d'une heure ſur ſes voyages, & particulierement ſur ſon eſclavage, que le Roi écoutoit avec beaucoup de plaiſir, & que Zelmis ne pouvoit réciter ſans renouveller des maux qui

s'aigriſſoient encore par le ſouvenir. Le Roi ayant enſuite propoſé à Zelmis de faire un voyage de Laponie, qu'il diſoit avoir voulu faire autrefois, & qu'il trouvoit fort digne de la curioſité d'un homme qui vouloit voir quelque choſe d'extraordinaire ; & voyant qu'il ne s'en éloignoit pas beaucoup, il ordonna à M. Stein-Bielke, grand Tréſorier du Royaume, Seigneur d'un grand mérite, & qui lui ſervoit de truchement auprès du Roi, de lui donner des lettres néceſſaires pour faciliter ſon voyage. Zelmis ne fut pas long-tems à ſe déterminer. Il lui importoit peu où il allât, pourvu qu'il s'éloignât. Il ſe flattoit même avec plaiſir que les froids du Nord pourroient un peu rallentir ſes ardeurs, & dans cette eſpérance il partit pour cette grande entrepriſe. Ce voyage, Meſdames, eſt ſi curieux & ſi plein de nouveautés, que ſi je n'appréhendois de vous ennuyer, je vous en ferois au moins une légere deſcription, mais il vaut mieux réſerver cela pour une autre fois, & vous dire ſeulement ce qui ſuffit pour ſavoir la ſuite de toute l'avanture. Zelmis s'embarqua à Stokholm avec deux Gentilshommes François, pouſſés du même deſir que lui. Il paſſa juſqu'à Torno, qui eſt la derniere ville du monde du côté du Nord, ſituée à l'extrêmité du golfe de Bothnie. Il remonta le fleuve, qui porte le même nom que cette ville, & dont la ſource n'eſt pas éloignée du Cap du Nord ; il pénétra enfin juſqu'à la mer Glaciale, & l'on peut dire qu'il ne s'arrêta qu'où l'Univers lui manqua. Il revint à Stokholm, & rendit un compte exact au Roi de ce pays, & des manieres de vivre extraordinaires de ſes habitans. Il ne demeura que fort peu de tems à Stokholm, à ſon retour de la Laponie ; & cherchant enſuite une nouvelle matiere à ſes travaux, il paſſa toute la mer Baltique, & vint débarquer à Dantzick, d'où il paſſa en Pologne. Le Roi, qui étoit un des Princes du monde le plus ſavant & le plus curieux, & qui ſait ſi

bien joindre à ces qualités une vertu héroïque, prit un plaisir extrême à faire réciter à Zelmis la maniere dont les Lapons vivoient, & ce qu'il y avoit de rare dans le pays. Il ne se passa pas un jour pendant tout le tems qu'il demeura à Javarow, où étoit alors la Cour de Pologne, que le Roi ne l'envoyât querir pour apprendre de lui ce qu'il souhaitoit. Il lui fit même l'honneur de le faire manger avec lui à sa table, à côté de M. le Marquis de Vitry, qui étoit alors Ambassadeur de France en cette Cour. Tous ces honneurs ne consoloient point Zelmis; & étant toujours entraîné de son inquiétude, il passa en Turquie, en Hongrie, en Allemagne. Mais que lui servoit de fuir loin, s'il ne pouvoit se fuir lui-même, & s'il étoit inséparable de son chagrin! Il trouvoit bien d'autres lieux, mais il ne rencontroit point l'indifférence, & il n'auroit pas même voulu la trouver. Il revint enfin en France, après deux ans d'absence, pour chercher du soulagement au lieu même où il avoit pris le mal. Vous l'avez vu, Mesdames, depuis peu à Paris, & il n'y a pas été long-tems que la fortune a commencé à se déclarer pour lui. Il a appris la nouvelle de la mort de de Prade. Il est parti à l'instant, il s'est rendu auprès d'Elvire, qui pleuroit encore la perte de son mari. Elle n'a pas été fâchée de le voir; & il me mande dans une lettre, que j'ai reçue de lui depuis peu de tems, que quoique cette belle veuve dise par-tout qu'elle veut passer le reste de sa vie dans un Cloître, pour ne plus être exposée à tant de revers, il espere néanmoins être un jour heureux, pourvû que de Prade ne ressuscite pas une seconde fois.

VOYAGE DE NORMANDIE.

LETTRE A ARTEMISE.

VOUS m'aviez ordonné, Mademoiſelle, en vous quittant, de vous faire un récit exact du voyage de Normandie, duquel vous ne pouviez être. Je ſatisfais à vos ordres ſi fidélement, que je ſuis ſûr qu'en le liſant vous croirez l'avoir fait ſans être ſortie de Paris.

Les deſſeins médités long-tems avant l'exécution ſont d'ordinaire ſans effet; c'eſt ce qui a fait que propoſer & aſſurer ce voyage a preſque été pour nous la même choſe. Nous partîmes un lundi, 26 Septembre 1689. Admirez notre bonheur. Il y avoit trois mois qu'il n'étoit tombé une goute d'eau, le Ciel en verſa ce jour-là ſuffiſamment pour toute une année; mais pour nous conſoler, nous ſéchâmes ces humides influences par un fond de bonne humeur, qui ne nous a jamais abandonnés. Vous le verrez par le couplet ſuivant & par les autres, ſur l'air du branle de Metz.

Pour quinze jours de campagne,
Enfin nous voilà partis
De la ville de Paris.
Le bon Dieu nous accompagne,

Sur tout bon gîte, bon lit,
Avec du vin de Champagne ;
Sur tout bon gîte, bon lit,
Belle hôteſſe, bon appétit.

Pour l'appétit, il faut dire la vérité, il nous manquoit pendant cinq ou ſix heures de la nuit, mais il faut bien prendre ſon mal en patience, on ne peut pas manger & dormir tout à la fois ; tant que nos yeux étoient ouverts, nos dents faiſoient également leur fonction, & c'étoit un charme d'entendre crier miſéricorde à toutes les baſſes-cours où nous arrivions.

A Triel, ſi j'ai mémoire,
Autour d'un gigot aſſis,
Comme Moines bien appris,
Las de manger, non de boire,
Nous ne fîmes rien tous dix
En ſortant du réfectoire,
Nous ne fîmes rien tous dix,
Qu'un ſaut de la table au lit.

Les Dames furent preſque auſſi-tôt levées que couchées. Vous vous imaginez peut-être que cette diligence à quitter le chevet fut une ardeur de novice, qui ne dura que peu de tems. Vous vous trompez, & elles ont toujours été les premieres en carroſſe & à la table. Vous jugez bien que comme on ſe levoit matin, l'appétit ſe levoit de même, & ſaluoit toujours l'aurore par deux ou trois petits repas anticipés ; car il eſt à remarquer que nous faiſions autant de proviſions dans notre carroſſe pour faire quatre lieues, que d'autres auroient fait en s'embarquant pour les Indes.

Aussi auroit-il été difficile de ne nous pas trouver consommant nos provisions. Nous fîmes tant ce jour-là par nos déjeunés, qu'enfin :

A Mantes fut la dînée,
Où croît cet excellent vin.
Que sur le clos Céleſtin
Tombe à jamais la roſée !
Puiſſions-nous dans cinquante ans
Boire pareille vinée,
Puiſſions-nous dans cinquante ans
Tous enſemble en faire autant !

Avant que de quitter ce pays, vous voulez bien que je vous faſſe part du déplorable état où ſont ces pauvres Céleſtins ; ils font vœu préſentement de boire le vin qui croît dans leur clos, je n'en ſais pas la raiſon ; mais enfin, par obéiſſance & par mortification, ils avalent ce calice du mieux qu'ils peuvent ; Dieu leur donne la patience néceſſaire pour ſupporter de pareilles adverſités.

Si j'étois bien sûr de votre diſcrétion, Mademoiſelle, je vous dirois des choſes que vous n'avez pas encore entendues ; mais les filles ſont comme les femmes, elles ne vont jamais ſans leurs langues, & je me ſuis étonné cent fois comment de ſi grandes langues pouvoient tenir dans de ſi petites bouches, c'eſt pourquoi :

De Vernon je me veux taire,
Pour le mauvais vin qu'on but ;
Chacun s'y coucha, mais, chut ;
Car, j'aime en tout le myſtere,

Je ſais trop comme tout va,
Le monde eſt fait de maniere ;
Je ſais trop comme tout va,
L'envie jamais ne mourra.

Vous qui vous eſcrimez de la rime, vous allez dire qu'il y a un *e* de trop à ce dernier vers, je le ſais auſſi-bien que vous ; mais ſi on ne me donne cette licence & de pareilles, je quitte dès-àpréſent le métier de Poète de la troupe, que je fais à mon grand regret, & aux dépens de mes ongles, qui ſont déja aſſez courts. Je ne ſuis que trop rebuté de la profeſſion ; & ſans les petits profits que nous autres rimailleurs attrapons auprès des filles, qui aiment ce genre d'écrire, il y auroit long-tems que j'aurois vendu ma charge à bon marché ; mais puiſque nous voilà ſur le chapitre des filles, vous ſaurez que nous en trouvâmes une charmante proche la Chartreuſe de Gallion ; vous me direz que ce n'eſt pas-là un meuble de Chartreuſe, mais ces jolis animaux-là ſe trouvent par-tout.

Au Pont de l'Arche & au Roule,
Le Ciel exauça nos vœux,
Et fit paroître à nos yeux
Jeune hôteſſe faite au moule ;
Elle portoit devant ſoi
Deux petits monts faits en boule ;
Elle portoit devant ſoi
Un morceau digne d'un Roi.

La Normandie, comme vous ſavez, eſt une terre fertile en pommes. Le voiſinage de la mer leur donne un orgueil & une dureté qu'ils n'ont point ailleurs. Nos Dames de Paris voudroient bien que leur terrein

fût auſſi bon, mais on ne peut pas tout avoir; à cela près, les femmes de Rouen ſont, à ce que je crois, faites comme à Paris; ce qui nous fit dire :

A Rouen laides & belles,
Comme par-tout, l'on trouva.
Les filles de l'Opéra
Sont comme à Paris cruelles;
Enfin, rien n'eſt différent
Dans les jeux, dans les ruelles;
Enfin, rien n'eſt différent,
Hors qu'on parle mieux Normand.

Il faut dire la vérité, cette Langue-là eſt en grande vénération dans ce pays-ci; les habitans reçoivent tous en naiſſant des talens merveilleux pour l'apprendre, à quatre ans les enfans parlent déja Normand comme de petits Anges; on diroit qu'ils n'auroient fait autre choſe toute leur vie. Les Merles même & les Perroquets n'y parlent point autrement. On m'a dit que cette Langue-là étoit merveilleuſe pour plaider, c'eſt ce qui fait qu'il n'y a guere de Normand qui n'ait vaillant ſur pié plus de vingt procès, ſans les eſpérances de ceux qu'il a déja perdus.

Nous trouvâmes ici notre bon ami Fatouville. Vous ne ſauriez croire les inſtances qu'il nous fit pour nous mener à ſa terre de la Bataille, & le plaiſir que ſa converſation donna aux Dames; elles voulurent à toute force qu'il en fût fait mention par les vers ſuivans :

Le Seigneur de la Bataille,
Qui charme dès qu'on l'entend,

Malgré nous, malgré nos dents,
Voulut nous faire ripaille ;
Mais le Diable s'en mêla,
On fit grace à ſa volaille ;
Mais le Diable s'en mêla,
A Caudebec on s'en alla.

Vous croyez qu'en ce lieu-là on ſe couche pour dormir comme à Paris, vous vous trompez, toute la nuit l'hôtellerie fut en rumeur pour fournir aux Dames des roties au vin : on en fait prendre aux Perroquets qui ont perdu la parole ; mais d'en donner à des Dames uſantes & jouiſſantes de leurs langues, c'eſt avoir envie de ſe lever comme on ſe couche ; auſſi cela ne manqua pas d'arriver.

A cette maigre couchée,
On oublia de dormir ;
Que ſert de s'en ſouvenir,
Quand une femme éveillée,
Pour éguiſer ſon caquet,
Tout le long de la nuitée,
Pour éguiſer ſon caquet,
Mange, ſoupe à perroquet ?

Il ne falloit pas ſe lever de ſi bon matin pour aller dans la plus maudite hôtellerie qui ſoit, je crois, de Paris au Japon, & pour avaler un brouillard épais, que le Soleil ne put percer que ſur les deux heures. Un autre plus galant vous diroit que les yeux des Dames, plus puiſſans que cet aſtre, diſſiperent d'abord cette noire vapeur ; mais pour moi, qui ſuis plus ſincere, je vous dirai franchement que les brouillards d'Otto-

bre ſont fort difficiles à gouverner proche la mer ; & de plus, que nos Dames dormirent dans le carroſſe, *cahin*, *caha*, toute la matinée, & n'ouvrirent les yeux qu'à la Botte. A-propos de Botte, vous voulez bien que je vous donne un petit avis :

Paſſant, fuyez de la Botte
Le ſéjour trop ennuyeux ;
Il eſt vrai que dans ces lieux
La maîtreſſe n'eſt pas ſotte ;
Mais ſans pain, ſans vin, ſans feu,
Dans un pays plein de crotte ;
Mais ſans pain, ſans vin, ſans feu,
L'Amour n'a pas trop beau jeu.

Nous trouvions aſſez plaiſant d'aller, comme bonnes perſonnes, toujours devant nous ; & je crois que nous aurions été dix lieues par-delà le bout du monde, ſans le malheur que vous allez apprendre.

Après ſix jours de voyage,
Où tout alloit à gogo,
Nous allions juſqu'à Congo,
Valets, chevaux & bagage ;
Mais au Havre on s'arrêta,
Malgré ce vaſte courage ;
Mais au Havre on s'arrêta,
Car la terre nous manqua.

Voilà une plaiſante excuſe, m'allez-vous dire, quand on a bien envie d'aller, au défaut de la terre,

on prend la mer : nous n'y manquâmes pas auſſi, & les Dames dès le lendemain

D'une valeur plus qu'humaine
Affronterent l'Océan ;
Mon Dieu ! que le monde eſt grand
Sur cette liquide plaine ,
Où l'on touche en un moment ,
Sur une vague incertaine ,
Où l'on touche en un moment ,
L'Enfer & le Firmament.

N'auroit-ce pas été un coup de bonne fortune pour les maris, ſi quelque honnête homme de Corſaire eût mis la main ſur la chaloupe ? J'en connois quelques-uns qui n'auroient point regretté d'avoir donné de l'argent à leurs femmes pour aller voir la mer, ſi pareil cas leur arrivoit ; pour moi, qui ai déja tâté de ces Meſſieurs les Turcs, gens fort incivils, j'en voulus courir le riſque ſur le rivage, & conſidérant ces gros vaiſſeaux, & faiſant réflexion qu'il n'y avoit qu'une planche épaiſſe de deux doigts, qui ſéparoit de la mort ceux qui étoient dedans : je me mis à chanter :

Qu'un autre avec des bouſſoles ,
Sur ces grands palais flottans ,
Bravant Neptune & les Vents ,
Cherche l'or ſous les deux Poles ;
Mais pour moi je ne veux pas
Servir de pâture aux Soles ;
Mais pour moi je ne veux pas
Leur faire un ſi bon repas.

Je vous avoue que je ne me consolerois jamais, si je me voyois ainsi pour mon plaisir, & j'aurois été encore plus fâché ce jour-là; car M. de Louvigni, Intendant de la Marine, nous envoya le soir six boureilles d'un vin de Canarie si exquis, que quand il l'auroit fait lui-même, je doute qu'il l'eût fait meilleur.

Sus, ma Muse, je te prie,
Brûlons quatre grains d'encens
A cet illustre Intendant,
Pour son vin de Canarie;
Avec ce nectar, je croi
La Province bien munie,
Avec ce nectar, je croi
Qu'on sert dignement son Roi.

Vous voyez qu'il fait bon nous faire du bien; pour cinq ou six bouteilles de vin, voilà un homme immortalisé. Après tout, je ne sais si les six meilleurs Vers du monde valent seulement une pinte d'une pareille liqueur. Quoi qu'il en soit, il s'en contenta, & nous eussions bien souhaité que tous les hôtes de la route eussent été aussi raisonnables.

Le lendemain le Gouverneur, pour nous recevoir, fit mettre la Citadelle en armes. Nous visitâmes l'Arsenal, ce terrible palais de Mars. Mon Dieu! que d'instrumens pour abréger nos pauvres jours! ce qui nous fit dire à tous :

Il faudroit être bien ivre,
D'aimer ces lieux de fracas,
Où pour cent mille trépas,
On fond le fer & le cuivre;

Que de moyens pour mourir,
Lorſqu'il n'en eſt qu'un pour vivre!
Que de moyens pour mourir,
Je ne le ſaurois ſouffrir!

Voilà des ſentimens bien héroïques, me direz-vous; d'accord; mais ſi vous ſaviez, comme moi, Mademoiſelle, ce qu'il en coute pour mettre un enfant au monde, vous auriez, plus que perſonne, horreur de ces lieux de deſtruction; & en vérité, ſi vous étiez une perſonne bien raiſonnable, vous vous maririez au plus vîte, afin de travailler comme il faut à la réparation du genre humain, lequel, pendant que toute l'Europe eſt en guerre, court le grand chemin de ſa ruine totale; c'eſt à vous d'y penſer, & de faire réflexion que vous paſſeriez mal votre tems, s'il n'y avoit plus d'homme au monde.

Vous croyez peut-être, Mademoiſelle, que parceque l'on vous a mené en Vers, au Havre, on vous ramenera par la même voiture; c'eſt ce qui vous trompe: Pégaſe n'a pas accoutumé de faire, avec moi, de ſi longues traites. Je vous dirai donc en Proſe que nous revinmes à Rouen en très peu de tems, ayant toujours vent derriere, cela n'eſt pas trop néceſſaire en carroſſe, mais c'eſt pour vous dire que tout conſpiroit à ſeconder l'envie que j'ai d'être auprès de la plus aimable perſonne du monde.

VOYAGE DE CHAUMONT.

Sur l'Air : *Vive le Roi & Béchamel.*

Parti de Paris, le 3 Mai.

DE Paris la grande ville,
Il eſt parti,
Avec toute ſa famille,
Et ſes amis,
Un lundi d'aſſez bon matin ;
Vive du Vaulx & le bon vin,
Et le bon vin.

Comme le but du voyage,
Autre n'étoit,
Que mettre linotte en cage ;
Ainſi fut fait,
Y manquer n'eût pas été fin. Vive, &c.

A Brie, vin du pays.

La premiere hôtellerie,
Quittant Paris,
Ce fut aux trois Rois à Brie,
Où l'on y fit
Mauvais repas, s'il m'en ſouvient. Vive, &c.

En quittant cette demeure, *Guigne,*
Chemin faiſant, *on ſait*
Nous vinmes de fort bonne heure, *ſon nom.*
Toujours chantant,
A Guigne, dite la Catin. Vive, &c.

En paſſant à la Bretoche, *La Bre-*
D'un mûr eſprit, *toche.*
D'un bon déjeûner de poche,
L'on ſe munit,
Pour mieux de-là gagner Provins. Vive, &c.

D'un vin meilleur que rhubarbe, *A Provins*
L'on s'y remplit; *on ne ſa-*
Notre Comte y fit ſa barbe, *voit que*
Il s'embellit: *faire.*
Il ſembloit un vrai Cherubin. Vive, &c.

Entrant dans la bonne ville, *A Nogent,*
Dite Nogent, *logé à Jé-*
Jéruſalem fut l'aſyle, *ruſalem.*
Soleil couchant,
Bon ſéjour pour un Pélerin. Vive, &c.

Plein d'eſprit de pénitence, *M. Perrin*
Dans ces ſaints lieux, *nous en-*
On mit ſur ſa conſcience, *voya de*
Du bon vin vieux; *bon vin.*
Grace au Ciel & Monſieur Perrin. Vive, &c.

Aux pavillons, bon cuisinier.

Sus, ma Muse, je t'appelle,
Debout, allons,
Chantons la gloire immortelle
Des Pavillons,
Où repose ce jus si fin. Vive, &c.

Le salé de bonne mine,
Tout aussi-tôt
Fut mangé dans la cuisine,
Et le grand broc
Ne duroit ni vuide, ni plein. Vive, &c.

Troyes. Chanoine; au lieu de nous donner la collation, nous mena voir un moulin. On envoïa chercher des matelats chez tous les tapissiers de la ville.

Chez les Troyens, nuit venue,
On s'arrêta:
J'eus grand peur que dans la rue
On ne gîtât;
Car nous marchions à trop grand train. Vive

Chanoine ici nous fit boire,
Comme canard,
Son vin, comme l'on peut croire,
N'étoit bon; car
Il nous mena boire au moulin. Vive, &c.

Dieu, pour coucher femme ou fille,
Que peine on a!
Un Tapissier de la ville
Y renonça,
Avec vingt matelats de crin. Vive, &c.

Main,

Maint Rebec à l'ancienne, *A Troyes, bal donné.*
A peû de frais,
Fit ſauter la gent Troyenne,
Le jour d'après ;
On danſa juſqu'au lendemain. Vive, &c.

Chez le Curé de Vandeuvre *Les Dames logerent chez le Curé.*
On deſcendit,
Il fit une très bonne œuvre,
Nous donnant lit ;
Dieu le guériſſe du farcin. Vive, &c.

Vingt rubis ont hypotheque *Il avoit cent gros muids de vin, & n'avoit qu'un petit breviaire.*
Deſſus ſon nés ;
Il fait ſa bibliothéque
De ſes celliers :
Cent tonneaux ſont tout ſon latin. Vive, &c.

A Clervaux quatre grands drilles, *On logea à l'Abbaye.*
Bien découplés,
Pour bien recevoir nos filles,
Furent lâchés ;
L'Abbé même en perſonne y vint. Vive, &c.

Dès qu'on eût mangé la ſoupe,
De fort bon goût,
L'Abbé prit ſa large coupe,
Et dit à tous :
Ainſi doit boire un Bernardin. Vive, &c.

On ne pouvoit écarter la populace.

Dedans Chaumont notre entrée
Fit du fracas ;
Les enfans de la contrée
Suivoient nos pas :
On vouloit sonner le tocsin. Vive, &c.

Petit-Jean, Traiteur à Chaumont.

Que l'on vante la Galere,
Rousseau, Lamy ;
Petit-Jean fait autre chere,
Et près de lui,
Bergerac n'est qu'un assassin. Vive, &c.

On traita un Officier de la ville qui devoit traiter.

Lieutenant fort magnique
Et Criminel,
Venu d'un cœur héroïque
A notre hôtel,
Reçut repas, & n'en fit brin. Vive, &c.

Repas de Religieuses, c'est tout dire.

Pour nous régaler, les Nones
Levèrent plats :
Dieu garde honnêtes personnes
D'un tel repas,
Plutôt mourir de malefaim. Vive, &c.

Quatre corbeaux diaboliques,
En tourte mis,
D'autant de poulets étiques
Furent suivis :
En deux mots voilà le festin. Vive, &c.

Mais, ma Muſe ſi gentille,
Tu cauſes trop,
Jus de Chaumont faiſons gille,
Et au grand trot
Paſſons vîte notre chemin. Vive, &c.

On vit, arrivant à Fronde,
Forges de Fer;
Lieu le plus proche du monde,
Pour Lucifer,
Et pour tout ſon peuple lutin. Vive, &c.

Il y a des Forges en cet endroit.

A l'Etoile, dans Joinville,
Près du Château,
Six grands brins de belles filles,
Friand morceau,
Y tenteroient un Capucin. Vive, &c.

L'hôteſſe a ſix filles.

De toi, ſaint Dizier-ſur-Marne,
Parlons un peu;
Ton hôteſſe charlatane
Me met en feu.
Pluton grate ſon parchemin. Vive, &c.

Hôteſſe aigre & douce.

Viens, Vitry, que je te fronde:
Quel maudit lieu!
De loger en l'autre monde,
Sans dire adieu,
Me donneroit moins de chagrin. Vive, &c.

A Vitry, mal logé à l'enſeigne du nouveau monde.

Il gela le matin, & fit chaud le soir.

D'une inconstante maîtresse
Ne suis surpris,
Ayant eû plein de détresse,
Près de Ponis,
Si chaud soir, & si froid matin. Vive, &c.

Châlons.

Sus, ranimons notre zéle,
Chantons Châlons;
C'est ici que je t'appelle,
Grand Apollon,
Souffle-moi ton esprit divin. Vive, &c.

M. le grand Prévôt de Champagne, filleul du Roi.

Grand Prevôt, nul ne t'égale:
Le grand Bourbon
Te donna l'ame royale,
Te donnant nom;
Digne filleul d'un tel Parein. Vive, &c.

Repas magnifique chez lui.

Fin rôt, ragoût, nape blanche,
Bonne liqueur,
Tu donnas pour un Dimanche;
Mais le grand cœur,
Fut encore un mets bien plus fin. Vive, &c.

De la vineuse Champagne
Sois tout l'honneur;
Et qu'à jamais t'accompagne
Gloire & bonheur;
Le Ciel te fasse un long destin. Vive, &c.

De Châlons droit comme un cierge, *M. le grand Prévôt avoit eu soin de nous envoyer les relais.*
Un matin frais,
Nous allâmes vîte à Bierge
Prendre relais.
Mon Dieu, que relais fait grand bien ! Vive.

Passant, évitez Etauge, *Etauge.*
Et son Château,
Les chevaux y sont à Bauge,
Bon foin, bonne eau ;
Mais quel séjour pour un humain ! Vive, &c.

A Montmirel il faut boire ; *Verrerie à Montmirel & vin excellent.*
Car on y fait
Ce vase qui fait la gloire
De maint buffet,
Et qui rubis forme en son sein. Vive, &c.

Hôtesse de la Bussiere, *Dîner détestable.*
Au lieu d'argent,
Tu baiseras mon derriere,
Assurément ;
Tu n'a pas seulement de pain. Vive, &c.

Dans le courroux qui m'anime, *Meaux.*
Etrillons Meaux ;
Mais tout beau, ce nom-là rime
Au cher du Vaulx,
Sans cela je ferois beau train. Vive, &c.

A l'épée royale, le jardin eſt au ſecond étage.

A Claye, chaſſes ſurprenantes,
Tout fut bien fait ;
Les Dames furent contentes ;
Mais en effet
Au grenier étoit le jardin. Vive, &c.

Muſe, finis ton ouvrage,
Et ta chanſon ;
Voilà le charmant voyage
Fait à Chaumont ;
Devoit-il jamais prendre fin ?
Vive du Vaulx, & le bon vin,
Et le bon vin.

FIN DU PREMIER VOLUME.

R/
462 4 rt